

An ancient Egyptian wall painting depicting a family. On the left, a man with a large white headdress and a red cross on his white garment stands. In the center, a woman with a striped nemes and a bird on her head is shown in profile, her hands raised in a gesture of adoration or prayer towards the man. To her right, another man with a dark beard and a striped nemes stands, also in profile. The background is yellow with hieroglyphs. A small cartouche with a cow is visible in the top right corner.

https://t.me/livres_2020

UNE HISTOIRE PERSONNELLE

JEAN WINAND
LES PHARAONS

puf

Idéologie et propagande
de l'État pharaonique
(3500-332 av. J.-C.)

Le projet présenté ici diffère des nombreuses histoires générales de l'Égypte ancienne qui voient régulièrement le jour. Tout d'abord, il ne s'agit pas de raconter l'histoire événementielle ; le thème principal en est le Pharaon ou, plus précisément, l'idéologie royale. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'image du roi : comment la royauté se présentait-elle ? comment était-elle perçue ? quels en étaient les symboles, les textes fondateurs ? quelle fut son évolution au cours de l'histoire millénaire de l'Égypte ?

Par « idéologie » – un terme qui reviendra souvent –, j'entends l'ensemble des idées et des symboles qui les expriment, par lesquels le pouvoir se définit, justifie son action et mobilise le peuple pour susciter son adhésion. Les représentations de l'idéologie seront naturellement au centre de l'exposé, mais aussi les traces qu'elles ont laissées dans la mémoire des Égyptiens, suivant des processus de mythologisation ; c'est donc aussi – et peut-être même plus – à une histoire du sens que le lecteur est convié. Nous tenterons de mettre en évidence les transformations de la conception de l'État et de son idéologie en suivant le fil chronologique de l'histoire du pays.

Le cadre chronologique a été volontairement limité à l'époque pharaonique *stricto sensu*. Les périodes grecque, romaine et byzantine, qui couvrent près d'un millénaire jusqu'à la conquête arabe (641), ne sont pas prises en compte dans la mesure où elles représentent le passage à un autre monde, affichant un système de pensée très différent.

En quelques mots : quel est ce système politique qui a assuré à Pharaon un règne de trois mille ans, longévité politique exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité ?

Chapitre 1.

*Les fondements d'un État
de trois mille ans*

1. L'ABONDANCE DES SOURCES

Quel que soit le point de vue choisi, l'histoire est étroitement dépendante des sources conservées. Si l'on compare la situation de l'Égypte à celle de la Grèce et de Rome, on ne peut qu'être frappé par l'abondance des *sources contemporaines* dont on dispose. Ces sources, très variées et en augmentation constante, présentent des différences considérables suivant les époques et les lieux ; une telle hétérogénéité reflète des réalités culturelles et politiques variées, mais aussi – sinon surtout – le hasard des découvertes. L'égyptologie, ne l'oublions pas, reste une discipline fortement dépendante des succès de l'archéologie.

Il faut mesurer à quel point des sites comme Amarna, la cité éphémère d'Akhénaton (xviii^e dynastie), ou Deir el-Médineh, le village en charge des tombeaux royaux au Nouvel Empire (xviii^e-xx^e dyn.), constituent des exceptions dans notre documentation. À l'inverse, en raison des conditions de conservation, le Delta, marécageux et humide, a livré une documentation relativement pauvre en archives.

Dans cette abondance de sources, ce qui témoigne de l'idéologie officielle forme une part considérable, qu'il s'agisse de textes, de représentations iconographiques ou de monuments parce que le roi a gardé pendant très longtemps un accès privilégié (souvent unique) aux moyens de communication, avant qu'ils ne s'ouvrent progressivement aux membres de l'élite. Les monuments voués à l'éternité, vecteurs privilégiés de l'idéologie, les temples et les tombeaux, mais aussi les stèles et les statues, étaient réalisés en pierre. Pour le reste, et cela inclut également des bâtiments qui, dans nos cultures, ne seraient pas traités différemment des temples, comme les palais royaux, le matériau de base était la brique.

Si l'on dispose aujourd'hui de lots d'archives de grande valeur, comme celles d'Héqanachte (début de la xii^e dyn.), la correspondance diplomatique d'Amarna (règnes d'Amenhotep III et d'Akhénaton, à la xviii^e dyn.), ou encore la correspondance entre deux scribes de Deir el-Médineh, le père et le fils, à la fin de la xx^e dynastie (pour ne citer que quelques exemples fameux), nous n'avons généralement conservé que des lambeaux des archives des palais et des temples, même si l'on compte quelques brillantes exceptions comme celle du temple funéraire de Neferirkarê-Kakai (v^e dyn.). Il faut donc toujours garder en mémoire le caractère parcellaire de nos sources.

Des *sources contemporaines non égyptiennes* viennent très utilement compléter nos connaissances. On peut rappeler ici les fameuses lettres d'Amarna (XVIII^e dyn.), rédigées en accadien standard, qui était la langue diplomatique de l'époque ; elles sont des témoins précieux des échanges fournis que la cour d'Égypte entretenait avec les grands États du Proche-Orient et les petites principautés plus ou moins vassales dont elle désirait s'assurer la fidélité. Les relations compliquées entre Égyptiens et Hittites sont connues par la correspondance et par un traité célèbre en accadien, qui en constitue la version originale, et en égyptien, qui en est l'adaptation (voir chapitre 7). Pour la Basse Époque (XXVI^e-XXX^e dyn.), on dispose des chroniques et annales assyriennes et babyloniennes ainsi que du récit biblique, qui sont parfois nos seules sources en l'absence de documentation proprement égyptienne.

Enfin, nous disposons de *sources grecques et latines* (Hérodote, Diodore, Strabon, Plutarque), précieuses pour les faits contemporains de leurs auteurs ou un peu antérieurs (à partir de la XXVI^e dyn. notamment) ; elles conservent parfois le souvenir de faits beaucoup plus anciens, avec tout ce que cela implique comme travail de filtrage, de sélection de la mémoire et de réinterprétation.

Les sources égyptiennes ne peuvent être utilisées telles quelles sans quelques précautions. Tout d'abord, les problèmes de datation restent nombreux, notamment en ce qui concerne les textes littéraires ou, plus généralement, ceux qui dépendent d'une transmission manuscrite. Ainsi, il peut y avoir un écart important entre la date du plus ancien manuscrit conservé et la date des faits relatés. La question, parfois impossible à trancher, est dès lors de savoir s'il faut considérer que la date du manuscrit coïncide plus ou moins avec la date de composition du texte, ou s'il faut au contraire imaginer qu'un ou plusieurs témoins ont été perdus entre la date de composition et la date du premier manuscrit. *L'Enseignement d'Aménemhat I^{er}*, dont certains font un document majeur pour reconstruire l'histoire du règne de ce monarque, reste un cas d'école exemplaire puisque la date de composition flotte encore aujourd'hui entre la XII^e et la XVIII^e dynasties, selon les spécialistes (voir chapitre 5). Enfin, la chronologie de certaines périodes de l'histoire égyptienne demeure très embrouillée : c'est surtout vrai des périodes dites intermédiaires, la troisième sans doute davantage que les deux premières.

Nos sources ne sont jamais proprement historiques – c'est là un point sur lequel on ne saurait assez insister –, c'est-à-dire que l'écriture de l'histoire n'est pas leur objet. Il n'existe pas en Égypte de discours réflexif sur l'histoire, pas plus d'ailleurs que sur la littérature ni la religion. Des textes littéraires narratifs comme le *Conte de Sinouhé* ou le *Voyage d'Ounamon*, dont l'arrière-plan est ancré dans un cadre temporel bien défini (le début de la XII^e dyn. pour le premier et la transition entre la XX^e et la XXI^e dyn. pour le second), ne sont pas des témoins plus fiables pour reconstruire l'histoire de ces périodes que ne le seraient *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas pour le règne de Louis XIII. La tentation est toutefois très forte dans certains milieux égyptologiques : la pauvreté relative de la documentation conduit assez facilement à une surexploitation des moindres textes sans que l'on soit toujours très attentif aux distorsions inhérentes aux genres littéraires. Le problème se pose de manière plus aiguë encore dans les textes de lamentation et les textes prophétiques que d'aucuns mobilisent aveuglément pour la reconstitution de certaines époques alors que les allusions historiques y sont vagues et imprécises.

D'une manière très générale, on peut dire que les sources présentent un caractère paradigmatique prononcé : elles suivent un modèle, qui est celui de l'idéologie. On a donc affaire à des sources à caractère mémoriel, destinées à l'éternité. Les listes royales, par exemple, n'ont pas été compilées pour servir à la chronologie ou à l'histoire, même si les égyptologues les utilisent précisément à cette fin ; elles sont en réalité destinées à décharger de sens le temps linéaire en mettant en avant le côté répétitif et immuable de la succession des rois, personnages représentant des incarnations particulières d'un modèle unique. Les temples commémorent bien plus souvent des actions ritualisées que des événements historiques : un bel exemple en est fourni par le massacre des ennemis de l'Égypte, qui représente magiquement la destruction des forces chaotiques, sans être nécessairement individualisé dans un peuple particulier. C'est ainsi que des rois n'ayant jamais eu la moindre activité guerrière pourront se faire représenter dans la posture du vainqueur.

On repère bien çà et là quelques critiques du modèle idéologique, sans que soit jamais remis en cause le principe de la monarchie de droit divin : qu'on ne s'y trompe pas ! En Égypte, jamais personne n'a plaidé pour – ni même simplement envisagé – une république ou une royauté constitutionnelle.

Fort heureusement, il n'y a pas que les sources écrites ; des monuments de toutes sortes, des statues, des stèles, des objets parfois très humbles, des représentations en deux dimensions, proclament chacun à sa manière les valeurs de l'idéologie. Ces images doivent toujours être lues

avec une *forte conscience sémiotique, c'est-à-dire des signes émis*. Une lecture au premier degré est toujours insuffisante à en épuiser le sens, et c'est là une règle méthodologique très importante. Un personnage replet ne renvoie pas nécessairement à une image fidèle de la réalité, mais plutôt à un signe d'abondance et de richesse. Certes, l'accentuation de la musculature chez certains rois met en exergue leur vigueur physique et sportive. Mais les oreilles aux dimensions très accentuées chez Sésostri III (XII^e dyn.) attirent l'attention sur sa capacité d'écoute, ce qui se retrouve dans des stèles votives où des séries d'oreilles ont été représentées. De même, les portraits d'Amenhotep III (XVIII^e dyn.) montrent une tendance perceptible au rajeunissement en avançant dans le temps, ce qui va à l'encontre du principe de réalité ; les artistes ont ainsi voulu véhiculer l'image d'un roi éternellement rajeuni. On pourrait sans difficulté multiplier les exemples.

Pour reprendre le mot de l'égyptologue Jan Assmann, nos sources sont par essence historiosophiques, pratiquant ce qu'on pourrait appeler une mnémo-histoire, selon une ligne de pensée tracée par Maurice Halbwachs. Nos sources apparaissent majoritairement au service d'un pouvoir dominant, qu'elles légitiment rétrospectivement et immortalisent prospectivement. À sa manière, l'Égypte ancienne montre qu'il est de l'intérêt des élites de supprimer l'histoire en tant que relation du changement. En poussant le raisonnement un peu plus loin, on constate même un intérêt objectif à allier la domination et l'oubli : c'est parce qu'il existe peu de récits d'échecs dans les sources officielles, que nous éprouvons des difficultés à raconter les périodes intermédiaires, ces temps instables de la monarchie.

2. UN « DON DU NIL »

On le sait depuis l'historien et géographe grec Hérodote (*Histoires*, II, 1), l'Égypte est un « don du Nil » : une grande oasis au milieu du désert. Le célèbre *Hymne au Nil* (XVIII^e dyn.) ou les représentations numismatiques d'époque romaine peignant le fleuve sous les traits d'un dieu généreux appuyé sur une corne d'abondance sont quelques témoignages éloquents de son rôle majeur dans la vie de l'Égypte. Cela ne signifie pas que l'activité de l'homme, installé dans un pays de cocagne, n'ait été qu'accessoire. Au contraire, les Égyptiens, tout au long de leur histoire, ont travaillé dur, souvent avec des moyens techniques limités, à domestiquer et à transformer leur environnement.

Voie de communication par excellence, le fleuve est d'abord le garant et la condition de la prospérité d'une économie presque exclusivement agraire. La vie des Égyptiens jusqu'à il y a peu encore était rythmée par le cycle de l'inondation, des semailles et des récoltes, qui définit les trois grandes saisons du calendrier pharaonique. Le moment de l'inondation était attendu avec quelque inquiétude ; ses premières manifestations donnaient lieu à des réjouissances. D'un point de vue technique, la hauteur de la crue était cruciale car elle permettait d'anticiper l'importance des récoltes. Elle formait ainsi la base de calcul de la fiscalité.

Les crues étaient loin d'être régulières. Des relevés systématiques datant de l'époque ottomane et remontant sur plusieurs siècles révèlent des différences parfois importantes. Un Nil bas (22 % des cas) signifiait moins de terres inondées ou insuffisamment, ce qui entraînait un rendement inférieur à la norme. Un Nil trop haut (8 % des cas) pouvait causer des dévastations ou engendrer des maladies, mais se révélait parfois providentiel, comme le montre une inscription de Taharqa (XXV^e dyn.) :

Mon père Amon-Rê (...) a fait pour moi quatre belles merveilles (...) quand fut venue une Inondation à entraîner les bestiaux, et qu'elle eut submergé le pays tout entier (...), il m'a donné une campagne belle dans toute son étendue, il a détruit les rongeurs et les rampants qui s'y trouvaient, il en a repoussé les déprédations des sauterelles et il n'a pas permis que les vents du Sud la fauchent. J'ai pu ainsi faucher pour le Double Grenier une moisson en quantité incalculable. (Trad. Jean Leclant-Jean Yoyotte)

D'anciennes autobiographies de nomarques, mais aussi des textes littéraires comme les *Lamentations d'Ipouwer*, s'en font quelquefois l'écho. Une répétition de Nils irréguliers pouvait devenir à terme problématique pour le pouvoir central et en menacer la stabilité. Les changements des régimes de crue se sont parfois combinés avec des variations climatiques importantes : ainsi, la fin de l'Ancien Empire se caractérise par une période de sécheresse sévère liée à des Nils bas.

Durant l'Antiquité, le cours du Nil s'est modifié, ce qui provoqua parfois des changements importants. Une belle illustration est l'abandon de Pi-Ramsès, la capitale des dynasties ramessides (XIX^e-XX^e dyn.), à la suite de l'assèchement de la branche pélusiaque du Nil, au profit de Tanis, fondée quelques kilomètres plus loin par les rois de la XXI^e dynastie, sur la branche dite tanitique.

Pour toutes ces raisons, on ne s'étonnera pas que le Nil ait été divinisé (Hâpi) et que Pharaon lui-même ait pu être comparé à un Nil bienfaisant.

Vue de très haut, l'Égypte se laisse assez facilement diviser en deux grandes zones : le Delta au nord, et en amont, la Vallée plus étroite jusqu'à la première cataracte, à hauteur d'Éléphantine, la moderne Assouan, qui forme la frontière naturelle au sud. Cette division primaire entre la Basse et la Haute-Égypte est l'un des fondements de l'idéologie royale. Elle occulte une zone intermédiaire, la Moyenne-Égypte, immédiatement au sud de la pointe du Delta, qui comprend notamment la région du lac Fayoum.

Notre connaissance de la géographie antique a beaucoup progressé grâce à l'application des techniques modernes que sont la paléo-botanique, les images satellitaires et les avancées de la géomatique de manière générale, mais aussi les développements spectaculaires de l'archéologie sous-marine à Alexandrie et ailleurs.




Depuis la plus haute Antiquité, l'aspect du Delta a beaucoup changé. Aujourd'hui, le Nil se divise en deux branches principales : la branche canopique à l'ouest et la branche tanitique à l'est. Mais dans l'Antiquité, on dénombrait jusqu'à sept branches (parfois cinq) ; les cinq intermédiaires ont été comblées au cours des siècles par les alluvions. Par nature, le Delta est essentiellement une terre de marais, ce qui ne la rend pas propice à la conservation de la documentation archéologique, notamment papyrologique.


L'Égypte est toujours apparue aux yeux de ses voisins comme un pays riche (elle sera encore le grenier à blé de l'Empire romain). Elle comptait une population d'environ un million d'habitants durant l'Ancien Empire et peut-être jusqu'à six millions à l'époque gréco-romaine. Certains centres urbains devinrent très importants, même à l'échelle du monde antique. Par exemple, Pi-Ramsès, capitale des Ramsès (XIX^e-XX^e dyn.), avait une population estimée entre 250 000 et 300 000 habitants ; Memphis, la capitale historique, devait sans doute avoisiner les 250 000 habitants au Nouvel Empire. Quant à Alexandrie, on estime qu'elle comptait entre 500 000 et 1 000 000 d'habitants. Ces chiffres restent des approximations plus ou moins fiables, souvent établies à partir de méthodes indirectes ; ils doivent être considérés comme susceptibles d'être remis en cause.

Très tôt, les Égyptiens semblent avoir senti où devaient se situer les frontières naturelles du pays, qui sont encore celles de l'Égypte moderne. La vallée, qui constituait l'épine dorsale de l'Égypte, était bordée par deux déserts, à l'est et à l'ouest. Au nord, la mer formait une frontière naturelle et les première et deuxième cataractes au sud étaient autant de verrous commodes pour contrôler les mouvements de populations en provenance de la Nubie. L'Égypte intégrait encore quelques oasis à l'ouest, dont certaines firent très tôt l'objet d'une occupation permanente, comme l'oasis de Dakhleh. Si l'activité principale, notamment agricole, se concentrait sur les bords du fleuve, il ne faut pas sous-estimer l'importance des carrières et des gisements situés en marge de la vallée et dans les déserts. Les Égyptiens en retiraient de la pierre (grès, calcaire, granit, calcite, grauwacke), des pierres rares (améthyste, turquoise) et des métaux (or, argent, cuivre). Les besoins en matières premières étaient également couverts par des échanges commerciaux dont certains remontent à l'époque pré-pharaonique : bois de charpente du Liban, lapis-lazuli d'Afghanistan, ivoire et peaux de bêtes d'Afrique, myrrhe et encens du Pays de Pount (quelle qu'en soit la localisation précise, sans doute du côté de la Corne de l'Afrique).

Géographie symbolique des Anciens

D'un point de vue symbolique, la géographie de l'Égypte se laisse facilement interpréter selon une double orientation : un axe nord-sud, qui suit le tracé du Nil, et un axe est-ouest rendu visible par la course du soleil, omniprésent en Égypte.

Le roi porte le titre de roi de la Haute et Basse-Égypte, symbolisé par le *pschent*  (littéralement « les deux puissantes », p3-sḥm.tj, *pa-sékhemti*), autrement dit la double couronne, née du rassemblement de la couronne rouge de Basse-Égypte () et de la couronne blanche de Haute-Égypte ().

Le rite du sm3-t3wj (*séma-taoui*, littéralement « l'union des deux terres ») représente l'union du nord et du sud, au cours duquel on nouait les deux plantes héraldiques (le lotus et le papyrus) symbolisant les deux moitiés de l'Égypte autour d'un grand signe hiéroglyphique signifiant « unir » (). Ce type de représentation est fréquent, comme on peut le voir dans cette scène provenant de la base d'un trône de Sésostri III (XII^e dyn.) :

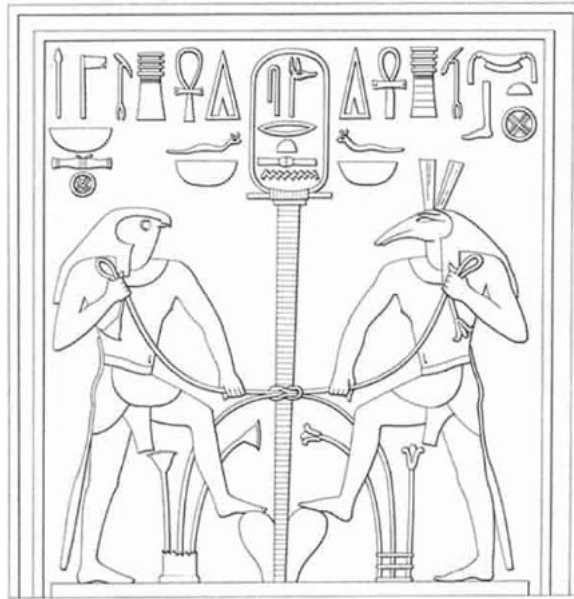


Fig. 1. Base de trône de Sésostri III (BM EA 163)

La dualité géographique du pays donnera lieu à de nombreuses représentations où s'opposent de manière antithétique les deux aspects du monarque : une fois en tant que roi du nord et une fois en tant que roi du sud. Dans la scène suivante, provenant de Médamoud et datant à nouveau du règne de Sésostri III, on voit le roi assis sous un dais, revêtu du manteau caractéristique de la fête dite Sed (la célébration du jubilé royal) et coiffé alternativement de la couronne rouge (à gauche) et de la couronne blanche (à droite). Devant lui, se trouve un insigne surmonté de l'image d'Horus à gauche, et de celle de Seth à droite, symbolisant respectivement la Basse et la Haute-Égypte.







Fig. 2. Bloc de Médamoud, règne de Sésostri III

Le nord et le sud ont des divinités tutélaires qui participent de la mythologisation des origines de la royauté : Ouadjet, la déesse-cobra, pour la Basse-Égypte, et Nekhbet, la déesse-vautour, pour la Haute-Égypte ; selon l'historiographie officielle, le Nord aurait effectué la première unification de l'Égypte en prenant l'ascendant sur le Sud, ce qui se traduit symboliquement par l'union d'Horus, représentant le nord, et de Seth, représentant le sud. Un texte tardif, datant du règne de Shabaka (XXVe dyn.), le *Document de théologie memphite*, l'explique clairement :

Geb jugea entre Horus et Seth, il mit fin à leur querelle. Il fit de Seth le roi de Haute-Égypte (...) et d'Horus le roi de Basse-Égypte, là où son père avait été noyé. Horus présidait donc à une région et Seth présidait à une autre région. Ils firent la paix (...). Il sembla alors mauvais à Geb que Horus ait la même part que Seth. Il donna à Horus son héritage parce qu'il était le fils de son fils aîné. (Voici) les mots de Geb à l'Ennéade : j'ai nommé Horus, le premier né (...); il est Horus qui s'est dressé comme roi de Haute et Basse-Égypte, qui a uni le Double-Pays au nôme du Mur (c'est-à-dire à Memphis). Le roseau et le papyrus sont placés sur la double-porte du temple de Ptah. Cela signifie que Horus et Seth sont pacifiés et unis. Ils fraternisent si bien qu'ils ne se querellent plus là où ils sont, étant unis dans le temple de Ptah, la Balance des Deux-Pays (autre nom de Memphis), là où la Haute et la Basse-Égypte ont été équilibrées.

Dans la réalité, l'attribution de la Basse-Égypte à Horus et de la Haute-Égypte à Seth est probablement le produit d'un remaniement idéologique postérieur, datant de l'époque historique.

L'axe nord-sud délimite une vallée :  km.t, *kémet*, « la noire », en référence à la couleur du limon fertile déposé par le Nil. C'est le nom officiel de l'Égypte, qui se trouve bordée par deux déserts,  dšr.t, *déchéret*, littéralement « la contrée rouge ». Selon le symbolisme des couleurs pratiqué en Égypte, le rouge sera dès lors perçu comme dangereux et appliqué aux ennemis de l'Égypte ou aux entités dangereuses et malfaisantes. Comme l'indique le système hiéroglyphique, l'Égypte-*kémet* est considérée comme un espace urbanisé (c'est ce que note le signe du quartier de

ville : , tandis que la contrée-*déchérét* est catégorisée comme un espace fait de montagnes et de collines arides (.

Dans les sources, l'Égypte est fréquemment appelée *t3.wj, taoui*, « les deux terres », par référence à la Haute et à la Basse-Égypte, ou encore *jdb.wj, idéboui*, « les deux rives », qui rappelle que l'Égypte s'identifie aussi comme la terre qui borde le Nil. On notera encore que, dans les sources du Proche-Orient, l'Égypte est appelée *musur* en accadien, *misraim* en hébreu, ou *misr*, nom qu'elle a encore aujourd'hui en arabe. Le nom « Égypte » provient, au travers du grec *Aigyp̄tos*, de l'ancien nom de la ville de Memphis, *ḥw.t-k3-ptḥ*, « Hout-Ka-Ptah », littéralement le « château du Ka de Ptah ».

De surcroît, le Nil entre dans des structures de pensée très chargées sur le plan symbolique. Le début de l'inondation était lié au lever héliaque de l'étoile Sothis, ce qui marquait le début du calendrier. Dans la théologie, le Nil était interprété comme une émanation du Noun, le principe liquide qui a précédé la création du monde dans la cosmogonie des Égyptiens. Selon la conception égyptienne, qui met en parallèle l'ordre du pays et l'ordre cosmique, toute perturbation du Nil était mise en relation avec un chaos politique.

Le pays des rois

Le territoire de l'Égypte en tant qu'État ne se laisse pas aisément définir. La notion de frontière, par exemple, est toujours demeurée floue, même si des mots désignant les frontières existent dans le vocabulaire et dans la phraséologie royale. Une division majeure semble passer entre la frontière-*djérou*, envisagée comme une limite éternelle et infranchissable (mais qui peut être repoussée), et la frontière-*tash*, qui est davantage une limite matérielle, interne, susceptible d'être constamment modifiée.

Dans l'organisation de l'espace, le statut des oasis n'est pas toujours clair : à la *XXI^e* dynastie, par exemple, dans la Stèle des bannis (voir chapitre 7), il est précisé que les exilés envoyés dans des oasis occidentales seront ramenés en Égypte, ce qui pourrait laisser penser que certaines oasis n'étaient pas toujours perçues comme faisant partie de l'Égypte, à tout le moins sur le plan idéologique.

La matérialité des frontières était donc difficile à fixer et à maintenir, mais il faut dire qu'il s'agit d'un concept relativement récent. À partir du Moyen Empire toutefois, on observe l'apparition de lignes de fortifications. Dans le célèbre *Conte de Sinouhé* (*XII^e* dyn.), le héros raconte sa fuite d'Égypte qui le conduit en exil. Sinouhé détaille les précautions qu'il doit prendre pour échapper à la vigilance des gardes en faction sur l'un des fortins qui formaient les Murs du Prince, un système défensif destiné à contrôler le passage du nord-est vers la Palestine. Les forteresses nubiennes de la deuxième cataracte (Semnah, Koumnaḥ et Bouhen) sont également caractéristiques des rois de la *XIII^e* dynastie. Plus tard, la période ramesside, mais surtout la Troisième Période intermédiaire et la Basse Époque verront l'apparition de nombreuses forteresses et camps militaires, signes de l'évolution des temps.

Dans la conception classique, l'Égypte constitue l'intérieur par opposition à l'extérieur, la Résidence royale elle-même étant terminologiquement désignée comme l'intérieur de l'intérieur. Le chaos, c'est-à-dire l'absence de l'ordre, est cantonné à l'extérieur de l'Égypte. La géographie de l'Égypte s'inscrit donc dans une cosmogonie. Le Noun, élément liquide qui recouvrait la surface de la terre, fut repoussé à la périphérie lors de la création du monde, ce que les Égyptiens appelaient la Première Foie (*zep tépi*). L'Égypte est dès lors l'endroit où le monde est né au moment de l'apparition de la butte primordiale. Selon cette conception, le Noun prend un aspect ambivalent, à la fois destructeur, par son identification au chaos, et source de régénération, comme le montrent la course nocturne du soleil dans la théologie du Nouvel Empire et ses points de contact avec le Nil.

Le temple constitue par excellence, en miniature, l'image du cosmos lors de la création. Il est par défaut orienté est-ouest, de sorte que le soleil apparaissait entre les pylônes, illuminant les salles et les cours. Le sanctuaire, surélevé, reproduisait la butte originelle. Les éléments architecturaux, depuis les sols jusqu'aux plafonds étoilés en passant par les colonnes, ayant la forme de tiges de papyrus, constituaient un résumé de l'univers.

Au centre du monde

C'est le lot de nombreuses cultures : les Égyptiens se percevaient comme les « gens » par excellence, *rmṯ, rémetch*. Leur cosmogonie expliquait que l'Égypte était le centre du monde et qu'ils étaient les premiers hommes, une tradition largement reprise par les auteurs classiques. Les

Égyptiens étaient entourés par des Libyens, des Asiatiques et des Nubiens, qu'ils désignaient par une grande richesse de termes, souvent vagues pour les modernes qui cherchent à établir des localisations précises. On notera que l'Afrique comme entité géographique ou culturelle n'existe pas dans la conception de l'Égypte ancienne. On ne trouve aucun terme égyptien qui réfère à l'Afrique dans son ensemble, seulement des noms qui renvoient à des peuples particuliers.

L'Égypte se voyait comme un endroit urbanisé par opposition aux tribus nomades qui évoluaient en périphérie. L'attitude des Égyptiens vis-à-vis des étrangers pouvait être neutre. Ainsi, dans le *Conte de Sinouhé*, le héros décrit le sheikh et la tribu qui l'accueillent durant son exil en termes plutôt bienveillants, même s'il n'adhère pas à leur mode de vie et n'aspire qu'à retrouver la culture égyptienne. Mais les Égyptiens pouvaient aussi se montrer méprisants et blessants, notamment en période de conflits, dans un contexte guerrier.

Les Asiatiques sont des crocodiles sur la rive qui frappent sur une route déserte. (*Enseignement de Mérikarê*)

En effet, le Nubien a appris à tomber à une simple parole ; c'est celui qui lui réplique qui le fait reculer. Qu'on soit agressif envers lui et il tourne le dos ; que l'on fasse retraite, et il devient agressif. Ce n'est pas un peuple digne de respect ; ce sont des gens méprisables dont le courage est brisé. (*Siècle de Semnah*)

Le jugement d'Hérodote et de certains auteurs juifs laisse entendre que la société égyptienne était très fermée, presque xénophobe, voire « raciste ». C'est là le reflet d'un mouvement tardif, caractéristique de la Basse Époque, qui conduisit à un repli identitaire. D'une manière générale, on constate souvent une volonté d'assimilation. Par exemple, à la XXII^e dynastie, un certain Paserhor rappelle dans une inscription sa très longue généalogie : on constate que lui-même et les quatre générations qui l'ont précédé portent des noms égyptiens, alors qu'auparavant ses ancêtres portaient des noms libyens. L'assimilation était parfois forcée, il est vrai, ce qui pouvait même toucher l'emploi des langues ; sur les Libyens, Ramsès III (XX^e dyn.) déclarait :

Il (le roi) leur a fait traverser les canaux, de sorte de les amener en Égypte ; ils ont été faits des guerriers de la maison du roi, comprenant la langue des gens (l'égyptien) en servant le roi ; il a fait disparaître leur langue. (*KRI V*, 91 – trad. pers.)

L'attitude du pouvoir égyptien est ici diamétralement opposée à la position universaliste adoptée dans l'hymne à Aton, où la diversité linguistique est admise :

Leurs langues sont séparées en paroles, leur apparence physique de même, leur couleur de peau est distincte, car tu as distingué les pays étrangers. (*Hymne à Aton*, Tombe d'Ay, 8-9 – trad. pers.)

L'histoire de l'Égypte fut aussi rythmée par le changement de ses capitales. C'est du reste un mode de classement adopté par certaines listes royales, comme le Canon de Turin (XIX^e dyn.), qui trouvera son chemin dans l'exposé de Manéthon. Au cours de son histoire, l'Égypte eut successivement comme capitale Hiérakonpolis/Abydos, Memphis, Lisht (Itjet-Taoui), Thèbes (Avaris pendant la période Hyksos), Gourob, Amarna, Pi-Ramsès (et Thèbes), Tanis, puis différentes villes du Delta comme Bubastis, Mendès et Sais, et enfin, sous la dynastie lagide, Alexandrie. Certaines capitales délaissées ont par la suite conservé un rôle administratif ou symbolique considérable : c'est le cas de Memphis, Thèbes et Abydos.

3. LES QUESTIONS CHRONOLOGIQUES

L'établissement de la chronologie reste une affaire difficile pour l'Égypte ancienne, qu'elle soit relative (succession des rois, positionnement relatif des événements) ou absolue (établie en fonction d'un point fixe, comme l'ère commune). En plus des méthodes traditionnelles de la philologie et de l'archéologie, de nouvelles techniques ont fait leur apparition. Elles restent néanmoins d'application limitée pour établir des dates précises, qu'il s'agisse de la dendrochronologie (l'étude des cernes annuels des arbres), en raison de la rareté du bois en Égypte, ou des analyses radiocarbones.

On exploite parfois les données astronomiques, comme les éclipses ou les dates sothiaques (la mention du lever héliaque de l'étoile Sothis, quand elle réapparaît à l'horizon après une période de 70 jours où elle n'est plus visible dans le ciel égyptien). Les résultats auxquels on arrive sont assez différents suivant les spécialistes, ce qui débouche sur des chronologies hautes et basses. De manière générale, on peut considérer qu'il n'y a pas d'ancrage chronologique fiable avant le Nouvel Empire, et aucune certitude avant la XXVI^e dynastie. Pour certaines époques, comme la Première Période intermédiaire, la chronologie relative elle-même est largement déficiente, faute de sources suffisantes.

Des synchronismes avec d'autres civilisations apportent des compléments d'information bienvenus : c'est le cas de nombreuses sources du Proche-Orient, de la Bible, des annales hittites et assyriennes. Ces documents ne sont en revanche d'aucune utilité pour la période qui précède le Nouvel Empire.

La chronologie relative de l'Égypte est rythmée par de grands découpages et sur une segmentation en 30 dynasties qui nous vient de Manéthon. Né à Sébennytos, une ville du Delta, Manéthon était un Égyptien contemporain de Ptolémée II, au début du III^e siècle avant notre ère. Écrivant en grec, il avait accès par ses fonctions sacerdotales à des sources indigènes. Malheureusement, l'œuvre n'est connue que fragmentairement et indirectement par des auteurs juifs ou chrétiens, dans des versions grecques ou arméniennes, comme Flavius Josèphe (I^{er} s. de notre ère), Sextus Julius Africanus (III^e s.), Eusèbe de Césarée (265-341), et Georges le Syncelle (vers 800).

D'un point de vue culturel, le projet manéthonien s'inscrit dans une mouvance plus vaste de reconstruction des histoires nationales. C'est dans ce contexte qu'il faut en effet resituer la traduction de la *Septante*, qui fut à nouveau entreprise à l'initiative de Ptolémée II. C'est aussi de cette époque que date la *Chronique démotique* (voir chapitre 9). Manéthon joua un rôle important dans la politique intellectuelle des premiers Ptolémées, aidant à la diffusion du culte national de Sérapis et participant à l'effort d'intégration des cultures grecque et égyptienne.

La chronologie retenue par Manéthon n'est pas sans problèmes. Pour des raisons qui tiennent précisément à l'idéologie royale, les sources égyptiennes sur lesquelles il s'appuie montrent une succession linéaire et ininterrompue de rois, ce qui est démenti par les faits. Manéthon ne reconnaît pas la possibilité de royautes parallèles, qui ont pourtant existé, notamment durant les Périodes intermédiaires, comme ce fut le cas entre les dynasties héracléopolitaine et thébaine (Première Période intermédiaire), les dynasties hyksos et thébaine (Deuxième Période intermédiaire) et les dynasties libyennes et éthiopienne (Troisième Période intermédiaire). Certaines dynasties sont des fantômes : c'est le cas de la VII^e dynastie, qui, selon Manéthon, aurait compté 70 rois pour une durée totale de 70 jours. Le total de 5 800 ans auquel l'auteur arrive ne peut donc être maintenu au regard de la documentation.

Sans surprise, la conception manéthonienne implique un respect strict de l'idéologie royale, soit un pharaon à la fois, auquel succède, idéalement, le fils aîné. Manéthon n'envisage donc pas l'existence de coréances. Celles-ci restent un problème délicat pour les égyptologues. Entre association au pouvoir, association au trône et partage du trône, il y a des nuances entre lesquelles nos sources ne permettent que trop rarement de trancher. Si certaines coréances alléguées dans le passé doivent sans doute être écartées (par exemple entre Aménemhat I^{er} et Sésostri I^{er}), le phénomène a indubitablement existé, bien que ses modalités nous échappent en grande partie.

Les égyptologues ont regroupé les dynasties en des périodes plus longues. Ces périodes, appelées Empires dans les traditions francophone et allemande (*Reiche*), et Royaumes dans la tradition anglo-saxonne (*Kingdoms*), correspondent à des moments d'unité et d'intégrité du territoire égyptien, marqués par une prospérité économique certaine. Ce sont donc des périodes privilégiées pour les grands projets monumentaux, qui mobilisent des moyens importants.

Les limites des Empires ne font pas toujours l'objet d'un consensus. Ainsi la tendance actuelle est-elle d'intégrer la VIII^e dynastie au sein de l'Ancien Empire, car elle apparaît comme la continuation naturelle de la VI^e dynastie, qui le clôturait traditionnellement. Le Moyen Empire, autrefois limité à la seule XII^e dynastie, intègre aujourd'hui la seconde moitié de la XI^e dynastie et devrait englober, pour de nombreux spécialistes, la XIII^e.

Entre les Empires, on distingue des Périodes intermédiaires, caractérisées sur le plan politique par des dynasties parallèles et parfois par l'occupation étrangère. La notion même de Période intermédiaire est révélatrice d'une historiographie assez ancienne ; on a conservé l'appellation par commodité, mais sans nécessairement y voir des périodes de décadence sur le plan culturel. Il en va de même pour ce qu'on appelle traditionnellement la Basse Époque (*Spätzeit*, *Late Period*), une période qui embrasse la dernière tranche de l'histoire pharaonique entre la Troisième Période intermédiaire et la conquête d'Alexandre, en 332-331 avant notre ère.

La chronologie de l'Égypte se signale encore par l'absence d'une ère continue : il n'y a pas d'équivalent de l'ère olympique en Grèce (776 av. J.-C.), de l'ère de la fondation de Rome (753 av. J.-C.), ou de celle de la création du monde. À chaque nouveau roi, le comput repartait à zéro. Par conséquent, il n'est pas exceptionnel que la durée d'un règne doive être ajustée à la suite de la découverte d'un nouveau document attestant une date plus haute, ou à la faveur d'une réinterprétation d'un document anciennement connu. On relève qu'il y a souvent discordance entre la date la plus haute attestée pour un pharaon dans la documentation contemporaine et le chiffre transmis par Manéthon, ce dernier donnant presque systématiquement un chiffre plus élevé.

Les listes de rois

Pour reconstituer la séquence et la chronologie des rois, les égyptologues peuvent s'appuyer sur des listes datant de l'époque pharaonique ; plus ou moins bien conservées, elles sont de tailles variées (de quelques noms à plusieurs dizaines), appartiennent à des époques diverses et offrent des informations de nature fort inégale.

Certaines peuvent remonter assez haut, comme ce sceau-cylindre datant du règne de l'Horus Den (IIe dyn.), qui livre une séquence de cinq rois :

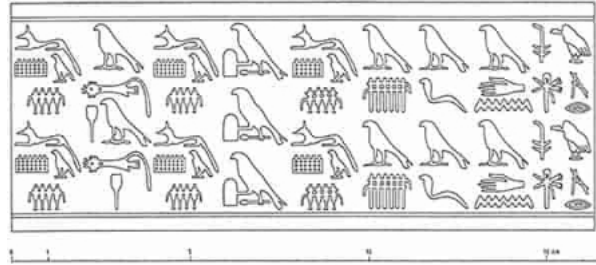


Fig. 3. Sceau-cylindre (époque de l'Horus Den, IIe dynastie)

Ces listes – il est important de le souligner – n'ont pas été conçues dans un but historique. Bien sûr, les noms des rois sont, en principe, disposés chronologiquement, mais là n'est pas l'essentiel. D'un point de vue signifiant, elles présentent l'image d'une série répétitive, stable, sans changement. Les listes sont en quelque sorte un témoignage de la manière dont les Égyptiens voulaient que soit leur passé.

Servant notamment pour le culte des ancêtres, elles peuvent varier en fonction des lieux où elles ont été constituées. On observe ainsi des différences entre la Haute et la Basse-Égypte. Parmi les listes les plus célèbres, il faut d'abord citer la Pierre de Palerme (figure 4), qui date de la Ve dynastie et qui ne nous est parvenue que de manière fragmentaire. Couvrant les premières dynasties, elle s'ouvre avec les dieux et les héros, ce qui permet de rattacher symboliquement le présent historique à la Première Foix, ce moment mythique de la Création. Elle détaille pour chaque année d'un règne, de manière très sélective, les faits marquants pour l'idéologie royale (les fondations cultuelles, le voyage des compagnons d'Horus, la course de l'Apis, etc.), eux-mêmes ayant un côté répétitif très accusé, et la hauteur de la crue du Nil. Chaque unité est isolée de ses voisines par le signe hiéroglyphique servant à noter l'année : 𓆎

La liste figurant dans le temple funéraire de Séthi Ier à Abydos est justement célèbre. Elle reproduit, avec des omissions parfois très significatives, la longue liste des rois depuis Ménès, le fondateur mythique de la royauté jusqu'à Séthi Ier (et son fils Ramsès II). La fonction cultuelle de la liste apparaît très clairement : on y voit Séthi Ier, en taille héroïque, accompagné du prince héritier, le futur Ramsès II, faisant une offrande à ses ancêtres royaux représentés par trois longs registres de cartouches.

Sans doute un peu postérieur, le *Canon royal de Turin* (Ramsès II), un document sur papyrus cette fois, malheureusement très fragmentaire, mentionne pour chaque souverain la longueur du règne (en années, mois et jours). Les rois sont regroupés pour former des ensembles plus larges, avec totaux et sous-totaux, où toutes les années de règne ont été additionnées. Pour autant qu'on puisse en juger, les regroupements ont été opérés en fonction de la ville élue comme capitale. On peut penser que ce sont des documents de ce genre qui ont servi à Manéthon de matériaux primaires pour sa reconstruction de l'histoire égyptienne.

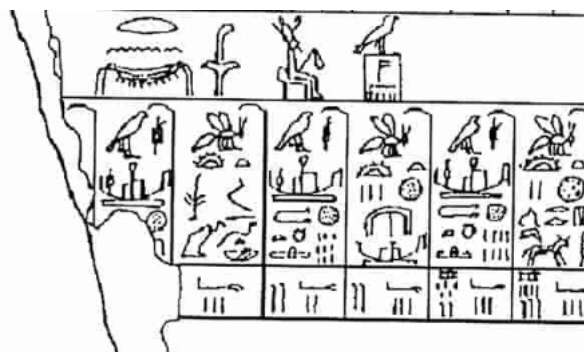


Fig. 4. Extrait de la Pierre de Palerme

Comme le suggèrent la Chambre des Ancêtres de Saqqarah datant de Thoutmosis III (XVIII^e dyn.) et la Table de Saqqarah, un peu plus tardive (Ramsès II, XIX^e dyn.), ces listes semblent caractéristiques de la production historiographique du Nouvel Empire.

Les listes sont intéressantes pour ce qu'elles mentionnent, mais aussi parfois pour ce qu'elles omettent. Les absences n'ont parfois pas d'autre explication que les lacunes de la documentation à l'époque de leur composition. Les Égyptiens dépendaient eux-mêmes d'archives pour consigner des faits qui pouvaient remonter à plusieurs siècles. Mais certains oublis – surtout quand ils touchent à des faits relativement récents – sont le résultat d'un choix délibéré. Par exemple, les rois qui furent jugés par la postérité comme non conformes à l'idéologie royale ont été systématiquement supprimés des listes. Dans l'extrait de la Liste d'Abydos reproduit ci-après (figure 5), la reine Hatchepsout, qui aurait dû figurer entre Thoutmosis II et Thoutmosis III (XVIII^e dyn.) est absente. Les rois amarniens ont subi le même sort ; la liste passe donc directement d'Amenhotep III à Horemheb. Ce phénomène de réécriture de l'histoire (la vaporisation, selon la formule de George Orwell dans *1984*) va de pair avec les martelages, encore que les motivations de ces derniers soient plus variées.

Les listes envisagent occasionnellement des cycles plus longs. C'est le cas de la Liste de Saqqarah, qui bouleverse l'ordre séquentiel pour mettre en évidence les rois fondateurs d'une nouvelle ère (fig. 6). Alors que les rois énumérés au registre inférieur (1 à 29) suivent l'ordre chronologique, ceux du registre supérieur suivent l'ordre séquentiel jusqu'à la fin de l'Ancien Empire (30-36). Ils se répartissent ensuite en deux groupes disposés de manière antithétique : les rois du Moyen Empire (37-46) inversent l'ordre de lecture adopté jusqu'alors, tandis que ceux du Nouvel Empire (47-58) reprennent la lecture de gauche à droite. Cette « mise en pages » originale permet d'adosser Mentouhotep II et Ahmosis, c'est-à-dire les deux rois fondateurs du Moyen et du Nouvel Empire. On observera au passage que les rois de la Première et de la Deuxième Périodes intermédiaires ont été omis. Il en va de même pour Hatchepsout et les rois amarniens, qui devraient apparaître dans les encadrés verticaux.



Fig. 5. Liste d'Abydos : omission de certains rois de la XVIII^e dynastie

On ne peut rien comprendre à la royauté pharaonique sans s'interroger sur la perception du temps véhiculée par l'idéologie. Dans l'Égypte pharaonique, le temps qui sert de cadre à l'idéologie est cyclique et non linéaire. Cette conception fondamentale rejoint l'opposition de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss entre sociétés froides et sociétés chaudes. Alors que les premières vivent hors de l'histoire, les secondes instituent le changement comme principe culturel. Les sociétés froides ont développé un modèle cyclique du temps, fondé sur la commémoration rituelle des actes fondateurs.



Fig. 6. Liste de Saqqarah

L'idée du temps comme négation de l'histoire événementielle, au sens occidental du terme, se reflète en Égypte ancienne, parmi d'autres signes, dans la double conception de l'éternité. Les Égyptiens distinguaient une éternité cyclique, qu'ils appelaient *nhh*, *neheh*, écrite en hiéroglyphes avec le classificateur sémantique du soleil (☀), qui rappelle l'éternelle répétition du cycle journalier. Ils connaissaient aussi une éternité linéaire, qu'ils appelaient *d.t*, *djet* ; dans l'écriture hiéroglyphique, le classificateur sémantique est le signe de la terre (🌱). Mieux peut-être qu'un temps linéaire, il s'agit d'un temps arrêté et stable, qui exclut l'histoire comme succession de faits chronologiquement ordonnés.

Les théologiens posaient l'existence d'un temps des origines, un passé absolu, ce qu'ils appelaient la Première Foie (zp tpj, *zep tépi*), on l'a dit. À l'inverse du Big Bang de la cosmogonie moderne, dont on s'éloigne un peu plus chaque jour, le temps primordial des Égyptiens gardait une distance constante avec le temps présent, étant perpétuellement réactualisé par les fêtes et les célébrations. En montant sur le trône, chaque nouveau pharaon réactualisait *zep tépi*. Il ne peut donc y avoir d'ère continue : à chaque nouveau règne, le comput chronologique était remis à zéro (d'où les difficultés rencontrées par les égyptologues pour reconstruire une chronologie absolue).

L'Égypte n'a pas d'histoire collective au sens où nous l'entendons, pas de récit continu d'une histoire que l'on raconte, ce qui explique la minimisation volontaire des changements. Du point de vue de l'idéologie, l'absence d'histoire apparaît comme une forme de contrôle du pouvoir. Généralement, l'intérêt pour le passé se manifeste de manière accrue quand il y a des ruptures dans la continuité. L'Égypte a connu nombre de ruptures, parfois violentes, mais n'y a jamais vu une incitation à développer une réflexion rétrospective sur le passé de nature à en dégager un enseignement pour l'avenir.

Cela a été largement reconnu : les actes de Pharaon ne s'inscrivent pas dans l'histoire ; ils s'identifient plutôt à des gestes mythiques. L'histoire qu'ils rapportent est considérée comme une célébration, une *Geschichte als Fest*, pour reprendre la formulation heureuse de l'égyptologue Erik Hornung.

Tradition, canonisation, imitation

Dans cette conception particulière du temps en Égypte ancienne, on ne saurait assez insister sur l'importance accordée au respect de la tradition (qu'elle soit simplement reproductive, ou bien productive). Il est essentiel aussi de prendre la mesure des phénomènes de canonisation mis en évidence par Pascal Vernus, procédé qui porte un coup d'arrêt définitif à l'évolution d'une tradition pour en faire un corpus clos, lequel ne peut dès lors plus qu'être commenté et glosé. Ces deux tendances lourdes de la culture pharaonique expliquent bien des comportements dans le domaine de la morale et de l'éthique.

Sans surprise, l'imitation des anciens est systématiquement prônée et valorisée. L'éducation est donc constituée d'imitations. Son principal véhicule littéraire est la « sagesse », une collecte de préceptes généraux de comportement en société où sont valorisés le respect dû aux aînés et aux supérieurs, l'observation de la justice et de la tempérance, incarnée dans le principe de la Maât (symbolisant l'équilibre et la justice) et la continuation des anciennes coutumes.

Même s'il connaît des exceptions, le modèle social valorise la succession du père par le fils dans les mêmes fonctions. Sa première application est évidemment l'organisation monarchique elle-même. À certaines époques, une conception figée du modèle a pu conduire à la constitution de castes, dont il était difficile de sortir. Une belle illustration en est fournie par les généalogies interminables de la Troisième Période intermédiaire où l'on se contentait, pour la profession, de noter tout simplement « idem » (mj nn, *mi nen*). Une autre illustration est donnée par la généalogie d'un certain Bésa, datant des XXII^e-XXIII^e dynasties, qui fait remonter sa famille constituée de prophètes d'Hathor à Dendérah jusqu'à Ramsès II, c'est-à-dire plusieurs siècles en arrière !

Le respect de la tradition se reflète directement dans l'écriture hiéroglyphique, qu'il faut distinguer des écritures cursives (hiératique et démotique). Cette forme d'écriture, utilisée de manière privilégiée en épigraphie, c'est-à-dire sur les inscriptions (parois des temples, stèles, statues) destinées à durer pour l'éternité, reste « stable » pendant trois mille ans. Elle utilise de surcroît la langue classique et, plus tard, à partir du Nouvel Empire, une forme figée de cette dernière (égyptien de tradition), censée refléter la situation de la Première Foie.

Il est important de distinguer le respect de la tradition, qui est un processus continu, des manifestations d'archaïsme, comme l'expression d'une volonté de se rattacher à une époque antérieure, jugée prestigieuse, souvent à des fins de légitimation. Par exemple, Amenhotep Ier (XVIII^e dyn.) se rattache idéologiquement aux rois de la XI^e et du début de la XII^e dynastie, ce qui suggère que la lignée thébaine qu'il incarnait remontait à la fin de la Première Période intermédiaire. Des démarches de ce genre sont très nombreuses. C'est ainsi que les rois éthiopiens ou couchites (XXV^e dyn.) imitèrent délibérément le passé, notamment la fin de la XII^e dynastie. La dynastie saïte qui leur succéda immédiatement préféra, en revanche, tourner les yeux vers le Nouvel Empire, ce que firent également les rois de la dernière dynastie indigène (XXX^e dyn.). Ceux-ci servirent à leur tour de point de repère aux Ptolémées, pour lesquels les questions de légitimation étaient naturellement plus aiguës. On le voit, le passé a été régulièrement exploité par les monarques dès l'Ancien Empire.

Bien sûr, le cadre fixé par l'idéologie royale n'est pas resté immuable. Il est régulièrement soumis à des tensions dans la mesure où l'individu peut avoir une histoire propre – ce dont témoignent les autobiographies, la littérature de fiction, et la narration des hauts faits du souverain – quand bien même ces histoires individuelles ne devraient être vues que comme autant de concrétisations particulières d'un canevas général. Les autobiographies des hauts fonctionnaires de l'État ne sont donc pas des biographies au sens moderne : elles illustrent chacune à leur manière l'accomplissement de l'Égyptien idéal.

Cette tension, voire cette dialectique, se perçoit dans la littérature entre les textes de sagesse, qui reflètent le modèle idéal (ce que l'égyptologue Antonio Loprieno a appelé le « pôle topique »), et les textes narratifs fictionnels, qui racontent une expérience personnelle en questionnant le modèle (c'est le « pôle mimétique »). Ces derniers peuvent par là contenir potentiellement un côté subversif, même s'il ne faut pas en exagérer l'importance. En ce sens, la littérature égyptienne peut être considérée de plein droit comme une littérature au sens moderne du terme.

Il ne faudrait évidemment pas imaginer que le temps présent, avec sa linéarité et son orientation, était absent de la vie quotidienne : les contrats de location envisagent des délais et des pénalités en cas de dépassement ; de même, le journal de la Tombe de Deir el-Médineh (Nouvel Empire) détaille quotidiennement la progression du travail des ouvriers. Quant aux papyrus d'Abousir (Ve dyn.), ils donnent un inventaire détaillé des objets et matériels du culte avec des récapitulatifs par semaine et par mois. Mais ce temps de la vie quotidienne, que j'appelle le temps instrumental, et ce qu'il implique, sortent du champ de notre étude.

Afin de fixer les idées, le tableau suivant donne quelques repères de chronologie absolue. J'ai choisi de suivre systématiquement les dates proposées dans l'ouvrage collectif récent dirigé par Alan B. Lloyd (*A Companion to Ancient Egypt*). Les dates ne sont vraiment assurées qu'à partir de la XXVIe dynastie. Pour les périodes antérieures, l'écart entre chronologie haute et chronologie basse peut atteindre une bonne centaine d'années pour les temps les plus anciens.

Époque prédynastique	Nagada I ou Amratien	4000-3500
	Nagada II ou Gerzéen	3500-3200
Époque protodynastique	Nagada III ou dynastie 0	3200-3000
	Ire et IIe dynasties	3000-2686
Ancien Empire	IIIe dyn.	2686-2613
	IVe dyn.	2613-2494
	Ve dyn.	2494-2345
	VIe dyn.	2345-2181
Première Période intermédiaire	VIIe-XIe dyn. (jusqu'à Mentouhotep II)	2181-2055
Moyen Empire	XIe dyn. (depuis Mentouhotep II)	2055-1985
	XIIe dyn.	1985-1773
	XIIIe dyn.	1773-1650
Deuxième Période intermédiaire	XIVe- XVIIe dyn.	1650-1550
Nouvel Empire	XVIIIe dyn.	1550-1295
	XIXe dyn.	1295-1186
	XXe dyn.	1186-1069
Troisième Période intermédiaire	XXIe-XXVe dyn.	1069-664
Basse Époque	XXVIe dyn.	664-526
	Ire domination perse (XXVIIe dyn.)	526-401
	XXVIIIe- XXXe dyn.	401-342
	IIe domination perse	342-332
Période macédonienne		332-305


Royaume lagide (Ptolémées)	305-27 av. J.-C.
Période romaine	-27-395
Période byzantine	395-641/2
Conquête arabe	641/2

Fig. 7. Tableau chronologique de l'histoire de l'Égypte

4. SA MAJESTÉ LE ROI DE HAUTE ET DE BASSE-ÉGYPTE

« L'image a pour fonction d'exprimer les modèles archétypes auxquels l'idéologie tente systématiquement, et parfois pathétiquement, de ramener le flux de l'histoire. » (Pascal Vernus, *ArchéoNil*, 1993, p. 87-88)

Commençons par un truisme : en Égypte ancienne, le pouvoir est exercé par un roi de droit divin. Ce principe fondateur de la monarchie pharaonique ne fut jamais remis en cause. Les dynasties d'origine étrangère, les Hyksos, les Libyens, les Éthiopiens, les Perses, et plus tard les Grecs et les Romains, se sont coulés sans difficulté dans le moule du roi divin.

Le roi s'écrit en égyptien : . Ce composé renvoie étymologiquement et historiquement à une dualité : le nj-swt bjtj (*nisout biti*) est le roi de Haute et de Basse-Égypte, littéralement celui du roseau et celui de l'abeille, encore que cette dérivation traditionnelle soit aujourd'hui contestée. Par abréviation, le roi peut plus simplement s'appeler nj-swt, *nisout*. Un autre terme très fréquent est hm=f (*hemef*), que l'on traduit généralement par « Sa Majesté », mais qui signifie au propre « Sa Personne ». Par opposition à nj-swt, qui renvoie à l'institution monarchique, hm=f réfère à la personne physique du roi, à son caractère mortel. Cette dualité annonce le concept du double corps du Prince, tel qu'il sera développé pour la période du Moyen Âge par l'historien allemand Ernst Kantorowicz dans son ouvrage classique *Les Deux Corps du roi*. L'expression courante hr hm n nj-swt bjtj X, « sous la Personne du roi de Haute et Basse-Égypte X », pour introduire une datation, combine les deux aspects en soulignant que le principe monarchique s'incarne en la personne de X.

L'appellation Pharaon à laquelle on est habitué est relativement tardive ; on la trouve au Nouvel Empire pour désigner l'institution royale, et elle n'est employée qu'à la Troisième Période intermédiaire comme véritable titre. Étymologiquement, le mot Pharaon réfère au palais royal, le pr-ʿ3 (*per-âa*), littéralement la « grande maison », une entité sacralisée, magiquement protégée. Cette évolution rappelle des usages bien connus de l'époque moderne pour désigner le pouvoir, quand on désigne la République française par l'« Élysée » ou le gouvernement américain par la « Maison-Blanche ».

Il existe bien d'autres manières de désigner le roi, qui sont particulières à certains emplois ou typiques de certaines époques. Un terme ancien est jtj (*ity*), que l'on rend souvent par « seigneur ». Le mot est sans doute un dérivé de jt (*it*) « père », ce qui renvoie à des appellations similaires comme le pape, ou le Petit Père pour désigner le tsar. On trouve encore des appellations très générales comme nb (*neb*) « maître », que le roi partage avec d'autres couches sociales. Il en va de même pour hk3 (*héqa*), mot formé sur un verbe qui signifie « diriger, exercer le pouvoir ». Enfin, on peut aussi désigner le roi par l'expression ntr nfr (*netjer nefer*) « dieu parfait », qui souligne sa nature supra-humaine.

Le roi est souvent comparé à des animaux, généralement féroces, comme le taureau, le lion ou le faucon, mobilisés très tôt dans l'iconographie officielle. Par exemple, sur la célèbre palette de Narmer (figure 8), on peut voir le roi représenté en taureau détruisant une ville et piétinant un ennemi de l'Égypte. Par la suite, l'expression k3-nḥt (*ka nekhet*), « taureau puissant », sera régulièrement appliquée au roi.

Selon l'idéologie, le roi est unique. On entend par là qu'il ne peut y avoir plusieurs rois en même temps. Hérodote faisait déjà remarquer (*Histoires*, II, 147) que les Égyptiens ne pouvaient vivre sans roi. Les documents nous révèlent cependant qu'il y eut parfois des dynasties concurrentes, dès la Première Période intermédiaire, voire plus tôt, à la II^e dynastie. On relèvera ici une exception notable, la coexistence des XXII^e et XXIII^e dynasties libyennes, qui fut validée par l'idéologie contemporaine (voir chapitre 8). Mais, on l'a dit, les cas de corégence ou d'association d'un jeune prince au pouvoir sont à traiter à part.

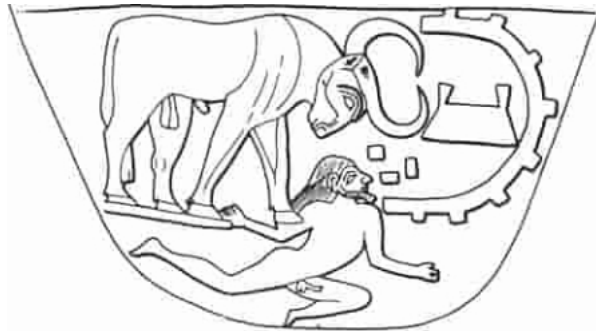





Fig. 8. Palette de Narmer (détail)

Deuxième aspect, le roi est un être mâle. Selon l'idéologie, il est fils de Rê. Les exceptions sont rarissimes. Le règne d'Hatchepsout demeure un exemple emblématique. De tels cas donnèrent bien du fil à retordre aux conseillers des monarques, auxquels incombait la tâche délicate de trouver des solutions acceptables sur le plan idéologique.

Ensuite, le roi est d'essence divine. Ce principe, constamment réaffirmé, trouve son expression idéale dans la titulature, en égyptien *nḥb.t* (*nekhbet*  ). Celle-ci se développe progressivement au cours de la période protodynastique et de l'Ancien Empire, ce qui montre un raffinement de la pensée des idéologues et des théologiens. À partir du milieu de l'Ancien Empire, elle se fixe définitivement avec ses cinq noms canoniques :

1. le nom d'Horus, premier apparu, comporte une forte composante solaire ; il est souvent placé dans un *sérekḥ*, qui représente la façade du palais ();
2. il est suivi du nom des deux maîtresses (le vautour et le cobra), qui en viendront à symboliser les deux moitiés du pays (nord et sud) ;
3. vient ensuite le nom d'Horus d'Or, toujours en rapport avec le soleil (l'or en tant que symbole de la chair des dieux est une interprétation tardive) ;
4. le nom de roi de Haute et de Basse-Égypte incarne le roi en tant que représentant de l'institution royale ;
5. le nom de fils de Rê est le dernier apparu, à la IV^e dynastie ; il décrit un aspect de Rê ; c'est le nom donné à la naissance de l'individu (c'est aussi celui sous lequel on connaît communément les rois dans les traditions classique et moderne).

Les quatre premiers noms du roi étaient donnés lors du couronnement. Les deux derniers sont écrits dans un cartouche, c'est-à-dire dans un ovale allongé représentant un nœud protecteur magique. Le court extrait suivant donne un exemple de titulature, en l'occurrence celle de Séthi I^{er} (XIX^e dyn.) :



Que vive l'Horus « Celui qui est couronné dans Thèbes et fait vivre les Deux Terres », les Deux Maîtresses « Celui qui répète les naissances, au bras puissant, qui terrasse les Neuf Arcs », l'Horus d'Or « Le Puissant d'arcs dans toutes les terres », le Roi de la Haute et Basse-Égypte « Stable est la justice de Rê, celui que Rê a choisi », le fils de Rê « Séthi aimé de Ptah ».

Le choix des noms et épithètes répond toujours à une volonté programmatique. À l'époque moderne, on peut faire une comparaison utile avec l'élection d'un nouveau pape, à qui il sera immédiatement demandé de déclarer le nom sous lequel il veut régner. Le choix opéré vise à établir une lignée théologique ou spirituelle entre le nouvel élu et le prédécesseur qui lui servira de modèle.

Pour l'Égypte, la dimension programmatique est particulièrement affirmée dans certains cas emblématiques : à titre d'exemple, on peut citer les cas d'Aménemhat I^{er}, Akhénoton et Toutankhamon. Le premier intègre dans sa titulature le terme *whm-msw.t*, *ouhem-mesout*, « celui qui renouvelle les naissances ». Le second a modifié plusieurs fois son nom pour coller au plus près aux fondements théologiques de la nouvelle religion. Quelques années plus tard, Toutankhamon faisait le chemin inverse en modifiant son nom de fils de Rê, Toutankhaton « image vivante d'Aton », en Toutankhamon « image vivante d'Amon », signifiant par là le retour à l'orthodoxie, ce qui ne devait pas l'empêcher d'être englobé dans la *damnatio memoriae* des souverains atoniens.

Très fréquemment, les souverains, lors de leur intronisation, se revendiquaient d'un prédécesseur illustre en reprenant son nom : le cas est bien connu pour les pharaons de la XX^e dynastie qui, à l'exception de Tefnakht, le fondateur de la dynastie, portent tous le nom de Ramsès, en référence à Ramsès II, le glorieux roi de la XIX^e dynastie, avec lequel ils n'ont aucun lien de parenté. On retrouve un phénomène analogue chez plusieurs rois de la Troisième Période intermédiaire et de la XXV^e dynastie.

Puisque la titulature reflète nécessairement les intentions politiques, ou les inclinations théologiques des souverains, il est tentant de l'exploiter pour les règnes sur lesquels la documentation est peu fournie. La plus grande prudence s'impose néanmoins en la matière, car on est facilement conduit à formuler des hypothèses par ailleurs difficilement vérifiables. Par exemple, la titulature de Têti, un roi de la VI^e dynastie, comprend la mention *štp-t3.wj*, *séhétep-taoui*, « celui qui pacifie le Double-Pays ». De là, on peut supposer qu'il aurait mis fin à des troubles politiques qui menaçaient la stabilité du pays. La documentation est toutefois muette sur ce point. Puisque la pacification du pays fait partie des missions canoniques du souverain, il est très difficile de savoir si la présence de cette épithète dans la titulature fait référence à un fait historique, ou bien si elle ne fait que confirmer un principe bien établi de l'idéologie. Même dans l'hypothèse d'un ancrage historique précis, reste ouverte la question de savoir si l'épithète a une valeur intemporelle, voire prospective (« celui qui pacifie[ra] le Double-Pays »), ou si elle fait allusion à un fait passé (« celui qui a pacifié le Double-Pays »).

Des rois ont donc changé leur titulature en cours de règne pour entériner leurs évolutions politiques. Outre les cas d'Akhénaton et Toutankhamon, on peut mentionner celui de Mentouhotep II, à la XI^e dynastie, qui adapta à trois reprises son nom de couronnement.

La proclamation de la titulature du nouveau roi est toujours un acte important. En voici un exemple, publié à l'avènement de Thoutmosis I^{er} :

Décret royal au fils royal, le directeur des territoires du Sud, Touri. Voilà, ce décret de Ma Personne t'a été apporté pour te faire savoir que Ma Personne est apparue en tant que roi de Haute et de Basse-Égypte sur le trône d'Horus des vivants. Il n'y a personne qui le répètera, jamais. Ma titulature a été établie comme suit : Horus « Taureau victorieux, aimé de Maât », Deux Maîtresses « qui apparaît en tant qu'uréus [serpent dressé], grand de puissance », Horus d'Or « parfait d'années, qui fait vivre les cœurs », Roi de Haute et de Basse-Égypte « Aakheperkaré », Fils de Ré « Thoutmosis », qu'il vive éternellement et à jamais.

Veux-tu bien t'occuper de faire adresser des offrandes aux dieux d'Éléphantine, à la Tête de Haute-Égypte, en faisant ce qui est loué pour la vie, la force et la santé du roi de Haute et de Basse-Égypte, Aakheperkaré, doué de vie ? Et veux-tu faire établir un serment par le nom de Ma Personne, vie, santé force, née de l'épouse royale, Séniséneb, qu'elle soit en bonne santé ?

C'est un envoi pour te faire savoir cela, que le palais est florissant et prospère. [Enregistré l'an 1, 3^e mois de Péret, 21^e jour, le jour de la fête des couronnes. (*Urk.* IV, 80,7-81,4 – trad. pers.)]

Le caractère divin du roi se remarque et s'affirme dès sa naissance. La XVIII^e dynastie a conservé des récits de théogamie, dans lesquels Amon prenait l'apparence du roi pour féconder la reine. C'est ce que rend l'expression, au demeurant assez banale : « Il était déjà roi dans l'œuf. » Du reste, le corps du roi n'a pas toujours été de chair aux yeux des théologiens ; c'est là une idée qui fait son chemin à l'époque ramesside, où l'on trouve la déclaration suivante, appliquée à Ramsès II : « Son corps est d'or, ses os en argent, tous ses membres en airain. »

Fêtes royales et insignes de la royauté

En dehors de la titulature, les rites dont le roi est entouré – couronnement, fête Sed, funérailles – proclamaient son caractère divin et pouvaient coïncider avec des moments forts des cycles naturels, comme l'inondation.

Le *couronnement*, comportant une forte symbolique solaire, comprenait quelques moments clés particulièrement significatifs, comme l'encensement abondant du roi, l'imposition des couronnes. Ce rite marquait la réunification symbolique des Deux-Terres et la prise de possession symbolique de l'univers par le roi qui tirait une flèche en direction des quatre points cardinaux. Comme le proclame un passage des *Textes des pyramides* (§ 220-221), la couronne, par ses pouvoirs magiques, confère au roi puissance, acclamation et amour de ses sujets. Ce rite était également le moment où Thot, le dieu de l'écriture, du calcul et de la science, fixait les années de règne. Ainsi, dans un texte célèbre, Ramsès IV demanda à Osiris de lui accorder un règne deux fois plus long que celui de Ramsès II (voir chapitre 7).

En égyptien, le mot qui désigne les couronnes, *ḥ'.w*, *khaou*, appartient à la même racine que le verbe qui exprime l'apparition du soleil à l'horizon, *ḥ'.j*, *khai*. Les jeux de mots sont permanents dans les textes, comme dans cette déclaration d'Amon pour Hatchepsout :

Ma fille, j'établis pour toi cette couronne (*ḥ'*) sacrée, grande des manifestations d'Amon-Rê, puisses-tu apparaître (*ḥ'*) avec elle, puisses-tu être puissante grâce à elle. (*Urk.* IV, trad. pers.)

De hauts personnages étaient spécialement attachés aux *regalia* (ornements royaux), ce qui leur conférait un prestige considérable. On connaît des « experts des ornements du roi » et des « préposés au diadème royal en qualité de celui qui pare le roi ». L'extrait suivant, qui provient de l'autobiographie d'un haut fonctionnaire de la XII^e dynastie, est assez explicite :

M'ont été accordées en leur présence (des courtisans) les charges de chambellan, (...) de prophète de la couronne de Haute-Égypte et de la couronne de Basse-Égypte, de serviteur de Khnoum en tant que celui qui pare le roi (...) et qui soulève la couronne blanche dans le Per-our (...) dont la venue est attendue comme celui qui impose la couronne et fait apparaître l'Horus, seigneur du palais. (Stèle BM EA 574, 6-9 – trad. Lilian Postel)

Avec le couronnement, il faut mentionner la fête Sed (le *Heb-Sed*), littéralement « la fête de la queue (de taureau) ». Cette cérémonie typique de la royauté égyptienne était théoriquement célébrée après trente années de règne, soit une génération. De même que le soleil perd en intensité chaque soir et doit se régénérer, le roi voyait ses pouvoirs diminuer avec le temps. Il importait dès lors de les « recharger ». Symboliquement, la fête Sed reproduisait les cérémonies du couronnement. Le roi parcourait aussi un terrain délimité par des bornes, ce qui évoquait la prise de possession du territoire. La fête Sed est déjà attestée à l'époque protodynastique, comme sur le document de l'Horus Den reproduit ci-après (figure 9). La cérémonie qui nous intéresse figure au premier registre supérieur à droite. On peut y voir, dans un dispositif qui deviendra classique, le roi assis sous un dais disposé sur un piédestal, vêtu d'un manteau enveloppant. Une autre scène majeure de la fête représente le roi au pas de course, évoluant dans un espace délimité par six bornes figurées ici par deux séries de trois demi-cercles.



Fig. 9. Étiquette de l'Horus Den

Le dispositif de la cérémonie a été reproduit en trois dimensions dans le complexe funéraire de Djoser (III^e dyn.), à Saqqarah ; le roi était ainsi en mesure de répéter le Heb-Sed pour l'éternité. Le jubilé royal fera l'objet de fêtes somptueuses sous Amenhotep III (XVIII^e dyn.), dans un espace grandiose expressément aménagé sur la rive gauche de Thèbes, à Malkata. Le recordman en la matière reste Ramsès II, qui célébra treize (peut-être quatorze) fêtes jubilaires. Après une première période de trente ans marquant le premier Heb-Sed, le roi célébra régulièrement une nouvelle fête tous les trois ans au cours de ses soixante-six années de règne.

Le roi se singularise encore par son accoutrement, ses couronnes et sceptres, en bref, par tout ce qu'on appelle les *regalia*, qui le mettent à part du reste des mortels. La couronne est très certainement l'élément le plus caractéristique. Il portait la couronne blanche (☐) ou rouge (◑) selon qu'on insistait sur son rôle de roi de Haute ou de Basse-Égypte. Les deux pouvaient être réunies en une seule composition, le *pschent* (« les deux puissantes ») pour marquer sa souveraineté sur les Deux-Terres (◑◐). En dehors de certaines couronnes composites, dont le nombre augmentera à la Basse Époque et durant la période gréco-romaine, le roi portait encore la couronne bleue, dite aussi casque de guerre, le *khepresh* (◑◐), dont l'association avec les activités militaires est moins exclusive que ce que l'on admettait jadis. Deux autres insignes royaux, souvent portés conjointement, étaient le *flagellum* (◑) et le sceptre-*héqa* (◑). Enfin, le roi pouvait apparaître coiffé du *némès*, qui encadre son visage sur le célèbre masque en or de Toutankhamon, le front ceint d'un simple (parfois double) uréus, serpent dressé qui anéantissait les ennemis du soleil auquel le roi était assimilé.

Un être à part

L'action du roi se concentre en trois lieux symboliques très forts, sacralisés, qui le mettent à part du reste des mortels : le palais, résidence du roi, à l'accès réservé ; le temple, où le roi est seul face

aux dieux ; la tombe, depuis laquelle le roi mort continue d'exercer une influence sur le monde des vivants et qui, dans un premier temps, n'est rien d'autre que la réplique du palais royal.

Le statut particulier du roi se remarque surtout dans son destin *post-mortem*, différent de celui du reste des Égyptiens. Il se manifeste le plus clairement dans les dispositifs funéraires : on en voit les développements successifs, depuis les grands mastabas (sépultures royales) d'Abydos des premières dynasties jusqu'aux sépultures plus modestes dans les enceintes des temples à la Basse Époque, en passant par les pyramides de l'Ancien Empire et les tombes rupestres du Nouvel Empire. La tombe revêt une importance primordiale pour la survie du souverain, bien sûr, à titre individuel mais aussi collectif, puisque le souverain mort était censé déployer une action positive sur le monde des vivants.

D'un point de vue anthropologique, on notera que l'énergie qui se dégage du roi est telle que son contact peut être dangereux. Ce sentiment est très fort à l'Ancien Empire (voir chapitre 3). Au Moyen Empire, des textes littéraires s'en font indirectement l'écho, comme le montrent, dans le *Conte du naufragé*, l'anxiété d'un chef de mission devant rendre compte au roi de l'échec d'une expédition, ou encore la crainte de Sinouhé, dans le conte du même nom, qui manque de s'évanouir devant Sésostri I^{er} lors de sa réception à la cour. L'attitude des Égyptiens devant le roi n'est pas sans rappeler la stupeur et les tremblements que l'on se devait d'éprouver devant l'empereur du Japon.

Quand le roi est représenté face aux hommes, il figure toujours en taille héroïque, conformément à ce qu'on appelle la loi de proportion sociale. Dans les monumentales scènes de massacre, les autres participants apparaissent à l'échelle de nains face au gigantisme de la figure royale.

Sur le plan religieux, le roi est le seul prêtre face aux dieux. Les prêtres qui célèbrent dans les temples le culte quotidien ne sont que des substituts. Dans les représentations figurées sur les parois des temples, le roi seul est présent : il est l'interlocuteur unique des dieux, figuré à une taille identique.

Pour les fonctionnaires, et tout spécialement la haute administration évoluant dans l'entourage immédiat du palais, le bien-être et la fortune dépendaient directement du roi. Cela apparaît clairement dans les autobiographies de l'Ancien Empire, où le roi seul peut donner accès aux matériaux de qualité et artisans spécialisés pour l'aménagement des tombes de l'élite. Au Moyen Empire, la formule : « C'est le roi qui promeut les individus » est devenue un *leitmotiv* sur les inscriptions des particuliers. Le loyalisme vis-à-vis de la Couronne se marque aussi par l'onomastique dans ce qu'on appelle les noms basilophores, c'est-à-dire imitant ou incorporant le nom du souverain.

Même si les sources officielles se font plus discrètes sur ce point, le roi dut parfois faire face à des dynasties de notables, notamment dans les plus hautes fonctions, qui menacèrent la stabilité de l'État, comme ce fut le cas avec les nomarques à la fin de l'Ancien Empire, ou avec les grands-prêtres d'Amon au tournant du Nouvel Empire et de la Troisième Période intermédiaire.

L'irruption de hauts personnages non royaux dans une sphère réservée au roi est toujours le signe d'une perte de prestige de la royauté. De manière générale, la Couronne contribua à donner une autonomie accrue aux grandes institutions religieuses au point de menacer par moments l'intégrité de l'État en instaurant un système de concessions de biens fonciers aux temples pour les besoins du culte – processus qu'on voit déjà à l'œuvre à l'Ancien Empire. Il faudra attendre la XXVI^e dynastie pour assister à une reprise en main et, en définitive, à un assujettissement des temples à l'État par le biais de la fiscalité.

Des lignées de fils des dieux

Le roi est l'héritier des dieux. Dans sa forme canonique, la titulature comporte la mention « fils de Rê » ; il est bien le représentant de Rê sur terre. Il reçoit l'héritage de Geb, le père des dieux dans la cosmogonie héliopolitaine, et symbole de la royauté. Plus qu'un symbole ou une simple image, le roi est le fils charnel du dieu, comme le proclament les récits de théogamie de la XVIII^e dynastie et les *mammisi* de l'époque gréco-romaine, ces temples où était célébrée la naissance divine.

On a beaucoup glosé sur la divinité de Pharaon, laquelle est indiscutable dès qu'il s'agit de son destin *post-mortem* ; mais qu'en était-il du roi vivant ? Pharaon avait un statut divin, en dépit de son corps mortel ; c'est la division entre le *nj-sw* et le *hm* dont il a été question. La divinité de Pharaon était souvent manifestée dans la titulature, réaffirmée dans des cérémonies particulières, notamment lors de la fête Sed. Durant le Nouvel Empire, la divinité de Pharaon, de son vivant cette fois, est plus nettement affirmée, d'abord dans les sanctuaires nubiens consacrés à Amon, où les rois font

bâtir des temples dédiés à leur propre image, comme c'est le cas à Soleb et Sedeinga (Amenhotep III), ou à Abou Simbel, Gerf Husein et Wadi es-Seboua (Ramsès II). Ce sera aussi le cas en Égypte même, à partir de la seconde moitié de la XVIII^e dynastie.

Le roi est normalement lié au roi précédent. C'est une question de légitimité. Il est donc en théorie le fils de son prédécesseur. Cela posé, l'accession au trône par mariage avec la fille du roi est un processus fréquent : à l'Ancien Empire, la transition entre les II^e et III^e dynasties, III^e et IV^e dynasties, puis entre les V^e et VI^e dynasties, s'est opérée de cette manière. En définitive, on constate une tradition familiale ininterrompue depuis Narmer jusqu'à la VIII^e dynastie.

Inévitablement, quand la tradition n'est pas respectée, on voit fleurir une abondante rhétorique de légitimation, comme dans les *Contes du papyrus Westcar* à propos des rois de la V^e dynastie, ou dans la *Prophétie de Néferti* pour l'avènement de la XII^e dynastie. Les scènes de théogamie figurant sur un des portiques du temple funéraire de Deir el-Bahari n'ont d'autre raison que de légitimer rétrospectivement la prise de pouvoir de la reine Hatchepsout (XVIII^e dyn.). Enfin, à partir de la XIX^e dynastie, le recours à l'oracle du dieu d'Empire, notamment Amon, se répand pour valider le choix du nouveau roi, technique qui semble avoir eu les faveurs des rois libyens des XXII^e et XXIII^e dynasties, et de la dynastie éthiopienne (XXV^e dyn.).

Dans certains cas moins favorables, les rois se sont parfois résolus à trouver des arrangements. On pouvait par exemple épouser *a posteriori* un membre de la famille royale précédente, se faire adopter, ou encore se faire désigner du vivant du roi précédent comme lors de la transition entre Horemheb (dernier roi de la XVIII^e dyn.) et Ramsès I^{er} (premier roi de la XIX^e dyn.). On pouvait aussi, sur le plan symbolique, conduire les funérailles du roi précédent, ce qui est attesté à tout le moins pour Ay (XVIII^e dyn.) et Amasis (XXVI^e dyn.), qui inaugurent une pratique qu'on retrouvera sous l'Empire romain et jusqu'en Union soviétique.

Plus simplement, le roi pouvait désigner son héritier de son vivant, lequel était d'ordinaire son fils aîné. Cette pratique sera exploitée littérairement dans l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}*, où le roi, par-delà son trépas, déplore d'avoir été massacré avant d'avoir pu instituer aux yeux de toute la cour Sésostri I^{er} comme son héritier.

Selon l'idéologie royale, les missions du roi se laissent résumer en quelques points : le maintien de l'unité mythique du territoire, la stabilité et la prospérité par un gouvernement sage et pieux. La quintessence du résumé est que l'ordre de l'Égypte se conçoit comme un miroir de l'ordre cosmique, où la continuité avec le passé a acquis une valeur paradigmatique. Comme l'a montré Pascal Vernus, le roi peut ajouter quantitativement et qualitativement à l'action de ses devanciers, mais il ne peut en aucun cas modifier l'essence des choses.

L'action du roi est bien résumée dans la formule figurant sur la stèle dite de restauration de Toutankhamon, qui marqua le retour à l'orthodoxie après l'épisode amarnien : « Celui qui repousse le chaos à travers le Double-Pays si bien que Maât est désormais à sa place, car il (le roi) a fait du mensonge une abomination et rendu le pays conforme à son état de la Première Foie. » Tout manquement du roi sera par conséquent rapporté à un déséquilibre cosmique, une résurgence du chaos.

Les missions du roi ont été clairement exprimées dans certains textes tels que *Le roi comme prêtre du soleil*, dont le premier témoignage remonte à Hatchepsout, même si le texte est sans doute plus ancien. La partie centrale rapporte :

Ré a placé le roi sur la terre des vivants pour la répétition sans fin (*neheh*) et la stabilité éternelle (*djet*), jugeant les hommes et apaisant les dieux, faisant advenir la Maât et détruisant le mal ; il donne les offrandes aux dieux et l'invocation d'offrandes aux esprits lumineux (*akh*).

Assurer la Maât (et donc combattre *isfet*, le mal) implique une mission de juge que le roi n'exerce pourtant pas directement (il n'est ni un Salomon, ni un saint Louis), même s'il est fait quelquefois référence à la loi de Pharaon, ou, comme l'énonce l'inscription d'Aspelta, un roi couchite du VI^e siècle av. J.-C. : « Ré sait qu'il fera de bonnes lois une fois sur son trône » (Stèle de l'intronisation, 10).

Plusieurs textes, d'époques fort différentes, insistent en effet sur l'obligation de juger et de punir selon la loi. Ainsi, dans un passage fameux des *Contes du papyrus Westcar*, le roi est dissuadé de prendre un criminel pour réaliser une expérience de magie car « il n'est pas permis d'agir ainsi contre le bétail divin ». Comme le remarquait l'historien Diodore de Sicile :

Bien plus étonnant encore était le fait qu'ils ne pouvaient ni rendre un jugement, ni donner audience à leur gré, ni punir quelqu'un par colère, par caprice ou pour quelque motif injuste, mais seulement en conformité avec les prescriptions de la loi établie pour chaque cas particulier. (*Bibliothèque historique*, I, 71 – trad. P. Bertrac)

Dans les affaires exceptionnelles, touchant directement à la Couronne ou au salut de l'État, le roi n'intervenait pas directement, quand bien même on lui faisait évidemment rapport. La documentation reste fort discrète en ces matières, mais on a connaissance de quelques cas suffisamment distants dans le temps pour penser que cela correspondait à une pratique, comme l'affaire dite de la conspiration du Harem à la XX^e dynastie (voir chapitre 7), ou les procès des pilliers de tombes à la fin de la XX^e dynastie.

Enfin, les serments se faisaient par le roi. Comme le révèlent certains textes (notamment le dossier de Paneb, du nom d'un chef d'équipe de Deir el-Médineh à la fin de la XIX^e dyn.), le parjure et l'atteinte à la majesté royale étaient des faits passibles de lourdes condamnations.

Il revenait également au roi d'assurer le culte des dieux et le culte des morts. Il est par excellence « le maître d'accomplir le rituel ». On l'a dit, il est le seul prêtre en titre ; les autres desservants ne sont que des substituts. On pense d'abord aux prêtres, naturellement, mais cela pouvait aussi concerner des envoyés extraordinaires, comme un certain Ikhnofret (XII^e dyn.), qui accomplit les rites lors du festival d'Osiris à Abydos pour le compte du roi.

Le roi est donc bien le seul intermédiaire entre les dieux et les hommes. Ce rôle privilégié fut réaffirmé puissamment par Akhénoton, comme cela ressort des représentations figurées et de l'hymne à Aton, sans doute composé par le roi lui-même. Après l'épisode amarnien, on vit se dessiner une évolution marquée par le développement de la piété populaire, c'est-à-dire une dévotion qui s'exprimait en dehors des cultes officiels, ce qui permit une relation directe entre le fidèle et la divinité.

Le roi donne aux dieux – l'enrichissement des temples fait partie du programme royal –, et les dieux en retour lui accordent leurs faveurs. C'est ce qui est résumé par la célèbre formule latine *Do ut des* : « Je donne pour que tu donnes. » On en verra des exemples saisissants, comme dans les textes de la bataille de Qadech (voir chapitre 7).

Les missions du roi envers les dieux sont clairement exprimées dans le *Rouleau de cuir de Berlin*, un document de la XVIII^e dynastie se référant explicitement à Sésostri III, même si la composition est sans doute apocryphe :

Je suis son fils, le défenseur de son père ; il m'a enjoint de conquérir ce qu'il avait conquis, maintenant que je suis venu tel Horus, que je suis devenu comptable de moi-même, et que j'ai maintenu les offrandes des dieux. J'entreprendrai des travaux dans le temple de mon père Atoum, de sorte qu'il établisse sa grandeur à la mesure de ce qu'il m'aura permis de conquérir ; j'alimenterai son autel sur terre et je construirai mon domaine dans son voisinage. Que l'on se rappelle mes bontés dans sa maison ! (...) L'éternité, c'est ce qu'auront produit (ou produisent) les œuvres utiles. Un roi ne meurt pas quand il est évoqué à cause de ses biens. (Trad. pers.)

À l'origine de la royauté, et durant la plus grande partie de l'État pharaonique, le roi est le dieu soleil sur terre. Cette conception connaît toutefois une transformation importante qu'on peut situer au Nouvel Empire. Auparavant, le dieu reste passif et le roi agit ; après la période amarnienne, le dieu solaire agit directement sur les affaires humaines et le roi est considéré comme son lieutenant, son *idénou*.

Guerroyer, administrer et ordonner

C'est évidemment dans les matières militaires que les rois pouvaient le mieux se mettre en évidence. L'histoire et les textes ont conservé le nom de quelques rois-guerriers à la tête de leurs troupes, comme Sésostri III, Thoutmosis III, Ramsès II, Ramsès III, Sheshonq I^{er}, Taharqa, ou encore Psammétique I^{er}, pour ne citer que les plus illustres. Certains sont passés à ce titre dans la culture populaire, héros de véritables gestes, comme Sésostri III, qui servira de ferment à la figure composite de Sesonchosis à l'époque hellénistique et romaine, Thoutmosis III, qui apparaît très tôt dans des contes merveilleux, ou encore Inaros, qui sera au centre d'un important cycle d'histoires de la littérature démotique.

L'une des missions centrales du roi était de garantir, voire d'agrandir les frontières de l'Égypte. Comme le confirme la déesse Seshat à Séthi I^{er} :

Tu as fortifié l'Égypte pour son maître. Tu as étendu tes ailes au-dessus des hommes. Tu es pour elle un rempart de cuivre dont le couronnement est en silex et sur lequel ta citadelle est de cuivre. Les pays étrangers ne peuvent la prendre d'assaut, puisque tu ne cesses de sauver l'humanité. (Trad. Nicolas-Christophe Grimal, *Termes de la propagande royale*, p. 334)

La sujétion des ennemis de l'Égypte est un thème omniprésent dans les textes et l'iconographie, où l'on peut voir des scènes représentant le roi piétinant et massacrant les ennemis. Repousser les ennemis de l'Égypte s'apparente à contenir le chaos sur le plan cosmique. Cela peut entraîner des manifestations factices dans le domaine de la politique extérieure : un roi représenté en train de massacrer un ennemi n'implique pas *ipso facto* l'existence d'une guerre ou d'une expédition. Dans

ces conditions, la possibilité même d'écrire une histoire événementielle doit être sans cesse interrogée.

Le roi recevait évidemment en partage la domination universelle ; des formulations comme « régner sur tout ce qu'entoure le disque solaire » sont banales jusqu'à l'époque perse. Toute négligence dans la marche des affaires engendrait inévitablement le chaos, c'est-à-dire une résurgence du chaos dans la création. Inversement, une catastrophe naturelle (inondation irrégulière du Nil, tremblement de terre ou sécheresse) pouvait être interprétée comme la conséquence d'un manquement du roi à ses devoirs. Le lien causal entre l'insuccès politique du roi et son impiété caractérise la fin des dynasties indigènes ; on en trouve une expression très forte dans la *Chronique démotique* (voir chapitre 9).

On peut se demander si le roi participait effectivement au gouvernement journalier ou s'il était cantonné dans un rôle plus emblématique. La documentation a conservé l'image de plusieurs rois forts et actifs. Dès les premiers témoignages écrits, on a la mention des voyages réguliers – tous les deux ans – que le souverain accomplissait à travers le pays (voyage des compagnons d'Horus). Les expéditions pour se procurer des matières premières relevaient par excellence de la prérogative royale. Dès l'Ancien Empire, les courtisans dépendent du roi pour la fourniture des matériaux nécessaires à l'édification de leur dernière demeure et du mobilier qui l'accompagne. Les inscriptions sont nombreuses, qui montrent que l'obtention d'une cuve de sarcophage, de montants de portes en pierre, de stèles fausses-portes ou de statues, dépendait directement de la faveur royale.

Un exemple de la prise de décision royale est la mise en scène instaurée dans la *Königsnovelle*, terme emprunté à l'égyptologie germanique qui désigne un genre littéraire typique du Moyen Empire et de la première moitié de la XVIII^e dynastie (et qui connaîtra une nouvelle faveur à la XXVI^e dyn.), où l'on peut voir le roi, au milieu des hésitations de ses conseillers, donner le conseil sûr et avisé qui ne peut que mener au succès. Une illustration en est le conseil de guerre tenu par Thoutmosis III à la veille de la bataille de Megiddo. Au-delà de la mise en scène, inévitable dans ce type de texte, on doit retenir que le roi ne décide pas seul, mais qu'il est entouré d'un conseil. La prime donnée à l'éloquence, au discours parfait (md.t nfr.t, *médet néfêret*) est caractéristique de cette période, où l'éloquence et le jugement sûr étaient des gages d'avancement et de promotion dans la carrière des courtisans.

Il n'est pas rare que le roi prenne la direction d'une tâche précise, à l'exemple de Neferhotep ou de Ramsès IV, qui ordonnent des recherches dans les archives du temple d'Osiris. Une autre illustration intéressante est donnée dans l'inscription de Kanais, où il est question de l'approvisionnement en eau des expéditions vers les mines d'or :

Que c'est éprouvant, une route sans eau ! Comment les voyageurs font-ils donc pour supprimer le dessèchement de leur gorge ? Qui étanche leur soif, quand le pays est si loin et le désert si vaste ? Malheur à l'homme assoiffé dans cette contrée ! Eh bien, je vais m'occuper d'eux, je vais leur donner le moyen de survivre, et ils célébreront mon nom dans le futur et les années à venir, et les prochaines générations me loueront pour ma vaillance, car c'est moi qui aurai manifesté de la compassion et de la bonté pour les voyageurs ! (Trad. Bernard Mathieu, *Stèle royale de Ramsès II*, p. 2)

On possède une collection de lettres et décrets royaux adressés directement à des notables ou des fonctionnaires pour leur commander d'exécuter des tâches précises. Bien évidemment, rien ne prouve que le roi lui-même ait rédigé le courrier, même si l'on a conservé des textes où le souverain est spécifiquement mis en scène en qualité de scribe. Il est néanmoins difficile de mettre en doute que le roi a été à tout le moins à l'initiative directe de certains messages qui revêtaient à ses yeux une importance exceptionnelle. À titre d'exemples, on peut citer la lettre de Pépi II à Hirkhouf (VI^e dyn.), celle d'Amenhotep II (XVIII^e dyn.) au fils royal de Kouch, Ousersatef, avec lequel il avait été probablement en partie élevé, ou encore la lettre de Ramsès XI (XX^e dyn.) à Panéhesy, destinée à ramener l'ordre en Haute-Égypte. La lettre royale est parfois un ressort littéraire important, comme dans le célèbre *Conte de Sinouhé*, où le héros est rappelé au pays – on dirait aujourd'hui : amnistié – par une lettre de Sésostris I^{er}.

Quand le pouvoir politique était faible, ce qui pouvait arriver en cas d'extrême jeunesse ou vieillesse de Pharaon, la machine fonctionnait par l'entremise de hauts fonctionnaires agissant dans la coulisse au nom du roi. Pour sauvegarder les principes établis dans l'idéologie, l'important était qu'il y eût un pharaon. Un bel exemple en est fourni par le règne de Toutankhamon (XVIII^e dyn.) durant lequel le pouvoir effectif fut exercé par Ay et Horemheb, qui accédèrent successivement au trône après le décès du jeune roi. C'est lors de ces moments de grande fragilité pour la monarchie que les épouses-veuves du souverain ou leur mère pouvaient apparaître sur le devant de la scène à la manière d'une Blanche de Castille ou d'une Catherine de Médicis. Même durant l'occupation

étrangère, par exemple sous la première domination perse, l'administration du pays continua de fonctionner à peu près normalement.

En réalité, à toutes époques, le pouvoir était effectivement pris en charge par une administration fortement structurée sous l'autorité du vizir (𓂗𓂛𓏏, *tjati*), un personnage qui apparaît dès la III^e dynastie. Il n'y avait ordinairement qu'un vizir, sauf au Nouvel Empire, à deux exceptions près (Akhénaton et Ramsès III), où il fut de règle d'en avoir deux, un vizir du Nord et un vizir du Sud. Après le Nouvel Empire, la fonction perdit de son lustre. C'est notamment au vizir, « le bronze qui protège l'or de la maison de son maître », que revenait la charge de rendre la justice et aussi d'en assumer l'impopularité. Dans l'état actuel de notre documentation, il reste toutefois impossible d'évaluer dans quelle mesure le vizir pouvait servir de fusible entre le roi et le reste du pays en cas de mesures impopulaires. Le rôle et le statut du vizir sont notamment connus par des textes de la XVIII^e dynastie conservés dans les tombes de hauts personnages ayant exercé la fonction (voir chapitre 7).

L'étiquette royale

La distance entre le roi et ses sujets est directement reflétée dans le cérémonial de cour – l'étiquette –, qui comprend une liste impressionnante de fonctions liées au service de la personne du roi, comme le porteur de sandales, le porteur de la coupe royale, ou encore l'intendant des chemises. Ces fonctions sont déjà présentes sur les documents proto-dynastiques comme la palette de Narmer. Ces titres auliques sont particulièrement marqués à l'Ancien Empire. Les personnages qui détenaient ces fonctions exerçaient par ailleurs les plus hautes charges de l'État. Un tel système rappelle le cérémonial de la cour de Versailles, où la chemise ne pouvait être présentée au roi que par un prince du sang. Selon Diodore de Sicile, la vie du roi d'Égypte était réglée différemment de celle des autres rois puisqu'à chaque heure du jour et de la nuit, le rituel prescrivait les actions du monarque. C'est exactement ce à quoi l'étiquette royale instaurée à Versailles tendait, au point qu'on a pu dire qu'au fin fond de la France, un paysan, en regardant l'heure, pouvait savoir précisément à quoi le roi était occupé.

Le cérémonial de cour rappelle aussi le fonctionnement des temples. Le roi donnait audience dans le saint des saints. Les courtisans devaient « flairer le sol en sa présence » comme marque de respect. Sans doute avait-il seul le droit d'être assis, du moins en certaines circonstances. À nouveau, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec l'étiquette de Versailles où l'on avait droit, suivant le degré de noblesse, à un fauteuil, à un tabouret ou à rien. Selon le cérémonial en vigueur à la Cité interdite, en Chine, la salle du trône ne comprenait qu'un siège, celui de l'empereur. Le cérémonial de cour prévoyait aussi l'utilisation de l'encens, à l'instar de ce qui se faisait pour les dieux. Le roi se déplaçait parfois en dehors de son palais selon une voie processionnelle, qui rappelle à nouveau le rituel divin. Cette pratique est très visible dans le plan de la ville d'Amarna, la capitale d'Akhénaton. On en trouve aussi des échos dans la littérature de fiction, comme dans le *Conte des deux frères* (XIX^e dyn.).

L'accès au roi et au palais était soumis à des restrictions, tout comme l'accès aux temples et aux dieux. Aussi des courtisans ne manquent-ils pas de rapporter la faveur insigne dont ils sont l'objet quand ils reçoivent le droit d'entrer sans avoir été annoncés. Ce privilège considérable fait une fois de plus penser au droit de grandes et de petites entrées dans le cérémonial de cour à Versailles. Pour des raisons idéologiques et dans un souci de légitimation, certains rois mirent en avant des conditions de pureté préalables à toute rencontre. C'est ainsi que Piankhi, à la XXV^e dynastie, refusa de voir certains potentats locaux en raison de leur impureté supposée.

L'image projetée par le roi dans la société est celle d'un être inaccessible, en tout cas difficilement accessible. On le traite comme un dieu ; ainsi dit-on de Ramsès III (XX^e dyn.) :

Attachez-vous à ses sandales, flairez le sol en sa présence ; inclinez-vous devant lui et servez-le en toutes circonstances ; adorez-le, glorifiez-le ; exaltez sa splendeur comme vous le faites pour Rê au petit matin ! (*Papyrus Harris* I, 79,7-9 – trad. Nicolas-Christophe Grimal)

Pourtant, le roi peut également être présenté comme doté d'une certaine humanité. C'est notamment le cas dans la littérature. Dans le *Conte de Sinouhé*, Sésoustris I^{er}, qui apparaît en majesté dans la salle d'audience, tient des propos presque badins avec la reine et le héros de l'histoire, fraîchement rentré de son exil palestinien. De même, dans le *Conte de l'Oasien*, le roi, de manière un peu cruelle il est vrai, retarde le moment où justice sera rendue au paysan ; mais il prend la précaution de faire subvenir en sous-main aux besoins de sa famille en son absence, ce qui est une marque de sollicitude.

L'humanité du roi prend parfois une couleur inattendue dans des œuvres où il est présenté comme un être faible. La littérature en offre deux belles illustrations qui ne sont pas liées à des rois historiquement attestés. Dans le *Conte des deux frères* (XIX^e dyn.), on trouve l'image d'un roi sans grande personnalité, soumis aux caprices de son épouse, qui le pousse à commettre des actes contre sa propre volonté. Le *Conte du papyrus Vandier* (Basse Époque) présente un roi peu scrupuleux, injuste dans ses décisions, qui n'hésite pas à voler et dépouiller celui à qui il doit pourtant la vie.

Les relations entre le roi et ses sujets prennent parfois une allure directe et assez simple. Par exemple, en plein milieu de la bataille de Qadech, Menna, le conducteur de char de Ramsès II, adresse la parole au roi pour lui faire part de son inquiétude. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Il s'agit d'un effet contrôlé pour mieux faire ressortir l'attitude lâche du reste de l'armée :

Et quand Menna, mon conducteur de char, vit qu'une foule innombrable de chars m'entouraient, il se mit à faiblir, son cœur étant déprimé, une peur immense ayant pénétré ses membres, il dit à Sa Majesté : « Mon bon maître, souverain vaillant, grand protecteur de l'Égypte le jour du combat, nous sommes isolés au sein de la mêlée, car l'armée et la charrierie nous ont abandonnés. Pour quelles raisons t'obstines-tu à les sauver ? Dégageons-nous ! Sauve-nous, Ramsès ! » (Trad. pers.)

De même, les textes mettant en scène le fonctionnement du conseil du roi (au Moyen Empire et au début du Nouvel Empire) suggèrent qu'il était possible de prendre la parole assez librement. À nouveau, il s'agit d'un artifice propre à un genre littéraire (*Königsnovelle*) destiné à mieux faire ressortir le bon sens du roi, qui trouve inmanquablement la solution idéale après les avis peu avisés ou peu glorieux de ses conseillers. Il faut noter que l'image peu flatteuse donnée des conseillers privés du roi est contredite par les autobiographies des contemporains et les textes de sagesse, qui mettent en avant la prise de parole libre et l'exaltation du bon jugement.

La figure royale apparaît avec ses forces et ses faiblesses dans certaines œuvres littéraires mettant en scène des personnages historiques. Ainsi la *Sagesse de Mérikarê* prête-t-elle au roi des regrets pour des actions menées lors de la guerre civile. L'*Enseignement d'Aménemhat Ier* commence par des considérations désabusées du roi sur la nature humaine et sur la confiance qu'on peut accorder aux proches. Les représentations figurées, à nouveau dans un contexte très contrôlé, nous ont transmis des moments intimes de la vie du couple Akhénaton-Néfertiti, allant jusqu'à montrer un moment poignant de la douleur des parents devant le cadavre d'une de leurs filles prématurément décédée. Enfin, le récit de la *Bataille de Qadech* révèle un pharaon aux abois, malgré sa vaillance personnelle, et obligé d'appeler Amon à son aide, par-delà les monts et les vaux.

En dépit des fastes de l'étiquette, la royauté était parfois l'objet de traits d'humour, comme dans le *Conte de Sinouhé*, où le chef bédouin laisse entendre au héros qu'il est désormais bien loin de la cour et que le roi ne peut pas faire grand-chose pour lui. L'humour le cède parfois à l'ironie : ainsi dans les *Aventures d'Ounamon* (XXI^e dyn.), où le pouvoir du roi – et celui d'Amon-Rê – est nettement remis en cause en dehors des frontières de l'Égypte.

Une autre source vient utilement compléter nos informations. Il s'agit d'une série d'*ostraca* figurés datant du Nouvel Empire. Ces éclats de calcaire, utilisés comme support d'écriture ou comme carnets de croquis, mettent incidemment en scène des animaux dans une relation inversée par rapport aux lois naturelles : on peut, par exemple, voir un chat au service de souris, ou une gazelle jouant à une sorte de jeu de dames avec un lion. Il est probable que ces modestes témoignages doivent d'abord être considérés comme des délassements, pas trop méchants au demeurant, réalisés aux dépens du pouvoir. On observera que c'est le pouvoir, sous quelque forme que ce soit, qui est pris pour cible, et pas particulièrement le roi.

Nos sources ne se font que très rarement l'écho des modes de contestation du cadre posé par l'idéologie royale. La rébellion ouverte face à l'autorité n'est pas facilement dicible dans les documents liés à l'expression de l'idéologie du pouvoir. C'est pourquoi les exemples qui nous sont parvenus ont tous un caractère exceptionnel. Dès la VI^e dynastie, un haut fonctionnaire, Ouni, rapporte avoir été choisi par le roi pour instruire une affaire portée à l'encontre de l'épouse royale. Le cas le plus célèbre reste toutefois la conspiration du Harem, sous Ramsès III, pour laquelle le hasard des découvertes a préservé un lot important de documents (voir chapitre 7). Les textes ont encore conservé le souvenir de quelques crises politiques, comme la mesure de bannissement politique prise à Thèbes à la XXI^e dynastie, ou le récit de moments insurrectionnels durant la période libyenne.

Que des rois aient connu une fin tragique lors de troubles ou à la faveur de conspirations de palais est vraisemblable, notamment durant les Périodes intermédiaires, même si les documents permettant d'en avoir la confirmation sont rarissimes. On a parfois voulu exploiter à cette fin les sources littéraires. Ainsi, l'*Enseignement d'Aménemhat Ier* fait allusion, en termes à peine voilés, à l'assassinat du roi lors d'une révolution de palais. Il est cependant très problématique d'utiliser ce

texte – en raison même de sa nature littéraire – pour tirer des conclusions fermes sur l’histoire de cette période. Bien plus tard, l’*Enseignement d’Anchsheshonq*, à nouveau un texte littéraire, s’ouvre par un court préambule où l’on apprend que le médecin-chef de la cour aurait été impliqué dans la tentative d’assassinat d’un roi saïte.

Toute atteinte à l’image du roi ou à l’intégrité physique de la personne royale ne peut qu’appeler sur ses auteurs des châtements exemplaires. Ainsi, dans les documents relatifs à la conspiration du Harem sous Ramsès III, le nom même des coupables fut soumis à la malédiction, la justice du roi ayant substitué à leur nom véritable un nom infâmant, comme « Prê-le-hait », « Le-mauvais-dans-Thèbes », etc. Les ennemis de l’État pouvaient ainsi être mis à mort. Le lexique égyptien distingue à ce propos deux manières de tuer : l’une, exprimée par le verbe ḥdb (*khedeb*), se rapporte par exemple aux activités guerrières (« tuer les ennemis de l’Égypte »), l’autre, exprimée par le verbe sm3 (*sema*), implique la destruction complète de l’individu, y compris de sa personnalité, ce qui le prive de toute possibilité de survie dans l’au-delà. C’est bien la seconde manière de procéder – incarnée par le bloc d’exécution – qui est appliquée aux personnes coupables du crime de lèse-majesté.

Comme l’a noté l’égyptologue Jean Yoyotte, le grand-prêtre Osorkon, fils de Takelot II (XXIIIe dyn.), dans une longue inscription du temple d’Amon-Rê à Karnak, conféra à l’exécution de ses adversaires vaincus le caractère d’un acte religieux et la forme d’un sacrifice sanglant (voir chapitre 8) :

Alors on les lui amena à l’instant, étant prisonniers comme un paquet d’oiseaux captifs]. Alors il les abattit pour lui (pour le dieu) et [ils] furent traînés comme le sont les chèvres la nuit du Sacrifice Nocturne où l’on allume les brasiers, (...) comme les brasiers du Lever de Sothis. Chacun fut brûlé au lieu de son crime. (Col. 35-36 – trad. Jean Yoyotte, *Ann. EPHEt, Sc. rel.*, 89, 1980-1981, p. 98)

Chapitre 2.

La formation de l’État

1. ÉTAT ET MONUMENTALITÉ

On prête à Louis XIV le célèbre propos : « L’État, c’est moi. » En Égypte, on peut définir l’État comme la conjonction de six phénomènes.

Tout d’abord, il faut un territoire (1), même si les limites n’en sont pas clairement marquées au sol, où vit une population ; en Égypte, il y a une terminologie qui reconnaît qui est Égyptien. Les Égyptiens, ce sont les hommes (rmṯ, *rémetch*) par excellence (2) ; les autres ne sont que des étrangers. On n’est parfois pas très loin du concept de barbare tel que le développeront les Grecs. À l’intérieur de l’Égypte, la tradition avait établi une opposition de base entre les *pât* (l’aristocratie) et le peuple-*rekhyt* (une population soumise, peut-être originaire du Delta), auxquels s’ajoutait parfois la *hénémémet* (une population jadis centrée autour d’Héliopolis). Ensuite, les Égyptiens ont une langue commune (3), partagée par l’administration. Si les textes de la période pharaonique insistent sur la connaissance de l’égyptien, comme dans le *Conte de Sinouhé* ou dans le *Voyage d’Ounamon*, cette préoccupation disparaît avec les Ptolémées (Cléopâtre VII fut, semble-t-il, la seule de la dynastie à parler égyptien) et – est-il besoin de le souligner ? – avec les Romains, dont les empereurs ne résident même plus en Égypte.

L’État implique l’existence d’une administration (4), ou plutôt d’une bureaucratie, dans le sens fort du terme, en dehors de laquelle rien ne se fait. Quoiqu’on en pense aujourd’hui, on ne mesure jamais assez le pouvoir structurant (pour le meilleur et pour le pire) de la bureaucratie. Celle-ci développe une classe sociale particulière, celle des scribes, qui prend une importance considérable en Égypte, et qui n’est pas sans rappeler le phénomène du mandarinat de la Chine impériale. Le scribe a pleine conscience de son appartenance à l’élite, même s’il est concurrencé à partir du Nouvel Empire par la caste des militaires. Une série de textes littéraires ou scolaires vante le métier de scribe en dévalorisant les autres professions. La caste comprenait des strates plus ou moins glorieuses, comme l’illustre le *Papyrus Anastasi I*, texte littéraire composé sur le modèle d’une lettre, où un scribe de la capitale brocarde l’ignorance et le manque de raffinement d’un scribe de l’armée posté en mission à l’étranger.

Enfin, l’État égyptien ne peut se concevoir sans la religion (5). Les prêtres sont des fonctionnaires, même s’il ne s’agit pas pour eux d’un métier à temps plein. Il est tout à fait licite et banal de cumuler la prêtrise avec d’autres fonctions, civiles ou militaires. L’importance de la religion grandit encore à l’époque gréco-romaine : avec la perte de l’autonomie politique, l’idéologie se réfugia

dans la culture des temples. Dernière composante, le roi (6), qui est le seul être agissant aux yeux du modèle mis en place par l'idéologie royale.

Ces six éléments majeurs constituent le fondement de l'État. Le pouvoir royal a très tôt développé un discours à des fins de légitimation et de cohésion, dans la mesure où il suscitait l'adhésion à un corps devant lequel s'effaçait la notion d'individu. De ce point de vue, on peut concevoir l'État comme une communauté politique imaginaire.

L'idéologie a besoin de la monumentalité pour s'exprimer : les tombeaux, les temples, les palais, les statues, les obélisques à l'époque dynastique, les palettes et les têtes de massue à l'époque protodynastique (mais aussi des objets plus humbles de communication de masse, comme les scarabées commémoratifs) participent à la projection et à la diffusion de l'idéal pharaonique. L'importance des constructions en pierre, notamment des tombeaux, destinés à durer pour l'éternité, n'avait pas échappé à Diodore de Sicile :

Cela tient à la croyance des habitants, qui regardent la vie actuelle comme fort peu de chose, mais qui estiment infiniment la vertu dont le souvenir se perpétue après la mort. Ils appellent leurs habitations hôtelleries, vu le peu de temps qu'on y séjourne ; tandis qu'ils nomment les tombeaux demeures éternelles, les morts vivant éternellement dans les enfers. C'est pourquoi ils s'occupent bien moins de la construction de leurs maisons que de celle de leurs tombeaux. (*Bibliothèque historique*, I, 51 – trad. Th. Hoefer)

Le modèle idéologique patiemment construit au cours des siècles s'est au reste révélé suffisamment solide pour que l'idée qu'on se faisait de l'État résiste à l'occupation du trône par des étrangers, que ceux-ci soient très acculturés, comme ce fut le cas des Libyens et des Nubiens, ou très peu, comme les Grecs.

Sans verser dans l'anachronisme, on peut parler de l'existence d'un sentiment quasi national. Celui-ci est perceptible dans la manière dont les Égyptiens se perçoivent face aux étrangers, à qui ils sont naturellement supérieurs. Dès l'Ancien Empire, les textes des autobiographies n'ont guère que du mépris pour les populations vivant en marge de la vallée du Nil, notamment les tribus bédouines et les peuples vivant au-delà de la première cataracte.

Au Moyen Empire, Sinouhé, dans le conte éponyme, montre clairement qu'il n'est qu'un endroit, l'Égypte, où vivre et surtout mourir. Les succès qu'il a remportés à l'étranger dans sa tribu d'accueil, les richesses accumulées ne sont rien devant la nostalgie qu'il éprouve pour sa terre natale. Comme le proclame une inscription de Sésostri III : « Le Nubien tombe à la moindre parole qu'il entend. » Quant aux Asiatiques, ce « sont des crocodiles sur la rive qui frappent sur une route déserte » (*Enseignement de Mérikaré*).

Plus tard, à la XXII^e dynastie, à un moment où l'Égypte impériale n'est plus qu'un souvenir, Ounamon s'en tient à la position officielle de l'idéologie dans les transactions commerciales qu'il mène avec le prince de Byblos. La fin des dynasties indigènes verra se lever un virulent sentiment national, fortement anti-perse, qui sera plus tard entretenu et développé par les Grecs pour des raisons de politique générale. Enfin, quand le pouvoir politique aura été définitivement perdu, une dernière manière d'affirmer sa singularité sera de sauver le patrimoine culturel, ce qui se fera dans les temples à l'époque gréco-romaine.

2. PRÉHISTOIRE

Nous prenons l'histoire de l'Égypte en marche, à l'époque du néolithique. Non pas qu'il ne se serait rien passé aux époques précédentes : des changements considérables se sont produits dans la géographie et le climat de la vallée du Nil. Les groupements humains du néolithique ancien (jusque vers 4000) peuvent être vus comme des sociétés de taille assez moyenne, villageoises, peut-être pacifiques. L'archéologie permet de distinguer trois foyers de culture importants : Mérimdé et Omari en Basse-Égypte, Badari en Haute-Égypte. On y observe des coutumes différentes, notamment dans les techniques d'inhumation. À l'inverse des cultures du Nord, la société badarienne montre des traces de stratification sociale, qui se remarquent à la répartition inégale des richesses.

L'époque calcholithique (appelée aussi prédynastique) a comme lieu emblématique le site de Nagada, l'ancienne Ombos, situé dans la boucle du Nil en Haute-Égypte. Le développement de la métallurgie modifie en profondeur l'organisation de la société, où apparaît une structuration à la fois horizontale (impliquant une certaine solidarité) et verticale (impliquant une hiérarchie). L'abondance des matériaux mis au jour offre l'occasion d'étudier la naissance de l'idéologie de l'Égypte pharaonique.

On distingue d'ordinaire trois phases dans la culture nagadienne. Le Nagada I, ou Amratien (4000-3500), contemporain de la culture badarienne, montre plus de diversité dans le matériel

funéraire et une tendance renforcée à la hiérarchisation sociale. Le Nagada II, ou Gerzéen (3500-3200), connaît une période d'expansion vers le nord (Delta) et le sud (vers Assouan). On constate alors l'avènement de trois grands centres urbains : Nagada (sous le symbolisme de Seth), Abydos et Hiérakonpolis (sous le symbolisme d'Horus). Au nord, durant les périodes de Nagada I et II, se développe la culture de Maadi (près du Caire), qui entretient des contacts avec la Palestine et le sud du pays ; la stratification sociale y est moins poussée que dans la culture nagadienne. Le remplacement de la culture maadienne par celle de Nagada est perceptible sur le site de Bouto dans le Delta. Il est toutefois difficile de savoir si c'est le résultat d'une conquête ou s'il s'agit d'une adoption volontaire par le Nord de traditions venues du Sud.

Les différences, réelles, entre le Nord et le Sud doivent être interprétées avec précaution, sans exagération, ne serait-ce que parce que les conditions de conservation du matériel archéologique ne sont pas similaires. On constate que l'accès aux ressources et aux routes commerciales est déjà une préoccupation essentielle, ce qui demeurera une constante de toute la politique de l'État pharaonique. D'une manière générale, domine l'image d'une société d'artisans au service d'une élite.

Sur le plan symbolique, on note une tendance forte à l'exaltation du chef, qui interagit avec les forces de la nature, y compris le monde animal. L'iconographie de la célèbre tombe 100 d'Hiérakonpolis annonce des scènes qui deviendront prototypiques de l'époque historique, comme le massacre des ennemis.

Sur une autre pièce fameuse, le couteau de Djebel el-Araq, sont célébrées la maîtrise et la domestication du monde : on sait que la victoire de l'ordre sur le chaos sera un élément majeur de l'idéologie pharaonique. De cette époque date aussi l'apparition de la palette à fard décorée et de la massue piriforme, autres éléments caractéristiques de la symbolique royale.

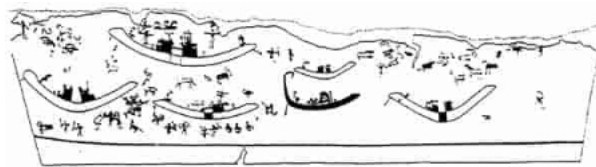


Fig. 10. La tombe 100 d'Hiérakonpolis

Les cimetières de l'élite sont désormais plus riches, situés en des endroits réservés, ce qui est une marque de distinction sociale. Il n'est pas impossible qu'aient existé des sacrifices humains volontaires, qu'on retrouve à Abydos à l'époque protodynastique, encore que la question soit toujours fortement débattue entre spécialistes.

La manière dont les trois centres de Nagada, Hiérakonpolis et Abydos ont lutté pour la prééminence et finalement la suprématie sur le Sud demeure un point hautement spéculatif. Les égyptologues font aujourd'hui précéder la 1^{re} dynastie d'une dynastie dite zéro, correspondant à la troisième et dernière phase de Nagada (3200-3000). Le processus de concentration du pouvoir se poursuit durant cette période pour aboutir vraisemblablement à la première unification du pays. On observe un appauvrissement du site de Nagada, et parallèlement un essor notable du site d'Abydos, qui accueillera les premières tombes royales. Le site d'Hiérakonpolis demeure un lieu de culte important, centré sur le dieu Horus. La fin de cette période voit aussi le développement rapide de la région de Memphis (cimetière d'Helwan).

L'unification de l'Égypte est le résultat d'un processus dont on n'aperçoit que les grandes lignes. Des noms de « rois » nous sont parvenus, dont les plus connus sont Ka, Scorpion et Narmer. On est loin d'être assuré que tous aient régné sur le même territoire. On inclinerait plutôt aujourd'hui à voir en Scorpion et Narmer des concurrents. Il est donc fort peu vraisemblable que tous aient été unis par des liens familiaux. Narmer pourrait être le dernier roi de cette période et le premier de la 1^{re} dynastie.

Cette période de formation, qui a livré beaucoup de matériel archéologique, est le témoin des balbutiements de l'écriture hiéroglyphique, vers 3300-3200. C'est de cette époque que date la tombe U-j à Abydos, qui appartenait à un dynaste ayant très vraisemblablement exercé une influence suprarégionale. Parmi le matériel archéologique exhumé, où abondent les produits d'importation, on a retrouvé les premiers témoignages d'une (proto-)écriture. Il s'agit d'étiquettes en ivoire sur lesquelles sont gravés quelques signes (généralement deux ou trois) dont la fonction était probablement de noter la provenance des produits qui avaient été livrés. Le matériau de support utilisé, la qualité de la gravure, l'incrustation d'une pâte noire servant à rehausser le motif et le

contexte « royal » de l'inhumation font de ces petits objets des manifestations de prestige à haute valeur symbolique. Parallèlement, on observe sur d'autres types d'objets, notamment la céramique, l'apparition du motif de la façade stylisée du palais royal (*sérekh*), à l'intérieur de laquelle était écrit le nom du chef. On est donc en présence d'une société complexe, spécialisée, où des individus sont affectés à des travaux spécifiques de production (artisans, fermiers), tandis que d'autres sont occupés à des tâches administratives ou remplissent des fonctions militaires. C'est ainsi que se met en place un système d'irrigation important, visible dès l'époque du roi Scorpion.

De cette époque, datent les premiers cimetières royaux, dans la nécropole d'Abydos. Les premiers récits en images se développent sur les palettes de schiste et les têtes de massue. Celle retrouvée à Hiérakonpolis célèbre déjà les fonctions majeures du roi telles que les concevait l'idéologie.



Fig. 11. Tête de massue du roi Scorpion

Coiffé de la haute couronne blanche, le roi préside à la fondation d'un domaine agricole, ce qui est l'illustration de la fonction nourricière du souverain. On remarque au registre supérieur une procession d'étendards, qui a souvent été interprétée comme une manifestation de la soumission de la Basse-Égypte. Dans la réalité, il est bien difficile – sinon impossible, dans l'état actuel de la documentation – de savoir s'il s'agit de la célébration d'un fait nouveau (une victoire politique de ce roi) ou de la commémoration rituelle d'un fait déjà ancien. Quoiqu'il en soit, la présence des étendards est un symbole fort de la préservation de l'intégrité du territoire, qui est une des fonctions par lesquelles le monarque affirme sa légitimation du pouvoir. Enfin, la présence d'arcs – si l'on se rapporte à l'imagerie traditionnelle de l'État pharaonique – pourrait être mise en relation avec l'anéantissement des ennemis extérieurs, ce qui, du point de vue symbolique, revient à proclamer la domination universelle du roi.

Des éléments particulièrement prégnants de la symbolique royale, comme les couronnes blanche et rouge, sont déjà présents, quand bien même il serait téméraire de prétendre que leur rôle et leurs fonctions sont demeurés inchangés au cours des millénaires. Par exemple, le motif de la couronne rouge est indubitablement attesté sur un fragment céramique de Nagada I (aujourd'hui à l'Ashmolean Museum, Oxford). Si on peut raisonnablement y voir une forme de manifestation d'un pouvoir, la nature et l'étendue géographique de ce dernier restent largement inconnues. Les échanges économiques importants entre le Nord et le Sud se sont vraisemblablement accompagnés d'un processus d'intégration de leurs univers idéologique et symbolique respectifs, dont on ignore à peu près tout. La symbolique royale qui se met en place reprend plusieurs motifs de la civilisation nagadienne. En revanche, certains thèmes présents à Nagada et typiques des cultures du Proche-Orient, comme le roi maîtrisant deux bêtes féroces affrontées, c'est-à-dire se faisant face (couteau de Djebel el-Araq), disparaissent totalement et définitivement.

Cette époque et celle qui lui succède immédiatement (I^{re} et II^e dyn.) sont caractérisées par la pratique de la double sépulture royale : une première, en Abydos, où se trouve le corps du roi ; une seconde, à Saqqarah (près de Memphis), qui contient des cénotaphes et où la présence du roi est assurée par des statues. Il n'est pas impossible que le dispositif du cénotaphe ait été étendu à d'autres régions de l'Égypte comme un moyen de commémorer la personne royale et de réaffirmer par la même occasion sa prise de possession du territoire.

3. ÉPOQUE PROTODYNASTIQUE

(I^{re} ET II^e DYNASTIES : 3000-2686)

L'époque protodynastique comprend les deux premières dynasties. Elle est également appelée thinite dans la tradition manéthonienne, du nom de This, une ville non encore localisée, mais à situer très certainement dans le voisinage d'Abydos. C'est une période de consolidation de l'État, non exempte de soubresauts, notamment à la II^e dynastie, qui connut peut-être une nouvelle division temporaire du pays. La I^{re} dynastie se signale par une probable première unification du pays, dont la palette de Narmer serait le symbole. La question du premier roi de la I^{re} dynastie est loin d'être tranchée, pour autant qu'elle puisse jamais l'être. Le Ménès de la tradition tardive doit-il être identifié à Narmer, ou à Aha, ou aux deux si ces deux personnages ne devaient en faire qu'un seul ? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Il se pourrait tout aussi bien qu'il ne s'agisse que d'une figure mythique, reconstruite, sans réalité précise. Il est évident que la figure de Ménès s'est enrichie avec le temps de plusieurs traits pseudo-historiques qui en ont fait une figure composite.

D'une manière générale, la recherche éprouve de grandes difficultés à mettre en parallèle le nom d'Horus livré par les monuments et le nom de roi de Haute et de Basse-Égypte (nj-swt bjtj) transmis par les traditions postérieures. Des incertitudes pèsent toujours sur l'identité de certains rois : faut-il par exemple faire une équation entre Sekhemib et Péribsen, ou entre Khasekhem et Khasekhemoui ?

Les grands centres demeurent : Abydos, Nagada (dans une moindre mesure) et Hiérakonpolis, mais aussi Memphis, dont l'établissement sous l'Horus Aha (littéralement « le combattant ») fut dicté par des considérations géopolitiques. La nouvelle ville, située à la pointe du Delta, à la jonction de la Haute et de la Basse-Égypte, occupait une place idéale d'où il était possible de contrôler le Delta, région peut-être encore mal arrimée au nouvel État.

Dans le même temps, on assiste à la mise en place de ce qui deviendra les symboles du pouvoir. La dualité du pays et son union sont clairement affirmées. Le système des *regalia* se précise au travers des couronnes, des vêtements et attributs de la royauté que sont les massues et les sceptres. Le nom d'Horus est programmatiquement déjà chargé ; les premiers rois de la I^{re} dynastie mettent l'accent sur la force physique, et leurs succès au combat.

Des rites typiques de la royauté égyptienne apparaissent. C'est le cas de la fête Sed, dont on voit émerger les éléments constitutifs, même s'il est difficile de se prononcer sur le sens du rite à cette haute époque. Il est en effet possible et même probable que sa signification ait évolué avec le temps.

Les rites funéraires font l'objet d'une grande attention. L'aménagement des tombes – essentiellement les tombes royales et celles de l'élite – demeure un élément essentiel pour notre intelligence de cette période dont la documentation reste clairsemée. D'une manière générale, les tombes royales se signalent par leurs dimensions colossales : la volonté d'impressionner est manifeste. À Abydos, la I^{re} dynastie se distingue par l'existence de tombes de serviteurs sacrifiés, dites tombes secondaires, qui entourent la sépulture royale. On en a dénombré 33 autour du tombeau de l'Horus Aha, contenant des corps de jeunes hommes entre 25 et 30 ans, et 338 autour de celle de l'Horus Djer (littéralement « le sauveur ») ! Ce dispositif, dont les modalités et les motivations nous échappent, s'estompé à la II^e dynastie. Il n'est pas impossible que le système des ouchebtis, ces petits personnages de substitution du défunt dans ses corvées de l'au-delà, en soient la lointaine – et plus humaine – adaptation.

À la fin de la II^e dynastie, apparaît dans le dispositif funéraire une butte, à peu près carrée, recouverte de briques en terre. On s'est demandé non sans raison si l'on ne tiendrait pas ici le prototype de la pyramide (celle de Djoser date de à peine cinquante ans plus tard), rappelant l'idée de la butte primordiale d'où était née l'Égypte lors de la Première Fois. On a également découvert des barques enterrées, que l'on retrouvera dans le dispositif funéraire des rois de l'Ancien Empire. La signification symbolique en demeure peu claire, mais il est vraisemblable qu'elles étaient liées au voyage *post mortem* du roi vers les étoiles. Il faut peut-être rapprocher ici la présence de bateaux dans l'iconographie de la poterie gerzéenne et de la tombe 100 de Hiérakonpolis.

Dans ce dispositif funéraire, manifestement complexe et fruit d'une réflexion très achevée sur les modes de représentation de la royauté, les rois font la part de la sécurité et de la publicité : une tombe cachée (les pillers ont de tout temps été attirés par les richesses enfouies) et un dispositif culturel visible, permettant à la royauté de se mettre en scène. De ce point de vue, on peut rapprocher l'équilibre atteint au Nouvel Empire entre les tombes rupestres dissimulées dans la Vallée des Rois et les temples funéraires situés en marge des zones cultivées. Comme on le voit, l'architecture et l'art sont déjà au service de la royauté, dont ils projettent une image très forte.

Au cours des premières dynasties, le roi et sa suite se déplaçaient régulièrement dans le pays pour accomplir des actes à portée rituelle, comme des fondations de temples, et sans doute régler toutes sortes de problèmes. C'est ce que les sources appellent les voyages des compagnons d'Horus, signe

d'une cour encore très nomade, comme ce sera le cas à certains moments dans la Rome impériale, ou durant le Moyen Âge et la Renaissance en France et en Angleterre. Ces voyages, qui devaient prendre la forme d'une grande tournée d'inspection, avaient lieu tous les deux ans, si l'on en croit la Pierre de Palerme. Ils servaient à établir des règles fiscales, à poser des actes administratifs et à rendre des décisions de justice. Le roi apparaissait ainsi comme le gardien de la Maât, le maintien de l'ordre face au chaos. Mais c'était surtout l'occasion de manifester de manière visible l'incarnation du pouvoir dans la personne royale. Aussi, en dépit de l'image projetée, ces voyages étaient-ils peut-être l'indice que la royauté ne contrôlait pas tout aussi bien qu'elle le prétendait, et qu'il faut prendre la mesure de l'influence de certaines élites provinciales. On peut dès lors imaginer que ces déplacements fournissaient également l'occasion de mariages dont le Palais sentait la nécessité pour cimenter l'unité du pays.

Le gouvernement du roi s'appuyait sur une petite élite : un noyau dur (la classe des *pât* face à la masse des *rekhit*), très certainement soudé par des relations familiales ou de grande proximité avec le roi, détenait les fonctions essentielles. On en perçoit la trace dans les tombes de grande taille et très élaborées qui furent aménagées pour l'élite à Saqqarah nord. De nouveaux sites en cours de fouilles dans le Delta pourraient bientôt livrer des informations complémentaires.

Les énormes besoins en logistique exigés par une politique ambitieuse de construction entraînèrent un essor considérable de l'administration. C'est dans cette perspective qu'il faut situer le développement de l'écriture, probablement dès la dynastie 0. Bien que la question fasse encore débat auprès des spécialistes, il est vraisemblable que la naissance de l'écriture en Égypte s'est réalisée indépendamment de la Mésopotamie. Dès son apparition, l'écriture devint un vecteur essentiel de diffusion de l'idéologie royale.

L'administration provinciale se met en place, même si les détails sont encore très mal connus. Le pouvoir fait étalage de sa puissance dans le pays par la fondation de monuments importants, comme en témoigne la construction de palais massifs à Bouto et à Hiérakonpolis, ou de forteresses comme à Éléphantine afin de contrôler le trafic fluvial en provenance de la Nubie.

C'est sans doute à cette époque que fut organisé le calendrier, même si les étapes en sont encore mal connues. L'Égypte introduisit, à côté du traditionnel calendrier lunaire, un calendrier solaire fondé sur un système de 12 mois de 30 jours, regroupés en trois saisons reflétant la vie agricole, flanqués de cinq jours supplémentaires, dits épagomènes. L'année solaire comptait ainsi 365 jours. C'est ce système qui servira de base, bien plus tard, au calendrier julien, et à travers lui au nôtre. Il fallut attendre la réforme de 1582 (calendrier grégorien) pour remédier au décalage d'un quart de jour entre le calendrier et la réalité astronomique. La solution fut l'introduction, tous les quatre ans, d'un jour supplémentaire (année bissextile). On notera, pour l'anecdote, que les créateurs du calendrier républicain, dans leurs attendus, établissaient un lien direct entre le nouveau système et le calendrier égyptien, dont ils vantaient la logique et la cohérence.

Les Égyptiens, les plus éclairés de la haute Antiquité, faisaient leurs mois égaux, tous de 30 jours, auxquels ils ajoutaient cinq épagomènes à la fin de l'année. Cette division est simple, elle présente de grands avantages pour les usages domestiques & civils, elle convient donc au nouveau calendrier des Français. (G. Romme, *Rapport sur l'Ère de la République*, séance du 10 septembre 1793)

Le début de l'année coïncidait théoriquement avec le début de la crue du Nil, qui se produisait vers le 19 juillet pour une observation faite à Memphis. Or, à cette date, avait lieu un phénomène astronomique remarquable : le lever héliaque de l'étoile Sothis, appelée aussi Sirius ou étoile du Chien, l'étoile la plus brillante du ciel égyptien. Le lever héliaque est le moment où une étoile redevient visible à l'horizon oriental après une période d'invisibilité, plus ou moins longue. La coïncidence des deux événements frappa l'imagination. La période d'invisibilité de l'étoile durait 70 jours, que les Égyptiens mirent plus tard en rapport avec la durée nécessaire à la momification. Le calendrier égyptien était donc remarquablement précis par rapport aux autres systèmes de l'Antiquité. Néanmoins, une année de 365 jours accusait un retard d'un quart de jour par rapport aux données astronomiques. Sothis maintenait imperturbablement son lever héliaque le 19 juillet, mais le début de l'année civile se décalait tout aussi inexorablement. Les deux systèmes ne coïncidaient à nouveau qu'après une période de 1 460 ans (4×365) : c'est ce qu'on appelle une période sothiaque. La mention occasionnelle du lever héliaque de Sothis dans les sources égyptiennes est d'un grand secours pour la fixation de la chronologie absolue.

L'époque protodynastique voit des efforts importants dans la formulation de l'idéologie en unifiant différents thèmes et symboles. Ce processus, lent, se réalisa en intégrant les éléments provenant des parties les plus influentes du nouveau royaume : l'Horus céleste était la divinité de Hiérakonpolis, les déesses tutélaires de la Haute et de la Basse-Égypte, Nekhbet et Ouadjet, sont

respectivement originaires d'el-Kab et de Bouto. Le dieu ithyphallique, Min, était originaire de Coptos, un site dont proviennent des colosses de près de quatre mètres de haut découverts à l'emplacement du temple protodynastique. La déesse Neith, dont le centre du culte se trouvait à Saïs, est déjà connue par des documents prédynastiques.

À côté de cela, la religion « populaire » montrait des préoccupations très différentes, centrées sur la vie au quotidien. Le roi ne soutenait financièrement aucun culte local ; seuls lui importaient les temples de la royauté.

L'Égypte n'a jamais vécu en vase clos. Elle a toujours eu une politique extérieure active. Elle y trouvait tout d'abord un intérêt économique évident. L'État, ayant très rapidement développé une économie de prestige, avait un besoin constant de produits de luxe provenant de l'exportation. La présence égyptienne en Palestine se fit sentir très tôt, notamment à Byblos, avec des établissements sans doute permanents. Mais le but était aussi sécuritaire. L'État entreprit ainsi assez vite de contenir les populations nubiennes, au sud de l'Égypte, par des actions militaires.

La domination de l'étranger était assimilée au contrôle du chaos. L'opposition à l'étranger apparaît dès lors comme un facteur d'unité intérieure. Il serait sans doute exagéré de parler de xénophobie, qui est un concept moderne, même s'il existe certaines descriptions très dures de l'étranger, principalement en contexte guerrier.

La 1^{re} dynastie

Parmi les pharaons les plus importants – en tout cas les mieux connus – des 1^{re} et 2^e dynasties, il y a tout d'abord Narmer, enterré dans la nécropole d'Umm el-Qaab à Abydos, et qu'il faut peut-être identifier au mythique Ménès de la tradition tardive. Il se peut également qu'il ne fasse qu'un avec l'Horus Aha, qui aurait fondé la ville de Memphis et instauré le premier culte du taureau Apis. De ce règne datent deux artefacts remarquables par leur qualité technique et artistique, qui reflètent des éléments essentiels de l'idéologie. C'est d'abord une palette cérémonielle de grande taille, qui fut retrouvée à Hiérakonpolis, un des lieux mythiques de la royauté pharaonique. Elle constitue l'une des expressions les plus achevées de la dualité du pays, montrant le roi arborant sur une face la couronne rouge (Basse-Égypte) et sur l'autre la couronne blanche (Haute-Égypte), un peu comme sur les deux faces d'une même monnaie.

Les actions guerrières, qui sont au centre du programme décoratif de la palette, doivent être interrogées. On ne pense plus guère aujourd'hui qu'il s'agisse de la commémoration de campagnes guerrières. En l'absence de tout élément clair d'individualisation, on est conduit à penser que c'est la ritualisation des actes royaux qui est mise en scène. Quoi qu'il en soit, la palette renvoie un message de puissance, voire de violence, ce que confirme l'onomastique des premiers rois (Scorpion, Silure, Serpent, etc.) : le royaume unifié l'emporte désormais sur les petites entités.

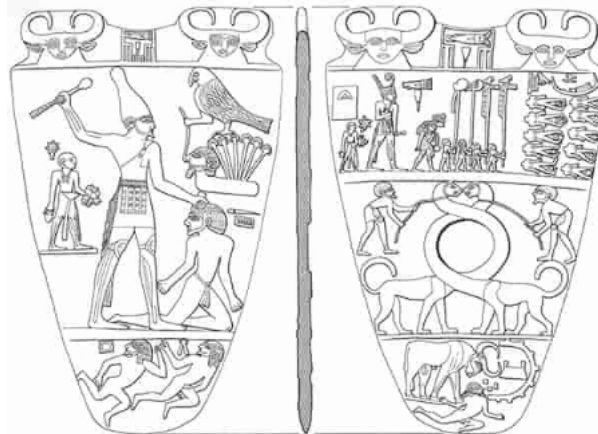


Fig. 12. La palette de Narmer

Le même questionnement sur la valeur historique des représentations se pose à propos de la célèbre tête de massue du même roi, provenant également d'Hiérakonpolis, et dont on peut voir ici un déroulé : le roi apparaît coiffé de la couronne rouge, ce qui a parfois été interprété comme une scène de légitimation à destination de la Basse-Égypte. La tenue vestimentaire du roi et le dispositif général évoquent la fête Sed, qui célébrait le rajeunissement et la renaissance du monarque. Les antilopes gardées dans un parc fermé symboliseraient la domination sur les forces hostiles du désert, ce qui peut être vu comme une marque de suprématie universelle ou plus généralement comme le triomphe de l'ordre sur le chaos. L'histoire pharaonique sera ainsi rythmée par des parties de chasse

impliquant des bêtes dangereuses, comme le lion ou l'hippopotame, ou impressionnantes par la taille, comme l'éléphant.



Fig. 13. Tête de massue de Narmer

L'Horus Den est une autre figure de proue de cette dynastie. Il est le premier roi à avoir ajouté le nom de roi de Haute et de Basse-Égypte (nj-sw't bjtj, *trans*) à sa titulature. Son règne est relativement mieux connu grâce à un matériel important. On peut isoler ici deux étiquettes d'ivoire, importantes pour comprendre les ressorts de l'idéologie. La première, divisée verticalement en deux moitiés, montre à droite trois registres où se mêlent des représentations figurées et des inscriptions reprenant les événements marquants de l'année, comme le suggère la présence d'un grand signe ¹, qui désigne l'année dans l'écriture hiéroglyphique. Au registre supérieur, on peut voir une représentation de la fête Sed. Dans la moitié gauche, on remarque le nom du roi inscrit à l'intérieur de la façade du palais (𓅓) que surmonte le faucon Horus, emblème de la royauté. Juste à côté, on peut lire l'une des premières mentions du titre de chancelier royal, suivi de son nom, Hemaka.



Fig. 14. Étiquette de l'Horus Den et du chancelier Hemaka

La seconde étiquette représente le roi massacrant un ennemi, scène déjà présente sur la palette de Narmer (figure 12) et qui deviendra canonique dans le répertoire iconographique pharaonique jusqu'à l'époque gréco-romaine. Les signes figurant à droite peuvent se lire « première fois de frapper (ou massacrer) les Orientaux ».

De son règne date aussi un sceau-cylindre reproduisant la succession de plusieurs rois de la dynastie jusqu'à Merneith, mère du roi, qui semble avoir joué un rôle important, assumant peut-être le pouvoir seule, sans doute comme régente, ce qui sera encore le cas à la fin de la XII^e et de la XIX^e dynastie. Cette 1^{re} dynastie s'achève de manière obscure : le successeur de Den, Semerkhet, efface le nom de son prédécesseur de certains monuments et objets, comme les vases du jubilé Sed. Il s'agit d'une des premières manifestations de *damnatio memoriae* dont l'Égypte a fourni tant d'exemples au cours de son histoire. Cela ne semble pas avoir porté chance à Semerkhet, qui était peut-être un usurpateur : lui-même ne sera pas reconnu par la tradition postérieure, qui le raye des tablettes officielles pour des raisons qui demeurent inconnues.

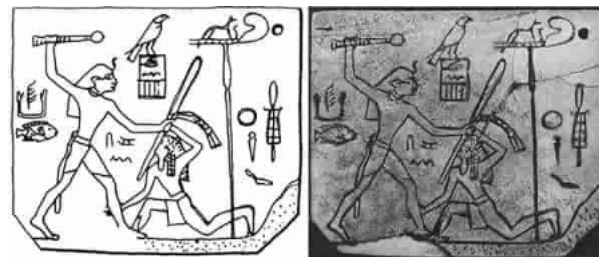


Fig. 15. Étiquette de l'Horus Den massacrant un ennemi

La II^e dynastie est moins bien connue que la précédente, notamment en raison du petit nombre de sites ayant fait l'objet d'une fouille systématique. Pour la première fois, des rois se sont fait enterrer dans de vastes complexes souterrains à Saqqarah. Ce fait a généralement été interprété comme une rupture : des souverains semblent avoir élu Memphis comme résidence, tandis que d'autres auraient fait le choix d'Abydos. Les listes royales du Nouvel Empire (liste de Saqqarah et Canon de Turin d'une part, liste d'Abydos d'autre part) divergent sur le nombre et le nom des rois pour cette période. Il faut peut-être y voir le reflet de troubles politiques, voire d'une partition du pays.

On a beaucoup glosé sur le règne de Péribsen, qui se serait placé sous le patronage de Seth, plutôt que d'Horus (figure 16). Selon la symbolique classique, ce changement pourrait indiquer une origine géographique différente. Même s'il faut se garder de conclusions rapides, vu la maigreur du dossier, force est de constater l'absence de Péribsen des listes royales postérieures.



Fig. 16. Nom de Péribsen surmonté de la figure de Seth

Si l'on suit l'interprétation classique, le règne du dernier roi de la dynastie, Khasekhemoui, dont le nom signifie « les deux puissantes sont apparues », signalerait la réunification de l'Égypte, ce qui permet de faire un lien avec l'hypothèse sur Péribsen. Étant donné que le roi aurait modifié son nom en cours de règne, cette explication gagne en vraisemblance. En effet, le roi s'appelait précédemment Khasekhem, « le puissant est apparu » : la formulation au singulier renverrait dès lors à un contrôle ne s'exerçant que sur une moitié de l'Égypte.

Chapitre 3.

L'Ancien Empire (III^e-VI^e dynasties : 2686-2125)

Pour les égyptologues, mais aussi dans la réception de l'Égypte ancienne, l'Ancien Empire apparaît comme une période de perfection. Les Anciens reconnaissaient déjà le tournant majeur pris dans leur histoire par le règne de Djoser.

Cette première période de grandeur comprend des dynasties plus ou moins liées par le sang (Djoser lui-même était le fils du dernier roi de la II^e dynastie), avec une capitale unique (Memphis) et des divinités tutélaires similaires (Horus et Rê), quand bien même les lieux de sépultures ont varié. Malgré l'image impressionnante – voire oppressante – de stabilité projetée par les monuments et les textes, l'histoire de l'Ancien Empire ne se déroula pas comme un long fleuve tranquille. Des œuvres littéraires tardives, comme le Papyrus Westcar, se font l'écho de possibles problèmes de succession, mais il faut insister ici sur le caractère hautement fictionnel du texte. De même, il est vraisemblable que les séparations entre dynasties marquent des changements de branches à l'intérieur de la famille, ce qui n'est pas nécessairement le signe de conflits internes.

La chronologie reste difficile à établir. La III^e dynastie (5 rois) dura environ 75 ans, la IV^e (7 rois) 120 ans, la V^e (9 rois) 130 ans, et la VI^e (6 rois) 150 ans, avec deux règnes très longs (Pépi I^{er} et Pépi II).

Cette période est marquée par une concentration accrue du pouvoir, le développement d'une administration centrale robuste ou, plus précisément, d'une bureaucratie. La différence que l'on peut esquisser entre les deux, en contexte égyptien, tient à ceci que la bureaucratie résulte dans le passage d'une administration régie par des liens de parenté à une administration fondée sur la compétence pour une tâche déterminée. La gestion de l'État est devenue désormais une affaire de spécialistes, ce qui reflète la complexité croissante de la société. C'est dans ce cadre bureaucratique qu'il faut apprécier l'essor de l'écriture.

1. LA III^e DYNASTIE (2686-2613)

Il n'y a pas, semble-t-il, de rupture familiale entre la première dynastie de l'Ancien Empire et la dynastie précédente. La succession des rois n'est pas totalement assurée en dehors du premier, Djoser, et du dernier, Houni. Les premiers rois de l'Ancien Empire se projettent comme une dynastie surhumaine, ainsi que cela transparaît des œuvres statuaire et de l'architecture. La III^e dynastie est surtout liée au nom de Djoser, dont le culte – et celui de son architecte-ministre, Imhotep – se prolongera jusqu'à la Basse Époque. La première mention du nom de Djoser remonte à Sésostri II, au Moyen Empire. Le nom d'Horus du roi, sous lequel il est connu dans les sources de l'Ancien Empire, était Ntj-h.t, *Netchérikhet*, « divin de corps ». On s'est donc demandé si le nom Djoser n'était pas une réinterprétation tardive d'une épithète apparaissant dans le nom royal. Le roi introduit un nouvel élément dans la titulature, qui prendra la troisième place dans l'agencement canonique : le nom d'Horus d'Or, qui identifie le roi au soleil.

La réputation de Djoser dans l'Antiquité (et de nos jours) doit beaucoup au programme architectural de Saqqarah, ceint dans un immense enclos, qui requit la mobilisation de ressources humaines considérables. On a beaucoup glosé, surtout à partir de la Bible et du récit d'Hérodote, sur l'asservissement de la main-d'œuvre qui aurait été nécessaire pour mener à bien de tels projets, et par conséquent sur la cruauté et le despotisme des rois de l'époque. Dans le cas de Khéops, cette image existait peut-être déjà au Moyen Empire. En contrepoint à cette opinion, encore largement répandue chez les auteurs des Lumières, il faut peut-être considérer la construction des pyramides comme une œuvre d'identification sociale. L'organisation matérielle du chantier telle qu'on peut la reconstituer pour le plateau de Gizeh (le quartier des ouvriers, l'ordonnancement de leurs sépultures) et les structures sociales de l'Ancien Empire telles qu'on peut les restituer aujourd'hui ne plaident pas vraiment en faveur d'une Égypte réduite en esclavage au service de maîtres cruels. Nos connaissances des moyens logistiques pourraient être prochainement renouvelées par la publication des papyrus du Ouadi el-Jarf, un établissement portuaire sur la mer Rouge, datant de la IV^e dynastie.

Le complexe architectural de Saqqarah se distingue par l'utilisation massive de la pierre. Réservée au roi, la pierre, qui marque un tournant par rapport à la brique crue, est un symbole fort d'éternité. L'élément central en est la pyramide, qui domine le territoire. C'est une nouveauté architecturale, proprement royale ; c'est aussi un symbole solaire.

L'enclos de Saqqarah renferme également un complexe pétrifié représentant le dispositif nécessaire à la célébration du Heb Sed, la fête jubilaire du roi, qui sera ainsi commémorée pour l'éternité, ainsi que des bâtiments symbolisant respectivement le nord et le sud, et d'autres dont la fonction n'est pas encore pleinement éclaircie. Le culte avait pour objectif de garantir l'éternité au roi en le plaçant parmi les étoiles circumpolaires, c'est-à-dire celles qui sont toujours visibles (les indestructibles et les infatigables, dans le langage des Égyptiens).

La postérité de Djoser ne se démentira pas jusqu'à l'époque gréco-romaine. Des statues lui sont dédiées au Moyen Empire, et son complexe funéraire était encore en activité à la XII^e dynastie. Son culte funéraire semble avoir persisté jusqu'à la Basse Époque, comme l'attestent des graffiti de voyageurs. Des pèlerins avaient également recours à lui comme intermédiaire pour transmettre leurs prières aux dieux.

De l'époque romaine, on a conservé, assez partiellement, une geste en démotique qui emmène Djoser et Imhotep jusqu'à Ninive dans une expédition contre les Assyriens. Cette histoire en rappelle d'autres, plus ou moins contemporaines, comme la geste de Sésostri du côté égyptien et le roman d'Alexandre du côté grec.

Datant du règne de Ptolémée V (205-180), la célèbre stèle de la Famine attribuée de manière apocryphe à Djoser montre la valeur qu'on accordait encore au nom du roi pour donner du prestige et du lustre à un texte officiel. Le souverain lagide, à des fins de légitimation, se montre sous les traits d'un roi savant et pieux, consultant les archives vénérables du temps de Djoser pour se conformer au modèle de la Première Foie.

La tradition a rapidement associé au nom de Djoser celui d'Imhotep, son architecte et ministre, responsable du complexe de Saqqara. Imhotep fut déifié, rapproché de la figure d'Amenhotep, fils de Hapou, l'architecte d'Amenhotep III à Thèbes. Son souvenir se conserva en grec, où, sous le nom d'Imouthès, il fut rapproché du dieu de la médecine, Asclépios.

Sur tout le territoire de l'Égypte, on observe la construction de petites pyramides (sept retrouvées entre Éléphantine et le Fayoum) à vocation mémorielle, sans fonction funéraire précise, qui sont

autant d'emblèmes du pouvoir, et où il faut peut-être voir la continuation d'une tradition plus ancienne. On peut sans doute y rattacher le système de résidences royales quadrillant le pays, qui conjuguèrent un rôle symbolique et une fonction administrative.

La disparition des tombes de l'élite dans les provinces au profit de Memphis démontre tout à la fois le rôle de trait d'union entre les deux moitiés du pays joué par la nouvelle capitale et l'immense pouvoir d'attraction exercé par la monarchie.

Sur le plan théologique, c'est l'époque de l'élaboration de l'Ennéade d'Héliopolis, c'est-à-dire un système fondé sur la succession de générations divines dont l'aboutissement est la lignée des rois humains. Sur le plan symbolique, le temple d'Héliopolis et les pyramides du plateau de Gizeh formaient un axe reproduisant la course du soleil. Le maître d'œuvre de cette gigantesque mise en scène, Imhotep, était d'ailleurs lui-même grand-prêtre à Héliopolis.

L'importance du règne de Djoser occulte parfois le fait que les autres souverains de la III^e dynastie n'ont achevé aucune pyramide.

2. LA IV^e DYNASTIE (2613-2494)

La IV^e dynastie se rattache familialement à la précédente : Snéfrou, le premier roi, serait un fils d'Houni, si l'on en croit l'*Enseignement de Kagemni*, dont la composition date du Moyen Empire. La dynastie compte sept rois, qui occupèrent le trône environ un siècle. De cette époque, sous le règne de Djedefrê, date l'introduction du nom de fils de Rê dans la titulature.

La IV^e dynastie est justement célèbre pour les grandes pyramides du plateau de Gizeh (Chéops, Chéphren et Mykérinos), qui furent construites après les essais de Snéfrou, lequel avait fait édifier trois pyramides : une à Meidoum – la pyramide dite rhomboïdale – et deux à Daschour. De nombreuses modifications dans la structure de tout le complexe, dans l'orientation de la pyramide aussi, révèlent l'importance grandissante du culte du soleil. La réalisation des trois grandes pyramides de Gizeh, dont celle de Chéops, qui atteint les 146 mètres de haut, suppose la mise en place d'une logistique considérable. Les besoins en matériaux (extraction et acheminement) ont stimulé les expéditions en dehors de la Vallée. C'est ainsi que la Pierre de Palerme mentionne une expédition d'une quarantaine de bateaux sous le règne de Snéfrou. Sur les chantiers, il a été nécessaire de mobiliser une main-d'œuvre considérable, qu'il fallait loger, nourrir et vêtir. Ces vastes entreprises révèlent l'existence d'une administration et d'une bureaucratie très développées, au service d'un pouvoir central puissant.

Parce qu'elle en est le point le plus visible, la pyramide est l'élément central, mais pas unique, du dispositif. S'y rattachent en effet le temple de la Vallée, l'allée processionnelle, le temple funéraire et des barques enterrées près de la pyramide, qui devaient permettre au roi défunt de participer à la course du soleil.

Du règne de Chéphren date l'aménagement du Sphinx, la plus grande statue du monde antique (72 mètres de long sur 20 de haut). Ce monument, qui mettait originellement en avant le dieu Atoum, sera réinterprété à la XVIII^e dynastie comme une représentation d'Harmakhis, c'est-à-dire une forme du dieu Horus.

Il faut encore noter que Shespseskaf, le successeur de Mykérinos, abandonna la pyramide pour se faire construire un mastaba gigantesque (*mastaba el-Faraoun*). Les raisons de ce choix sont inconnues, mais pourraient correspondre à des orientations théologiques différentes de celles de ses prédécesseurs.

La concentration des pouvoirs dans la capitale est à cette époque maximale. Le système économique est fortement centré sur la capitale, qui est approvisionnée par les provinces (ou « nomes », circonscriptions administratives), nouvellement réorganisées par Snéfrou, comme l'illustrent les scènes de procession des nomes. L'élite devient essentiellement memphite et la charge de vizir est la plus importante de l'État, immédiatement après le roi. C'est encore de la IV^e dynastie que date le premier décret royal conservé, qui apparaît comme une exemption fiscale pour la ville-pyramide de Mykérinos. Le gigantesque programme de constructions donne un coup de fouet économique, dont les effets se font sentir dans l'architecture et la sculpture. Les expéditions dans les carrières se multiplient. Les demandes croissantes du palais et de l'élite en biens de luxe favorisent l'apparition d'ouvriers spécialisés.

Le roi est conçu comme un être inapprochable, image qui persistera tout au long de l'Ancien Empire. L'architecture colossale et la statuaire projettent une forte impression d'éternité. Parmi les rois de la dynastie, Snéfrou jouira d'une réputation considérable tout au long de l'Antiquité. De son

vivant, il fit édifier des petites pyramides mémorielles sur tout le territoire, qui étaient autant de monuments commémoratifs de la fonction royale. Son culte funéraire était toujours vivant à la VI^e dynastie, et il était encore mentionné dans des formules d'offrandes funéraires à la Première Période intermédiaire et au Moyen Empire. Dans la littérature du Moyen Empire et ses prolongements ultérieurs, il est par excellence la figure à laquelle les rois désirent se rattacher idéologiquement et symboliquement, comme on peut le voir dans la *Prophétie de Néfertî* et dans les *Contes du Papyrus Westcar*. Au Nouvel Empire, sa pyramide de Meidoum était toujours un lieu de pèlerinage, ainsi que l'attestent des graffiti de voyageurs. Enfin, il sera mis au nombre des démiurges et deviendra un patron de la nécropole de Saqqarah à l'époque ptolémaïque.

En revanche, Chéops est passé à la postérité sous un jour défavorable. Hérodote le dépeint comme un despote, mais ce jugement est peut-être à mettre en relation avec la taille même de la pyramide, qui ne pouvait passer, aux yeux des Grecs, que comme la manifestation d'un orgueil démesuré (*hybris*). Hérodote raconte encore que Chéops, à court d'argent, n'aurait pas hésité à prostituer sa propre fille. Dans les *Contes du Papyrus Westcar*, datant de la Deuxième Période intermédiaire, le roi est présenté comme un personnage inhumain, qui serait allé jusqu'à sacrifier un condamné pour tenter une expérience de magie.

La critique moderne tend néanmoins à nuancer cette interprétation. Il n'est pas impossible en effet que le jugement négatif de la postérité ne soit à mettre en relation avec des luttes familiales internes autour de la succession du roi. C'est dans ce cadre qu'il faudrait replacer le jugement très élogieux porté sur l'un des fils de Chéops, Djédefhor ou Hordjedef, autre protagoniste du Papyrus Westcar, où il passe pour un sage. Ce personnage était par ailleurs crédité de la composition d'une sagesse dont des passages étaient encore connus au Nouvel Empire. En revanche, le tombeau de Djédefhor a été volontairement abîmé à l'Ancien Empire, peut-être par des membres de la branche aînée des enfants de Chéops qui auraient finalement conservé le pouvoir. Comme on le voit, il reste suffisamment d'éléments pour entrevoir des conflits dynastiques, sans doute très sérieux, mais finalement pas assez pour dénouer tous les fils de l'histoire.

3. LA V^e DYNASTIE (2494-2345)

Dans la littérature postérieure – à nouveau le Papyrus Westcar –, les trois premiers rois de la dynastie apparaissent comme issus d'une même mère, ce qui n'est qu'en partie confirmé par les historiens. Ce texte, dont la rédaction date de la Deuxième Période intermédiaire, passe encore pour la réminiscence d'une tentative de légitimation pour l'accession d'une nouvelle branche au trône d'Égypte ; mais trop d'éléments font défaut pour que l'on puisse se prononcer valablement sur l'exploitation historique possible de ce texte littéraire, composé au Moyen Empire avec des intentions et pour un public fort éloignés de l'Ancien Empire. Ce qui semble plus assuré, en revanche, c'est le caractère solaire de la royauté, même si cela n'apparaît pas à l'analyse comme une nouveauté.

À partir du règne de Niouserrê, un temple solaire est systématiquement accolé à la pyramide. Ce complexe s'articule en une partie basse et une partie haute reliées par une galerie. Le temple haut comprend une base soutenant un obélisque, symbole solaire par excellence. Le culte se déroulait ainsi à l'air libre, ce qui n'est pas sans annoncer, de très loin, la pratique qui sera celle d'Akhénaton, encore que la fonction des temples solaires et des monuments amarniens soit très différente. Le temple solaire apparaît d'abord en tant que monument royal, comme le montrent les inscriptions ainsi que des éléments liés à la célébration de la fête Sed. Comme l'a montré Harold Hays, le temple solaire fait partie d'un programme de légitimation en assurant la continuité avec les ancêtres.

De cette époque date aussi une décoration importante montrant la domination du monde par la représentation du rythme des saisons. La fonction centrale du temple solaire semble avoir été de perpétuer pour l'éternité le rajeunissement du roi et son accession au pouvoir, deux thèmes qui constituent le point central de la célébration du Heb Sed, largement représenté dans le temple.

On a conservé une double statue du roi, l'une portant le nom de nj-swt bjti (*nisout-biti*) et l'autre le nom d'Horus. Ce dispositif illustre fort bien la dualité de la personne royale : le roi comme dirigeant terrestre, défenseur de la Maât, et l'Horus, le roi divinisé, rejoignant son père Rê pour l'éternité.

Vers la fin de la dynastie, on note une nouvelle orientation idéologique car le culte solaire a perdu son caractère exclusif. Ce changement se marque dans l'onomastique royale, mais surtout dans le développement du culte d'Osiris, qui devient plus apparent dès le règne de Niouserrê. L'édification des temples solaires s'arrête après le règne de Menkaouhor, ce qui se marque aussi par la désertion

de la nécropole d'Abousir. Sous le dernier roi de la dynastie, Ounas, apparaissent sur les murs de la tombe les très célèbres *Textes des pyramides*, un corpus de formules et de récits destiné à assurer la survie du roi. Celui-ci est désormais identifié à Osiris. Le culte du soleil reste néanmoins important, ainsi que des vestiges de rites plus anciens, liés à la course des étoiles. Le roi mort conserve une activité utile pour les vivants car il doit contrôler le chaos, qui ressurgit inévitablement au décès de chaque roi, et punir les ennemis. Des textes font ainsi jouer au roi mort le rôle de vizir de Rê dans l'au-delà.

La 6^e dynastie se distingue par une augmentation de l'administration et une diminution des ressources de l'État en raison d'un système trop large d'exemptions fiscales, phénomène qui s'accroît à la 7^e dynastie. C'est dans ce contexte qu'apparaît le titre de directeur de Haute-Égypte. Dans un effort pour limiter la décentralisation et donc l'effritement du pouvoir, ce haut fonctionnaire avait compétence sur toutes les provinces du sud. Certains rois, comme Niouserrê, sentirent la nécessité d'être davantage présents dans les provinces pour renforcer symboliquement l'image de la royauté.

Vis-à-vis de l'élite, un système méritocratique se met en place, qui rompt avec le système familial de la 4^e dynastie. Les fils de roi n'exercent plus les fonctions les plus importantes. En fins politiques, les souverains marient leurs filles à des nobles issus de familles non royales, de manière à s'en concilier les bonnes grâces. On est donc loin de l'attitude hautaine d'un Amenhotep III (voir chapitre 7). Les fonctionnaires les plus importants jouissent d'un prestige et d'une fortune remarquables, qui transparaissent dans la richesse de leur dispositif funéraire. De cette époque datent quelques-uns des plus fameux mastabas de l'Ancien Empire : celui de Ti à Saqqarah, ou celui de Ptahshepes à Abousir. La transmission des charges tend à se faire selon un mode héréditaire, ce qui posera de graves problèmes par la suite.

Les relations entre le roi et les nobles apparaissent assez bien dans ce qu'on appelle les « autobiographies » de particuliers, un genre littéraire qui se développe en contexte funéraire, et qui place le souverain – et les bienfaits qu'il dispense – au centre de tout. Pour reprendre la formulation de Michel Baud, le roi de la 6^e dynastie est comme le Louis XIV de Versailles, ayant attiré et fixé dans la capitale, à Memphis, une cour qui lui doit tout. Le système de cour profite d'ailleurs aux deux parties : les courtisans y trouvent un intérêt dans la mesure où leur participation au système est un signe symbolique de leur appartenance à un univers privilégié, fortement distinctif. Le système trouve ainsi à se perpétuer.

Cela étant, le roi reste une personne inapprochable, comme le montrent deux extraits d'autobiographie de contemporains. Dans le texte de Raour, sous le règne de Neferirkarê-Kakai, on apprend qu'un sceptre cérémoniel du roi heurta accidentellement ce courtisan, ce qui était potentiellement dangereux pour ce dernier, en raison de la charge magique contenue dans ce symbole très fort de la royauté, à moins qu'on ne préfère voir dans cet incident une perturbation dans le déroulement du cérémonial. Quoi qu'il en soit, le roi tint à rassurer Raour, ce qui passa pour une marque d'intérêt considérable aux yeux des courtisans. C'est évidemment ainsi que Raour l'interpréta, qui fit graver l'épisode dans sa tombe :

Le roi de Haute et Basse-Égypte, Neferirkarê, apparut en tant que roi de Basse-Égypte le jour de saisir l'amarre de la barque divine ; or, le prêtre-*sem* Raour se tenait aux pieds de Sa Majesté dans sa dignité de prêtre-*sem* et gardien des *regalia*, le sceptre qui était dans la main de Sa Majesté heurta la jambe du prêtre-*sem* Raour. Sa Majesté lui dit : « Porte-toi bien », car Sa Majesté avait déclaré : « Le souci de Ma Majesté est qu'il se porte bien, excellemment sans être affecté », car il est plus vénérable auprès de Sa Majesté que quiconque. Sa Majesté a ordonné de mettre par écrit dans sa tombe qui est dans la nécropole. Sa Majesté a fait faire pour lui une pièce d'archive là-bas, par écrit, à côté du roi lui-même sur l'étang du Palais pour [l']écrire conformément à ce qui avait été dit dans sa tombe qui est dans la nécropole. (*Urk. I*, 232 – trad. pers.)

Dans un texte contemporain, un certain Washptah est terrassé par une crise cardiaque lors de la visite du roi sur un chantier. Le roi donne alors au fils les moyens de construire une tombe pour son père, ce qu'il raconte. À nouveau, on ne peut qu'être frappé par la réaction de l'entourage royal, y compris des fils du roi, devant la sollicitude du monarque. L'inscription, fort endommagée, permet néanmoins de lire :

(Alors qu'il s'apprêtait à baisser le sol) le roi lui dit : « Ne baise pas le sol, baise mon pied. » Quand les enfants royaux et les compagnons qui étaient au conseil de la Cour entendirent cela, ils tremblèrent de peur. (Trad. pers.)

La permission de baisser le pied du roi plutôt que le sol sera également accordée à Ptahshepes, un puissant fonctionnaire, qui fit lui aussi graver l'épisode dans sa tombe. L'esprit de telles anecdotes est proche de la stupeur et des tremblements de la cour impériale japonaise, on l'a dit.

4. LA VI^e DYNASTIE (2345-2181)

Le premier roi de la dynastie est Têti, qui était peut-être lié par mariage à la famille d'Ounas. La présence d'un sous-total dans le *Canon royal de Turin* regroupant les souverains depuis Ménès jusqu'à Ounas pourrait indiquer un changement du lieu de résidence royale. L'intérêt pour le culte du soleil reste important, comme le montrent l'érection d'obélisques, le nombre de donations royales à Héliopolis et le développement de la nécropole des grands-prêtres de Rê.

Tout au long de cette dernière phase de l'Ancien Empire, la partie méridionale de l'Égypte connaît un accroissement considérable de prospérité économique, qu'elle doit au commerce et aux revenus tirés des activités minières. La ville d'Éléphantine joue un rôle géostratégique de première importance, commandant l'un des verrous de l'Égypte. Si, en théorie, la Couronne est la seule bénéficiaire de cette activité et maîtresse des faveurs et des récompenses, l'examen des données archéologiques et épigraphiques des provinces de Haute-Égypte révèle une grande autonomie de la part des potentats locaux.

Le gouvernement central dut inlassablement composer avec ses propres intérêts et la nouvelle réalité politique et économique qui se dessinait à des centaines de kilomètres de Memphis. Si l'on observe bien l'installation dans les provinces de fonctionnaires directement attachés à l'État, on doit aussi constater leur absence dans certaines régions clés comme Coptos, El-Kab ou Éléphantine. Il faut croire que les gouverneurs de ces provinces se sentaient suffisamment puissants pour empêcher le roi de nommer des responsables qui traiterait avec lui directement. En revanche, d'autres régions, comme Abydos, gardèrent des attaches très fortes avec le royaume memphite, ce qui se marque par l'accession des élites locales aux postes les plus importants de l'État, comme le vizirat, ou par des alliances matrimoniales avec la famille royale. Du reste, dans la première moitié de la dynastie, sous les règnes de Têti et Pépi I^{er}, les enfants des grandes familles provinciales étaient envoyés au palais pour y être éduqués, ce qui en faisait des hommes de confiance du souverain une fois de retour dans leur province d'origine. On verra encore ce système à l'œuvre à la XVIII^e dynastie au travers de l'institution du *kap*.

Cette décentralisation du pouvoir explique que les hauts fonctionnaires de la Résidence, Memphis à cette époque, aient choisi de se faire inhumer dans leur province d'origine (Éléphantine, Edfou, Abydos, Deir el-Gebrawi, Meir) dans des installations qui cherchent à imiter le décorum de la capitale. Cette époque se signale aussi par les grandes inscriptions autobiographiques dans lesquelles la part personnelle prise par l'individu dans la gestion des événements l'emporte désormais sur l'affirmation des liens de soumission et des marques d'adoration dus au roi.

La prise de conscience progressive de leur propre force par les gouverneurs des provinces du sud s'explique en grande partie par leur enrichissement, résultat direct de l'importante activité commerciale qui dépassait de loin le cadre de la Haute-Égypte, englobant de vastes régions depuis la Nubie jusqu'au Proche-Orient. Elle fut sans doute aussi facilitée par les difficultés que la monarchie dut affronter en interne, sans que les détails en soient connus.

La tradition manéthonienne a conservé le souvenir d'un assassinat visant le roi Têti. Il faut sans doute opérer un rapprochement avec des problèmes dynastiques, puisque le complot aurait pris naissance dans la garde personnelle du roi. Le même thème sera repris par la tradition littéraire entourant la mort d'Aménemhat I^{er}, le premier roi de la XII^e dynastie, ce qui n'est probablement pas un hasard. La fin tragique de Têti pourrait signaler une origine non royale ou peut-être son appartenance à une branche non légitime de la famille. Par ailleurs, des traces archéologiques révèlent des tensions au sein de l'entourage royal dont certains membres ont vu leurs noms mutilés ou effacés, et leurs monuments réaffectés.

L'affaire du Harem sous Pépi I^{er} constitue un autre moment où la monarchie fut secouée. Il s'agit à nouveau d'un complot fomenté par une des reines dans l'intention de mettre son fils sur le trône. L'histoire nous est connue par l'autobiographie d'Ouni, chargé d'instruire le dossier pour le roi, ce qu'il ne manque pas de souligner comme une marque insigne de la faveur et de la confiance royales. Mais ce qui frappe plutôt l'observateur moderne, c'est le fait même qu'il soit possible d'évoquer – et par écrit, encore – une affaire qui ne pouvait que trahir un affaiblissement du pouvoir. Pareilles intrigues ne devaient pas être rares à la cour, mais il aurait été impensable de leur donner une telle publicité lors des dynasties précédentes.

Quand il y eut un procès secret dans le harem royal contre l'épouse royale, la grande d'affection, Sa Majesté m'en a fait l'auditeur unique. Aucun vizir, aucun fonctionnaire n'était présent ; il n'y avait que moi, parce que j'étais excellent, j'étais enraciné dans son cœur, et son cœur était rempli de moi. Moi seul, avec un autre juge (...), mis cela par écrit (...) jamais auparavant quelqu'un dans ma position n'avait pris connaissance des secrets du harem royal. (*Urk.* I, 100,13-101,4 – trad. pers.)

La fin de la dynastie fut marquée par l'excessive longueur du règne de Pépi II. Le chiffre donné par la tradition – 94 ans – est probablement trop élevé, mais même un règne de 65 à 70 ans, plus

réaliste, ne pouvait qu'entraîner de graves problèmes de succession suite à la disparition de deux ou trois générations dans la famille royale. Que l'on songe aux difficultés posées par la succession de Louis XIV au bénéfice de son arrière-petit-fils encore mineur !

La réception tardive, notamment dans la littérature, n'a pas été tendre pour certains rois de la dynastie. Par exemple, le *Conte de Néferirkarê et du général Siséné* raconte les relations homosexuelles entre un roi (Pépi II) et l'un de ses généraux ; l'interprétation générale du texte reste difficile en raison des nombreuses lacunes et de la perte de la fin, mais le roi ne semble pas y avoir un rôle très flatteur.

5. FIN DE L'ANCIEN EMPIRE

Le manque de fermeté politique vis-à-vis des provinces provoqua une dissolution du pouvoir central sous l'action de forces centrifuges. La crise aboutit à une absence de communication entre le centre et la périphérie. Elle affecta également le système économique, qui reposait sur la redistribution des richesses. Le roi ne pouvait dès lors plus accomplir les devoirs prescrits par les normes de l'idéologie parce que sa puissance économique était affaiblie. Cet effacement progressif de l'État ne fut pas le fruit d'une révolution. Aucun potentat des provinces du sud ne chercha à s'emparer de la capitale. On assiste plutôt à une concentration des forces au niveau local. Comme on pouvait s'y attendre, des princes locaux s'arrogèrent symboliquement des pratiques jadis réservées au roi. On voit ainsi émerger des cultes rendus à des lignées d'ancêtres, en référence à un temple local, ou encore l'apparition de sanctuaires privés. Certains nomarques acquirent un statut suprahumain, comme Pepinacht Heqaib à Éléphantine, dont le culte se poursuivra jusqu'au Moyen Empire, ou Izi à Edfou, qui était encore vénéré à la Deuxième Période intermédiaire. Une telle consécration pouvait aussi échoir à certains hauts personnages de la capitale, qui jouiront d'un statut *post-mortem* considérable, comme le vizir Kagemni.

On notera surtout l'apparition d'un nouveau type de relation sociale, liant un patron à ses clients. Sous l'Ancien Empire, le fonctionnaire est responsable vis-à-vis du roi. À la Première Période intermédiaire, le patron est d'abord responsable vis-à-vis de ses clients, dont il assure la protection. L'évolution vers le nouveau système se fit graduellement. Les fonctionnaires délaissèrent les nécropoles situées à proximité de la Résidence, au profit de la province dont ils avaient la charge. Ce changement du lieu de sépulture montre que les charges étaient devenues héréditaires : il était normal de se faire enterrer là où l'on espérait bénéficier d'un culte funéraire. Les fonctionnaires royaux se muèrent ainsi progressivement en féodaux.

À la fin de la VI^e dynastie, l'Égypte dut faire face à des pressions étrangères, notamment en provenance de Palestine. Sur sa frontière méridionale, elle conserva le contrôle de la Basse-Nubie, mais dut multiplier les expéditions militaires pour affronter les pressions exercées par le Groupe-C, dénomination par laquelle on désigne la culture qui dominait alors en Nubie. Cela conduira les rois du Moyen Empire à ériger des dispositifs militaires importants pour garantir la sécurité des frontières.

La tradition grecque considérait que la dynastie s'était achevée par le règne d'une femme, la reine Nitocris, qui aurait été ainsi la première femme à s'asseoir sur le trône des pharaons. Un réexamen du *Canon royal de Turin* a montré que cette lecture était fautive, et qu'il fallait laisser cette figure dans les territoires légendaires de l'histoire égyptienne.

Chapitre 4.

La Première Période intermédiaire (2181-2055)

À la VI^e dynastie aurait dû succéder en toute logique la VII^e, pour laquelle on ne possède aucun document. Manéthon, notre seule source, constate laconiquement qu'il y eut 70 rois ayant régné 70 jours. Le côté formulaire de l'expression transparaît immédiatement, traduisant une période de confusion extrême, que résume assez bien une œuvre littéraire plus tardive, *Les Lamentations d'Ipouér*, qui déclare avec une certaine emphase en brochant sur le thème du monde à l'envers :

Voici que des événements se sont produits, qui ne s'étaient jamais produits ; on a été jusqu'à dépouiller la royauté du fait de misérables ; celui qui était enterré comme faucon (comme roi) est maintenant dans une (simple) bière. Ce que cachait la pyramide se retrouve maintenant dépouillé ; on en est venus à appauvrir le pays de la royauté par le fait d'individus ignorants des affaires. (*Ipouér*, VII, 1-4 – trad. pers.)

La VIII^e dynastie se situe dans le prolongement de la tradition memphite, à laquelle elle se rattache par des liens familiaux. Cinq rois portent d'ailleurs le même nom de couronnement que Pépi II

(Neferkarê). Leur zone d'influence ne s'étend toutefois guère au-delà de la région de Memphis. Le Delta est soumis à des incursions fréquentes de peuplades venant de Palestine. Le destin politique de l'Égypte va se jouer plus au sud, où la tradition historiographique enregistre l'existence des IX^e et X^e dynasties héracléopolitaines, qui domineront une partie de la Moyenne-Égypte. Le déplacement de la capitale fut considéré par les Égyptiens comme un changement majeur ; c'est ce qu'indique le récapitulatif des dynasties inséré par le *Canon royal de Turin* immédiatement après la VIII^e dynastie. Les rois héracléopolitains renouent avec la tradition memphite dans un souci de légitimation. C'est ainsi que plusieurs souverains reprennent à leur tour le nom de couronnement de Pépi II.

Les données de l'archéologie permettent de relativiser cette première représentation. Le royaume héracléopolitain semble avoir été en réalité fort peu de chose, au point que certains se sont demandé si ce n'était pas une reconstruction tardive, légitimant après coup une lignée locale dont le pouvoir ne s'étendait guère au-delà des limites de la région d'Héracléopolis. De royaume, on ne peut véritablement parler que pour les quelques dizaines d'années qui précédèrent l'affrontement final avec la maison thébaine.

Plus loin vers le sud, va progressivement émerger la XI^e dynastie. Des nomarques originellement centrés sur le quatrième nome de Haute-Égypte, dans la région thébaine, s'assurent graduellement la suprématie sur toute la Haute-Égypte, adoptant un style royal à partir d'Antef I^{er}. Le nom de couronnement de ce dernier, shr-t3.wj, *séher-taoui*, « celui qui contente les Deux-Terres », sera repris plus tard par Kamose, autre monarque d'origine thébaine qui travaillera à la réunification de l'Égypte à la fin de la Deuxième Période intermédiaire. De cette dynastie émergent les longs règnes (à chaque fois cinquante et un ans) d'Antef II et de Mentouhotep II, qui réunifia le pays. La région d'Assiout joua un rôle important dans la compétition entre les deux pouvoirs. La chute de cette ville, qui soutenait la maison héracléopolitaine, marqua la fin de cette dynastie et rendit possible la réunification du territoire.

La Première Période intermédiaire vit l'essor d'une bourgade jusqu'alors insignifiante, Thèbes. Elle dut son envol à l'activité d'un certain Antef, qui prit le titre royal. Il était encore honoré par Sésostri I^{er}, à la XII^e dynastie, et son souvenir persista dans une liste des rois datant de Thoutmosis III, où il était vénéré comme l'ancêtre des rois de la XI^e dynastie. Une tradition tardive fit de Mentouhotep I^{er} le premier roi de la lignée, en lui donnant un nom de couronnement fictif, à savoir « l'ancêtre ». Antef I^{er} se fit construire une tombe de très larges proportions à el-Tarif, sur la rive ouest de Thèbes, d'un type nouveau, dans un style très local qu'on appelle tombe saff, c'est-à-dire avec une colonnade de piliers en façade. Antef ne chercha pas l'exclusivité géographique ; sa tombe est située dans le même cimetière que les autres, mais la place qu'elle occupe – il est vrai – est prééminente, sur le haut de la falaise.

Par manque de confiance ou en raison d'un reste de respect séculaire pour l'antique royauté de Memphis, Antef II, qui régna cinquante ans, ne semble pas avoir assumé tous les *regalia*. C'est ainsi qu'il n'eut pas de titulature complète ; il lui manqua notamment le nom de fils de Rê.

La Première Période intermédiaire est souvent condensée dans la rivalité qui opposa Héracléopolis et Thèbes. Cette attitude occulte le fait qu'on ne sait rien – ou si peu – du Delta. Il n'est pas impossible que certaines cités, comme Bousiris, aient été momentanément à la tête de groupes plus ou moins organisés venus du Proche-Orient.

La disparition d'un pouvoir central fort explique l'absence de toute grande politique de construction royale. En réalité, l'État central de l'Ancien Empire laisse la place à une société multipolaire. La Première Période intermédiaire vit ainsi un développement extraordinaire des centres urbains, ce qui modifia en profondeur l'idéologie royale et les conceptions religieuses. La ville devint le point ultime de référence et de légitimation, et le dieu de la ville (ou dieu poliade) fut l'intercesseur privilégié des élites et de la population locale. Reprenant et amplifiant la tradition de l'Ancien Empire, les autobiographies de la Première Période intermédiaire présentent les gouverneurs des villes comme des administrateurs consciencieux, à l'écoute des besoins de la population, venant en aide aux pauvres et aux plus démunis.

Ce long cheminement, dont on voit ici la concrétisation, avait été entamé dès la V^e dynastie. À cette époque, le pouvoir était fortement centralisé ; les hauts fonctionnaires résidaient dans la capitale. Ensuite, des fonctionnaires furent nommés directement dans les provinces et leur poste tendit à devenir héréditaire. Leur position leur donnait un accès direct aux ressources (agriculture, commerce, carrières), ce qui leur permit de s'affranchir du système de redistribution géré par le pouvoir central. Il en résulta un affaiblissement considérable de l'autorité royale. C'est ainsi que, dans de nombreuses inscriptions contemporaines, le roi n'est plus mentionné comme source – même

nominale – de l'autorité. Les dignitaires provinciaux prennent en charge la célébration du culte, alors qu'en principe, seul le roi pouvait servir d'intermédiaire entre les dieux et les hommes. C'est dans ce cadre qu'il faut placer le développement des *Textes des cercueils*, qui sont une adaptation aux nouvelles réalités sociales des anciens *Textes des pyramides* jadis réservés à la famille royale. On y observe notamment un accent certain mis sur la solidarité familiale, organisée autour du chef de famille, ce que confirment en partie les données archéologiques.

Les provinces se développent économiquement et culturellement ; on remarque un certain raffinement, une imitation aussi du style de cour. La diffusion de masse entraîne parfois une perte notable de qualité, ce qui a souvent été interprété comme l'indice d'une décadence. En réalité, la production d'objets de luxe, même de moindre facture, est d'abord une preuve de richesse. Loin de la tutelle pesante des ateliers royaux, les variétés régionales peuvent se manifester ; on les remarque dans l'architecture et la culture matérielle (en particulier la céramique). Cette liberté favorise l'émergence de cultes locaux, qui procurent aux gouverneurs de province la légitimité dont ils ont tant besoin. Le culte à Éléphantine en l'honneur du nomarque Héqaib, incarné dans un sanctuaire qui restera actif pendant plusieurs siècles, en est un bel exemple.

Sur le plan politique, l'image du nomarque puissant est omniprésente. Vis-à-vis de ses concitoyens, le nomarque agit comme un patron envers ses clients. Un texte littéraire datant du Moyen Empire, le *Conte de l'Oasien*, donne une idée de la société de cette époque. Parmi les personnages parfois hauts en couleur qui peuplent la Première Période intermédiaire, la figure d'Ankhtifi se détache avec un relief particulier. Son activité et son influence s'étendaient sur plusieurs nomes de Haute-Égypte. Il est surtout connu par sa tombe à Mo'alla, fameuse pour son inscription autobiographique. Le nomarque y déploie une rhétorique destinée à sa propre glorification, qui emprunte beaucoup au style royal :

Je suis le début et la fin de l'humanité ; personne comme moi n'a existé auparavant et n'existera ensuite. J'ai surpassé les actions des prédécesseurs, et les générations à venir ne pourront égaler aucun de mes actes dans les millions d'années. (Trad. pers.)

Ankhtifi alla plus loin encore en se présentant comme le fidèle exécutant du dieu, investi d'une mission sacrée, ce qui était une prérogative royale. Il n'est pas impossible, comme l'a suggéré l'égyptologue Ludwig Morenz, que ce seigneur de guerre ait eu l'ambition ultime de fonder sa propre lignée. De cette époque date aussi l'inscription de Roudjhaou, dans laquelle il s'attribue des qualités comparables aux dieux, lors de sa participation aux fêtes d'Abydos, sans jamais évoquer la personne royale :

Je suis quelqu'un qui connaît les choses et le rituel de Thot, qui reste discret sur les secrets du temple, qui distingue les *pat* des *rekhyt*, un Thot dans le jugement des Deux-Terres. J'étais semblable à Ptah, un second Khnoum, un grand de terreur parmi les rebelles lors de la procession du prêtre-*sem*. (Stèle BM 159, 3-5 – trad. pers.)

L'égyptologie moderne a fait de cette époque une période de déclin marquée par les disettes, les difficultés économiques, l'instabilité politique, et une production artistique faible et de piètre qualité. Cette appréciation générale tire surtout sa substance des récits autobiographiques contemporains, où abondent les descriptions catastrophiques. Ainsi dans l'inscription d'Ankhtifi, où l'on peut lire :

Toute la Haute-Égypte était en train de mourir de faim, et les gens s'étaient mis à manger leurs enfants ; mais je n'ai pas permis qu'on meure de faim dans mon nome (...). Tout le pays était devenu comme des cigales allant vers le nord et le sud (à la recherche de nourriture), mais je n'ai jamais obligé quelqu'un à aller de ce nome dans un autre. Je suis le héros sans égal. (Trad. pers.)

Plus récemment, la critique a remis en cause l'historicité des faits racontés dans les autobiographies au motif qu'il s'agissait d'artifices littéraires, devenus progressivement des lieux communs. Même s'il faut faire la part d'une certaine amplification rhétorique destinée à mettre en valeur la bonne gestion et l'abnégation du gouverneur, il est peu probable que tout ait été inventé. Des études récentes de paléoclimatologie ont révélé suffisamment d'éléments objectifs sur des problèmes réels : des famines, des Nils trop hauts ou trop bas, des moments de sécheresse et des tremblements de terre.

Cela posé, d'autres spécialistes, comme Stephan Seidlmayer, constatent une augmentation de la prospérité économique durant la Première Période intermédiaire. En sus de la nécessaire distinction entre l'évolution du pouvoir central et la vie dans les provinces et dans les villages, il faut encore faire la part des différences locales : toutes les régions n'ont sans doute pas été prospères ou pauvres de la même manière.

La situation chaotique de cette Première Période intermédiaire constitue encore l'arrière-plan d'œuvres littéraires comme les *Lamentations d'Ipouer* et l'*Enseignement de Mérikarê*. Par comparaison avec les textes autobiographiques contemporains des événements, on constate qu'il s'agit de compositions littéraires postérieures. Il était dans l'intérêt des rois thébains de la

XII^e dynastie de marquer une césure nette avec la Première Période intermédiaire. Ce faisant, ils ne pouvaient qu'être amenés à valoriser l'Ancien Empire, dès lors présenté comme une période idéale. Dans l'*Enseignement de Mérikarê*, mis fictivement sous le nom de son prédécesseur, Khéty VII, on voit même poindre, ce qui est fort rare – mais on la retrouvera curieusement chez Ramsès II –, une autocritique du souverain :

Un homme doit agir pour celui qui est avant lui afin que soit parachevé ce qui aura été fait pour lui par un autre qui viendra après lui. Vois, un acte vil s'est produit de mon temps : le district de This fut ravagé. Mais, quoique cela se soit produit à cause de ce que j'avais fait, je n'en ai pris connaissance qu'après que cela fut fait. Vois, la déficience se trouve dans ce que j'ai fait. Détruire, au demeurant, est fâcheux. Il n'est personne à qui soit profitable de consolider ce qu'il a détruit, de parachever ce qu'il a endommagé. Garde-toi de cela ! (*Mérikarê*, 117-123 – trad. Pascal Vernus)

En réalité, il se pourrait fort bien que l'*Enseignement de Mérikarê* soit une œuvre de propagande thébaine, qui aurait vu l'intérêt à noircir le bilan d'un roi héracléopolitain en lui imputant la destruction d'une ville qui passait pour l'antique berceau de la royauté. On pourrait placer dans la même mouvance la composition des *Admonitions d'Ipouwer* :

Les hommes en sont venus à se rebeller contre l'uréus. (*Ipouwer*, 7,3 – trad. pers.)

Qu'est-ce que cela signifie, un pasteur qui chérit la mort ? (*Ipouwer*, 12,14 – trad. pers.)

Dans la réception manéthonienne, le roi Khéty, de la dynastie héracléopolitaine, est plutôt mal perçu : « Il s'est comporté plus cruellement que ses prédécesseurs, causa du tort à toute l'Égypte, mais il fut frappé de folie et fut tué par un crocodile. » Cet extrait mélange sans doute plusieurs traditions, car aucune source ne permet de corroborer le récit, qui est peut-être à nouveau d'inspiration thébaine. De tout temps, l'histoire a été écrite par les vainqueurs !

Chapitre 5.

Le Moyen Empire (2055-1650)

Alors qu'on intégrait traditionnellement tout le Moyen Empire à la XII^e dynastie, les égyptologues préfèrent aujourd'hui en situer le début au moment de la réunification de l'Égypte par Mentouhotep II (seconde moitié de la XI^e dyn.), et la fin avec l'abandon définitif de la capitale, Itchet-Taoui (XIII^e dyn.).

La chronologie du Moyen Empire reste difficile à établir, notamment en raison des corégences supposées entre le souverain et son successeur. Au gré de l'opinion des spécialistes, les dates s'organisent selon une chronologie courte ou longue.

1. RÉUNIFICATION DU PAYS ET FIN DE LA XI^e DYNASTIE (2055-1991)

Mentouhotep II est représenté figurativement comme un combattant, mais quelle valeur historique cela a-t-il ? Les textes autobiographiques d'Assiout se font l'écho des démêlés entre les partisans d'Héracléopolis et les princes thébains, avec une forte poussée de ces derniers. Pourtant, on ne sait si l'unification fut le fruit d'une conquête militaire ou le résultat d'une pression devenue si forte que les nomarques de Moyenne-Égypte préférèrent sagement changer d'alliance au profit des Thébains.

Mentouhotep II fut sans doute le premier à lier le culte royal à celui d'Amon de Karnak, comme le suggère l'orientation de la chaussée de son temple funéraire à Deir el-Bahari pointant vers Karnak. Ce dispositif reconstituait en terre thébaine le modèle héliopolitain : Karnak accueillait le soleil levant, le temple funéraire de Mentouhotep II le soleil couchant. De manière générale, le cadre idéologique de l'Ancien Empire fut très prégnant chez les rois du Moyen Empire.

La réunification de l'Égypte sous Mentouhotep II se marque par l'adoption d'un style artistique qui reflète celui d'Héracléopolis et par les premières attestations des *Textes des cercueils*, originaires de Basse-Égypte. En d'autres termes, les nouveaux rois reprirent à leur compte le décorum royal traditionnel, gage de légitimité. En politique intérieure, on assiste à une reprise en main des provinces et à la mise sur pied d'une administration centrale forte, ce qui ne signifie pas nécessairement l'instauration d'un régime autocratique faisant table rase du passé. Mentouhotep II s'appuya sur les élites locales, mêmes celles qui avaient été fidèles à la maison héracléopolitaine.

Mentouhotep II, dont les éventuels liens familiaux avec son prédécesseur Antef III ne sont pas assurés, prit successivement trois noms d'Horus au cours de son règne, ce qu'on interprète comme des adaptations des référents idéologiques à l'évolution politique du moment ; l'insistance répétée sur les Deux-Terres y est particulièrement frappante (« Celui-qui-fait-vivre-le-cœur-des-Deux-Terres », puis « Celui-qui-unit-les-Deux-Terres »). Le roi fit également de nombreux efforts pour se

faire déifier : des éléments en sont visibles dans son temple funéraire de Deir el-Bahari, dont le plan se démarque de tout ce qui avait été construit auparavant. La postérité le reconnaîtra comme le fondateur d'une nouvelle époque.

Son successeur Mentouhotep III est fameux pour avoir lancé une expédition maritime de 3 000 hommes vers Pount par le Ouadi Hammamat, pour laquelle il fallut transporter les bateaux jusqu'au rivage par voie de terre. La fin de la XI^e dynastie est encore difficile à assurer. Le dernier roi, Mentouhotep IV, est omis du *Canon royal de Turin*, qui constate sept années manquantes. Le nom du souverain est attesté par des graffiti de carrières, notamment au Ouadi Hammamat. Ces expéditions n'étaient pas de minces affaires, pouvant réunir plusieurs milliers d'hommes : outre les carriers, il fallait emmener avec soi tous ceux qui étaient nécessaires à la logistique (soldats, intendance, approvisionnement, etc.), dans un pays aride où circulaient des bandes plus ou moins pacifiées. Une inscription célèbre raconte la découverte d'un puits à la suite d'une intervention divine, ce qui est une occasion de célébrer les mérites du roi et d'inciter la population à le vénérer :

Répétition du miracle, faire la pluie, vision des manifestations de ce dieu ; sa puissance fut communiquée au peuple, le pays transformé en mare, de l'eau a jailli du cœur de la pierre, un puits fut découvert au cœur de la vallée, de dix coudées sur dix coudées, rempli jusqu'au bord d'une eau pure, non souillée par les gazelles, cachée des nomades. Les expéditions précédentes des rois advenus auparavant montaient et descendaient sur ses côtés sans qu'un œil ne l'ait vu, sans que le visage de quiconque ne soit tombé dessus, ce n'est que pour Sa Majesté en personne qu'il fut révélé. En fait, il (le dieu) l'avait tenue caché, parce qu'il connaissait le moment, il avait réfléchi à l'issue de ce moment afin que l'(on) voie sa puissance et l'efficacité de Sa Majesté ; et afin de faire quelque chose d'inédit dans ses territoires pour son fils Nebtaouyré (Mentouhotep IV), qu'il vive éternellement. Puissent ceux qui sont en Égypte l'entendre, puisse le peuple qui se trouve en Haute et Basse-Égypte mettre la tête contre terre, et louer les perfections de Sa Majesté, toujours et à jamais. (*Hammamat* 191 – trad. pers.)

Mentouhotep IV pourrait avoir été supplanté par son vizir Ameny, attesté précisément dans les inscriptions du Ouadi Hammamat. Les spécialistes reconnaissent généralement dans cet Ameny le premier roi de la XII^e dynastie, Aménemhat I^{er}, mais la question n'est pas définitivement tranchée.

2. LA XII^e DYNASTIE (1991-1773)

Dans l'historiographie égyptienne et dans la réception manéthonienne, plus tardive, la XII^e dynastie connaît une période de gloire, marquée par une stabilité politique retrouvée sous la poigne d'un souverain à l'autorité incontestée. Mais la critique historique de ces dernières années tend à nuancer très fortement ce tableau idyllique. L'écart entre les sources officielles, chargées de répandre et de diffuser l'idéologie royale dans tout le pays, et la réalité économique telle qu'on peut la cerner par l'archéologie et des témoignages écrits plus modestes, est peut-être plus important que ce que l'on imaginait.

L'abondance des textes littéraires qui encouragent la loyauté envers le souverain et qui en vantent les qualités est une caractéristique de l'époque, qui fut de ce fait considérée comme classique d'un point de vue culturel. De fait, la plupart de ces textes entrèrent dans un canon qui constituera la base de l'enseignement des scribes jusqu'à la fin du Nouvel Empire.

L'installation de la nouvelle dynastie fut pourtant difficile. Plusieurs textes parlent d'instabilité, de troubles et d'actes de guerre. Il n'est pas impossible qu'Aménemhat I^{er} ait eu affaire à un rival provenant d'Héliopolis, mais les sources sont peu nombreuses et très discrètes. Des textes littéraires semblent vouloir légitimer *a posteriori* la nouvelle dynastie ; le plus connu est la *Prophétie de Néferti*, qui annonce :

Il est un roi qui viendra du Sud, qui s'appelle Amény, juste de voix ; c'est le fils d'une femme du premier nome du Sud ; (...) il recevra la couronne blanche, il soulèvera la couronne rouge, il réunira les deux puissances, il apaisera les deux seigneurs avec ce qu'ils désirent. (58-60 – trad. pers.)

Même si les « miracles » rapportés dans les inscriptions du Ouadi Hammamat dont il vient d'être question célèbrent justement l'action royale, ils pourraient aussi suggérer subtilement qu'Amény était favorisé des dieux, ce qui était une manière de préparer le terrain pour les événements qui devaient suivre.

Si l'on suit la *Prophétie de Néferti*, Aménemhat I^{er} (1985-1956) était originaire de Haute-Égypte. Il transporte la capitale à Itchet-Taouy, près de Lisht, c'est-à-dire à plusieurs centaines de kilomètres au nord, en Moyenne-Égypte, à l'entrée du Fayoum. On interprète ce mouvement comme la recherche d'un emplacement plus central que Thèbes. Le choix d'Itchet-Taouy pourrait tout aussi bien marquer une méfiance vis-à-vis de Thèbes, qui était le centre politique de la XI^e dynastie. D'une manière générale, on constate que la XII^e dynastie s'appuya principalement sur l'élite de la Moyenne-Égypte, comme si le contrôle sur la Haute-Égypte demeurait problématique.

Le nom d'Horus du roi, « celui qui s'empare des Deux-Terres », semble impliquer un épisode violent. Plus tard, il changera son nom en « celui qui renouvelle les naissances », ce qui marque une

volonté de retour vers les traditions de l'Ancien Empire. On retrouvera la même épithète sous les règnes de Séthi I^{er} et de Ramsès XI, où elle indique à chaque fois une rupture avec le temps présent.

Le roi mena des actions défensives vers la Palestine : les « murs du Prince » dont il est question dans le *Conte de Sinouhé* étaient sans doute un système de surveillance articulé sur quelques fortins espacés bien plus qu'une muraille continue, qui n'aurait guère laissé de traces.

La fin du règne ne fut sans doute pas facile. Le roi associa-t-il au trône son fils le futur roi Sésostri^s ? Dans l'affirmative, cela prit-il une forme institutionnelle ? La possibilité d'une corégence d'une dizaine d'années a souvent été évoquée. Les arguments paraissent aujourd'hui moins décisifs. Les textes littéraires se font peut-être l'écho de ces temps difficiles, mais la plus grande prudence s'impose dans l'instrumentalisation historique de ces sources. Le *Conte de Sinouhé*, dont la composition remonte à la première moitié de la XII^e dynastie, s'ouvre sur des circonstances tragiques : le prince Sésostri^s, revenant d'une campagne victorieuse contre les Libyens, apprend la mort du roi son père. Un messenger, envoyé du palais par un groupe de courtisans, la lui annonce à l'écart de l'armée. Sésostri^s décide alors de quitter l'armée avec un petit groupe de fidèles et de foncer vers la capitale. Parallèlement, un courrier a été dépêché à des enfants royaux qui accompagnent Sésostri^s. Alors qu'on informe l'un d'eux de la situation, un courtisan attaché au harem royal, Sinouhé, surprend une partie de la conversation, prend peur et s'enfuit.

Le texte ne dit rien de plus sur les circonstances du décès du roi. La critique a régulièrement lié ce texte à une autre œuvre littéraire, l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}*, dans laquelle il ne fait guère de doute que le roi fut assassiné lors d'une révolution de palais sous les coups de sa garde personnelle. Le roi raconte fictivement, par-delà la mort, les péripéties de l'attaque dans un style poignant :

C'était après le repas, le soir était advenu, j'avais pris une heure de détente, couché sur mon lit, je me laissai aller et mon cœur avait commencé à suivre mon sommeil. Or les armes qui devaient servir à ma protection furent retournées, si bien que je fus fait/j'ai agi comme un serpent du désert. C'est à cause du combat que je me réveillai ; j'étais livré à moi-même. Je découvris que c'était un corps-à-corps de la garde. Ah, si seulement je les avais reçus les armes à la main ! Et (pourtant), j'ai fait reculer les couards par des percées redoublées ! Cela étant, il n'y a pas de brave la nuit, il n'y a pas de combat (possible) quand on est isolé. Un succès jamais ne se produira en l'absence d'un protecteur ! (*Pap. Millingen*, I, 11-II, 5 – trad. pers.)

En raison de la maigreur des sources, la tentation était grande de compléter le récit de *Sinouhé* par celui de l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}*. Et c'est bien ce qui fut fait. Bien plus tard, au début du III^e siècle, Manéthon semblait d'ailleurs clore définitivement le débat en rapportant qu'Aménemhat avait péri sous les coups de ses gardes du corps. Il y a toujours un grand danger à faire servir des textes à une autre fin que ce pour quoi ils ont été composés. La date de composition de l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}* reste un objet de discussion. Le plus ancien manuscrit remonte à la XVIII^e dynastie et des raisons philologiques incitent à ne placer la composition qu'au plus tôt dans la seconde partie de la XII^e dynastie. Mais surtout, on ne voit pas bien en quoi la haute antiquité de la civilisation égyptienne l'aurait empêché d'avoir joui d'une littérature dont les mécanismes auraient reposé sur des bases similaires à toutes les littératures du monde.

À ce titre, le jeu littéraire, le dialogue entre les œuvres, en bref, ce qu'on appelle l'intertextualité faisait partie intégrante du phénomène littéraire de l'Égypte ancienne. Dès lors, une hypothèse raisonnable, qui ne viole pas les sources et respecte la chronologie des manuscrits, consiste à faire de l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}* une réponse littéraire à une question implicite que pouvait évoquer le *Conte de Sinouhé* : quelles furent les circonstances exactes de la mort du roi ? Cette question était au demeurant présente dans le *Conte* lui-même, dans la bouche du sheikh qui recueillit le fugitif Sinouhé au sein de sa tribu : « Pourquoi es-tu finalement arrivé ici ? Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que quelque chose s'est passé à la Résidence ? » (B 34-36). On sait que le *Conte* fit l'objet d'une réinterprétation au Nouvel Empire : des copies firent alors de Sinouhé un fils du roi. Dans la même veine, on peut imaginer que l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}* alla un pas plus loin dans cette direction : si Sinouhé partit en exil, c'est parce que le roi avait été assassiné et qu'en tant que fils royal, il risquait lui-même sa vie. De telles élaborations dans le champ littéraire n'ont après tout rien que de très banal.

Le ton alarmiste du *Conte de Sinouhé* se justifie très simplement : la mort d'un roi est toujours un moment délicat à négocier. Dans le cas présent, on a affaire à la première succession de la nouvelle dynastie ; or, le prince héritier est absent de la capitale, et des enfants issus d'autres lits peuvent avoir des prétentions. Il n'en faut pas plus pour que Sésostri^s sente l'urgence de la situation et fonce ventre à terre vers la capitale. Il n'est pas besoin pour cela que le roi meure assassiné. En revanche, qu'une telle idée ait germé *a posteriori* pour fournir la trame d'une œuvre littéraire – après tout, l'histoire déjà longue de l'Égypte devait en donner quelques exemples – n'a rien de bien extraordinaire. L'auteur anonyme de l'*Enseignement d'Aménemhat I^{er}* ne fit rien d'autre que ce que bien des égyptologues essayèrent de faire après lui !

Outre le récit de la mort du roi, *l'Enseignement d'Aménemhat Ier* donne une image très amère de l'exercice du pouvoir, dont on retrouve des échos dans le texte de *l'Installation du vizir*, à la XVIII^e dynastie (voir chapitre 7) :

Concentre-toi sur les subalternes (alors même qu'ils) ne se sont pas manifestés, des manigances desquels on ne s'est pas préoccupé. Ne t'approche pas d'eux surtout si tu te trouves seul (ou « Ne te retrouve pas seul ! »). Ne fais pas confiance à un frère ! Ne recherche pas d'ami ! Ne te fais pas d'intimes : il n'y a pas d'intérêt à cela.

Quand tu t'endors, que ta propre conscience veille sur toi, car il n'y a plus de famille pour un homme, un jour de difficulté. Et pourtant, j'ai donné au pauvre, j'ai élevé l'orphelin ; j'ai fait arriver celui qui n'avait rien comme celui qui avait. (§ II-III – trad. pers.)

Sésostris Ier (1956-1911) monte sur le trône dans des conditions difficiles. Des documents contemporains montrent que son règne ne fut pas tranquille. Outre des problèmes en Nubie, il y eut peut-être des épisodes de famine en Haute-Égypte et des manifestations hostiles dans la région de Thèbes (stèle Louvre C1), sans qu'on sache vraiment si ces événements sont liés. On a retrouvé des statuettes d'exécration, dont certaines mentionnent des Égyptiens, ce qui renforce le sentiment d'une crise larvée.

Le roi assura les dieux de sa piété dans de nombreux textes, dont l'inscription au temple de Satet à Éléphantine, l'inscription de Tod et le rouleau de cuir de Berlin sont les plus connus, encore que la date de composition de ce dernier ne soit pas assurée. Sésostris Ier renforça les activités en Nubie pour s'assurer un meilleur contrôle des mines d'or. Il établit une série d'avant-postes et appointa en la personne de Sarenpout Ier un nomarque de confiance à Éléphantine.

Son règne est également marqué par des activités de construction considérables dans tout le pays, étayées par de nombreuses expéditions dans des carrières. On lui attribue la fondation du temple d'Amon à Karnak, même si le temple a des origines qui remontent sans doute à Antef II. Il refonda en tout cas le temple et assit par la même occasion l'autorité d'Amon-Rê. Le temple fut conçu comme la réplique méridionale d'Héliopolis, le grand temple de Rê, berceau théorique de la royauté primitive. On retrouvera des gestes similaires, dans un même souci de légitimation idéologique, à Tanis, à la XXI^e dynastie, et à Napata, à la XXV^e. On lui doit encore l'érection de la Chapelle blanche, aux reliefs remarquables, édifiée en liaison avec la fête Sed.

Le règne d'Aménemhat II, dont la longueur est incertaine, offre le premier cas assuré d'une corégence avec son successeur, Sésostris II. Ce dernier, qui eut un règne assez court d'environ sept années, lança des travaux d'irrigation dans le Fayoum. Il procéda à l'installation d'une ville spécifique auprès des établissements funéraires de la dynastie : la ville d'Illahoun fut conçue comme une annexe de son temple funéraire. Son implantation, qui reflète une forte stratification sociale, fut entièrement planifiée, comme le serait plus tard Amarna, quoique dans une moindre mesure. L'importance des capacités de stockage et la densité du plan urbain sont peut-être à l'origine de l'identification tardive de ce complexe au fameux labyrinthe de la tradition crétoise.

Sésostris III occupa le trône pendant trente-cinq ans. Son complexe funéraire se détache du modèle « classique », celui de la VI^e dynastie, encore suivi par Sésostris Ier, pour renouer avec le modèle de Djoser à Saqqarah. Il fait aussi bâtir deux structures à caractère funéraire et mémorial en Abydos, dont l'une est certainement un cénotaphe.

On observe un mouvement accru de centralisation du gouvernement. Toutefois, l'action royale pour démanteler le système des nomarques ne porte pas complètement ses fruits : les nomarques d'Éléphantine et d'el-Bersheh conservent leur titre. L'ancien système fait néanmoins place à une structure nouvelle, où la ville et son maire deviennent les agents principaux de l'administration. Renouant avec une pratique de la VI^e dynastie, Sésostris III instaure l'institution du Kap, un système pour éduquer au palais les enfants de l'élite provinciale destinés à devenir les soutiens du régime.

De son règne datent des activités importantes, sans doute violentes, pour fixer la frontière entre l'Égypte et la Nubie. Les forteresses de Semnah, Kumna, Uronarti et Bouhen autour de la deuxième cataracte sont les pièces maîtresses d'un dispositif destiné à la fois à contrôler les mouvements des populations et à servir de comptoirs royaux pour le traitement des marchandises. Le système était complété par des patrouilles volantes dont on a conservé de manière fragmentaire les rapports d'activité. En voici un exemple :

Deux hommes Médjai et trois femmes [...] sont descendus par le désert en l'an 3, 3^e mois de Péret, 17^e jour. Ils ont déclaré être venus travailler pour le Palais. Ils ont été interrogés sur l'état du djebel. Alors ils ont dit n'avoir entendu parler de rien, mais que le djebel était en train de mourir de faim. (*Semnah dispatches*, VI, 7-10 – trad. pers.)

Les rapports entre le royaume égyptien et les populations indigènes faisant tampon avec le royaume de Kerma, solidement implanté dans le sud, ont dû être fluctuants. Cela posé, les textes

reflétant l'idéologie projettent une image particulièrement forte de la toute-puissance royale. Les stèles-frontières en étaient un vecteur privilégié :

J'ai établi ma frontière en devançant mes ancêtres ;
j'ai ajouté un surplus à ce qui m'avait été transmis ;
je suis un roi qui parle et qui agit.
Ce que mon cœur conçoit, c'est ce qui se produit de mon fait.
Agressif pour saisir, qui va inébranlable vers le succès,
qui ne va pas se coucher quand une affaire est (encore) dans son cœur,
qui tient compte des quémendeurs, qui se repose sur la douceur,
qui n'est pas clément contre l'ennemi qui l'attaque,
qui attaque si on l'attaque, qui reste silencieux quand on est silencieux,
qui répond à une affaire de manière adéquate.
Rester coi après une attaque, c'est renforcer le cœur de l'ennemi ;
c'est de la vaillance que l'agressivité, c'est de la lâcheté que de battre en retraite,
c'est vraiment un efféminé (litt. : « quelqu'un qui présente le cul ») que celui qui se laisse dépouiller de sa frontière
puisque le Nubien tombe à la moindre parole qu'il entend.
C'est la réponse qu'on lui fait qui le fait reculer.
Qu'on soit agressif envers lui et il présente le dos,
mais qu'on fasse retraite, il devient agressif.
Ce ne sont vraiment pas des gens qu'on peut respecter ; ce sont des misérables dont le cœur est brisé.
Ma Personne les a vus, ce n'est pas un on-dit ;
j'ai raflé leurs femmes, j'ai emmené leurs sujets. (Stèle de Semnah II, l. 4-15 – trad. pers.)

La XII^e dynastie semble avoir produit des efforts répétés pour diffuser l'idéologie royale. Du règne de Sésostri III date un cycle d'hymnes où sont vantées la vaillance, la bravoure du roi face à l'ennemi étranger, ses actions pour les dieux et les défunts et son activité protectrice en faveur des Égyptiens. Voici une traduction des trois derniers poèmes ; on notera la rhétorique fleurie, où les hyperboles abondent, parfois à la limite de la grandiloquence, mais aussi la structure formelle fondée sur la répétition d'une formule fixe. Il se dégage de ces compositions l'image d'une royauté toute-puissante, sûre d'elle-même, qui ne peut en définitive que susciter l'amour de son peuple. Le dernier poème mobilise les symboles clés de la royauté : outre les appellations traditionnelles des Deux-Terres et des Deux-Rives, on retrouve le roseau et l'abeille pour la Haute et la Basse-Égypte, la Noire et la Rouge pour la Vallée et les déserts, les *pât* et les *rekhyt* pour les membres de l'élite et le reste de la population.

Comme ils se réjouissent [les dieux
car tu as ren]forcé leurs offrandes.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme ils se réjouissent tes [...]
car tu as fixé leur frontière.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme ils se réjouissent tes p[ères] venus avant toi
car tu as augmenté leurs parts.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme elle se réjouit l'Égypte de ton bras
car tu as protégé les us et coutumes.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme ils se réjouissent les nobles de tes desseins
car ta puissance a pris un supplément [...].
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme elles se réjouissent les Deux-Rives de ta terreur
car tu as élargi leurs possessions.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme elles se réjouissent tes jeunes recrues
car tu les as fait croître.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !
Comme ils se réjouissent tes glorifiés
car tu les as fait rajeunir.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !

Comme elles se réjouissent les Deux-Terres de ta force
car tu as protégé leurs remparts.
Horus qui élargit sa frontière, puisses-tu répéter l'éternité !

C'est un million (à lui seul), les autres milliers de gens, c'est peu de chose !
C'est une pièce fraîche qui laisse dormir chacun jusqu'à l'aube (...) !
C'est un abri dont la main ne défaille pas !
C'est un (nh.t)... qui sauve le terrorisé de son ennemi !
C'est une ombre verdoyante, fraîche en été !
C'est un coin chaud et sec au moment de l'hiver !
C'est une montagne qui protège de la tempête au moment où le ciel se déchaîne !
C'est Sekhmet contre les ennemis qui foulent sa frontière !

Il est venu à nous
après avoir conquis le Pays du Sud
après que la puissante se soit unie à son front !

Il est venu à nous
après avoir réuni le Double-Pays
après avoir uni le roseau à l'abeille !

Il est venu à nous
après avoir pris le gouvernement de la Noire
après avoir mis la Rouge en sa possession !

Il est venu à nous
après avoir protégé les Deux-Terres
après avoir pacifié les Deux-Rives !

Il est venu à nous
après avoir rendu la vie à l'Égypte
après avoir éloigné ses soucis !

Il est venu à nous
après avoir donné la vie aux nobles
après avoir fait respirer les cous des rekhyt !

Il est venu à nous
après avoir battu les nomades qui ignoraient sa puissance (...) ! (Papyrus UC 32157, 2, l. 1-9 + 2, l. 11-20 + 3, l. 1-10 – trad. pers.)

Des textes récemment publiés, comme ceux de la tombe de Khnumhotep III à Dachour, ont révélé des tensions entre l'Égypte et la Palestine, notamment un conflit direct avec Byblos et Ullaza. Le diffèrent se serait soldé par une victoire égyptienne et la perte de son titre royal pour le roi de Byblos, du moins aux yeux des Égyptiens. Il faut peut-être établir un lien avec les nombreuses figurines d'exécration contre les Asiatiques qui ont été retrouvées. Une autre conséquence fut d'amener en Égypte une population étrangère relativement importante, des prisonniers de guerre, mais aussi des négociants et des marchands.

Le très long règne d'Aménemhat III (environ quarante-cinq ans) marque l'apogée culturelle de cette dynastie. Ce monarque donna une impulsion décisive au développement du Fayoum, au point que les auteurs classiques identifieront son temple funéraire d'Hawara avec le fameux labyrinthe de Minos dans la légende d'Icare. Les sources contemporaines sont comparativement assez rares. On a invoqué une succession rapide de Nils hauts, enregistrés à la deuxième cataracte, pour expliquer l'intérêt de trouver un déversoir afin d'éviter des inondations catastrophiques. D'autres ont préféré y voir une confirmation de l'activité royale centrée sur la Moyenne-Égypte pour des raisons stratégiques. Aménemhat III eut peut-être une corégence avec son successeur Aménemhat IV. La dynastie s'achèva par l'avènement de Sobekneferu ou Neferusobek, qui serait la première femme-« pharaon » assurée de l'histoire.

Quel bilan tirer de la XII^e dynastie ? Le royaume ne fut peut-être pas si fort politiquement et économiquement que les textes reflétant l'idéologie le laissent entendre. Sur le plan politique, le Delta semble avoir échappé à un contrôle direct. Le choix d'une nouvelle capitale pourrait indiquer que l'essentiel du pouvoir de la dynastie reposait sur la Moyenne-Égypte. Sur le plan économique, les rois ne parvinrent jamais à contrôler les échanges entre le Levant et la Nubie. Le royaume de Kerma, en Nubie, et les potentats du Delta oriental installés dans ce qui deviendra Avaris à la

Deuxième Période intermédiaire (le site de la moderne Tell ed-Daba) contournaient le centre de l'Égypte par la mer Rouge ou par la route occidentale des oasis. Dans un royaume dont les fondements économiques demeuraient instables, le développement extraordinaire des provinces d'el-Bersheh, d'Assiout, de Beni-Hassan, d'Éléphantine et autres, n'en est que plus frappant. Leur richesse garantissait leur indépendance relative face à un royaume qui n'était plus le seul dispensateur des biens comme à l'Ancien Empire.

Le système de gouvernement mis en place par la XII^e dynastie tenta néanmoins de prendre le contrôle. Là où c'était possible, le roi installa de préférence des bureaux administratifs spécialisés en liaison avec un réseau composé des districts urbains dirigés par des maires directement responsables devant le vizir. Les nomes disparaissent comme entités administratives, mais ils demeureront comme entités religieuses jusqu'à la fin de l'Antiquité. Finalement, le mode de gouvernement provincial reste mal compris. On voit émerger une superstructure autour de Thèbes, regroupant plusieurs provinces. Cette entité géographique et administrative de Haute-Égypte aurait constitué aux yeux de certains un contrepoids à Itchet-Taouy.

Les pratiques religieuses connaissent une évolution notable. Les *Textes des cercueils*, qui étaient très présents dans l'équipement funéraire des nomarques, tombent progressivement en désuétude. Dans les provinces, les funérailles prennent un tour plus modeste, en réduisant la part du symbolique et les allusions mythologiques. On souligne désormais les liens sentimentaux du défunt avec certains objets, qu'il emporte dans l'au-delà. Le culte d'Osiris, centré sur Abydos, prend une importance considérable, qui en fait le premier culte à l'échelle du pays. L'activité royale y est très soutenue dès la XII^e dynastie, puis au cours de la dynastie suivante pour des raisons de légitimation. Des inscriptions de notables mandatés par le pouvoir central relatent avec parfois beaucoup de détails des célébrations à « mystères » en l'honneur d'Osiris. Le développement extraordinaire des stèles de particuliers à Abydos est à mettre en relation avec l'extension de la piété personnelle. Les inscriptions qui, au milieu du Moyen Empire, mettaient en avant le défunt, sans trop insister sur le culte aux dieux, adoptent plus tard la perspective inverse : le dieu revient sur le devant de la scène, et les faits et gestes de l'individu passent au second plan. Tous les Égyptiens, pas seulement le roi, sont désormais crédités d'un *ba*, sorte de double de la personnalité qui survivait après le décès. De cette époque date également l'apparition des ouchebtis dans l'équipement funéraire.

Dans les provinces, les tombes conservent le modèle de la Première Période intermédiaire. Elles se démarquent du modèle royal par l'architecture, l'équipement funéraire (bateaux modèles) et les *Textes des cercueils*, qui sont exceptionnels dans le cercle royal. Le culte local tourné vers la personne du nomarque connaît une grande faveur, comprenant des processions centrées sur le *Hout-Ka* (chapelle du Ka) local, dédié au gouverneur. On en a des exemples pour Hapidjéfa à Assiout, Djéhouthotep à Bersheh, ou encore Héqaib à Éléphantine.

On l'a relevé, c'est une période où s'exaltent dans la littérature les sentiments loyalistes vis-à-vis du roi et de la royauté. Le roi réclame la fidélité et l'amour de ses sujets, dont il garantit en retour la prospérité et l'avancement dans la carrière. C'est ce qu'énonce l'*Enseignement d'un homme à son fils* dans l'extrait suivant :

Ne détourne pas ton cœur de dieu (le roi) !
Adore-le, chéris-le en tant que sujet !
Il ne rend heureux que celui qui répand sa puissance ;
celui qui le néglige est quelqu'un privé d'accostage.
Il est plus grand qu'un million d'hommes pour celui qui l'a loué ;
c'est une digue pour celui qui le satisfait.
Celui qui le sert sera quelqu'un aux biens nombreux ;
c'est à celui qu'il aime qu'il donne son cœur. (§ 2,1-2,8 – trad. pers.)

L'*Enseignement loyaliste*, dont on a conservé une version brève sur la stèle abydénienne de Séhétepibrê, ne dit pas autre chose :

Adorez le roi Nimaâtrê (Aménemhat III), qu'il vive éternellement, au plus profond de vous-mêmes !
Fraternisez avec Sa Majesté dans vos cœurs (...)
Combattez pour son nom, respectez le serment fait par lui !
Abstenez-vous d'une occasion de faiblesse !
Le sujet du roi sera un bienheureux.
Il n'y a pas de tombe pour celui qui s'est rebellé contre Sa Majesté ;
son cadavre est jeté à l'eau.
Faites donc cela et votre corps se portera bien ;

vous vous en trouverez bien pour l'éternité. (2,1-2,2 ; 6,1-6,5 ; 6,9-6,10 – trad. pers.)

C'est une période où la littérature connaît une grande floraison dans les domaines les plus divers : œuvres de fiction (*Conte de Sinouhé*, *Conte du Naufragé*), sagesses et enseignements (*Enseignement de Ptahhotep*, *Enseignement de Mérikarê*, *Enseignement d'un homme à son fils*, *Enseignement loyaliste*, *Enseignement de Khakhéperréséneb*, *Kémit*, *Satire des métiers*), poésie lyrique ou hymnique, œuvres plus difficilement classables comme les discours (*Paysant éloquent*), les prophéties et les lamentations (*Prophétie de Néferti*, *Lamentations d'Ipouwer*), et un monologue aux accents sombres (*Dialogue d'un désespéré avec son ba*).

Les fonctionnaires royaux liés à la cour, les *serou*, proclament leurs qualités et leurs vertus dans des récits autobiographiques où abondent des fleurs de rhétorique. Ils y vantent les relations de confiance qu'ils entretiennent avec le roi, mettant en avant leur position exceptionnelle par rapport au reste de la population, mais aussi des autres courtisans :

Quand je descendais présenter mes hommages à la grande résidence de Sa Majesté, les gardes du sceau qui étaient au palais, les préposés qui étaient au portail étaient les témoins de mon introduction au palais, car j'avais été fait quelqu'un qui entre sans être annoncé. (Stèle de Oupouaout-aâ, 15-16 – trad. pers.)

Les qualités prônées sont la retenue, la pondération dans les débats, jointes à un jugement pénétrant, qui fait voir la solution quand règne encore la confusion dans l'esprit d'autrui. L'extrait suivant en donne une illustration :

(...) à la parole aiguisée au conseil des courtisans (*serou*), qui trouve la formule correcte quand elle fait défaut, qui explique un cas difficile quand il se produit, plus affûté que la barbe d'un épi, qui juge deux égaux sans se montrer partial. (*Autobiographie d'Hapidjéfa*, 248-249 – trad. pers.)

Le roi et ses courtisans avaient ainsi partie liée. « Grand est celui dont les grands sont grands », rappelle le héros malgré lui du *Paysan éloquent*. Les courtisans vivent de la faveur royale, et le roi se grandit lui-même par sa capacité à attirer et à fixer les notables à la cour. Ce sera tout le programme d'un Louis XIV. Sans pousser trop loin la comparaison, on ne peut qu'être frappé par la réponse face à une situation politique fort semblable : les troubles de la Première Période intermédiaire d'une part, ceux de la Fronde d'autre part, qui opposèrent dans les deux cas les nobles à la Couronne. Cet idéal de cour répond aux préceptes exposés dans les sagesses, dont l'*Enseignement de Ptahhotep* reste le meilleur représentant. Comme l'a noté Talleyrand dans ses *Mémoires* à propos du règne de Louis XV, avec une pointe de nostalgie : « Les premiers sujets de l'État mettaient encore leur gloire dans l'obéissance ; ils ne concevaient pas d'autre pouvoir, d'autre lustre, que celui qui émanait du roi. »

La vie de cour, avec ses normes strictes et son étiquette raffinée, passait par un langage exclusif : l'égyptien classique, une forme figée et codifiée du moyen égyptien en usage à cette époque. « Je suis quelqu'un qui parle à la manière des courtisans (*serou*), exempt de dire des p3 (*pa*) », proclame Montouousser dans son inscription, rejetant explicitement l'emploi de l'article défini (p3) qui s'introduisait alors dans l'usage parlé. Le partage par une élite d'un langage artificiel propre à la vie palatiale connaît de nombreux parallèles dont l'un des exemples extrêmes est offert par la cour impériale du Japon.

Cette vie aristocratique dont le centre intellectuel était le palais royal ne pouvait que mener à l'isolement des membres de l'élite chez qui se mêlaient à la fois morgue, superbe et mépris pour les classes inférieures. La littérature, qui a peut-être davantage intéressé les élites moyennes que la haute aristocratie, s'en fait parfois l'écho, comme le montre le ton condescendant utilisé à l'égard du paysan pourtant venu plaider une juste cause dans le *Paysan éloquent*.

Les protestations de fidélité et de dévouement à la personne royale que l'on peut lire – parfois *ad nauseam* – dans les autobiographies des notables sont quelquefois occultées par la manifestation d'une satisfaction personnelle poussant certains individus à se comparer directement au roi, quand ce n'est pas à se parer de qualités quasi divines. Il y avait parfois loin entre le discours qu'on pouvait tenir à la cour et ce qu'on s'autorisait dans des inscriptions plus privées affichées en province, en dehors du domaine royal. Un bel exemple en est fourni par le très long texte de la stèle d'un certain Mentouhotep, dont voici quelques extraits :

Pilier de Haute-Égypte, qui accompagne son maître dans ses déplacements, qui a pénétré son cœur devant la Cour, qui est derrière son maître une fois seuls, [compagnon d'Horus dans la place du palais], un confident véritable de son maître (...); qui trouve la formule (correcte), qui aplanit les difficultés, sur les propos duquel son maître s'appuie, qui approche la vérité (...), dont la bouche demeure scellée sur ce qu'il entend, un courtisan qui délie ce qui est (inextricablement) lié (...).

Celui sur la langue duquel Thot a écrit, plus précis que le pèse, l'égal de la balance, le second du roi pour saluer le nom (...), l'égal du dieu à son heure, un vertueux, habile de ses doigts (...), confident du roi, qui préside aux Deux-Terres, son aimé parmi les Amis, un puissant parmi les courtisans (...), véritable image de l'amour, dépourvu de mauvaise action, quelqu'un auprès de qui les courtisans viennent (...), un puissant sur les Deux-Rives, chef des cités du Pays Noir et des territoires du Pays Rouge, qui

donne les ordres à la Haute-Égypte et qui décompte le bétail de Basse-Égypte (...), second du roi dans la grande salle d'audience (...). (Stèle CGC 20539 de Mentouhotep, *passim* – trad. pers.)

Au fil de ces inscriptions mais aussi dans les textes littéraires, qu'ils soient de sagesse ou de fiction, on devine une profonde adhésion à l'idéal de la Maât, ce système de solidarité qui liait tous les membres de la société, fondé sur la justice, dans le respect des convenances et des positions sociales. Les discours du *Paysan éloquent* en offrent un vibrant plaidoyer, dans des formules rhétoriques parfois ampoulées, jouant sur la répétition des termes :

Fais la justice (Maât) pour le maître de Maât, de la justice (Maât) duquel consiste la Maât. Ô calame, rouleau de papyrus, palette de Thot, loin de toi de faire le mal ! Parfait est ce qui est parfait ! C'est vraiment parfait ! Car la Maât est pour l'éternité. Elle descend dans la nécropole avec celui qui l'accomplissait. (*Paysan éloquent*, B1 334-339 – trad. pers.)

Au milieu de ces textes qui exaltent la capacité de l'individu à tracer son chemin, à conduire sa carrière au travers des embûches de la cour pour être toujours au plus près de la faveur royale, le *Dialogue du désespéré avec son ba* offre un contrepoint étonnant. Dans cette œuvre unique en son genre, au lyrisme exalté, un individu, constatant la méchanceté du monde dans lequel il vit et la destruction de l'équilibre de justice, manifestement fatigué de la vie, débat en son for intérieur (avec son *ba*) des souffrances mais aussi des avantages de la mort, qui lui apparaît comme parée des plus beaux attraits, comparée à une vie difficile. Le ton pessimiste s'adoucit toutefois à la fin de l'œuvre, où l'on entrevoit une possible réconciliation des points de vue.

3. LA XIII^e DYNASTIE (1773-1650)

Le début de la XIII^e dynastie ne marque pas une coupure radicale avec la XII^e, en raison de liens familiaux ou matrimoniaux. Le nombre de rois conservés par la tradition est impressionnant : une cinquantaine de noms, s'étendant sur plus de cent vingt ans. Les règnes sont forcément très courts, sans que les rois soient toujours liés entre eux par des attaches familiales. Le système administratif de la fin du Moyen Empire reste en place, ce qui assure de la stabilité. Les hauts fonctionnaires font tourner la machine de l'État sans trop se préoccuper du carrousel pharaonique, une situation qu'on retrouvera à l'époque libyenne, puis durant les heures sombres de la présence assyrienne et de l'occupation perse. On pense généralement que les rois de la fin de la dynastie quittèrent la région de Lisht pour retourner à Thèbes. Les documents du Nouvel Empire caractérisent en tout cas la dynastie comme thébaine. Il n'est pas impossible que le changement de résidence soit à mettre en relation avec l'arrivée dans le Delta d'étrangers en provenance de Palestine.

Les deux rois les plus importants de la dynastie sont deux frères, Neferhotep et Sobekhotep IV. Ils étaient d'ascendance non royale, une situation qu'ils ne cherchèrent pas à cacher, ce qui est curieux, à moins qu'il ne faille l'interpréter comme un signe de distanciation par rapport à ceux qui les ont immédiatement précédés.

Le premier est connu par un lot de documents importants, notamment une stèle provenant d'Abydos, aujourd'hui perdue, où le roi raconte comment il fit procéder à des recherches dans les archives pour réaliser une statue d'Osiris selon la forme correcte, telle qu'elle fut livrée par les dieux lors de la Première Foie. Ce texte est aussi un petit précis d'idéologie royale, comme on peut en juger par l'extrait suivant :

Ils (les dieux) ont fait de moi leur protecteur pour parachever leurs monuments sur terre. Ils m'ont offert l'héritage de Geb et tout ce qu'entoure le disque solaire. C'est comme chef de la terre que j'ai été placé car il (Geb ?) expérimente l'exactitude de ma sagesse quand j'agis comme la divinité, (quand) j'ajoute un surplus à ce qui m'a été octroyé ; s'ils (les dieux) me gratifient, c'est en raison de leur prédilection et pour agir selon leurs ordres. (Trad. pers.)

Il était contemporain de deux grands rois orientaux, Zimri-Lim à Mari et Hammurabi à Babylone. Durant leur règne, il est probable qu'une partie du Delta était déjà tombée aux mains de la XV^e dynastie, mais la question demeure débattue par les spécialistes.

Chapitre 6.

La Deuxième Période intermédiaire (1650-1550)

On qualifie parfois ce siècle de période hyksos. La réalité est sans doute un peu moins simple. Il faut en effet faire la part de l'historiographie postérieure, notamment de la XVIII^e dynastie, qui a fortement contribué à créer le mythe hyksos dans le cadre de la reconstruction de l'« identité nationale ».

Avant l'arrivée des Hyksos, on enregistre quelques noms royaux, à l'onomastique manifestement sémitique, établis dans le Delta. En fait, nos connaissances se réduisent à peu de chose. La XIV^e dynastie demeure un mystère, se réduisant à une mention vague chez Manéthon, et à quelques

noms dans le *Canon de Turin*. Certains égyptologues, comme Kim Ryholt, ont imaginé une longue XIV^e dynastie ayant créé des problèmes politiques et économiques à la fin de la XIII^e dynastie ; elle se serait établie dans le nord-ouest du Delta, dans la région de Xoïs, avant d'être incorporée par les Hyksos. Avec la dissolution de la XIII^e dynastie s'ouvre une nouvelle période d'instabilité qui durera un gros siècle. L'Égypte va connaître l'occupation étrangère sur une partie de son territoire. Cette période est celle que les égyptologues appellent la Deuxième Période intermédiaire.

Le tableau suivant essaie de résumer la situation politique de l'Égypte à cette époque, quand plusieurs dynasties contrôlent simultanément une partie de l'Égypte. On ne saurait assez insister sur son caractère conjectural.

Égypte	Delta (cananéen)	Avaris (Hyksos)	Lisht	Thèbes
fin XII ^e dyn.	déb. XIV ^e dyn.		XIII ^e dyn.	
	XIV ^e dyn.		XIII ^e dyn.	
		XV ^e dyn.	fin XIII ^e dyn.	XVI ^e dyn.
		XV ^e dyn.		XVII ^e dyn.

Fig. 17. L'Égypte à la Deuxième Période intermédiaire

1. LA PÉRIODE HYKSOS

Le nom *hyksos* vient du titre égyptien ḥꜥꜣw ḥꜣsw.t (*héqau khasout*), « chefs des pays étrangers » ; l'étymologie donnée par Flavius Josèphe (*Contra Apionem*, I, 14), « rois pasteurs » ou « pasteurs captifs », est depuis longtemps abandonnée. Leur titre implique une origine étrangère, ce qui est confirmé par l'onomastique.

Dès la XII^e dynastie, des Asiatiques s'établirent à Avaris (ḥw.t-w'r.t, *Hout-ouaret*, « district du terrain pentu »), sur le site de Tell ed-Dab'a, dans le nord-est du Delta. C'était à la fois un point de contrôle et une zone de passage entre le Levant et la vallée du Nil. Avaris devint rapidement un centre d'échange commercial avec le bassin oriental de la Méditerranée. Par la suite, une nouvelle vague d'immigrants s'installa, bousculant l'ancienne occupation et amenant une culture différente. C'est de ce groupe que fut issue une chefferie puissante, qui prit par la suite le titre royal.

Les questions de légitimation semblent avoir fortement préoccupé les Hyksos, qui se donnèrent beaucoup de mal pour se faire reconnaître. Ils adoptent les titres égyptiens de fils de Rê et dieu parfait, tout en y mêlant des éléments syncrétiques venus du Proche-Orient. Le cas de Seth, partiellement identifié à Baâl, est le mieux connu. Dans les représentations figurées, les attributs égyptiens sont présents, mais dans une mise en scène qui rappelle parfois des motifs venus du Levant.

La situation politique lors de la Deuxième Période intermédiaire est notoirement embrouillée. Tout d'abord, il n'y a que peu de rois mentionnés sur les monuments. Ensuite, il est très difficile d'établir des liens avec les listes royales postérieures qui ont été conservées. En gros, on peut dire que l'histoire de cette époque fut en grande partie rythmée par l'opposition entre la XV^e dynastie à Avaris et la XVII^e dynastie à Thèbes. Les rois de la XV^e dynastie semblent avoir eu une autorité relativement étendue. Quelques noms émergent çà et là. Néhésy, l'un des premiers rois hyksos, porte en réalité un nom qui signifie « le Nubien », pour des raisons qui restent peu claires. Apopi, dont le règne s'étala sur quarante ans, est mentionné dans un texte littéraire (*La Querelle d'Apophis et Seqenenré*) dont l'arrière-plan est précisément le conflit entre Avaris et Thèbes. Son règne marque le sommet de la période hyksos. La limite entre les royaumes du Nord et du Sud devait se trouver à hauteur de Cusae (Hermopolis).

Dans ce schéma général, la place de la XVI^e dynastie reste hypothétique. La plupart des spécialistes la rattachent au Delta dans la mouvance des Hyksos. Depuis peu, à la suite d'un nouvel examen des fragments du *Canon de Turin*, Kim Ryholt a proposé d'en faire une dynastie autonome centrée sur Thèbes. Il est probable que les rois de la XIV^e et de la XV^e dynastie aient eu des contacts commerciaux avec la XVI^e, du moins dans un premier temps. Récemment, on a pu mettre en évidence l'existence d'une puissance locale centrée sur Abydos dont les membres auraient pris le titre royal avant d'être absorbés par les Thébains.

2. DÉBUT DU SECOND ÉTAT THÉBAIN (XVI^e-XVII^e DYNASTIE)

Les rois thébains étaient coincés entre le nord, contrôlé par les Hyksos, et le sud, où fleurissait en Nubie le puissant royaume de Kerma. On verra que ce royaume entretenait des liens économiques, mais aussi diplomatiques, avec les Hyksos, prenant ainsi dangereusement les Thébains en tenaille. Pendant un temps, régna à la frontière méridionale de l'Égypte un Nubien nommé Nédjeh, complètement égyptianisé, qui gouvernait avec l'aide d'officiers égyptiens, dont un certain Ka :

Il (Ka) dit : « J'étais un vaillant serviteur du souverain de Kouch ; j'ai baigné mes pieds dans les eaux de Kouch en suivant Nedjeh, le souverain. » (Stèle de Ahouser – trad. pers.)

Cette époque connaît quelques innovations sur le plan idéologique. La figure du roi-soldat s'impose. Elle sera délibérément mise en avant à la Deuxième Période intermédiaire, même si le roi champion, qui écrase les ennemis, est déjà bien présent dans la phraséologie du Moyen Empire, comme en témoignent le *Conte de Sinouhé* et les hymnes à la gloire de Sésostri III. L'épithète « aimé de son armée » fait ainsi son apparition. Du règne de Dédoumose date la première attestation de la personnification de Thèbes comme déesse.

La grande affaire de la XVII^e dynastie sera la lutte pour la réunification du pays. Nous n'en avons conservé que des récits du côté égyptien, dont certains sont postérieurs aux faits de plusieurs décennies, comme l'inscription d'Ahmose, fils d'Ibana, un contemporain des guerres de libération, dont la composition date de Thoutmosis I^{er}, l'inscription du spéos Artémidos, sous la reine Hatchepsout, et la *Querelle d'Apophis et Seqenenré*, une œuvre littéraire dont la date de composition est incertaine. Le document le plus important demeure le récit daté de l'an 3 du roi Kamose, en prise directe avec les événements, conservé sur deux stèles et une tablette.

Quelques éléments factuels éclairent aussi la marche des événements. La momie du roi Seqenenré Taa, le premier à lancer les opérations contre les Hyksos, montre des traces de mort violente, ce qui est généralement mis en relation avec les opérations militaires. Kamose lui succéda. Il eut un règne très bref, de trois années. Dans sa célèbre inscription, il commence par s'interroger sur la réalité de son pouvoir, tenaillé entre le Hyksos au nord et le Nubien au sud :

Comment puis-je interpréter mon pouvoir alors qu'il y a un grand installé à Avaris et un autre à Kouch ? Je me retrouve siégeant uni à un Asiatique et un Nubien, chacun ayant son morceau de l'Égypte, si bien que le pays est partagé avec moi. (Tabl. Carnarvon, 2-3 – trad. pers.)

Kamose surprend d'abord la ville de Néférousy, au nord de Hermopolis, qui constituait la limite entre les zones d'influence égyptienne et hyksos. C'est alors que le roi intercepte un messager hyksos dépêché vers la Nubie pour persuader le roi de Kouch de former une alliance :

J'interceptai son messager au sud des oasis, alors qu'il remontait vers le pays de Kouch avec une lettre. Je découvris que c'était un message émanant du souverain d'Avaris : Aaouserrê, le fils de Rê, Apopi, salue son fils, le souverain de Kouch. Pourquoi t'es-tu dressé comme roi sans me l'avoir fait savoir ? Est-ce que tu as remarqué ce que l'Égypte m'a fait ? Le souverain qui y réside, Kamose, qu'il soit doué de vie, est en train de m'attaquer dans mes domaines, alors que je ne l'ai pas attaqué, exactement comme tout ce qu'il a fait contre toi. Il a choisi deux pays pour y semer la détresse, le mien et le tien, et il les a ravagés. Allez ! Descends vers le nord ! N'aie pas peur ! Il est en ce moment ici aux prises avec moi : il n'y a donc personne qui t'attende en Égypte, et je ne lui laisserai pas le champ libre avant ton arrivée. (Tabl. Carnarvon, 18-23 – trad. pers.)

Kamose finit par atteindre Avaris, qu'il n'attaque pas. Les opérations reprennent avec Ahmosis, son successeur, qui prend et détruit la capitale hyksos, puis il pousse jusqu'aux abords du Liban. Sur le site d'Avaris, Ahmosis refonde un palais, qui sera décoré dans un style minoen, à une époque qui précède les plus anciens témoignages de cet art sur le sol crétois ou grec. Les opérations militaires, jusqu'à la prise de Sharouhen, à l'entrée de la Palestine, ont dû s'étendre sur une trentaine d'années.

Il reste difficile de faire un bilan équilibré de l'activité des Hyksos et de leur relation avec les Thébains. Les Hyksos ne se considéraient pas comme faisant partie de la population égyptienne. C'est ainsi qu'ils ont conservé leur titre de *hꜥꜣ-ḥꜣs.wt* (*hêqa-khasout*), plutôt que d'adopter le titre traditionnel de roi d'Égypte. Ils ont aussi gardé leurs noms étrangers et n'ont pas produit de statuaire propre, se contentant d'usurper et de réutiliser des productions plus anciennes. Ils introduisirent en Égypte le cheval et le char de guerre, qui connaîtront un grand succès dans les guerres des XVIII^e et XIX^e dynasties. Les relations entre Apophis et Thèbes, présentées de manière conflictuelle dans les sources plus tardives de la XVIII^e dynastie, n'étaient peut-être pas si mauvaises, du moins au début du règne, comme le suggère un lien matrimonial entre Apophis et Amenhotep I^{er}.

La guerre qui éclate à la fin du règne d'Apophis sera présentée dans l'historiographie thoutmoside comme une entreprise de libération « nationale », ce qui est assurément une réécriture de l'histoire. Le titre de prince des pays étrangers (*hꜥꜣ-ḥꜣsw.t*), qu'on a longtemps cru une marque de dérision donnée par les Égyptiens, apparaît en fait dans la titulature d'un roi hyksos. La reine Hatchepsout mit une insistance particulière à dépeindre les Hyksos comme illégitimes. Du reste, la campagne de Thoutmosis I^{er} en Mitanni fut présentée comme des représailles à la présence des Hyksos en Égypte. Thoutmosis III recourra à la même rhétorique pour légitimer son action au Proche-Orient.

Dans la tradition tardive, chez les interprètes chrétiens de Manéthon (Théophile d'Antioche, Eusèbe, Africanos), l'histoire des Hyksos se mêla à l'histoire biblique. D'après l'historien de l'époque lagide, sous le règne d'un roi Toutimaïos, une calamité s'abattit sur l'Égypte, qui culmina avec la domination d'un peuple venu de l'est, les Hyksos. Leur roi fonda Avaris, une ville consacrée à Typhon (Seth). Ils furent chassés par les Thébains après plusieurs siècles de domination sauvage et impie, s'établirent en Judée et fondèrent Jérusalem. Une telle tradition est le résultat de strates diverses qui se sont amalgamées dans un seul récit mythique. Bien plus tard, la région d'Avaris et le dieu Seth retrouveront un nouveau lustre avec l'avènement de la XIX^e dynastie, qui y avait ses origines familiales.

À l'époque hyksos se mettent en place les éléments qui conduiront à la démonisation de Seth. Tout d'abord, ce dieu sera progressivement assimilé à Baâl en raison de caractères communs, comme la maîtrise de l'orage. Il devient alors une divinité symbolisant l'étranger. Parallèlement, l'importance de l'âne dans la culture levantine fait évoluer l'iconographie de Seth. À la Basse Époque, quand l'occupant étranger sera exécré par les « nationalistes » égyptiens, Seth deviendra l'incarnation du mal absolu.

La mention dans la tradition de l'adoration unique de Seth, au détriment des autres dieux, dont on a un premier développement dans la *Querelle d'Apophis et Seqenenrê*, jointe à la mention d'une épidémie, va introduire dans la geste des Hyksos l'épisode amarnien. La figure de Moïse, où se mêlent des traits d'Akhénaton, réapparaît dans une seconde version de Manéthon, transmise par Flavius Josèphe, qui la jugeait erronée, et qui reflète très certainement une tradition hostile aux Juifs. Moïse y est associé à l'expulsion des Hyksos hors d'Égypte après treize années de malheur où, sur son ordre, les villes furent brûlées, les temples pillés, les statues divines brisées et les animaux sacrés égorgés.

Chapitre 7.

Le Nouvel Empire (1550-1069)

Pour l'historiographie, le Nouvel Empire s'ouvre traditionnellement avec le règne d'Achmôsis. C'est une des périodes les mieux connues de l'histoire de l'Égypte en raison de la richesse de la documentation, tant écrite qu'archéologique, même si d'importantes zones d'ombre subsistent sur tout ce qui sort du champ de la culture de l'élite ou des infrastructures directement liées à la vie des élites (Deir el-Médineh, Amarna).

La chronologie absolue reste malgré tout un problème. On ne dispose toujours pas de suffisamment de synchronismes avec d'autres civilisations contemporaines. Il n'y a que peu d'événements météorologiques réellement exploitables, qu'ils soient cosmiques (éclipses, lever héliaque de Sothis) ou cataclysmiques (éruption de Santorin ?). Les incertitudes qui pèsent sur la longueur de l'épisode amarnien ont une implication directe sur la durée du règne d'Horemheb. Le *Canon royal de Turin* reste une source irremplaçable, mais son état très fragmentaire pour certaines périodes en rend l'interprétation difficile.

Le Nouvel Empire est la seule période que l'on peut véritablement qualifier d'impériale. L'Égypte sort en effet largement de ses frontières. Du côté du Levant, se met en place une administration spécifique, même si les territoires occupés ne sont pas traités comme les provinces égyptiennes. En Nubie, la volonté d'égyptianisation fut plus poussée, comme le montre l'édification des grands temples nubiens voués à la gloire personnelle de Pharaon, dont l'équivalent n'existe pas en Palestine.

À partir de la XIX^e dynastie, le Delta connaît une importance politique grandissante, définitivement consacrée par l'établissement d'une nouvelle capitale à Pi-Ramsès, pratiquement sur le site de l'ancienne Avaris. Ce déplacement géostratégique, qui marque aussi l'ouverture de l'Égypte sur le monde méditerranéen, sera définitif. Avec Memphis, idéalement située à la jonction des Deux-Terres, et dont l'importance économique et militaire ne se démentira pas, le Delta sera le centre de gravité politique jusqu'à la fin de l'Antiquité. Thèbes – et dans une moindre mesure Abydos – resteront les références religieuses du pouvoir.

Le Nouvel Empire est aussi une période de forte internationalisation. Amenées par les conquêtes, mais aussi attirées par la prospérité du pays, des populations venues de Nubie et du Proche-Orient affluent en Égypte. Certains nouveaux venus occuperont des postes importants dans l'administration, comme Aperel, vizir sous Amenhotep III, et Akhénaton, ou encore le chancelier

Bay, à la fin de la XIX^e dynastie, qui fut peut-être à deux doigts de monter sur le trône avant d'être brutalement disgracié.

L'influence asiatique se fait sentir dans l'art et dans la religion : le panthéon égyptien s'ouvre à des divinités de la côte levantine dont les plus connues sont Baâl, Astarté et Réchep. Le Proche-Orient forme aussi un nouvel horizon imaginaire, largement exploré dans la littérature de fiction : le *Conte des deux frères*, le *Prince prédestiné*, la *Prise de Joppé*, ou encore le *Voyage d'Ounamon*, rédigé un peu plus tard, à la XXI^e dynastie, en sont les illustrations les plus remarquables. Par contraste, on notera l'absence de récit prenant la Nubie pour cadre. L'attrait culturel que devaient exercer les cultures du Levant se trahit encore dans les nombreux emprunts lexicaux au vocabulaire sémitique, qui viennent aussi parfois pimenter les écrits ayant des prétentions littéraires.

L'Égypte devient un acteur majeur des relations internationales, nettement orientées vers les empires proche-orientaux ; ces relations seront tantôt pacifiques, empruntant la voie diplomatique et parfois jalonnées de mariages d'État, tantôt conflictuelles. L'une des conséquences directes des campagnes militaires et des tributs versés par les États vassaux, renforcée par les apports du commerce, sera un afflux sans précédent de richesses. Leur accumulation dans les temples amènera à terme un déséquilibre dont le pouvoir central aura à souffrir.

Le Nouvel Empire verra aussi – c'est un des effets du point précédent – une importance croissante de l'armée, qui se professionnalise. C'est une tendance très lourde, qui se renforcera jusqu'à la fin de la période pharaonique. Après tout, le Nouvel Empire lui-même est le produit d'une guerre de libération. Les rois se présenteront volontiers à la tête de leur armée : Kamose, Ahmosis, Thoutmosis I^{er}, Thoutmosis III, Horemheb, Séthi I^{er}, Ramsès II et Ramsès III sont les plus connus. Du reste, des pharaons seront directement issus de l'armée : c'est le cas d'Horemheb, de Ramsès I^{er}, de Séthi I^{er} et Ramsès II, ou encore de Sethnakht et Ramsès III. Les généraux prennent de l'importance dans le gouvernement. À la fin du Nouvel Empire (et au cours de la Troisième Période intermédiaire), ils ajoutent souvent à leurs titres militaires des fonctions sacerdotales, comme celle de grand-prêtre d'Amon-Rê, ce qui leur assure de puissants moyens financiers. La professionnalisation de l'armée amène un fort recrutement de mercenaires. Des Nubiens, des Libyens, des guerriers venus de tous les coins du Proche-Orient : le mouvement ne s'arrêtera plus. Plus tard viendront les Cariens, les Phéniciens et les Grecs. Le type du conducteur de char devient un thème littéraire, exploité par exemple dans le *Prince prédestiné* ; il contrebalance dans la culture de l'élite le type du scribe, prôné dans les écrits scolaires où le métier de soldat est régulièrement dénigré, y compris la fonction d'officier.

Dans l'histoire de l'idéologie pharaonique, il y a une différence radicale entre le Nouvel Empire et ce qui l'a précédé. Jusqu'au Moyen Empire, le démiurge met le monde en place une fois pour toutes. La décrépitude du monde doit alors être gérée, sans que la divinité n'intervienne dans les affaires humaines. L'appel au démiurge qui figure dans les *Lamentations d'Ipouwer* en est une puissante illustration :

Pourquoi cherche-t-il à façonner l'humanité alors que le timide n'a pas été distingué du téméraire ? <Il> devrait venir apporter de la fraîcheur sur ce qui est brûlant. On dit : « C'est le pasteur de tous, il n'y a pas de mal dans son cœur. » Mais son cheptel est déficient, bien qu'il ait passé la journée à s'en occuper <dans> le feu de son cœur. Ah, puisse-t-il percer leur caractère à la première génération, alors il frappera le mal et il étendra le bras contre eux, il détruira leur semence et leur descendance. Le désir de mettre au monde est plus fort que cela, mais la tristesse est advenue et la misère est partout. C'est ainsi ; cela ne passe pas bien que les dieux soient au milieu. (...) Celui qui devrait repousser le mal est celui qui le fait advenir. Il n'y a pas (ou plus) de pilote en fonction. Où est-il donc aujourd'hui ? Est-il par hasard endormi ? D'ailleurs, on ne voit pas sa puissance. (XII, 3-6 – trad. pers.)

Au Nouvel Empire, la divinité se met à intervenir dans la création. On en a de multiples exemples jusque dans les affaires de l'État. Le dieu se manifeste directement par le biais de l'oracle, une technique qui atteindra un point culminant au tournant des XX^e et XXI^e dynasties. Mais le dieu d'empire peut encore prendre une part active, comme on le voit dans les scènes de théogamie ou encore, de manière très réaliste, dans l'intervention décisive d'Amon sur le champ de bataille de Qadech aux côtés de Ramsès II en détresse. Pour reprendre les termes de l'égyptologue Jan Assmann, l'Égypte adopte alors une théologie du vouloir qui contraste avec la cosmologie et l'anthropologie négatives des époques qui ont précédé. Plusieurs pharaons d'origine non royale chercheront à se légitimer en mettant en avant la prédilection du dieu, qui les a choisis parmi des millions, pour reprendre la phraséologie consacrée.

1. LA XVIII^e DYNASTIE (1550-1295)

Avec la prise de Sharouhen, Ahmosis (1550-1525) s'était posé comme le véritable fondateur de la XVIII^e dynastie, et donc du Nouvel Empire. Dans une stèle fameuse, il rendit hommage à sa mère, Ahhotep, pour le rôle qu'elle avait joué dans la libération du pays et le gouvernement de l'État :

L'experte, celle qui a protégé l'Égypte, car elle s'est préoccupée de ses soldats, elle les a protégés, elle a rameuté ceux qui s'étaient éloignés, et elle a rassemblé ceux qui avaient fait défection, elle a pacifié la Haute-Égypte en chassant les rebelles. (*Urk. IV, 21* – trad. pers.)

Le temple d'Amon-Rê à Karnak devint dans ce cadre le lieu national des célébrations de la puissance égyptienne et de la consécration de l'idéologie. Le roi y fit dresser une stèle contenant un hymne à sa gloire où ses qualités de guerrier et d'administrateur avisé étaient célébrées. Son action était comparée à celle des dieux, dont il avait reçu l'héritage sur terre. Les qualités solaires du roi étaient mises en avant sur un ton qui annonce de très loin les hymnes d'Akhénaton :

On le recherche des yeux comme Rê lorsqu'il se lève, comme l'éclat du disque solaire, comme Khépri quand il paraît. Ses rayons lumineux sont sur les visages comme Atoum à l'orient du ciel. Les autruches dansent dans les vallées comme lorsque Shou brille au milieu du jour, quand tous les reptiles sont réchauffés. (*Urk. IV, 19* – trad. pers.)

L'hymne se conclut par une invitation à adorer et à servir le roi, reprenant des idées déjà exprimées dans l'*Enseignement loyaliste* :

Voyez, c'est un dieu sur terre. Donnez-lui l'adoration comme à Rê ; adorez-le comme Iah, le roi de Haute et de Basse-Égypte Neb-pehtj-Rê, qu'il vive à jamais, celui qui a soumis tous les pays étrangers. (*Urk. IV, 20* – trad. pers.)

De l'an 22 d'Ahmosis date sans doute la célèbre stèle dite de la Tempête, retrouvée dans les fondations du troisième pylône du temple de Karnak, où le roi raconte les mesures qu'il dut prendre après une catastrophe météorologique majeure qui causa des dégâts importants dans la région thébaine. La nature de l'événement lui-même reste inconnue. Certains ont voulu y voir des manifestations de l'éruption de Santorin, dont la date approximative est fixée autour de 1500 avant J.-C., mais cela reste une hypothèse parmi d'autres, qui soulève finalement plus de questions qu'elle n'apporte de réponse.

Ahmosis est aussi connu pour l'acte de donation qu'il fit en faveur de sa sœur-épouse, Ahmose-Néfertari, dont on a conservé le texte sur une stèle, également retrouvée dans les fondations du troisième pylône. Par cet acte, le roi achetait au bénéfice de sa femme et de ses descendants la fonction de second prophète d'Amon. Un tel geste souligne au reste le rôle important des femmes sous la XVIII^e dynastie.

En politique étrangère, les femmes de la famille royale jouissaient d'un statut particulier ; il existait apparemment une exclusivité interdisant aux filles de Pharaon d'épouser quiconque n'étant pas de sang royal, si l'on en juge par la réponse que fit Amenhotep III au roi de Babylone, qui demandait une fille d'Égypte en mariage. Et pourtant, il y eut des exceptions, à commencer par Amenhotep III lui-même, dont l'épouse Tiy n'était sûrement pas de sang royal. Quoi qu'il en soit, les épouses royales ont parfois été très actives dans la politique de la XVIII^e dynastie, notamment dans les moments de régence. Dans l'Histoire, cela a souvent été la chance des familles régnantes de trouver une femme énergique ayant le sens politique dans ces moments de grande fragilité que sont les minorités royales : il suffit de penser aux rôles joués en France par une Blanche de Castille, une Catherine de Médicis ou une Anne d'Autriche dans des circonstances similaires.

L'activité des reines débordait parfois largement le cadre d'une régence ainsi que l'atteste l'influence exercée par les reines Tiy sous Amenhotep III, et Néfertiti sous Akhénaton. Les épouses royales se sont souvent vu conférer le titre nouveau d'épouse du dieu (ou divine adoratrice), ce qui leur donnait une marge de manœuvre importante, notamment en raison des moyens économiques que cette fonction procurait. La première à recevoir ce titre fut Ahmose-Néfertari, l'épouse d'Ahmosis, qui avait déjà reçu le bénéfice de la seconde prêtrise d'Amon-Rê de Karnak. On verra plus loin le développement considérable de la fonction de divine adoratrice – et ses développements politiques – sous les dynasties libyennes et aux époques éthiopienne et saïte.

Amenhotep I^{er}, la figure fondatrice

Amenhotep I^{er} succéda à Ahmosis. Il prétendait se rattacher aux rois de la XI^e et du début de la XII^e dynastie, voulant sans doute suggérer que la lignée thébaine remontait directement à la fin de la Première Période intermédiaire. Il déploya une importante activité à Karnak, où il s'inspira du style de Sésostri I^{er} ; c'est encore dans le Moyen Empire qu'il chercha ses modèles et ses références pour dresser les calendriers de fêtes.

Sous le règne de ce roi, on enregistre plusieurs activités importantes liées aux choses de l'esprit : de son règne date le papyrus Ebers, le plus grand papyrus médical qui a été conservé, ainsi que la première mise par écrit du *Livre de l'Amdouat*, un guide de l'au-delà à l'usage du roi défunt. Le papyrus Ebers est aussi connu pour le calendrier des fêtes figurant au verso, où il est précisé que le lever héliaque de Sothis tomba cette année-là (l'an 9 du roi) le 9^e jour du 3^e mois de la saison Shémou.

De ce souverain qui fera l'objet d'un culte soutenu, au côté de sa mère, durant tout le Nouvel Empire, il est piquant de constater qu'on ne connaît toujours pas l'emplacement du tombeau. L'époque vit un changement important dans les modes de sépulture. Les rois du Nouvel Empire décidèrent de se faire enterrer dans un endroit réservé, au cœur de la montagne, la Vallée des Rois, dans des tombes dont l'accès était caché et gardé. En revanche, le culte du roi défunt était célébré dans des temples bien visibles, aménagés en lisière des zones cultivées, devant la chaîne montagneuse. Cette répartition n'est pas vraiment neuve, puisqu'elle était déjà présente dans le dispositif de l'époque protodynastique. Ces temples funéraires, ou plutôt les « temples de millions d'années », comme les appellent les Égyptiens, avaient pour fin de servir la fusion du roi mort avec une forme particulière d'Amon. En somme, ces temples étaient des sanctuaires d'Amon dans lesquels une forme spécifique du roi élisait résidence. Aussi les temples funéraires étaient-ils visités par Amon de Karnak une fois par an pendant la Fête de la Vallée, lors d'une grande procession. C'étaient parfois aussi des centres administratifs et économiques importants. Le cas est bien connu pour le Ramesseum, temple funéraire de Ramsès II. Plus tard, le temple funéraire de Ramsès III, situé un peu plus au sud, à Médinet Habou, prendra le relai ; il adoptera la configuration d'une place forte avec des systèmes défensifs importants, qui se révéleront utiles à la fin du Nouvel Empire et lors de la Troisième Période intermédiaire.

Dans la réception locale thébaine, Amenhotep I^{er} apparaît comme le vrai fondateur de la dynastie : il fut divinisé aux côtés de sa mère Ahmose-Néfertari et servit à ce titre de patron à la communauté des ouvriers de Deir el-Médineh, qui recouraient régulièrement à lui pour des consultations oraculaires. Il est probablement à l'origine de la fondation de ce village en charge de l'installation et de la décoration des tombes royales, même si le plus ancien roi mentionné est son successeur, Thoutmosis I^{er}.

On a conservé une stèle d'un certain Karès, datant de l'an 10 du roi, où sont célébrées les qualités du personnage et sa fidélité envers la reine-mère. Une très large partie du texte reprend quasi mot pour mot, à quelques adaptations près, la phraséologie de la stèle abyénienne de Mentouhotep (voir chapitre 5), dont la rédaction remonte à Sésostri I^{er}, à la XII^e dynastie, près de 500 ans plus tôt ! C'est que la réception et l'adaptation de modèles anciens n'étaient pas que l'affaire des rois. Les réutilisations de textes anciens sont autant de témoignages d'une filiation idéologique qui s'exprime par-delà les siècles par des références à un passé déjà lointain, jugé glorieux, donc légitimant.

Thoutmosis I^{er}, le fondateur de l'empire

Le règne de son successeur, Thoutmosis I^{er}, dont on a vu plus haut la proclamation de la titulature (voir chapitre 1), n'excéda pas une douzaine d'années. Son ascendance, non royale, reste à ce jour inconnue. Son épouse toutefois pourrait être liée aux Ahmosides, si elle est bien une sœur d'Amenhotep I^{er}. Ce roi eut deux enfants de deux épouses différentes, Hatchepsout et Thoutmosis II.

Sur le plan idéologique, le plateau de Gizeh devient un haut lieu de pèlerinage. Les tombes de Chéops et Chéphren sont régulièrement visitées, ainsi que le Sphinx, qui est réinterprété comme une forme d'Harmachis, c'est-à-dire d'Horus de l'horizon.

Thoutmosis I^{er} entreprit des campagnes militaires qui le menèrent loin vers le sud, en Nubie, jusqu'à la quatrième cataracte, où il mit fin au royaume de Kerma. Il poussa également en direction du nord-est vers la Syrie. Il fut ainsi le premier à atteindre l'Euphrate, « le fleuve qui coule à l'envers », comme l'appelaient les Égyptiens, qui avaient été frappés par son orientation, inverse par rapport au Nil. Par l'ampleur de ses activités, Thoutmosis I^{er} est le véritable créateur de l'Empire égyptien. Il fit en sorte, comme il l'a proclamé, « que l'Égypte soit à la tête et que tous les pays soient ses esclaves ». La stèle de Tombos, à hauteur de la troisième cataracte, est un bel exemple de panégyrique à la gloire du roi soldat :

(...) bastion de son armée tout entière, qui se heurte à l'ensemble des Neuf Arcs comme une jeune panthère dans un troupeau au calme que la puissance de Sa Majesté a aveuglé, qui a transporté les limites du pays sur ses fondations, qui en a foulé les extrémités à la force de son bras vainqueur en recherchant le combat sans trouver quelqu'un qui se heurterait à lui, qui a ouvert des vallées que les ancêtres ignoraient, que n'avaient pas vues ceux qui ont porté la double couronne ; sa frontière sud atteint le sommet de la terre, sa frontière nord va jusqu'à cette eau qui rebrousse chemin, coulant vers le sud (l'Euphrate). Quelque chose de pareil ne s'est jamais produit pour aucun roi (...) ; cela n'avait pas été vu dans les annales des ancêtres depuis les Compagnons d'Horus. (*Urk. IV*, 85-86 – trad. pers.)

Les campagnes du roi sont connues par les récits qu'en firent des soldats qui y prirent part. Un certain Ahmosis, originaire d'el-Kab, participa aux opérations militaires de quatre rois, Seqenenrê, Ahmosis, Amenhotep I^{er} et Thoutmosis I^{er}. Ayant débuté comme simple soldat, il fut promu amiral de la flotte et chef de l'armée, ce qui lui conféra un grand prestige dans sa ville natale.

Thoutmosis I^{er} songe également à doter les principaux temples de nouvelles constructions et fondations. Comme le montre une inscription d'Abydos, il s'agit d'un échange de bons procédés : le roi honore le dieu, et en retour les desservants du culte rendent hommage au roi.

Prononcez mon nom ! Commémorez ma titulature ! Rendez hommage à mon image et des louanges à ma statue ! Mettez mon nom dans la bouche de vos serviteurs et mon souvenir chez vos enfants car je suis un roi excellent pour ce qu'il a fait, un vaillant unique dont on commémorera le nom à proportion de ce que j'ai fait dans ce pays, comme vous le reconnaîtrez ! Il n'y a rien de mensonger devant vous ; il n'y a là aucune exagération ! (*Urk. IV, 101 – trad. pers.*)

Thoutmosis II, ou la consolidation des acquis

Thoutmosis II succéda à Thoutmosis I^{er} pour un règne également assez bref (moins de quinze ans), au cours duquel il eut à réprimer une révolte en Nubie. Le roi ne participa pas directement aux opérations, qui furent en réalité davantage une expédition punitive qu'une campagne militaire. L'inscription commémorative gravée à hauteur d'Assouan montre le caractère impitoyable de la répression :

Alors cette expédition de Sa Majesté anéantit ces habitants du désert, ne laissant aucun survivant mâle ainsi que l'avait ordonné Sa Majesté, à l'exception d'un rejeton du prince de Kouch, la vile. Il fut ramené comme prisonnier avec ses gens là où était Sa Majesté et il fut jeté aux pieds du dieu parfait. Alors Sa Majesté apparut sur l'estrade quand furent entraînés les prisonniers ramenés par cette expédition pour Sa Majesté. Cette région fut réduite en servitude de Sa Majesté conformément à sa condition d'autrefois. (*Urk. IV, 140 – trad. pers.*)

Hatchepsout : une femme à la tête de l'Égypte

À sa mort, sa demi-sœur et épouse, Hatchepsout – elle était probablement l'aînée –, prit facilement l'ascendant sur son neveu, le jeune Thoutmosis III. Elle assura dans un premier temps la régence pour ce dernier, avant de prendre pour son propre compte les insignes royaux. Comme le dit le texte d'Inéni, un contemporain :

Son fils (celui de Thoutmosis II) était à sa place en tant que roi du Double-Pays ; il avait pris le pouvoir sur le trône de celui qui l'avait enfanté. Sa sœur, l'épouse du dieu, Hatchepsout, dirigeait les affaires du pays ; le Double-Pays s'en remettait à ses conseils, on travaillait pour elle. (*Urk. IV, 59-60 – trad. pers.*)

La nouvelle reine avait un problème évident de légitimité, qu'elle s'employa à résoudre. Prenant sans doute exemple sur ses prédécesseurs Ahhotep et Ahmose-Néfertari, elle capitalisa sur son titre d'épouse du dieu. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'elle descendait de cette illustre lignée, contrairement à Thoutmosis III. En revanche, en tant qu'aspirante-roi, son seul modèle était Sobeknéferou, qui avait clos la XII^e dynastie (voir chapitre 5). Elle va conférer ainsi un aspect divin à sa naissance, qu'elle mit en scène de manière magistrale dans son temple de Deir el-Bahari, renouant avec une tradition remontant à Sésostriis III, au Moyen Empire. Elle y fait raconter comment Amon-Rê lui-même l'enfanta après avoir pris l'apparence du roi son père auprès de sa mère :

Il (Amon-Rê) se transforma en la personne de son époux, le roi de Haute et de Basse-Égypte Âa-Kheper-Ka-Rê. Ils la trouvèrent reposant dans la pièce parfaite de son palais. Elle se réveilla à l'odeur du dieu et sourit à Sa Majesté. Il s'approcha d'elle sur-le-champ. Il s'introduisit en elle, mit son cœur en elle, il se fit voir d'elle en son image de dieu après qu'il fut venu au-devant d'elle. Elle fut réjouie à la vue de sa perfection ; son amour pénétra ses membres. (...)

(Discours de la reine) « Tu as complété Ma Majesté de ton éclat, ta semence est à travers tous mes membres », après que la Majesté de ce dieu avait fait tout ce qu'il désirait avec elle.

(Discours d'Amon-Rê) « Khénémet-Amon Hatchepsout est le nom de cette fille que j'ai implantée en ton sein (...), elle exercera cette royauté excellente sur la terre entière. » (*Urk. IV, 220-221 – trad. pers.*)

Elle s'appuya également sur une manifestation miraculeuse d'Amon, qui légittima sa prise de pouvoir par une élection divine. Elle multiplia les stratégies en se présentant comme déjà choisie par son père, Thoutmosis I^{er}, court-circuitant au passage son époux, Thoutmosis II. Selon le récit qu'elle imagine, c'est Thoutmosis I^{er} qui la présenta à la cour dans un discours qui mêlait des propos du discours loyaliste du Moyen Empire et la phraséologie des formules d'exécration, comme on en trouve dans les tombes :

C'est elle qui vous conduira ; écoutez sa parole, rassemblez-vous sous son commandement ; celui qui l'honorera, celui-là vivra ; celui qui dira du mal au loin de Sa Majesté, celui-là mourra ! (*Urk. IV, 257 – trad. pers.*)

Dans le célèbre texte du Spéos Artémidos, temple rupestre non loin de Beni Hassan, elle se présenta même comme celle qui avait mis fin à l'épisode hyksos, ce qui est pour le moins exagéré. En réalité, la reine s'était occupée de restaurer des monuments qui avaient été saccagés, ou peut-être plus simplement négligés, par les Hyksos :

C'est par ma réflexion que j'ai fait cela sans jamais m'endormir d'indolence, car j'ai reconstitué ce qui avait été détruit. J'ai renoué ce qui avait été démembré auparavant quand les Asiatiques étaient au milieu de la Basse-Égypte, à Avaris, et que des vagabonds étaient au milieu d'eux occupés à détruire ce qui avait été réalisé. C'est sans Rê qu'ils gouvernaient ; il (Rê) ne fit plus aucun décret divin jusqu'au règne de Ma Majesté, qui est maintenant établie sur les trônes de Rê. (col. 35-39 – trad. pers.)

Dans les scènes figurées, on remarque une hésitation entre représentation féminine et masculine avant l'adoption définitive d'une apparence masculine. De même, les textes officiels se réfèrent à la reine tantôt au féminin, tantôt au masculin. Le texte de la théogamie dont on vient de présenter un extrait va jusqu'à combiner le mot « fille », féminin, avec un démonstratif masculin ! La pression du modèle idéologique, qui n'admettait que des mâles sur le trône de Rê, devait ici négocier avec la réalité biologique.

La reine développa un lien étroit avec quelques très hauts fonctionnaires, dont son intendant et architecte Senmout est le plus connu. Ceux-ci témoignèrent en retour de leur loyalisme en installant une représentation de la reine dans leur tombe, comme intermédiaire entre eux-mêmes et les dieux, ce qui est une innovation. Un passage de l'inscription d'Inéni est révélateur à cet égard :

(...) celle dont la parole apaise des Deux-Rives. Sa Majesté m'a loué, elle s'est éprise de moi parce qu'elle avait appris à connaître mon excellence au palais ; elle m'a enrichi en toute chose, elle m'a rendu grand, elle a rempli mon domaine d'argent et d'or et de toutes choses excellentes provenant du palais royal. Jamais je n'ai dit « Hélas ! » pour quoi que ce soit. (*Urk. IV, 60-61* – trad. pers.)

De manière anecdotique, on a retrouvé non loin de son temple funéraire un dessin rupestre à caractère obscène où d'aucuns ont voulu voir la reine représentée avec son ministre Senmout, qui devait passer aux yeux de certains comme son âme damnée.

L'activité de bâtisseur d'Hatchepsout est impressionnante. On retiendra des aménagements importants dans le temple d'Amon-Rê à Karnak : le huitième pylône, qui inaugure l'ouverture de l'axe nord-sud vers le temple de Mout, les salles autour du sanctuaire de la barque, et bien sûr la Chapelle Rouge, dont l'emplacement initial fait encore l'objet de discussions. Son monument le plus célèbre reste cependant son temple funéraire à Deir el-Bahari, dans le cirque naturel formé par la montagne, à côté de celui de Mentouhotep II. C'est dans cet écrin de pierre qu'elle fit représenter la fameuse expédition de Pount qui ramena, entre autres merveilles, des arbres à encens.

La postérité immédiate l'a jugée sévèrement. Son nom fut omis des listes royales confectionnées à la XIX^e dynastie. Pourtant, ses relations avec Thoutmosis III ne semblent pas avoir été conflictuelles. Ce n'est qu'à la fin de son propre règne que son neveu la discrédita, longtemps après sa mort.

Thoutmosis III, roi conquérant

Le règne de Thoutmosis III s'étend sur cinquante-quatre ans. Si son règne commença officiellement au décès de son père Thoutmosis II, le roi ne prit effectivement les rênes seul qu'à partir de l'an 20 ou 21, ce qui correspond sans doute au décès d'Hatchepsout. Dans une longue inscription placée dans le temple d'Amon-Rê à Karnak (*Texte de la jeunesse*), il chercha à asseoir sa légitimité en insistant sur le lien personnel profond entre lui-même et le dieu. Il expliqua que ses droits au trône résultaient d'une prédilection du dieu, manifestée lors d'une apparition, alors qu'il était encore dans le nid, c'est-à-dire avant qu'Hatchepsout ne prît le pouvoir. En dépit de quelques lacunes, ce texte, dont voici quelques extraits, est finement rédigé, se faisant parfois l'écho de textes littéraires classiques comme le *Conte de Sinouhé* ou le *Conte du naufragé*, ce qui montre à la fois la culture de l'entourage royal et le lien qu'on entendait rétablir avec une période jugée prestigieuse.

Je suis son fils (le fils d'Amon-Rê) ; il m'a ordonné d'être sur son trône alors que j'étais encore dans le nid, car il m'avait conçu dans l'équité de son cœur (...) – il n'y a pas de mensonge, il n'y a pas de vantardise là-dedans – alors que Ma Majesté n'était qu'un enfant, que je n'étais qu'un nourrisson dans son temple et que ne s'était pas encore produite mon initiation en tant que prophète. (...) Il (Amon-Rê) se mit à parcourir l'ouadjet des deux côtés (...) cherchant partout Ma Majesté ; au moment où il me reconnut, il fit halte [...] je me mis sur le ventre en sa présence, je m'allongeai sur le sol, je me courbai devant lui. Il me plaça devant Sa Majesté si bien que je me retrouvai à l'emplacement du maître. C'est alors qu'il se mit à faire des prodiges en ma faveur. (*Urk. IV, 157-159* – trad. pers.)

Le roi fut rapidement absorbé par des activités militaires en Palestine, où il dut faire face, frontalement ou par petits États interposés, à la puissance grandissante du Mitanni, ce qui occupera la plupart des rois de la XVIII^e dynastie. La plus célèbre campagne fut la première, qui vit la prise de Megiddo. Elle fut très largement exploitée par la propagande égyptienne : on y mettait en scène la ruse du roi pour surprendre l'ennemi à la sortie d'un itinéraire impliquant une grande prise de risque, le choc de la bataille, et la fuite honteuse des chefs palestiniens, hissés dans des paniers le long de la muraille de la ville. Thoutmosis III atteignit comme son aïeul le point le plus septentrional de l'expansion égyptienne lors de sa huitième campagne. La Palestine et le Liban devinrent un inépuisable réservoir de richesses. Dans le sud, le roi paracheva la conquête du royaume de Kerma en Nubie, où l'Égypte s'implanta de manière durable.

Fidèle à l'esprit de sa lignée, le roi aimait à exhiber ses prouesses physiques. Il fit célébrer la chasse à l'éléphant qu'il mena sur le chemin du retour de la huitième campagne, à Ny, en Syrie. L'épisode est raconté par un officier supérieur, Amenemheb, qui saisit l'occasion de montrer son propre courage et sa force physique, s'exposant pour sauver le roi. L'époque favorisait ce genre

d'exhibitions, où de simples soldats pouvaient rapidement gravir les échelons grâce à leur bravoure personnelle.

Alors ce grand éléphant entreprit de combattre face à Sa Majesté. Mais c'est moi qui lui coupai la trompe à la face de Sa Majesté alors qu'il était encore vivant et que j'étais moi-même dans l'eau entre deux pierres. (...) ensuite, le prince de Qadach laissa sortir une cavale qui galopait à toute allure. Elle fonça à l'intérieur de l'armée, mais je lui courus après, à pied, avec ma hache. Je lui ouvris le ventre et lui coupai la queue. (*Urk. IV, 893-894 – trad. pers.*)

Les égyptologues ont beaucoup glosé sur la vindicte du roi envers sa tante Hatchepsout. Il y eut de fait une campagne de persécution, qui vit le nom de la reine martelé et remplacé par celui du roi, de Thoutmosis I^{er} ou de Thoutmosis II. Cette phase n'intervint toutefois que très tard dans le règne. Aussi l'idée d'une vengeance pure et simple, trente ans après les faits, n'est-elle pas plausible. Le plus vraisemblable est que l'action du roi fut dictée par le souci d'assurer sa succession vers Amenhotep II, lequel se trouva d'ailleurs associé au pouvoir pendant les dernières années du règne. Il n'est pas impossible non plus que des représentants de la lignée d'Hatchepsout aient dû être écartés. De manière significative, Amenhotep II minimisera à son tour le rôle politique des femmes dans la famille royale.

Thoutmosis III est encore connu pour son infatigable activité de bâtisseur. À Karnak, en plus des sixième et septième pylônes, il fit édifier à l'arrière du temple un complexe architectural, appelé Akhmenou, consacré à son culte et à sa régénérescence. C'est dans cet espace qu'il fit aménager le Jardin botanique, qui poursuit à sa manière l'ancienne tradition de la Chambre des saisons de Niouserrê, à l'Ancien Empire (voir chapitre 3) : la représentation de toutes les espèces connues, même les plus fantastiques, voire monstrueuses, était une manière d'affirmer la domination de Pharaon sur le monde. Cette politique d'embellissement et d'agrandissement du temple était loin d'être désintéressée ; elle servait à se concilier le clergé tout en manifestant la toute-puissance politique et militaire du roi.

Cette époque nous a conservé une copie de deux textes exceptionnels portant sur l'administration centrale : les *Devoirs du vizir* et l'*Installation du vizir*. Le premier révèle l'étendue des pouvoirs du vizir dans la gestion de l'État : outre des questions de protocole et d'accès à la personne royale, le texte traite des matières placées sous le contrôle direct du vizir, qui était compétent en matière de justice, avait la haute main sur la nomination des fonctionnaires, s'occupait de l'assignation des terres arables, de l'armée et des travaux publics. Le second écrit est d'une autre nature. Mettant en évidence les rapports entre le roi et le vizir, il prend parfois le ton d'un enseignement, en insistant sur les vertus morales qui incombent à une si haute charge.

C'est une abomination du dieu que d'être partial. Cela est un enseignement. Alors tu agiras de même. Tu recevras (litt. : verras) celui que tu connais comme celui que tu ne connais pas, celui qui est proche de ta personne comme celui qui est loin [de ta maison]. Car, vois-tu, le fonctionnaire qui agit ainsi, il ne peut que prospérer ici, dans cette fonction. N'écarte pas un plaignant avant d'avoir acquiescé à son propos. (...) Ne montre pas de la colère envers un homme injustement ; mais sois en colère à propos de ce qui mérite la colère ! Place ta crainte de telle sorte qu'on te craigne. C'est (vraiment) un fonctionnaire que le fonctionnaire qui est craint ! Car c'est la noblesse d'un fonctionnaire qui accomplit la Maât. Si quelqu'un fait montre de la crainte qu'il inspire un million de fois, il y a quelque chose en lui de faux, comme les gens l'auront perçu, si bien qu'ils ne pourront dire de lui : « C'est (vraiment) un homme ! » (*Urk. IV, 1090-1091 – trad. pers.*)

Le texte prend parfois un tour amer, qui rappelle certains passages de l'*Enseignement d'Amenmhat I^{er}*, notamment sur la solitude du pouvoir (voir chapitre 5) :

Considère bien la salle d'audience du vizir ! Sois vigilant sur tout ce qui s'y fait, car c'est une institution pour le pays tout entier. Vois-tu, le vizir, ce n'est pas quelqu'un de doux ; c'est quelqu'un d'amer quand il réplique. C'est le bronze qui protège l'or de la maison de son maître. Ce n'est pas quelqu'un qui compose avec les fonctionnaires ou les cours de justice, ni quelqu'un qui entre dans la société de qui que ce soit. (*Urk. IV, 1087 – trad. pers.*)

La réception de Thoutmosis III dans la mémoire collective fut considérable. On le retrouve dans la littérature de fiction, comme la *Prise de Joppé*, dont la composition date peut-être de Ramsès II. Des pharaons reprirent son nom dans leur titulature, comme Piankhi, pour qui Thoutmosis III fut un modèle. Des textes de propagande idéologique créeront des rois fictifs où se mélangent des morceaux de titulature de Thoutmosis III et de Ramsès II ; c'est le cas du récit de la princesse de Bakhtan, dont la composition ne peut être antérieure à la XXV^e dynastie. Dans le conte démotique de *Setné Khaemouaset*, bien des siècles plus tard, un pharaon Menkheperre, qui rappelle le nom de couronnement de Thoutmosis III, est opposé dans un duel à des sorcières nubiennes. La popularité du roi dans tout le Proche-Orient fut encore entretenue par la diffusion de milliers de scarabées à son nom, qui jouaient le rôle de médailles commémoratives.

Amenhotep II, un athlète brutal

À Thoutmosis III, succéda un autre roi guerrier. La transition est rapportée dans la longue inscription Amenemheb, où l'on découvre une nouvelle fois un écho du *Conte de Sinouhé* :

Ainsi donc le roi accomplit son temps de vie consistant en de nombreuses années parfaites faites de vaillance, de force et de triomphe, depuis l'an 1 jusqu'à l'an 54, le dernier jour du troisième mois de Péret, en la Majesté du roi de Haute et Basse-Égypte, Men-Kheper-Ré, juste de voix. *Il s'éleva au ciel pour s'unir au disque, les chairs du dieu se confondirent à son créateur.* Et dès que la terre s'illumina au matin, apparut un disque pointant dans un ciel illuminé : le roi de Haute et de Basse-Égypte (Amenhotep II) s'était installé sur le trône de son père. (*Urk.* IV, 895-896 – trad. pers.)

Sur la grande stèle du Sphinx, où est raconté le songe prémonitoire du jeune prince le destinant à la fonction royale, se multiplient les images de force et de domination, sur l'Égypte et sur la terre entière :

Il piétine ceux de l'arc sous ses sandales ; ceux du nord sont courbés devant sa puissance ; tous les pays étrangers sont sous sa crainte. Il a lié ensemble les chefs des Neuf Arcs et les Deux-Terres sont en sa possession. Les gens sont soumis à sa terreur, tous les dieux à l'amour qu'il inspire. Celui qu'Amon lui-même a désigné comme chef de ce que l'œil entoure, de ce que le disque de Ré illumine, car il a saisi la Noire (*i. e.* l'Égypte) tout entière, la Haute et la Basse-Égypte sont sous ses conseils, tandis que la Rouge (*i. e.* les déserts) lui consacre ses tributs. Tous les pays sont sous protection et ses frontières sont au firmament du ciel. Les pays sont dans sa main comme (noués en) un seul lien. (*Urk.* IV, 1277 – trad. pers.)

Le nouveau roi aimait vanter ses exploits athlétiques. Lors d'une séance de tir à l'arc, on constata que ses flèches avaient transpercé les cibles en bronze. Le fait fut célébré par plusieurs « médias », notamment des stèles, mais aussi des scarabées retrouvés un peu partout au Levant, ce qui aurait favorisé, selon certains spécialistes, l'apparition du thème d'Achille dans l'*Iliade*. L'image du roi sportif est bien présente sur la stèle du Sphinx, où se glisse une image qui anticipe l'épisode de l'arc d'Ulysse :

Il a vaillamment accompli dix-huit années à la force de ses cuisses, il s'y connaissait dans toutes les œuvres de Montou (le dieu de la guerre), sans réplique sur le champ de bataille ; il s'y connaissait en attelage, sans équivalent dans cette innombrable armée. Il n'y en a pas un qui puisse tendre son arc ; on ne peut l'atteindre à la course. Ses bras sont forts, il ne peut se lasser quand il saisit la rame et qu'il nage à l'arrière de son Faucon comme un barreur de deux cents hommes. Quand on fait relâche, ils ne prennent généralement qu'un demi-itérou de navigation (env. 5 km), et ils sont épuisés, leurs membres sont las, ils ne peuvent plus respirer, tandis que Sa Majesté est demeurée forte avec sa rame de vingt coudées de long (env. 10 m) ; quand il a relâché, il avait accosté son Faucon, ayant pris un itérou de navigation sans s'être arrêté de souquer. (*Urk.* IV, 1279-1280 – trad. pers.)

Le roi développa le culte du Sphinx sur le plateau de Gizeh, aménageant un temple à proximité. D'une manière plus fondamentale, les rois de la XVIII^e dynastie accélérèrent le déplacement politique vers le nord. Memphis redevint le centre de décision. C'était aussi une ville multiculturelle, attirant une nombreuse population du Levant. Thèbes resta la capitale religieuse de référence. C'est là que les rois et les hauts fonctionnaires continuèrent de se faire enterrer jusqu'à la fin du Nouvel Empire.

Plusieurs indices laissent supposer qu'Amenhotep II fut un roi brutal, qui ne reculait pas devant certaines mesures exemplaires. C'est ainsi qu'à l'issue d'une campagne dans la région de Takhsy en Syrie, le roi massacra des princes levantins rebelles avec sa propre massue ; leurs corps furent accrochés à la proue du navire royal jusqu'à la ville, et suspendus la tête en bas aux murailles de Thèbes. L'une des victimes fit même le voyage jusqu'à Napata pour impressionner les Nubiens. Le sentiment du roi transparaît dans une lettre adressée au vice-roi de Nubie, Ousersatet :

Tous ceux de Takhsy, ils ne sont rien du tout ; à quoi pourraient-ils servir ? (...) Et ne montre aucune indulgence envers la Nubie. Méfie-toi de ses gens et de ses magiciens. (*Urk.* IV, 1344 – trad. pers.)

Le roi parvint vraisemblablement à un accord de paix avec le Mitanni, qui était la puissance importante de Syrie. C'est de cette époque que date probablement la *Légende d'Astarté*, conte qui pourrait bien être l'adaptation égyptienne d'un mythe du Levant.

Thoutmosis IV, roi de transition

Thoutmosis IV, dont le règne fut assez court (moins de dix ans), est connu pour la stèle du Sphinx, où il est raconté que le roi, à la fin d'une séance d'activités physiques sur le plateau de Gizeh, s'endormit à l'ombre du grand Sphinx. Il vit alors en songe le dieu Harmakhis qui lui promit la royauté s'il le dégageait du sable dans lequel il était pris :

Un jour, il arriva que le fils royal Thoutmosis alla se promener à l'heure du midi ; il s'assit à l'ombre de ce grand dieu ; le sommeil et le rêve s'emparèrent de lui au moment où le soleil était au zénith. Il trouva la majesté de ce dieu vénérable qui parlait de sa propre bouche comme un père parle à son fils : « Regarde-moi, jette un regard sur moi, ô mon fils Thoutmosis ; c'est moi, ton père, Harmachis-Khepri-Ré-Atoum. Je te donnerai ma royauté sur terre à la tête des vivants ; tu porteras la couronne blanche et la couronne rouge sur le trône de Geb, l'héritier ; le pays t'appartiendra dans sa longueur et sa largeur ainsi que tout ce qu'illumine l'œil du maître de l'univers. (...) Mon visage t'appartient, mon cœur t'appartient. (Puisque) tu es à moi, (vois) mon état est celui d'un homme dans la souffrance, tandis que mon corps tout entier est ruiné. Le sable du désert sur lequel je me dresse se rapproche de moi. Aussi me suis-je hâté de te confier la réalisation de ce qui est dans mon cœur ; car je sais que tu es mon fils, mon protecteur. Approche-toi, vois, je suis avec toi ; c'est moi qui suis ton guide. » (*Urk.* IV, 1542,11-1543,3 et 1543,6-12 – trad. Christiane Zivie-Coche)

Le roi accentua l'aspect solaire de la monarchie. Il fit également jouer des rôles aux membres féminins de la famille royale pour les identifier à des divinités, préparant ainsi le terrain pour les règnes suivants.

Sur le plan international, on assista à un renversement des alliances. Le Mitanni recherchait désormais la collaboration de l'Égypte pour faire face à un nouvel ennemi : les Hittites.

Amenhotep III, le roi-soleil

Durant le long règne d'Amenhotep III (trente-huit ans), l'Égypte fut au faîte de sa puissance. Ce fut une période de paix durant laquelle la civilisation égyptienne parvint à un degré de raffinement qui ne sera jamais plus égalé.

Les relations internationales sont assez bien connues grâce à la correspondance diplomatique qui fut retrouvée à Amarna. Ce lot de 382 tablettes, qui couvre une trentaine d'années, à cheval sur les règnes d'Amenhotep III et d'Akhénaton, forme une archive exceptionnelle. Les lettres font la distinction entre les grands rois (Assyrie, Babylonie, Égypte, Mitanni) et les autres, les rois mineurs. Si Pharaon modérait ses propos devant les autres grands rois ses frères, le ton des lettres à destination des petits princes de Palestine et de Syrie était très différent. Une grande partie de la correspondance consiste en des salutations, des demandes en mariage et des envois de cadeaux réciproques. Certaines prennent parfois un ton plus politique : on y voit les agissements tactiques des grands États pour gagner à leur cause les petits potentats locaux du Proche-Orient. Dans l'extrait reproduit ici, Akizzi, le roi de Qatna, se plaint au roi d'Égypte des manœuvres d'Aziru, seigneur d'Amourrou, et d'Aitukama, le roi hittite. Dans un style flagorneur, il renouvelle son allégeance envers l'Égypte. La phraséologie utilisée, comme dans la plupart des lettres, constitue comme un contrepoint du discours idéologique d'Ounamon dans le conte éponyme de la XXII^e dynastie (voir chapitre 8) :

Mon seigneur, je suis ton serviteur dans cette place. Je cherche les voies de mon seigneur. Je ne déserte pas mon seigneur. Depuis le temps où mes ancêtres étaient tes serviteurs, ce pays a été ton pays, Qatna a été ta ville (et) je suis à mon seigneur. (...) Mon seigneur, tout le pays a peur de tes troupes et de tes chars. Si mon seigneur veut s'emparer de ce pays pour son propre pays, alors que mon seigneur envoie cette année ses troupes et ses chars afin qu'ils puissent s'avancer ici et que tout Noukhassé appartienne à mon seigneur. (EA 55 – trad. fr. Dominique Collon et Henri Cazelles, d'après W. L. Logan)

La puissance du Mitanni continua de s'éroder face à l'Empire hittite, malgré des liens resserrés avec l'Égypte, comme en témoigne le mariage du roi avec une princesse mitanienne, largement diffusé par la publication de scarabées commémoratifs. Les contacts avec la Grèce continentale se multiplièrent ; pour la première fois, des noms de cités égéennes comme Mycènes, Phaistos, Cnossos, apparaissent sur des monuments égyptiens.

Amplifiant un mouvement déjà visible chez ses prédécesseurs, Amenhotep III axa son discours idéologique et religieux sur la symbolique solaire. L'astre lumineux faisait intimement partie de la religion d'État depuis l'Ancien Empire (voir chapitre 3), à tout le moins. Sous le règne d'Amenhotep III, les symboles solaires et les références au soleil se multiplièrent dans les textes et dans les temples. C'était notamment le cas du disque Aton, promis à un bel avenir sous son successeur. Dans le discours théologique, le roi chercha constamment à s'identifier à des divinités à forte composante solaire. Parmi les temples bâtis tout exprès en Nubie pour servir sa renommée, celui de Soleb reste le plus fameux. En revanche, il est difficile de savoir si le mouvement de déification du roi de son vivant s'étendit à l'Égypte. Plus problématique encore est sa possible identification au disque Aton sous le règne de son successeur.

Amenhotep III fut un inlassable bâtisseur. Les fêtes qui ont entouré la célébration de ses jubilés (Heb Sed) à Malkata revêtirent un éclat exceptionnel, notamment avec le creusement d'un lac artificiel. Le témoignage provenant de la tombe d'un courtisan en donne une idée :

Accomplissement du premier Heb Sed de Sa Majesté ; apparition du roi à la Double Grande porte à son palais « la maison de l'exaltation » ; défilé de tous les nobles et dignitaires (...). Ils furent dirigés vers le lac de Sa Majesté pour naviguer sur la barque de Sa Majesté ; ils agrippèrent les cordages de poupe de la barque du soir et les cordages de proue de la barque du matin, et remorquèrent les bateaux jusqu'au grand siège ; ils stoppèrent au pied du trône. C'est Sa Majesté qui a accompli cela conformément aux écrits anciens ; les générations depuis le temps passé n'avaient jamais célébré un tel Heb Sed. (Tombe de Kherouef, *OIP*, pl. XXVIII – trad. pers.)

Son temple funéraire situé à Thèbes (Kom el-Heitan) avait des proportions énormes, il était le plus grand jamais construit. Il fut assez rapidement détruit par un tremblement de terre, au plus tard pendant le règne de Merenptah, qui se servit des matériaux pour la construction de son propre temple funéraire. Il ne subsiste plus aujourd'hui que les colosses de Memnon, qui en marquaient l'entrée. Ces deux géants de pierre furent célèbres durant toute l'Antiquité. Selon la tradition, après un tremblement de terre survenu en 27 avant J.-C., le colosse du nord émettait à l'aube des sons auxquels on prêtait une puissance oraculaire, ce qui ne manqua pas d'attirer les curieux et même des empereurs romains en quête de sensations.

Amenhotep III fit construire le temple de Louxor, conçu comme le harem méridional d'Amon, où il fit représenter sa conception divine (théogamie). Ce temple jouera un rôle essentiel dans

l'imagerie royale, notamment lors de la fête annuelle d'Opet, durant laquelle était célébrée l'union, ou plutôt la réunion mystique, entre la personne du roi et son Ka, une composante de sa personnalité, d'essence divine. C'était le lieu où le roi était rajeuni et revigoré. Les statues datant de la fin du règne le montrent d'ailleurs sous des traits d'éternelle jeunesse. Cela contraste fortement avec ce qu'on sait de sa vieillesse, gâtée par des ennuis de santé qui pourraient expliquer le nombre invraisemblable de statues de Sekhmet, la déesse guérisseuse, que le roi fit installer. On se rappellera aussi l'épisode fameux de la statue d'Ishtar envoyée par le roi de Mitanni pour soulager les maux de Pharaon et auquel la littérature tardive a peut-être préservé un écho dans le *Récit de la princesse de Bakhtan*.

L'épouse du roi, la reine Tiy, originaire d'une puissante famille d'Akhmîm, exerça une grande influence. Elle fut elle-même divinisée en Nubie. Ce mariage était peut-être la manifestation d'une politique d'équilibre du roi, qui devait se concilier l'appui de familles provinciales puissantes, une préoccupation finalement constante des pharaons depuis l'Ancien Empire.

Les relations avec les membres de l'élite furent complexes. Une grande partie de nos connaissances reposent sur la documentation considérable, notamment épigraphique, qui provient des tombes de la vallée des Nobles, à Thèbes, non loin des monuments royaux. Les courtisans aimaient à parer leurs tombes d'éléments royaux, revendiquant leur intimité avec le roi. Ils font ainsi état de liens étroits remontant parfois à l'enfance ou qui s'étaient forgés lors de campagnes militaires avec le jeune prince. Ces attitudes n'étaient pas neuves ; on en a des exemples célèbres sous le règne d'Amenhotep II avec Ousersatet et Qenamou, ou encore Amenemopé et Sennefer. Cette époque, qui en rappelle néanmoins d'autres, fut celle des favoris. La reconnaissance royale pouvait être extrême, comme l'illustre le destin d'Amenhotep, fils de Hapou, sous le règne d'Amenhotep III, qui reçut le privilège d'avoir son propre temple funéraire, dominant même le temple de son patron. Ce haut dignitaire, grand responsable des constructions et des plaisirs royaux, fut déifié à la Basse Époque et plus ou moins assimilé à Asclépios, le dieu guérisseur, aux côtés d'Imhotep, le célèbre architecte de Djoser (voir chapitre 3).

Akhénaton, Toutankhamon, Ay :
la déliquescence des Thoutmosides

Au décès d'Amenhotep III, s'ouvrit une des périodes qui a le plus contribué à faire connaître l'Égypte ancienne au-delà de la discipline égyptologique. La perception d'Akhénaton a beaucoup changé au cours des années, alternant entre le hippy – « Faites l'amour, pas la guerre ! » – et le despote tyrannique. Et pourtant, Akhénaton n'était pas destiné à régner ; c'est son frère aîné Thoutmosis qui aurait dû monter sur le trône. La question d'une corégence (courte ou longue, réelle ou supposée) fait encore l'objet de débats entre spécialistes.

On a noté l'importance grandissante dans la théologie de la composante solaire, qui touche nombre de divinités. Dans l'idéologie royale, le soleil fut désormais conçu comme la divinité suprême, dont les autres dérivèrent. Dans cette perspective, même Osiris devint une image de Rê. Au centre du dispositif se situent la course du soleil et la succession éternelle des cycles du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, conçus comme une régénération perpétuelle.

À Karnak, se manifesta une nouvelle forme de Rê-Horus comme disque solaire apparaissant à l'horizon. Cette dénomination était entourée dans deux cartouches, à l'image d'un nom royal. Dans cette conception nouvelle, l'Aton fut peut-être assimilé – mais il faut rester prudent – au défunt Amenhotep III divinisé. Rapidement, apparut une nouvelle iconographie dont l'élément le plus reconnaissable était le disque solaire aux rayons terminés par des mains touchant le roi et sa famille, et prodiguant les signes hiéroglyphiques de la vie et du pouvoir. Dans ce nouveau cérémonial, la reine Néfertiti tenait une place importante.

En l'an 5, le roi prit la décision de construire une nouvelle capitale, Akhétaton « l'horizon du disque », sur le site de l'actuelle Amarna. L'année suivante, il changea son nom, en faisant disparaître toute référence amonienne : il devint « celui qui est utile à Aton », Akhénaton. En l'an 9, le nom dogmatique d'Aton fut à nouveau modifié pour en éliminer toute référence à Horus ; l'accent était désormais mis sur la relation père-fils entre Aton et le roi.

Le choix d'une nouvelle capitale, vierge de toute occupation, était un acte de portée symbolique considérable. Le territoire de la ville, borné de stèles frontalières, fut entièrement consacré à Aton. Défense fut faite aux membres de la famille d'abandonner la ville :

Voyez l'Aton ! Aton veut que l'on agisse pour lui, par des monuments au nom durable pour l'éternité. C'est Aton mon père, qui me conseille à ce sujet, concernant Akhétaton. Aucun fonctionnaire n'a donné de conseil à ce propos, aucun homme dans le pays tout entier n'a donné de conseil à ce propos, pour me dire de faire Akhétaton dans ce lieu éloigné. C'est Aton, mon père, qui m'a

conseillé à ce sujet, afin qu'Akhétaton soit réalisée pour lui. Voyez, je ne l'ai pas trouvée ornée de chapelles, creusée de tombes ou couverte de [...]. Voyez, c'est Pharaon (vie, santé, force) qui l'a trouvée, alors qu'elle n'appartenait à aucun dieu, ni à aucune déesse, à aucun souverain, ni à aucune souveraine, à personne qui y feraient des affaires. (Stèle K – trad. Dimitri Laboury).

Akhétaton fut le résultat d'une planification d'ensemble, sans aller jusque dans le détail comme ce fut le cas pour Illahun, à la XII^e dynastie, où le contrôle et la direction bureaucratiques étaient particulièrement sensibles. La nouvelle ville comprenait une voie processionnelle longue de 3,5 km, que le roi empruntait chaque jour, à l'image d'un dieu en procession. La tombe de Mahou a préservé une représentation saisissante du roi sur son char, échangeant un baiser avec la reine, et précédé d'une escouade de police courant devant l'attelage.

Le temple d'Aton reprenait nombre de caractéristiques de la théologie solaire d'Héliopolis, comme le benben, la pierre solaire levée. À l'instar des temples solaires de la V^e dynastie (voir chapitre 3), il était à ciel ouvert, ce qui tranchait radicalement avec le plan traditionnel des temples, où le naos, la chapelle intérieure, du dieu restait dans la pénombre. Tous les plans étaient calculés pour réduire les zones d'ombre au maximum. À l'intérieur du temple, ne se trouvaient que des statues de la famille royale.

Selon plusieurs spécialistes, l'élection d'un dieu unique, Aton, aurait entraîné la persécution d'autres dieux, notamment Amon. Il convient d'adopter ici une attitude nuancée. Les martelages du nom d'Amon – bien réels – furent très largement concentrés sur la région thébaine. Il est difficile de savoir si beaucoup de temples furent réellement fermés. En effet, il faut garder à l'esprit que les temples étaient aussi des centres économiques de redistribution. Leur fermeture pure et simple pouvait avoir des conséquences graves pour la vie matérielle de la population. Cela posé, le temple de Karnak dut être fortement affecté, sans doute plus que d'autres. Mais les cultes d'Osiris à Abydos, de Ptah à Memphis, ou de Khnoum à Éléphantine, ne semblent pas avoir été particulièrement touchés. Il faut aussi faire la part des récits, sans doute volontairement exagérés, composés sous les règnes de Toutankhamon et Horemheb. De manière plus générale, il faut aussi préciser que la construction d'Amarna et des sanctuaires d'Aton monopolisa des moyens importants, qui n'étaient dès lors plus disponibles pour d'autres temples.

La nouvelle religion se distinguait encore par son hymnologie. Le roi rédigea vraisemblablement lui-même les hymnes à son dieu. Dans cette extraordinaire composition de nature phénoménologique, le nouvel idiome, le néo-égyptien, se mélange à l'égyptien de tradition :

Tu apparais à la perfection à l'horizon du ciel, ô Aton vivant, le premier à vivre, étant formé à l'horizon oriental du ciel. Tu as rempli toute terre de ta perfection, tu es beau, grand, brillant, élevé sur toute terre. Tes rayons embrassent les terres jusqu'aux confins de tout ce que tu as créé. Tu es Rê, tu atteins leurs limites, et tu les subjuges <pour> ton fils chéri. Tu es au loin, mais tes rayons sont sur la terre, tu es sur leur visage, mais on ne voit pas tes déplacements. (*Grand Hymne*, cycle quotidien, 1-13, trad. pers.)

Seul désormais est l'Aton ; même Osiris est absent. Durant la nuit, il n'est pas question de régénération du soleil : tout le monde dort, attendant le lendemain. Les tombes sont d'ailleurs situées à l'est et non plus à l'ouest, comme c'était la tradition. Le roi est le seul intermédiaire entre Aton et les Égyptiens. Il est le seul à pouvoir comprendre le dieu. Du reste, pour les Égyptiens, il est lui-même un dieu, qui a tout créé, ce que les membres de l'élite en place reconnaissent dans leurs inscriptions.

L'apparition de nouveaux types architecturaux et la grande hâte du roi à les réaliser provoquèrent l'adoption de méthodes inédites de construction, dont les talatates, des pierres calibrées (50 × 25 × 25 cm), facilement transportables et manipulables, sont les éléments emblématiques. La révolution religieuse du roi passa aussi par l'adoption d'une nouvelle esthétique qui se traduisit par un bouleversement des canons artistiques : les représentations du roi et de sa famille accusent des formes très allongées, où certaines parties du corps sont exagérées. En plus des modifications dans la facture formelle, l'époque se signala aussi par l'apparition de compositions d'un genre nouveau qui faisaient la part belle à des scènes d'intimité familiale.

En dehors des réformes religieuses, qui durent absorber la plus grande part de l'énergie royale, il fallait que le pays continuât à fonctionner. On sait peu de chose, comme souvent, de la direction quotidienne des affaires. On soupçonne une relative perte de contrôle sur l'administration avec pour conséquence la passation de certains pouvoirs à l'armée. Cela dut entraîner son lot d'exactions et d'actes de corruption contre lesquels Horemheb devra réagir, une fois sur le trône (voir chapitre 7). Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des vagues d'épidémie, avec des moments de malnutrition : Toutankhamon lui-même, d'après des analyses ADN, aurait souffert de malaria tropicale.

Sur le plan international, le règne d'Akhénaton est synonyme d'une perte d'influence sévère en Palestine. Les lettres d'Amarna constituent un témoignage irremplaçable des plaintes répétées de

vassaux devant l'inertie du pouvoir égyptien qui restait sourd à leurs appels à l'aide face aux entreprises de voisins turbulents, comme le célèbre Azirou, ou celles, plus dangereuses, de l'Empire hittite.

En effet, c'est à cette époque qu'apparaît pour la première fois le problème hittite. Il en résulta pour l'Égypte une perte de contrôle régional, et aussi de prestige. Le royaume de Mitanni, devenu allié de l'Égypte, fut détruit. Les Hittites resteront la préoccupation majeure des Égyptiens jusqu'au règne de Ramsès II. Bien plus que les réformes religieuses du roi, la perte de l'empire – et de ses richesses – a sans doute joué un rôle déterminant dans l'opposition d'une partie de l'armée.

Les discussions sur la succession d'Akhénaton (puis de Toutankhamon) sont toujours très vives entre spécialistes. Tout d'abord, il importe de voir clair dans le statut de Néfertiti : était-elle déjà décédée à la mort du roi (hypothèse qui demeure la plus probable), ou lui aurait-elle survécu sous un autre nom ? Ensuite, il faut prendre en considération le cas de Méritaton : cette fille d'Akhénaton, politiquement aux abois, aurait sollicité du roi hittite un époux pour en faire le roi d'Égypte. Méfiant, le roi finit par accepter et dépêcha le prince Zananza, qui est peut-être identique à celui qui apparaît dans les sources égyptiennes sous le nom énigmatique de Smenkarê. Quoi qu'il en soit, Zananza serait opportunément mort en route avant d'avoir épousé la reine. Cette affaire extraordinaire a laissé une trace dans des sources hittites. Voici quelle fut la réaction du roi à l'annonce de la mort de son fils :

Qu'avez-vous fait de mon fils ? En ce qui concerne le fait qu'il n'y avait jamais eu de sang versé entre nous auparavant : le sang versé depuis n'est pas une chose juste. Du fait que du sang a été versé, ceci est devenu une affaire de crime majeur. Si vous dites que vous avez peut-être fait du mal à mon fils, alors vous l'avez peut-être bien tué ! Ton infanterie et tes chars, tu les vantes continuellement. Mais moi, je mobiliserai mes fantassins et ma charrierie, tout ce que je possède comme armée. Devant moi se tient le dieu de l'orage, mon maître (...). (Trad. dans Dimitri Labourey, *Akhénaton*, Paris, 2010, p. 332).

En se fondant sur des analyses récentes de l'ADN de momies royales, la séquence de succession présentée ici a été remise en cause au profit d'une autre reconstitution qui suppose que Néfertiti était toujours vivante au décès d'Akhénaton. Selon cette hypothèse, elle aurait régné trois années environ. Smenkarê serait dès lors un frère cadet d'Akhénaton, que ce dernier aurait mis en selle pour lui succéder, faute d'enfant mâle. À la mort prématurée de celui-ci, Akhénaton aurait alors jeté son dévolu sur Toutankhamon, dont la mère aurait été une sœur de Smenkarê.

La réputation de Toutankhamon n'est plus à faire. C'était un fils d'Akhénaton, mais pas de Néfertiti. Il passe pour avoir ramené le pays à l'orthodoxie religieuse, mais des études récentes – encore qu'il n'y a pas unanimité chez les spécialistes – tendent à montrer que le virage avait déjà été pris par sa sœur, Méritaton, laquelle aurait régné trois ans sous le nom de Néferneferouaton. La stèle de restauration de Toutankhamon est le premier texte officiel à faire une allusion directe à une déficience du pouvoir central, longtemps après ses premières manifestations dans la littérature (*Lamentations d'Ipouér*, *Prophétie de Néfertiti* et *Enseignement de Mérikarê*) :

Il faut savoir que lorsque Sa Majesté apparut en tant que roi, les sanctuaires des dieux et des déesses allaient au démembrement ; leurs autels allaient à la décrépitude, leurs foyers étaient comme ce qui n'a jamais existé ; le pays était dans une passe de calamités, les dieux se détournaient de ce pays. Si l'on envoyait une mission à Djahy pour agrandir la frontière de l'Égypte, il n'en résultait aucun succès ; si l'on invoquait un dieu pour demander quelque chose de lui, il ne venait pas du tout. (L. 21-25 – trad. pers.)

Toutankhamon gomma la mémoire de sa sœur, notamment en récupérant son mobilier funéraire, utilisé pour sa propre tombe, qui lui assura une gloire posthume lors de la découverte d'Howard Carter en 1922. Le bruit médiatique qui a entretenu ces derniers temps le suspense sur l'existence de deux pièces cachées ayant peut-être contenu des traces de la reine Néfertiti nous rappelle que nos connaissances sont toujours susceptibles d'être revues à la faveur d'une découverte archéologique. Toutankhamon fit également inhumer à nouveau son père Akhénaton dans la tombe KV 55, ce qui doit s'interpréter comme un acte de légitimation après le règne éphémère de sa sœur. Sur le plan idéologique, il renoua avec Amenhotep III. Dans la décoration de la grande colonnade de Louqsor, il se présenta comme son successeur. De manière emblématique, il opéra un changement de nom, passant de Toutankhaton à Toutankhamon. Tout cela se fit à l'initiative d'Ay, le père divin, qui exerça une régence de fait sur un roi monté très jeune sur le trône. Enfin, le roi abandonna Amarna, qui resta encore occupée quelques années avant de retourner définitivement au désert.

Au décès de Toutankhamon, Ay, qui était sans doute le père de Néfertiti et exerçait la réalité du pouvoir politique, prit le pouvoir après avoir fait enterrer le jeune roi par souci de légitimation. Horemheb, un général non apparenté à la famille royale, qui exerçait le pouvoir militaire, prit les commandes après les quatre années du règne d'Ay.

La réception de la période amarnienne dans l'historiographie égyptienne et dans la mémoire populaire fut entièrement négative. Akhénaton est parfois appelé « l'ennemi » dans les sources

postérieures. Le nom des rois liés à l'épisode amarnien fut omis des listes royales composées à la XIX^e dynastie. Cette *damnatio memoriae* frappa également Toutankhamon, qui était pourtant retourné à Thèbes faire allégeance à Amon. À Amarna même, l'éphémère capitale d'Akhénaton, le peuple s'est peut-être moqué du roi en jouant avec de petites figurines représentant des babouins engagés dans des activités humaines que l'on peut parfois rapporter au roi, comme la célèbre promenade en char. De manière tout à fait significative, Horemheb fit commencer son comput chronologique à la mort d'Amenhotep III, ce qui est un geste symboliquement fort.

Une conséquence tangible de l'échec amarnien auprès des membres de l'élite fut la rupture du lien unique entre le roi et son sujet. Cette évolution se remarque dans les sépultures, désormais conçues comme un temple funéraire, où la place centrale est prise par Osiris, définitivement interprété comme la manifestation nocturne de Rê. Le roi disparaît des représentations. La dernière étape de ce processus, qui se concrétisera à la XXI^e dynastie, sera de considérer que c'est le dieu lui-même, Amon-Rê, qui règne directement sur terre, le roi n'étant plus que son lieutenant.

Dans la tradition d'époque hellénistique, où se mêlent plusieurs événements d'époques différentes, on a gardé le souvenir d'un pharaon Amenhotep, qui aurait eu le désir de voir les dieux, et sous le règne duquel les pasteurs hyksos alliés aux lépreux auraient eu la mainmise sur l'Égypte pendant treize années de malheur absolu, avant d'être défaits par les Éthiopiens (voir chapitre 6).

Horemheb, un général à la tête de l'Égypte

L'accession d'Horemheb au trône consacra au plus haut sommet de l'État la professionnalisation de l'armée, qui s'était brutalement accélérée au cours de la XVIII^e dynastie. Cette tendance ne se démentira pas : à la Troisième Période intermédiaire et durant la Basse Époque, le roi devra toujours s'appuyer sur l'armée, dont il est d'ailleurs souvent issu. Horemheb était un général, non apparenté à la famille royale. En l'absence d'héritier, il choisit son successeur en la personne du futur Ramsès I^{er}, un général qui avait servi sous ses ordres. On aurait donc pu faire commencer à bon droit la XIX^e dynastie avec Horemheb, même si la tradition historiographique le rattache à la XVIII^e dynastie.

Du fait même de son origine, le nouveau roi fit un gros effort de communication dans son décret de couronnement pour légitimer sa prise de pouvoir. Sans dissimuler son origine non royale, il mit en avant le choix fait en sa faveur par Horus de Houtnesou, c'est-à-dire sa ville natale. En rappelant sa fonction de régent de Toutankhamon, ce qui lui donnait des compétences en politique étrangère, il assura sa légitimation par la valeur personnelle. C'est finalement Amon lui-même, sur la présentation d'Horus de Houtnesou, qui lui marqua sa prédilection lors de la fête d'Opet au temple de Louqsor.

Or le cœur de ce dieu vénérable, Horus, seigneur de Houtnesou, désirait établir son fils sur son trône d'éternité. (...) Horus s'avança alors en procession et en joie jusqu'à Thèbes, maîtresse d'éternité, son fils dans les bras, pour l'introduire en présence d'Amon, pour lui transmettre sa fonction de roi et pour créer son temps de vie. Or [Amon-Rê, seigneur des trônes du Double-Pays, était sorti en joie] lors de sa belle fête en face du Harem du Sud (Louqsor). Il vit la majesté de ce dieu, seigneur de Houtnesou, avec son fils lors de l'introduction pour lui conférer la fonction et son trône. (*Urk*. IV, 2116-2117 – trad. pers.)

La durée du règne n'est pas autrement établie : même s'il n'y a pas de date assurée au-delà de l'an 13, on s'accorde à attribuer au règne quelque vingt-cinq années, peut-être même un peu plus. Parant au plus pressé, Horemheb essaya de stabiliser les frontières au Proche-Orient. Ensuite, dans un décret fameux, conservé sur une stèle retrouvée dans le temple de Karnak, il réforma profondément les cours de justice de Haute et Basse-Égypte, autorisant également des cours de justice occasionnelles au niveau local.

On lui connaît des activités de construction dans le temple d'Amon-Rê, où on lui doit les deuxième et neuvième pylônes, ainsi que l'achèvement du dixième, qui avait été commencé par Amenhotep III. C'est sans doute encore lui qui fit démonter les monuments atoniens de Karnak.

2. LA XIX^e DYNASTIE (1295-1186)

Dominée par la figure de Ramsès II, qui servira d'ailleurs de modèle à la dynastie suivante, la XIX^e dynastie n'opère pas un simple retour à la situation d'avant Amarna. Le pouvoir se fixe définitivement en Basse-Égypte, à Memphis tout d'abord, puis dans le Delta, à Pi-Ramsès. Ce déplacement du centre de décision est la marque d'un intérêt croissant de l'Égypte pour le bassin méditerranéen, qui devait aller de pair, de manière plus visible à la XX^e dynastie, avec un désinvestissement de l'État dans les affaires du sud, en Nubie d'abord, puis en Haute-Égypte. Thèbes reste un centre religieux important et le temple d'Amon-Rê demeure une puissance économique considérable, qui se double d'une influence politique grandissante.

Horemheb confia le trône à une famille non royale originaire du Delta, plus précisément d'Avaris, l'ancienne capitale hyksos (voir chapitre 6). Les rois de la XIX^e dynastie n'étaient pas issus d'une lignée royale. Mais les temps avaient changé : Ramsès I^{er}, un général, vizir d'Horemheb, qui ne régna que deux ans, ne prit pas la peine de se légitimer par un mariage avec une princesse de l'ancienne maison royale, comme bien d'autres nouveaux venus l'avaient fait avant lui. Un célèbre document, datant du règne de Ramsès II, la Stèle de l'an 400, révèle que la famille des Ramsès était originaire de la région, sinon de la ville même d'Avaris, l'ancienne capitale hyksos, et qu'elle avait à ce titre une dévotion particulière pour Seth. À ce jour, il demeure hautement spéculatif de se prononcer sur une possible filiation entre les anciens chefs hyksos et la lignée des Ramsès. Quoi qu'il en soit, la nouvelle lignée représente l'accession de l'armée aux plus hauts postes de l'État.

Séthi I^{er}

Le successeur de Ramsès I^{er}, Séthi I^{er}, se présente comme celui qu'Amon a élu parmi des millions, ce qui est une manière de se légitimer autrement qu'en se rattachant à une lignée royale :

Il (Amon) m'avait reconnu en avant de millions d'hommes pour exercer la royauté à sa place. (KRI I, 40,12-13 – trad. pers.)

La légitimation par la prédilection du dieu était un moyen déjà reconnu à la XVIII^e dynastie : Hatchepsout, Thoutmosis III et Thoutmosis IV l'avaient expérimenté, mais elle venait comme en complément. Ici, le choix exclusif du dieu devient l'argument central. D'autres rois à la lignée incertaine avaient au demeurant tracé la voie, comme Neferhotep à la XIII^e dynastie (voir chapitre 5), ou plus récemment Horemheb. Dans la réalité, Séthi I^{er} servit d'abord sous les ordres de son père afin que celui-ci le reconnaisse comme successeur, ce qu'il confesse ailleurs :

J'ai pris soin de mes troupes et je les ai placées dans un seul cœur (une seule volonté), quand je recherchai pour lui (Ramsès I^{er}) les intérêts du Double-Pays. J'ai fait pour lui de mon bras la protection de son corps à travers les pays étrangers dont on ne connaît pas le nom. J'ai agi en vaillant champion devant lui afin qu'il ouvre les yeux sur ma perfection. (KRI I, 111,13-14 – trad. pers.)

On retrouve le thème, déjà présent dans le *Conte de Sinouhé*, du roi restant au palais pour gouverner les affaires intérieures tandis que l'héritier part guerroyer à l'étranger.

Après la mention de sa première année de règne, Séthi I^{er} introduisit l'épithète « celui-qui-renouvelle-les-naissances », ce qui marquait une volonté de rupture et de restauration de la Première Foie (voir chapitre 1). On se souviendra qu'Aménemhat I^{er} avait déjà eu recours à une rhétorique similaire (voir chapitre 5). Séthi I^{er} fit graver dans son temple d'Abydos la liste royale qui donne le canon des rois depuis Ménès, l'ancêtre mythique. Les rois amarniens ont été soigneusement omis de la liste, de même qu'Hatchepsout, dont la légitimité avait été contestée par son successeur Thoutmosis III.

Le roi déploya une importante activité de réorganisation administrative, comme on peut le voir au nord de la troisième cataracte, dans le décret de Nauri, qui cherchait à protéger la fondation royale d'Abydos d'exactions fiscales exercées par des institutions de Nubie et de Haute-Égypte, singulièrement les services du vice-roi de Nubie.

Son règne fut également marqué par une campagne militaire au Liban. Il entra ainsi directement en conflit avec les Hittites. Il fixa sa frontière à Qadech, ville qui deviendra fameuse lors du règne suivant. À l'ouest, il dut contenir les incursions de Libyens.

Séthi I^{er} fut enfin un grand bâtisseur. Il fit tout d'abord restaurer les dommages causés par les martelages amarniens dans la région de Karnak. Il contribua à embellir le grand temple d'Amon-Rê par une nouvelle extension vers l'ouest, l'impressionnante salle hypostyle, dont la finition incombera à Ramsès II. En sus de son temple funéraire situé à Gournah et de sa tombe, aux proportions gigantesques, aménagée dans la Vallée des Rois, il fit construire le temple cénotaphe d'Abydos, une merveille architecturale rehaussée par la qualité remarquable des reliefs, et restaurer et agrandir l'Osiréion, qui en était l'extension. C'est là que le roi défunt était symboliquement assimilé à Osiris, le grand dieu des morts.

Ramsès II

Après un règne de onze ans, le trône échut à Ramsès, que son père avait associé aux affaires de son vivant. Comme ses prédécesseurs, Ramsès se présenta comme choisi par le dieu. Dans la grande inscription dédicatoire d'Abydos, il dit avoir été désigné par le Maître universel pour occuper le trône. Il ajoute aussi que son père, Séthi I^{er}, l'aurait fait couronner déjà de son vivant (« qu'on le couronne, que je contemple sa perfection tant que je suis encore vivant »), ce qui ne correspond sans doute à aucune réalité institutionnelle. Dans son temple d'Abou Simbel, il franchit un pas supplémentaire en faisant dire aux dieux :

Les deux seigneurs (Horus et Seth) sont en liesse dans le ciel le jour de sa naissance ; les dieux de dire : « Notre semence est en lui », les déesses : « S'il est sorti de nous, c'est pour accomplir la royauté de Rê », et Amon de dire : « C'est moi qui l'ai créé. » (KRI II, 354,5-7 – trad. pers.)

Sur le plan militaire, la grande affaire du règne fut la bataille de Qadech en l'an 5, sur l'Oronte, à la limite du Liban et de la Syrie actuels, qui opposa directement Ramsès II au roi des Hittites, Mouwattali. Ce fut l'une des plus fameuses batailles de l'Antiquité, principalement en raison de la publicité qui lui fut donnée par Ramsès II. Pourtant, les conséquences pratiques de la bataille furent plutôt incertaines pour l'Égypte. D'un point de vue géostratégique, il s'agit clairement d'une défaite puisque l'Égypte dut abandonner le contrôle de la partie septentrionale de sa zone d'influence au profit des Hittites.

Les faits se laissent reconstituer de la manière suivante. Ramsès II, trop avancé, se fit surprendre par l'armée ennemie avant d'avoir pu regrouper tous ses corps d'armée. Sa valeur personnelle permit sans doute de redresser la situation en attendant l'arrivée de renforts. La relation détaillée, accompagnée de représentations figurées, accorde une place centrale aux rapports entre le roi et Amon-Rê. Ramsès II manifeste sa reconnaissance et sa soumission envers le grand dieu de l'empire. Il insiste tout particulièrement sur le lien affectif qui l'unit à Amon-Rê. Au moment où la situation est au plus mal pour les troupes égyptiennes, Ramsès se trouvant pratiquement seul au milieu de la charrierie adverse, Amon entend depuis Thèbes l'appel désespéré lancé par son fils :

Que se passe-t-il donc, mon père Amon ? Est-ce que c'est le fait d'un père d'ignorer son fils ? Ai-je jamais fait quoi que ce soit sans toi ? N'est-ce pas sur ton injonction que je me suis toujours mis en marche ou que je me suis arrêté ? Je n'ai jamais transgressé un plan que tu avais ordonné. Il est bien trop grand, le seigneur de l'Égypte, pour laisser s'approcher les étrangers sur son chemin ! Que sont à ton cœur ces Asiatiques, Amon ? Des personnes viles qui ne connaissent pas dieu.

(...) Qu'est-ce que cela, dira-t-on, qu'advienne la moindre chose à celui qui se plie à tes desseins ? Fais du bien à celui qui compte sur toi, et on agira pour toi d'un cœur aimant.

(...) J'ai découvert qu'Amon m'était plus utile que des millions d'hommes de troupes ou des centaines de milliers de chars, plus que des dizaines de milliers d'hommes, frères et enfants unis en un seul cœur. Les œuvres innombrables des hommes ne sont rien, Amon est plus utile qu'eux. C'est sur ton conseil que j'en suis arrivé là, je n'ai pas outrepassé ton plan ; car c'est depuis les confins des pays étrangers que j'ai lancé ma supplique, et ma voix a atteint Héliopolis de Haute-Égypte. J'ai constaté qu'Amon était venu quand je l'ai appelé, il a mis sa main dans la mienne, je suis exalté. Il a crié derrière moi : « Fais face ! Je suis avec toi, je suis ton père, ma main est avec la tienne, je suis plus utile que des centaines de mille, je suis le maître de la victoire, celui qui aime la bravoure. » (*Poème*, § 92-127 – trad. pers.)

Une quinzaine d'années plus tard, en l'an 21, les belligérants signent un traité de paix, peut-être le premier de l'histoire conclu entre deux parties mises sur pied d'égalité. Le traité fut réalisé à la demande des Hittites, qui étaient alors sous la menace directe des Assyriens. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il eut des effets durables, jusqu'à la disparition de l'Empire hittite, sous le règne de Ramsès III. Le hasard, qui fait parfois bien les choses, a permis que l'on retrouve la version hittite, rédigée en accadien, et la version égyptienne, qui en est l'adaptation. Le lien entre les deux parties sera renforcé en l'an 34 par le mariage de Ramsès II avec une princesse hittite lors de fêtes qui virent les deux camps se rejoindre à Damas, où les deux armées fraternisèrent. Cela fait un peu penser à la rencontre de Napoléon I^{er} et Alexandre I^{er} sur le Niémen en 1807. Le traité prévoyait notamment des clauses d'extradition pour des ennemis politiques, un point qui était sans doute plus sensible pour les Hittites. Le prince royal hittite et peut-être son père visitèrent ensuite l'Égypte tour à tour.

L'exploitation de la campagne de Qadech pour les besoins de propagande à travers tout le pays est évidente. Le texte du « poème », dit de Pentaour, qui forme la pièce principale, se trouve sur les parois de nombreux temples d'Égypte (Abydos, Louxor, Karnak, Ramesseum) et jusqu'en Nubie (Abou Simbel). Par ses qualités rhétoriques et stylistiques, mais aussi pour le suspense qui le traverse, il sera considéré au même titre qu'une œuvre littéraire, comme le montrent des copies sur papyrus réalisées par des particuliers. De manière tout à fait inédite, le texte contient une critique à peine voilée des militaires. Le fait est d'autant plus curieux que les Ramessides sortaient précisément des rangs de l'armée, qui était le principal soutien du régime. Les royales critiques pourraient refléter un problème intérieur dans les hautes sphères du commandement, dont nous ignorons tout. Certains ont pensé que le texte était dirigé contre une faction militariste, qu'il fallait calmer pour mieux assurer la paix. Il paraît toutefois peu vraisemblable que Ramsès II ait déjà songé en l'an 5 à la paix qui ne devait survenir qu'en l'an 21. Quoi qu'il en soit, l'extrait suivant révèle une humeur royale dont il n'y a pas beaucoup d'exemples :

Comme il est vil votre cœur, ma charrierie ; cela ne vaut vraiment pas qu'on se soucie de vous. N'y a-t-il donc personne parmi vous pour qui je n'aie pas fait du bien dans mon pays ? Est-ce que vous n'étiez pas de simples particuliers quand je me suis dressé comme maître ? (...) Je vous ai laissé résider dans vos villages, sans accomplir le service de soldat ; ma charrierie de même, je l'ai mise sur le chemin vers ses villes en me disant : « Je la retrouverai comme aujourd'hui à l'heure de se porter au combat. » Mais non, vous avez commis une félonie d'un seul bloc ; personne parmi vous ne s'est dressé pour me prêter main-forte alors que je combattais.

(...) La faute commise par mon armée et ma charrerie est plus grande que ce qu'on peut exprimer ; mais Amon m'a donné sa victoire, alors qu'il n'y avait aucun conducteur de char, aucun soldat de l'armée, aucun officier (...). (*Poème*, § 170-187 – trad. pers.)

Pour refermer ce dossier, il faut néanmoins noter que le son de cloche du côté hittite n'est pas tout à fait le même. Dans l'apologie d'Hattušil III, qui combattit à Qadech, ou encore à la faveur d'allusions éparses dans la correspondance égypto-hittite retrouvée à Hattuša, la capitale hittite, la bravoure et le sens du combat de Ramsès II sont remis en cause. Au demeurant, une lettre en accadien de Ramsès II au roi hittite sur la bataille de Qadech montre que le roi d'Égypte tenait à se défendre contre certaines remarques insidieuses et un peu perfides du roi hittite sur le déroulement de la bataille et son issue. Cet écrit, qui contient des extraits de missives précédentes, présente de surcroît des parallèles phraséologiques intéressants avec le récit égyptien officiel.

La fin du très long règne de Ramsès II – soixante-six ans accomplis, le plus long depuis Pépi II – fut marquée par la lutte contre la piraterie maritime (une nouveauté) et contre les incursions terrestres menaçant le Delta depuis la Libye.

Le roi est connu par son intense activité de bâtisseur, où il s'attache très tôt à sa propre divinisation : ses réalisations les plus marquantes subsistant aujourd'hui sont l'extension du temple de Louxor (cour et pylône), la finition de la salle hypostyle du temple de Karnak, son temple funéraire du Ramesseum, qui servira de centre administratif et économique pour la rive gauche de Thèbes, le temple rupestre d'Abou Simbel en Nubie, et son temple d'Abydos, où l'on retrouve une liste des rois à l'instar de celle établie par son père. Il fut aussi un grand usurpateur de monuments laissés par ses prédécesseurs, ce qu'on a cherché à expliquer par un insatiable désir de manifester sa gloire. On peut aussi y voir l'indice de difficultés économiques naissantes venant contrecarrer le programme des productions originales.

Sous son règne, la dynastie s'établit dans une nouvelle capitale, Pi-Ramsès, sur le site de l'ancienne Avaris. Le choix de ce nouveau lieu fut certainement dicté par des considérations géopolitiques. L'Égypte se rapprochait ainsi du théâtre des activités au Proche-Orient. À cela se mêlaient des considérations religieuses et familiales, on l'a souligné. L'une des conséquences fut une relative désaffection pour la Nubie, dont le rendement économique baissait, et aussi pour la Haute-Égypte. Cette tendance se renforcera à la XX^e dynastie, ce qui laissa le champ libre à quelques grandes familles du sud qui s'assurèrent du contrôle effectif de la région.

L'ancienne capitale Memphis continua à jouer un rôle majeur dans l'administration du pays, comme en atteste l'activité déployée par un des fils de Ramsès, Khaemouaset, grand-prêtre de Ptah, sans doute préparé et destiné à la royauté si la mort ne l'avait pas emporté avant son père. Ce personnage, parfois qualifié un peu abusivement de premier archéologue de l'histoire, fit restaurer de nombreux monuments dans la région memphite. Si l'on ne peut *a priori* lui refuser un intérêt personnel pour les œuvres du passé, il est probable que cette activité avait surtout pour but de légitimer l'héritier présomptif en le présentant comme le continuateur de l'œuvre des grands pharaons de l'Ancien Empire.

La fin de la XIX^e dynastie

Le successeur de Ramsès II, Merenptah, était probablement déjà âgé quand il monta sur le trône. Il arriva dans un contexte international instable : les avant-gardes de ce qu'on appelle les Peuples de la Mer mettaient en danger les confins de l'Empire hittite. De concert avec des Libyens, ils menaçaient l'Égypte : Merenptah réussit à les stopper dans une victoire commémorée dans une grande inscription où son action prit les accents d'une guerre sainte commanditée en songe par le dieu Ptah lui-même, dont la ville de Memphis était directement menacée. Une partie des opérations militaires mena le roi directement en Palestine, où il prit plusieurs villes. C'est à cette occasion qu'Israël est nommément mentionné dans les textes égyptiens.

La fin de la dynastie fut marquée par des conflits de succession : les rois Séthi II, Amenmesses, Siptah et finalement Taouseret – à nouveau une femme pour terminer une dynastie – se succédèrent sur une période assez courte (une douzaine d'années).

Les règnes de Séthi II et Amenmesses se sont probablement déroulés parallèlement. Si ces deux rois étaient issus de la lignée de Merenptah, le premier était l'héritier légitime. Son pouvoir fut contesté par Amenmesses, son frère ou demi-frère, qui s'assura le contrôle de la Haute-Égypte pendant quelques brèves années. Des perturbations dans la sépulture de Séthi II, suivies de restaurations, s'expliquent assez bien par une éclipse temporaire du pouvoir légitime dans la région thébaine. L'instabilité de cette période se reflète dans un texte à charge contre un chef d'équipe de Deir el-Médineh, un certain Paneb, qui se serait rendu coupable de nombreux méfaits, profitant sans

doute de l'instabilité générale. Le mémoire, qui fut rédigé après le décès de Séthi II, semble faire une allusion directe à Amenmesses, qualifié d'ennemi, ce qui est l'appellation traditionnelle des ennemis d'État, jadis appliquée à Akhénaton dans certains textes de la XIX^e dynastie. L'attitude de Paneb est révélatrice de la désacralisation de la personne royale, ainsi que le montre l'extrait suivant :

Il aurait volé ses (*i. e.* à Pharaon) vins, et il se serait installé sur [le sarcophage] de Pharaon alors qu'il était en cours d'ensevelissement. (Papyrus Salt 124, r^o 1,11-12 – trad. pers.)

Le chancelier Bay est une autre figure originale qui a marqué la fin de la dynastie. Certains ont pensé qu'il aurait pu se saisir du trône, mais c'est peu vraisemblable. D'origine étrangère, le personnage fut sans aucun doute très puissant. Dans des inscriptions, il se vanta d'avoir mis le roi sur le trône et se fit représenter aux côtés du souverain à la même échelle que lui, ce qui est inédit. Il fut suffisamment influent pour se faire aménager une tombe dans la Vallée des Rois, dans laquelle il ne sera pourtant pas inhumé. Peut-être caressa-t-il l'espoir de connaître le même sort qu'Ay, le successeur de Toutankhamon. Si c'est le cas, cette inspiration fut déçue car un document révèle qu'il fut exécuté en l'an 5 de Siptah. Sa mémoire fut par la suite honnie : non seulement il ne fut pas inhumé dans la tombe qu'il s'était réservée, mais il est présenté dans la partie historique du papyrus Harris I sous le sobriquet de « self-made-man », un étranger d'origine syrienne qui aurait mis le pays sous sa coupe.

La XIX^e dynastie se termine ainsi dans la confusion. Profitant de la promotion d'Horemheb et des premiers Ramessides, elle vit la formation d'une caste de militaires, dont les officiers supérieurs parvinrent à des places importantes. Les soldats recevaient des lopins de terre et des esclaves provenant du butin des conquêtes, formant un maillage serré, fidèle à la Couronne à travers le pays, surtout en Basse et en Moyenne-Égypte. L'État était toutefois loin d'être tout-puissant : il ne parvint pas toujours à faire respecter le droit, notamment en matière fiscale et dans l'allocation du travail servile. Les documents fourmillent de plaintes rapportant des taxations injustifiées, des recrutements forcés dans l'armée ou des actes de détournement de main-d'œuvre au profit de grandes institutions, notamment les temples, dont l'autonomie était d'autant plus grande qu'elles étaient éloignées du centre du pouvoir.

Cette époque est également caractérisée par l'arrivée d'étrangers, sans que l'on puisse qualifier pour autant l'Égypte de société multiculturelle. Les Asiatiques formaient le gros des contingents. Si l'on observe bien des phénomènes d'acculturation, qui se marquent dans l'adoption de noms égyptiens et dans l'apprentissage parfois forcé de l'égyptien, la culture égyptienne se montre largement poreuse à la culture levantine. En témoignent l'arrivée de mots d'emprunt sémitiques et l'adoption de divinités étrangères, dont certaines, comme Astarté, prirent place dans le panthéon impérial officiel.

3. LA XX^e DYNASTIE (1186-1069)

Sethnakht et Ramsès III

Comme pour la dynastie précédente, le fondateur de la XX^e dynastie est un militaire, qui ne règne que peu de temps (quatre années au maximum) avant de céder le trône à son fils, Ramsès III.

La stèle d'Éléphantine de Sethnakht et la stèle nouvellement découverte du grand-prêtre d'Amon-Rê, Bakenkhonsu, font allusion à la période de chaos qui termina la XIX^e dynastie, mentionnant entre autres des déprédations qui auraient été commises dans le temple de Karnak :

Or il (Bakenkhonsou) avait remarqué que les images des glorifiés, les représentations des ancêtres et les statues des rois vénérables étaient à l'abandon, éparpillées dans un renfoncement du mur de (?) ; certaines étaient sur le flanc, d'autres sur le dos sur le grand parvis extérieur du temple, renversées par le fait de misérables, sur leur nez. Alors il les rassembla toutes, il les restaura et il fit en sorte que les sujets de reproche qui s'y attachaient soient comme s'ils n'avaient jamais existé. (Stèle Louxor Abu al-Gud 37, l. 3-8 – trad. pers.)

Parce qu'il disposait d'une force militaire suffisante pour rétablir l'ordre, il est d'ailleurs tentant d'imaginer que Sethnakht ait été appelé par les Thébains eux-mêmes pour mettre fin au chaos.

Les fondations cultuelles du roi au bénéfice des trois grands dieux nationaux (Rê à Héliopolis, Ptah à Memphis et Amon-Rê à Thèbes) sont largement vantées dans le grand papyrus Harris, rédigé au début du règne de Ramsès IV. Ce document, exceptionnel par sa taille (40 mètres de long), révèle l'étendue du pouvoir économique de ces institutions religieuses, qui finirent par déséquilibrer la Couronne. Il contient aussi une section dite historique, où Ramsès III se présente comme le restaurateur de l'ordre après les troubles de la fin de la XIX^e dynastie :

La terre d'Égypte était complètement à l'abandon, chaque homme était sa propre norme ; ils n'eurent pas de chef durant de nombreuses années auparavant jusqu'à l'époque des « autres ». La terre d'Égypte consistait en chefs et gouverneurs de villes, se

tuant l'un l'autre, riches et pauvres, une autre lignée advenant après l'autre consistant en des années « vides ».

Ils avaient Irsou (litt. : « celui qui s'est fait lui-même »), un Syrien, comme chef ; il avait fait du pays tout entier une chose gouvernée sous son contrôle. L'un et l'autre s'étaient associés pour spolier le bien des gens et ils traitaient les dieux vraiment comme les hommes ; les offrandes n'étaient plus consacrées à l'intérieur des temples. Alors quand les dieux revinrent pour pardonner, pour remettre le pays d'aplomb dans son état parfait, ils établirent leur fils issu de leurs corps comme Souverain du pays sur leur grand siège. (Papyrus Harris I, 75, 2-7 – trad. pers.)

La mention d'années « vides » à la fin du premier paragraphe fait inmanquablement penser à l'expression utilisée pour qualifier les années de règne de Mentouhotep IV (voir chapitre 5).

L'œuvre de restauration du pays dans son état originel apparaît clairement dans une proclamation faite à Louxor :

Le pays tout entier est comme une planche bien faite depuis ton règne sur terre. Tu as rétabli la Maât à travers les Deux-Rives pour ton auguste père afin qu'il en vive, tu la lui présentes chaque jour, car tu sais de quoi il se réjouit, afin qu'il dispense l'éternité-*neheh* comme roi du Double-Pays et l'éternité-*djet* comme souverain de la joie. (KRI V, 291,11-13 – trad. pers.)

Ramsès III est donc un *homo novus*, qui ne peut se rattacher à une ancienne famille royale. Comme l'avaient fait avant lui Horemheb et Séthi I^{er}, il met en avant la prédilection d'Amon et prend comme modèle Ramsès II, dont il imitera le style et les constructions :

Il (Amon) m'a reconnu parmi des centaines de mille, il m'a désigné de ses propres doigts pour être le maître des Deux-Rives. Je n'ai pas pressuré fiscalement, je n'ai pas pris la fonction (royale) en fraude, la couronne fut établie sur ma tête d'un cœur aimant, car la royauté sur l'Égypte m'avait été annoncée (...). (KRI V, 76,4-7 – trad. pers.)

C'était du reste déjà ainsi que Sethnakht avait légitimé son accession au trône :

Ce grand dieu (Amon-Rê) tendit la main ; il choisit Sa Majesté par-devant des millions, négligeant des multitudes devant lui. (Stèle d'Éléphantine, 4-5 – trad. pers.)

Après la première alerte sous le règne de Merenptah, Ramsès III dut faire face à la menace libyenne (ans 5 et 11) et repousser les Peuples de la Mer lors d'une double bataille terrestre et navale en l'an 8. L'Égypte risquait en effet de se trouver prise en tenailles par la collusion de ces deux parties, ce qui n'est pas sans rappeler la situation vécue à la Deuxième Période intermédiaire, qui avait vu se dessiner une entente entre Nubiens et Hyksos pour contourner le pouvoir égyptien (voir chapitre 6). Les envahisseurs semblent avoir été d'origines très diverses : ils comptaient sans doute des Lyciens, des Mycéniens et les fameux Peleset, qui donneront leur nom à la Palestine. Les raisons qui les ont amenés à migrer sont inconnues ; peut-être étaient-ils eux-mêmes poussés dans le dos par d'autres migrants, mais on peut aussi songer à des facteurs économiques, à des motifs climatiques ou à des catastrophes naturelles.

Les victoires remportées par Ramsès III furent largement exploitées pour servir à la propagande du règne. C'est sur les murs de son temple funéraire de Médinet Habou que le roi trouva l'emplacement idéal de cette célébration, reproduisant le modèle adopté par Ramsès II pour la bataille de Qadech. Le temple de Médinet Habou est directement inspiré du Ramesseum, le temple funéraire de Ramsès II, situé à proximité. Les scènes de combat sont directement dérivées de celles de la bataille de Qadech, au point de mêler au conflit, de manière tout à fait anachronique, des Syriens et des Hittites. L'influence se fait encore nettement ressentir dans la phraséologie et l'iconographie.

La fin du règne fut marquée par l'instabilité politique, qui ne reflète peut-être que les difficultés économiques. Les textes montrent en effet des problèmes d'approvisionnement qui provoquèrent occasionnellement des famines. On a parfois voulu expliquer cette situation par le bouleversement climatique causé par l'explosion d'un volcan en Islande, mais les faits sont loin de faire l'unanimité parmi les spécialistes, si bien que l'influence de cette éruption sur l'histoire de l'Égypte est encore plus énigmatique que celle de Santorin.

Quoi qu'il en soit, c'est de la fin du règne que date la première grève documentée de l'Histoire, si l'on excepte une mention très lacunaire à l'époque du règne de Merenptah. Les ouvriers de Deir el-Médineh, dont le versement des salaires accusait un retard considérable, sortirent du village et allèrent faire un *sitting* devant plusieurs temples funéraires, dont le Ramesseum, qui était le centre administratif. Le pouvoir, d'abord sourd à leurs revendications, finit par envoyer le vizir Tâ, dont le discours mérite de passer à la postérité en tant que première manifestation de la langue de bois politique :

En fait, si je ne suis pas venu vous trouver, est-ce pour une brouille ? Si je ne suis pas venu, n'est-ce pas parce qu'il n'y avait rien à vous apporter ? Et pour ce que vous dites de ne pas reprendre vos salaires, est-ce que je suis le vizir qui a été nommé pour reprendre ? Je suis dans l'impossibilité de donner ce qu'avait donné celui qui était dans ma position – c'est un fait, il n'y a plus rien du tout dans les entrepôts – et je vous ai donné ce que j'ai trouvé. (Papyrus Turin 1880, r^o 2,2^o-3,2 – trad. pers.)

Ramsès III succomba vraisemblablement à un complot qui avait pris naissance dans le Harem royal. La conspiration fut ourdie par une des épouses royales souhaitant mettre son fils sur le trône,

un certain Pentaour. L'affaire est assez bien connue par des archives judiciaires. Les historiens se sont longtemps demandé si le roi avait péri dans l'attentat. Or, un récent examen par scan de la momie royale a révélé une importante entaille à la base du cou qui, selon les spécialistes, ne pouvait qu'entraîner une issue fatale. Si le complot atteignit son objectif premier, l'assassinat du roi, il échoua dans sa dimension politique. Ramsès IV, l'héritier légitime, parvint à reprendre les choses en main et à faire instruire le procès des conjurés dont un grand nombre fut exécuté ou contraint au suicide, ce qui rappelle la pratique de la Rome impériale. Le corps d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, retrouvé dans la tombe de Ramsès III, montre qu'il ne bénéficia pas des rites funéraires traditionnels, ce qui le condamnait à ne pas vivre dans l'éternité. Une comparaison de son ADN avec celui de Ramsès III a révélé une parenté étroite. Aussi est-on enclin à penser qu'il s'agit du corps de l'infortuné Pentaour.

Toute cette affaire est assez bien connue grâce à un lot de documents, dont le papyrus Turin 1875 forme la pièce principale. Outre des gens du Harem, rassemblés autour de la reine, la conspiration comprenait des militaires qui devaient marcher sur le palais, et des magiciens qui fournirent des amulettes, des formules d'ensorcellement et des statuettes de cire destinées à perturber le bon fonctionnement du palais. Il n'est pas impossible que cette affaire ait laissé des traces dans la mémoire collective, servant de réservoir à la création littéraire. Le préambule de l'*Enseignement d'Anksheshonq*, dont la rédaction remonte peut-être à l'époque saïte, pourrait en être une illustration. Ce texte fait état d'une conspiration qui aurait pris naissance au palais, parmi les généraux, les conseillers et les médecins du roi. Le héros malheureux de cette histoire, mis accidentellement dans la confidence (ce qui rappelle le *Conte de Sinouhé*), confesse au roi les faits qui lui sont connus, ajoutant – et c'est en cela que réside sa culpabilité aux yeux de la loi – « que ce sont des affaires que l'on ne doit pas taire à Pharaon ». Cette formulation revient inlassablement dans le compte rendu de l'affaire du Harem de Ramsès III. En voici un exemple :

Il a été amené parce qu'il a entendu les propos du majordome dont il était proche, mais qu'il les a cachés et qu'il n'en a pas fait rapport. (Papyrus Turin 1875, 4,12 – trad. pers.)

La fin du Nouvel Empire

La fin de la XX^e dynastie vit idéologiquement dans l'ombre de Ramsès II, qui reste le point de référence. Les règnes sont assez courts : entre Ramsès III et Ramsès IX, on ne dénombre que vingt-sept années pour cinq rois. Le successeur de Ramsès III eut, semble-t-il, des ambitions démesurées. Ramsès IV se fit en effet installer une tombe rupestre qui aurait dû être la plus grande jamais creusée, si elle avait été menée à terme. Il fit doubler les effectifs de l'équipe de Deir el-Médineh, passant de 60 à 120 hommes, et renoua avec les expéditions dans les carrières du Ouadi Hammamat, ce qui ne s'était plus produit depuis longtemps. De son règne date une série d'hymnes où le roi est exalté au motif du retour de l'Âge d'or après le chaos. Le thème du monde à l'envers, bien connu à la Première Période intermédiaire et au Moyen Empire, est comme retourné pour exalter l'action du roi.

Jour heureux ! le ciel et la terre sont en joie ; tu es le grand seigneur de l'Égypte ! Ceux qui s'étaient enfuis sont revenus dans leur ville, ceux qui se cachaient sont ressortis, ceux qui étaient affamés sont rassasiés et heureux ; ceux qui avaient soif se sont enivrés ; ceux qui étaient nus sont vêtus de lin fin ; ceux qui étaient en haillons sont resplendissants, ceux qui étaient en prison ont été relâchés. (KRI VI, 68 – trad. pers.)

Ramsès IV avait manifestement une très haute idée de sa personne, comme le montre une stèle d'Abydos où il demande une durée de règne deux fois supérieure à celle de Ramsès II, excusez du peu !

Et tu doubleras pour moi la hauteur de durée de vie et la grande royauté du roi Ousermaâtrê Setepenerê, le grand dieu ; en vérité, les (...) sont en grand nombre ; les bienfaits que j'ai faits pour ton domaine, pour alimenter tes tables d'offrandes, recherchant toutes actions utiles, tout acte bienfaisant à accomplir sur ton parvis chaque jour pendant ces quatre années, dépassent ce qu'a fait pour toi le roi Ousermaâtrê Setepenerê, le grand dieu, pendant ses soixante-sept années. (KRI VI, 19 – trad. pers.)

Dans le souci d'affermir un pouvoir qu'il avait senti un temps menacé, le roi raconta dans le long texte du papyrus Turin 1882 comment il était déjà au service d'Amon du vivant de son père, recherchant tout ce qui pourrait lui plaire. Il rappella ensuite son élection par le dieu, suivant désormais une formule bien établie :

Tes écrits pour arriver à toi (?) disent que je serai le seigneur des Deux-Rives, les rites cachés de mon couronnement étant dans ta maison, car tu t'es montré ferme quand tu m'as désigné. Tu m'as annoncé en disant : C'est lui ! il prendra la fonction, alors que cela n'était pas encore venu à se savoir, mais que cela m'était déjà arrivé. (...) J'ai été choisi au sein de ce pays. C'est Amon qui m'a placé. C'est le maître des dieux qui m'a pris la main pour m'introduire (m'initier ?) au palais. C'est un oracle, en vérité. C'est lui (Amon) qui l'a dit, avec Mout et Khonsou. (KRI VI, 73 – trad. pers.)

Après la mort de Ramsès IV, les successions ne se firent pas nécessairement en douceur. On trouve peut-être un écho de ces difficultés dans le *Conte d'Horus et Seth*, dont la composition daterait du règne de Ramsès V, et qui règle la succession mythique entre Horus et Seth, c'est-à-dire

entre le neveu et l'oncle, au profit du premier, la voix du sang l'emportant sur les compétences revendiquées par le plus âgé. La documentation devient plus rare, mais on devine que le pouvoir ne contrôle plus aussi bien les choses, notamment en Haute-Égypte, comme le révèle un papyrus dit du *Scandale d'Éléphantine*, qui expose des malversations financières et des abus de pouvoir.

À Thèbes, la famille du grand-prêtre d'Amon, Ramsesnakht, détenait un grand nombre de charges, qui devinrent héréditaires. Le temple étendit ses prérogatives à des domaines qui étaient normalement du ressort de la Couronne, comme certaines affaires à Deir el-Médineh. Reprenant une vieille politique, la famille des grands-prêtres d'Amon tissa de nombreux liens matrimoniaux avec des dignitaires thébains liés au temple, ce qui accrut encore son pouvoir. On reverra la même technique de réseaux à l'œuvre chez Montouemhat à la charnière des XXV^e et XXVI^e dynasties.

La fin de la dynastie est fort troublée et difficile à comprendre. On a récemment voulu revoir l'ordre de succession des trois derniers pharaons, en invoquant notamment la possibilité de règnes parallèles, sans qu'aucune preuve définitive ne puisse être avancée. Sous le règne de Ramsès IX, on constate des difficultés économiques croissantes qui se traduisent par une augmentation du prix des denrées – déjà perceptible sous Ramsès VI –, des grèves sporadiques à Deir el-Médineh, et les premiers pillages de tombes à Thèbes. On enregistre également des incursions de Libyens, ce qui ajoute à l'insécurité matérielle. C'est à cette époque que vécut le grand-prêtre d'Amon Amenhotep, un fils de Ramsesnakht, qui se fit représenter à Karnak pratiquement comme l'égal du roi, encore que la scène figure dans une partie privée du temple.

Le règne du dernier roi de la XX^e dynastie, Ramsès XI, vit une perte de contrôle du pouvoir royal, désormais localisé en Basse-Égypte. La région thébaine, sur laquelle se concentre l'essentiel de notre documentation, était le théâtre de rivalités croisées qui mirent aux prises le grand-prêtre d'Amon Amenhotep, le vice-roi de Nubie Panéhésy, et deux généraux sans doute apparentés, Hérihor et Paiankh. Peut-être à l'initiative du roi, Panéhésy remonta jusqu'à Thèbes pour asseoir le contrôle de l'État sur la région. Il s'en prit directement à Amenhotep, qui contrôlait les approvisionnements par le temple d'Amon-Rê. Une guerre civile sévit alors dans la région, avec des pillages. De ce moment daterait l'expulsion du grand-prêtre d'Amon, qui en appela au roi. Panéhésy descendit alors vers le nord jusqu'au moment où il rencontra l'armée royale, conduite par Paiankh. Il fut repoussé vers le sud, dans son fief de Nubie, où il fut poursuivi par Paiankh. Ce dernier s'arrogea les titres de Panéhésy, et prit également le titre de grand-prêtre d'Amon à la mort d'Amenhotep, qui était entretemps rentré dans sa charge après la fin des troubles. Ce moment marque le début de l'ère de la Renaissance, qui coïncide avec l'an 19 de Ramsès XI (voir chapitre 8). Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre cette expression, lourdement chargée sur le plan symbolique. L'ordre de succession des grands-prêtres à la tête du clergé de Karnak reste problématique. C'est ainsi que, selon l'égyptologue Aidan Dodson, il faudrait imaginer un chassé-croisé entre Hérihor et Paiankh, le second ne représentant qu'une courte parenthèse de quatre ans dans le pouvoir du premier. Les relations entre les deux hommes auraient par ailleurs été scellées par un accord politique prévoyant comme successeur d'Hérihor à la tête du temple d'Amon-Rê le fils de Paiankh, Pinedjem.

Cette malheureuse époque eut encore à régler l'épineuse question du pillage de tombes royales et de tombes de hauts dignitaires. Le détail de ce dossier est relativement bien connu grâce à un lot de papyrus où ont été conservées les dépositions des témoins et des accusés. Même si elles ont été remaniées par les scribes lors de leur mise par écrit, elles gardent souvent beaucoup de saveur et de spontanéité :

J'ai donné du blé à l'homme d'équipe Panefer ; et il m'a donné 2 kités d'argent, mais j'ai trouvé qu'ils étaient mauvais (d'origine suspecte) et je suis venu pour les lui rendre ; alors Ihymeh, le berger, et le frère de Ioufenamoun sortirent et me dirent de rentrer ; ils me firent entrer dans la pièce de séjour de leur maison. Ils se sont alors mis à se quereller : « Tu m'as floué avec l'argent », voilà ce qu'ils disaient, « alors que c'est moi qui t'ai montré la tombe ! », voilà ce que disait le fils de Panefer, l'homme d'équipe, au berger Ioufenamoun. (Papyrus BM 10052, 8, 6-11 – trad. pers.)

Le passage suivant pourrait s'intituler : « À filou, filou et demi ! » :

« Dis-moi tous ceux à qui a été donné de l'argent provenant de ce butin. » Il a déclaré : « On en a donné au scribe Tétishéri et au chef des portiers Pakaempaouba. En fait, si nous leur en avons donné, c'est parce qu'ils avaient eu vent de l'affaire, et cela bien qu'ils ne soient pas allés dans cette sépulture avec nous. Mais c'est un poids plus léger, celui avec lequel nous leur avons donné ; ce n'était certes pas le grand poids avec lequel nous avons fait le partage. » (Papyrus BM 10052 5,18-20 – trad. pers.)

Dans ce dernier extrait, il est fait mention, repère chronologique important, de l'affaire du grand-prêtre d'Amon Amenhotep :

Il a déclaré : « Les étrangers sont venus, ils se sont emparés du temple – j'étais alors avec quelques ânes de mon père – et Pahaty, un étranger, s'empara de moi et il m'emmena à Ipip. Il y avait alors six mois qu'on s'en était pris à Amenhotep, qui était alors premier prophète d'Amon. Et il se trouve que je ne revins que neuf mois après l'agression commise contre Amenhotep, qui était alors premier prophète d'Amon, et qu'on avait déjà liquidé ce naos portable et qu'on y avait mis le feu. » Et quand on revint à la

raison, le prince de l'Occident de la Ville, le scribe du trésor, Pasémennékhet, et le scribe de l'armée Kachouty, dirent : « Ramassons donc les morceaux de bois afin que ceux des magasins n'y mettent pas le feu. » Et ils firent entrer ce qui restait et mirent les scellés dessus. (Papyrus Mayer A, 6, 4-11 – trad. pers.)

Ce dossier haut en couleur révèle la grande faiblesse du pouvoir royal, accrue par les difficultés économiques. De nombreux témoignages rapportent que les voleurs ont agi poussés par la faim. Certains modernes ont imaginé que les autorités thébaines auraient pu en partie organiser le recyclage des richesses contenues dans les tombes royales pour financer l'effort de guerre contre Panéhésy, mais cela repose sur des éléments assez fragiles. Plusieurs tombes royales de la Vallée des Rois seront finalement pillées. Plus tard, à la XXI^e dynastie, les momies des grands rois du Nouvel Empire seront mises en lieu sûr dans une tombe au-dessus du temple de Deir el-Bahari (voir chapitre 8). Par une ironie de l'histoire, les deux seuls à avoir échappé au pillage furent les rois dont la mémoire avait été occultée par leurs successeurs : Akhénaton et Toutankhamon.

Hérihor prit finalement les insignes royaux, mais de manière détournée et, semble-t-il, jamais au-delà du périmètre thébain. Les *Late Ramesside Letters*, archive thébaine contenant une cinquantaine de lettres d'une famille de scribes, et les lettres dites d'el-Hibeh, datant de la XXI^e dynastie, sont une source irremplaçable pour l'intelligence de cette période. Dans une missive du premier lot, on trouve ce passage assez étonnant, qui montre le peu d'estime dans lequel on tenait encore le roi légitime, résidant au loin dans le Delta :

Pharaon (vie, santé, force), comment donc ferait-il pour porter atteinte à ce pays ? et Pharaon (vie, santé, force), de qui est-il encore le supérieur ? (Papyrus Berlin P 10487, r^o 9-v^o 1 – trad. pers.)

Enfin, on soulignera ici l'importance de l'oracle d'Amon dans les affaires politiques, qui deviendra une méthode de gouvernement à la XXI^e dynastie.

4. L'IDÉOLOGIE ROYALE APRÈS AMARNA

Avant de passer à la Troisième Période intermédiaire, prenons le temps de considérer, selon l'expression heureuse de l'égyptologue Pascal Vernus, la « grande mutation idéologique » du Nouvel Empire, qui transforma profondément la société égyptienne.

Depuis la création de l'État pharaonique jusqu'à l'époque amarnienne, les dieux, ou plutôt le démiurge, étaient garants de l'ordre cosmique tel qu'il fut créé lors de la Première Foie. Le démiurge avait créé la terre à l'intention des hommes ; il leur avait donné un roi pour se guider et la magie pour se défendre contre les coups du sort, ainsi que l'explique l'*Enseignement de Mérikarê*. Le roi représentait les dieux sur terre, maintenant l'ordre cosmique par le rituel.

Dès lors, les dieux ne se manifestaient directement que très exceptionnellement, même si l'*Enseignement de Mérikarê* précise que le dieu est à l'écoute de l'humanité souffrante. Bien sûr, on a déjà vu quelques exemples d'intervention de la divinité, qui pouvait manifester par des signes sa prédilection pour un roi, comme ce fut le cas pour Mentouhotep IV (voir chapitre 5), ou même intervenir dans la politique de l'État lors du choix d'Hatchepsout et de Thoutmosis III.

La population n'avait pas d'accès direct aux dieux nationaux, qui demeuraient des entités lointaines. Pour elle, comptait essentiellement le dieu local, avec lequel elle entretenait un lien fort, qui se concrétisait lors des fêtes et des processions.

Akhénaton ne laissa subsister qu'une divinité, Aton. En supprimant le panthéon, il s'instaurait l'intermédiaire unique entre son dieu et les hommes, ce qui revêtait une grande signification politique. Toute dévotion et toutes les prières devaient par conséquent remonter vers lui. Il empêcha de la sorte la possibilité de piété personnelle, du moins sur le plan théorique car on constate, même à Amarna, des marques de dévotion adressées aux divinités familiales. Dans cette perspective, même la sortie journalière du roi en char peut être interprétée comme un substitut de la procession de la divinité.

Après l'épisode amarnien, le retour à la situation d'antan n'était plus possible. Comme le souligne Pascal Vernus :

(...) la croyance en un ordre du monde pourvu de mécanismes autorégulateurs et apte à rétribuer par ses capacités immanentes les actions humaines s'efface devant la conception selon laquelle c'est la divinité qui s'affaire directement à cette tâche en nouant avec l'humanité, et aussi avec chacun des individus qui la composent, des relations de personne à personne.

Le dieu d'Empire, Amon-Rê, accédant ainsi au rôle de divinité universelle, se vit conférer davantage de pouvoirs royaux. À la XXI^e dynastie, son nom pourra être placé dans un cartouche, à l'instar des rois, et se voir attribuer le titre hautement symbolique de maître du Double-Pays (nb t3.wj, *neb-taoui*). Selon la nouvelle théologie, les autres divinités furent perçues comme des manifestations d'Amon. Des textes légèrement postérieurs, datant de la XXI^e dynastie, donnent un

condensé de la nouvelle doctrine. L'hymne figurant sur le papyrus du Caire 58032 est souvent présenté comme une somme théologique résumant les idées nouvelles. L'adoration, plus courte, figurant sur la Stèle des bannis (voir chapitre 8) est moins connue, mais tout aussi intéressante :

Salut à toi, qui a fait toute chose, qui a créé tout ce qui est, père des dieux, géniteur des déesses, qui les a établis dans les villes et les districts, qui a conçu les hommes et mis au monde les femmes, qui a créé la vie pour chaque visage – c'est Khnoum, qui façonne à la perfection –, le souffle de la vie, la fragrance du vent du nord, la grande inondation (on vit de ses provisions), qui a créé les conditions des dieux et des hommes, lumière du jour et lune de la nuit, qui traverse le ciel sans relâche, à la grande puissance – il est plus fort que Sekhmet – comme le souffle dévastateur de la tempête, mais qui pardonne, qui se précipite vers celui qui l'honore, qui vient rétablir celui qui souffre, qui se soucie des gens sans oublier personne, car il prête l'oreille à des millions parmi eux. (Stèle des bannis, 12-15 – trad. pers.)

Sur le plan politique, le roi cessa d'être un représentant pour devenir un exécutant de la volonté divine. Le premier roi de la XXI^e dynastie, Smendès, sera appelé dans le *Conte d'Ounamon* « le pilier qu'Amon-Rê a mis sur terre ». Le dieu intervient donc désormais directement dans les affaires humaines, les petites comme les grandes, et dans celles de l'État. De grands rois, comme Ramsès II à Qadech, firent appel à lui dans les moments de détresse. Le caractère subordonné du roi pouvait donc se manifester très clairement. C'est ainsi que Ramsès VII se présenta comme l' élu du dieu – cela n'a rien de neuf –, mais aussi comme son féal sur terre :

Tu as été choisi parmi eux pour exercer la grande lieutenance de l'Égypte. (KRI VI, 390,6-8 – trad. pers.)

On assiste donc bien en définitive à l'avènement d'une théocratie. Sur un plan plus personnel, chacun put désormais avoir accès au dieu et lui adresser des prières. Les actions sur terre étaient rétribuées dans l'au-delà. Des hymnes, reprenant en partie la phraséologie amarnienne, célèbrent l'omnipotence du dieu à qui n'échappe aucune action humaine.

Le respect pour la personne royale ne pouvait que se ressentir de cette évolution. Tout le monde pouvait désormais avoir accès à la divinité, sans passer par le roi et, surtout, n'importe qui pouvait occuper le trône, en dehors de toute appartenance à la lignée royale. Akhénaton tenta peut-être d'arrêter un mouvement qui était déjà en marche au début de la XVIII^e dynastie, comme le montrent les oracles pris en faveur d'Hatchepsout et de Thoutmosis III. En définitive, sa réforme avortée n'aura fait que donner le coup d'accélérateur décisif.

Chapitre 8.

La Troisième Période intermédiaire (1069-664)

La Troisième Période intermédiaire, que les égyptologues situent entre le Nouvel Empire et ce qu'on appelle la Basse Époque, couvre les XXI^e-XXV^e dynasties, jusqu'à la réunification de l'Égypte opérée par Psammétique I^{er}, soit environ quatre siècles. C'est une période difficile à décrire, notamment à partir de la XXII^e dynastie. Tout d'abord, plusieurs pharaons portent des noms identiques ou fort proches, comme Sheshonq, Osorkon ou Takelot. Ensuite, l'existence de dynasties parallèles ne facilite pas les choses : il y eut à la fin de la période jusqu'à quatre lignées concurrentes, les XXII^e, XXIII^e, XXIV^e et XXV^e dynasties, sans parler d'un certain nombre de potentats plus ou moins autonomes, sinon souverains, dans le Delta et en Moyenne-Égypte.

Les problèmes pour fixer la chronologie sont donc plus importants qu'au Nouvel Empire. Comme on ne dispose plus de listes royales, il faut s'appuyer sur les données assez fragmentaires de la tradition manéthonienne. Des sources assyriennes et grecques, et, dans une certaine mesure, bibliques, viennent toutefois utilement compléter nos informations. Ce tableau peu encourageant reçoit néanmoins une lueur d'espoir. Cette période a été l'objet d'études intenses ces vingt-cinq dernières années : la documentation s'est en partie renouvelée grâce à l'archéologie et de nombreux textes ont été récemment découverts ou examinés à nouveaux frais.

La Troisième Période intermédiaire peut se résumer en cinq grandes phases. Dans un premier temps, la XXI^e dynastie poursuit la tradition ramesside avec néanmoins une différence de taille : l'importance politique prise par le clergé d'Amon-Rê à Karnak. L'Égypte est dès lors soumise à une dyarchie, qui n'ira pourtant jamais jusqu'à la rupture complète pour constituer deux États indépendants.

La deuxième phase comprend les XXII^e et XXIII^e dynasties, dites libyennes, où le pouvoir passe à des familles libyennes implantées dans le Delta. Au cours de la seconde partie de la XXII^e dynastie, s'instaure une période d'instabilité qui se matérialise par l'apparition d'une dynastie parallèle, la XXIII^e dynastie, libyenne elle aussi.

Le troisième acte voit l'apparition d'un nouveau pouvoir fort dans le sud, qui donnera naissance à la XXV^e dynastie, dite éthiopienne ou kouchite, du nom du pays de Kouch. Les volontés d'expansion de la XXV^e dynastie vers le nord mettent les Éthiopiens en contact avec les rois des XXII^e et XXIII^e dynasties, mais aussi avec Tefnakht, un nouveau venu dont la base géographique se situe également dans le Delta, à Saïs, et qui représente presque à lui seul la XXIV^e dynastie.

Le quatrième acte se résume en une lutte pour le pouvoir, qui tournera d'abord en faveur des Éthiopiens. Elle a comme toile de fond l'expansion de l'Empire assyrien, dont de grands rois essaient alors d'agrandir les frontières, ce qui les portera en conflit direct avec l'Égypte.

L'épilogue se solde par la victoire des Assyriens sur la XXV^e dynastie. Elle ne produit cependant pas d'effet durable. Alliés dans leur conquête de l'Égypte à une famille originaire de Saïs, c'est cette dernière qui profite de la faiblesse des Assyriens en proie à des problèmes internes pour fonder la XXVI^e dynastie et refaire à son profit l'unité du pays.

Ce tableau très général laisse entrevoir une image de chaos permanent, avec son lot de rebondissements, des alliances qui se font et se défont au gré de l'intérêt de chacun, une présence étrangère permanente – des Libyens, des Kouchites, des Assyriens –, en bref, une période très sombre pour l'Égypte. Tout cela est exact, mais il faut fortement le nuancer. La lutte pour le pouvoir – très réelle – concerne au premier chef les membres de l'élite. Et pourtant, même dans les périodes de troubles, on constate une continuité de l'administration, notamment de la haute administration, qui reste aux mains des grandes familles aristocratiques égyptiennes. La structure générale de l'administration demeure en place, avec ses titres habituels, par exemple celui de vizir, même si les réalités recouvertes par ces titres ont parfois profondément changé.

Cette période consacre l'importance des grandes familles locales, qui seront souvent reconnues par le pouvoir étranger. La figure d'un Montouemhat, qui traversa sans encombre plusieurs régimes différents, est emblématique à cet égard. Ce fascinant personnage se verra d'ailleurs qualifier de *šarru* – « roi » – dans les annales assyriennes.

Sans surprise, les étrangers sont très présents en Égypte, mais à des titres divers. On pourrait être tenté en première analyse de confondre Libyens et Kouchites : après tout, ce sont des étrangers qui s'emparent du trône des pharaons. Ce serait pourtant une erreur. Les premiers migrèrent en masse vers l'Égypte par vagues successives depuis le Nouvel Empire, avec troupeaux et famille, et s'installèrent de manière durable. Ils se sont le plus souvent assimilés et égyptianisés. En revanche, les populations kouchites ne semblent pas avoir beaucoup bougé ; la XXV^e dynastie est restée une affaire cantonnée aux élites.

L'essentiel du gouvernement fut assuré par des militaires, tendance qui s'était amorcée avec l'arrivée au pouvoir d'Horemheb à la fin de la XVIII^e dynastie. Au cours de la Troisième Période intermédiaire, de nombreuses forteresses s'élevèrent à travers l'Égypte, la plus connue étant celle d'el-Hibeh. Les villes aussi se fortifièrent, comme Memphis et Thèbes, amplifiant un mouvement déjà amorcé au Nouvel Empire. Le temple funéraire de Ramsès III à Médinet Habou avait déjà les allures d'une forteresse autant que d'un temple.

À partir de la XXI^e dynastie, le pouvoir se trouva fragmenté entre des potentats locaux, notamment dans le Delta. Cela remettait en cause le principe idéologique du *nj-swt-bjtj*, c'est-à-dire d'un roi unique régnant sur une Égypte unifiée. Le mot *nj-swt*, « roi », en vint à désigner un chef dans une région donnée. Cette évolution sémantique pourrait refléter jusqu'à un certain point les us et coutumes libyennes dont le mode d'organisation aurait favorisé un système clanique, plus féodal en quelque sorte. Il faut toutefois souligner que l'on ne sait pratiquement rien du mode de fonctionnement traditionnel libyen, ce qui rend ce type d'explication très hypothétique. De surcroît, ceux qui prirent le pouvoir eurent toujours à cœur d'entrer dans le moule pharaonique, étant eux-mêmes égyptianisés depuis plusieurs générations. On voit ainsi à l'œuvre divers procédés de légitimation, qui ont varié avec les dynasties. Si la XXI^e dynastie et les dynasties libyennes cherchent leur inspiration dans les titulatures des rois du Nouvel Empire, ceux de la XXV^e dynastie, suivis par ceux de la XXVI^e dynastie, peut-être par volonté de rupture, essayèrent de renouer avec l'antique tradition memphite de l'Ancien Empire (mais des mouvements dans ce sens étaient déjà perceptibles chez les Libyens).

En fait, à y regarder de près, force est de reconnaître que l'appellation de Période intermédiaire est inadéquate. Sémantiquement, elle renvoie inévitablement aux deux qui l'ont précédée. Or, elles sont très dissemblables. Les Première et Deuxième Périodes intermédiaires furent analysées dans la réception postérieure comme des moments de chaos, exigeant une refondation de l'Égypte pour la rendre à nouveau conforme à son état de la Première Foie. Rien de comparable, ici. La Troisième

Période intermédiaire n'a pas été vécue en termes de chaos, mais comme une organisation différente du modèle originel. La dyarchie, puis la polyarchie qui s'instaure à partir de la XXII^e dynastie, furent acceptées comme des modèles politiques possibles. Il faut attendre la XXV^e dynastie pour voir à nouveau défendu dans la rhétorique royale un modèle qui rappelait l'idéologie traditionnelle. Encore cela ne s'accompagna-t-il pas d'une condamnation du système politique qui avait immédiatement précédé.

Il est au moins un autre point qui distingue cette période intermédiaire des deux précédentes périodes : le pays jouit d'un gouvernement unitaire au début de la XXII^e dynastie. Sous la XXV^e dynastie, l'unité du pays fut rétablie au bénéfice d'une maison royale dont le gouvernement s'étendait sur plus de 2 000 km. Ce pouvoir kouchite, qu'on peut percevoir comme étranger, se prévalait de manière quelque peu fondée de liens symboliques et culturels forts avec l'Égypte, au point que ces rois venus du sud se crurent parfois autorisés à donner des leçons d'« égyptitude » aux potentats locaux.

Enfin, la notion même d'« intermédiaire » suppose qu'on trouve avant et après des périodes politiquement stables, sinon faites de grandeur, ce qu'implique le terme d'Empire. Or, à la Troisième Période intermédiaire fit suite la Basse Époque qui, sous l'angle politique, aurait davantage de droits à revendiquer le statut de période intermédiaire : d'abord soumise aux caprices des Assyriens, qui s'emparèrent de Memphis à deux reprises et pillèrent même la cité d'Amon, elle passa plus du tiers de son temps sous occupation étrangère (première et deuxième dominations perses).

En politique intérieure, la question cruciale, dans l'équilibre des pouvoirs, fut de trouver un *modus vivendi* entre la maison royale, fixée bien loin dans le nord, à l'extrémité nord-est du Delta, à Tanis, et le pontificat d'Amon-Rê à Karnak. Outre une question de politique générale, entraient en jeu des préoccupations économiques et un défi idéologique important. Amon-Rê restait le dieu qui validait les choix politiques majeurs, notamment au moyen de son oracle. Le temple demeurait le propriétaire d'une quantité impressionnante de terres agricoles, de têtes de bétail, et disposait d'une main-d'œuvre considérable. Aussi l'appétit des grands-prêtres alla-t-il grandissant, notamment en termes de reconnaissance symbolique. C'est une caractéristique de l'époque, que plusieurs grands-prêtres d'Amon des XXI^e, XXII^e et XXIII^e dynasties ont adopté des *regalia* : sceptres, attitudes royales, noms inscrits dans des cartouches. Cet investissement de la sphère royale se cantonne cependant toujours au contexte local de la région thébaine. Généralement, le roi régnant était nominalement reconnu. Du reste, il n'était pas toujours simple dans ce contexte de s'improviser roi : la titulature des grands-prêtres d'Amon est quelquefois mal assumée. C'est ainsi qu'Hérihor fit inscrire dans son premier cartouche, celui de roi de Haute et de Basse-Égypte, le titre même de sa fonction : « Premier prophète d'Amon », ce qui trahit un réel malaise vis-à-vis des codes en vigueur.

Si les réponses données à ce problème d'équilibre politique ont parfois varié, la ligne directrice est toujours demeurée la même. Les rois de Tanis et les grands-prêtres d'Amon à Karnak avaient de puissants liens matrimoniaux et familiaux. Malgré cette proximité, il fallait éviter la mise en place d'un pouvoir indépendant à Karnak, et donc empêcher que le pontificat d'Amon ne devienne héréditaire. L'institution de la divine adoratrice d'Amon (ou divine épouse) joua dès lors un rôle de contre-pouvoir. On a vu apparaître cette fonction au début de la XVIII^e dynastie, où elle fut d'emblée confiée à une femme appartenant à la famille royale. À la Troisième Période intermédiaire, le mode de désignation resta inchangé, mais il fut interdit à la divine épouse de se marier et donc d'avoir une descendance. En revanche, elle choisissait et adoptait celle qui devait lui succéder. Par une série de dispositions qui comprennent entre autres l'octroi de nombreux bénéfices, la réalité du pouvoir glissa progressivement de la maison du grand-prêtre d'Amon vers celle de la divine adoratrice. Aussi la personne en charge de cette fonction devint-elle un enjeu important pour celui qui voulait contrôler le pouvoir en Haute-Égypte. Piankhi, au début de la XXV^e dynastie, puis Psammétique I^{er}, le fondateur de la XXVI^e dynastie, comprirent parfaitement le parti qu'on pouvait tirer de ces dispositions.

Le mode d'inhumation des rois a toujours été un bon indicateur de la perception de l'idéal monarchique. À la Troisième Période intermédiaire, apparaissent des modifications importantes. Les rois se font désormais enterrer dans l'enceinte des temples. Il n'est que les rois de la XXV^e dynastie pour reprendre, un temps, le fil de la tradition en se faisant enterrer dans des pyramides. Être dans le temple procurait tout d'abord de la sécurité puisque l'enceinte en était la plupart du temps fortifiée. Cela assurait aussi une proximité entre le fidèle et la divinité. Si l'on compare avec les installations du Nouvel Empire, les tombes sont moins sophistiquées ; la sépulture et le matériel funéraire se font aussi plus modestes.

L'égyptologue Elizabeth Froid a remarqué que les parois des temples de Karnak et Louxor étaient investies par des inscriptions non royales, ce qui montre une manière différente de gérer l'espace du temple et témoigne aussi d'un changement dans les pratiques de légitimation des particuliers : tout passe désormais par Amon et son oracle. Le recours à l'oracle pour décider en toutes sortes de matières dépassait le cadre strictement thébain, comme le montre un décret oraculaire pris par Seth dans l'oasis de Dakhleh pour régler un conflit portant sur des droits d'irrigation.

Pour traiter de cette période complexe, sinon compliquée, on peut choisir de parcourir le dédale des rois, des princes et des prêtres qui se sont passé et repassé le pouvoir. Cela m'a paru secondaire au regard du thème retenu pour cet ouvrage, l'évolution et la perception du modèle monarchique au travers de son idéologie. Mon choix s'est donc limité à quelques grandes figures et aux faits saillants qui éclairent directement notre propos.

1. LA XXI^e DYNASTIE (1069-945)

La XXI^e dynastie s'ouvre avec une situation duale. Dans le nord, Smendès, qui avait pris le titre royal, se raccrocha symboliquement à l'ancienne famille régnante en épousant une fille de Ramsès IX, Tanoutamon. Il fonda une nouvelle capitale à Tanis, à proximité de Pi-Ramsès, l'ancienne capitale des rois ramessides. Le déplacement du site avait été rendu nécessaire par l'ensablement progressif de la branche pélusiaque du Nil, où se trouvait Pi-Ramsès.

Dans le programme idéologique de la XXI^e dynastie, la nouvelle ville de Tanis se voulait la réplique de Thèbes. Le temple reprenait le plan de celui de Karnak dans un souci de symétrie qu'on retrouvera à l'époque éthiopienne dans le plan de Napata, 1 500 km plus au sud. La ville comprenait la nécropole royale, dont les fouilles de Pierre Montet ont exhumé les principaux trésors. La nouvelle dynastie consacrait ainsi l'abandon de Thèbes comme lieu des sépultures royales, peut-être pour des raisons de sécurité (voir chapitre 7). La construction de Tanis se fit avec de nombreux matériaux de remploi provenant de Pi-Ramsès, ce qui explique les confusions fréquentes que l'on fit dans le passé entre les deux sites. Mais c'était finalement une vieille habitude, en Égypte. Un bel exemple est fourni par les fameux sphinx d'Aménemhat III, usurpés par Ramsès II pour être installés à Pi-Ramsès, avant d'être transportés à Tanis où ils furent remployés par Psousennès I^{er}.

Dans le sud, à Thèbes, les grands-prêtres d'Amon exercèrent la réalité du pouvoir avec une reconnaissance toute théorique du pouvoir royal légitime. Le pays vécut ainsi sous la forme d'une dyarchie, qui semble avoir plutôt bien fonctionné, notamment par l'entremise de la divine adoratrice d'Amon qui entretenait des liens entre la famille royale et le dieu. Cela posé, il y avait malgré tout deux zones d'influence différentes, dont la limite passait par el-Hibeh. L'effort de légitimation des grands-prêtres s'est exprimé par une série de traits qui les liaient à la XVIII^e dynastie. On constate ainsi une reprise de la phraséologie royale. Par exemple, Hérihor proclame, dans le temple de Khonsou à Karnak :

Maître des couronnes que Rê ne cesse d'aimer et qu'a créé son père Amon pour être le gouverneur (ḥk3) de tout ce que circonscrit le disque solaire, roi d'Égypte, gouverneur (ḥk3) du désert, le souverain qui subjugué les Neuf Arcs. (KRI VI, 711,8-9 – trad. pers.)

Sur le plan idéologique, le grand-prêtre d'Amon Hérihor posa un acte extrêmement important en instaurant une nouvelle ère, dite de la Renaissance. Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre ce terme. On ne saurait assez insister sur la rupture que ce geste représente dans une culture qui privilégie la continuité et la permanence. Déjà, Aménemhat I^{er} et Séthi I^{er} avaient voulu manifester de la sorte une refondation du royaume en le rattachant mythiquement à la Première Foie. Dans le premier cas, il s'agissait de tourner la page chaotique – ou présentée comme telle – de la Première Période intermédiaire, dans le second, de solder définitivement les comptes de l'épisode amarnien. Dans le cas présent, il s'agissait pour Hérihor de marquer une nouvelle ère – dans le sens où la jeune République française créa l'ère révolutionnaire – plutôt que d'annoncer emphatiquement le retour à un mythique Âge d'or. Comme l'observe finement Jan Assmann, il est étonnant de constater à quel point le passé fut peu convoqué, rarement mobilisé dans le discours des grands-prêtres d'Amon à la XXI^e dynastie.

Pour autant, la culture de l'époque n'entendait pas rejeter le passé. L'art funéraire emprunte beaucoup aux traits de la dynastie thoutmoside. Plusieurs membres de la famille des grands-prêtres d'Amon portent d'ailleurs des noms qui rappellent ceux de la XVIII^e dynastie. Ce mouvement s'amplifiera durant la seconde partie de la Troisième Période intermédiaire.

En cumulant les titres de roi, de grand-prêtre d'Amon, de vizir et de général, Hérihor bouleversait une fois de plus le modèle idéologique. Cette concentration des fonctions, que l'on retrouvera dans les petites monarchies du Delta, remettait en cause la délégation des pouvoirs qui avait été la norme

jusque-là. Mais il y a plus : en choisissant d'inscrire dans le premier cartouche son titre de premier prophète d'Amon-Rê, Hérihor indiquait clairement où se situait la légitimité du pouvoir dans le cadre de cette nouvelle idéologie. Le grand-prêtre d'Amon abandonnait à son dieu la réalité du pouvoir, ce à quoi n'aurait jamais consenti un roi ramesside, en dépit des protestations de piété et d'humilité.

Car c'est bien Amon-Rê qui règne directement sur l'Égypte. La ^{XXI}e dynastie a laissé suffisamment de textes explicites à cet égard. L'un des plus fameux, qui pourrait presque passer pour un traité de théologie, est la longue partie hymnique qui introduit le décret oraculaire garantissant la vie *post mortem* de Nésikhonsou, l'épouse du grand-prêtre d'Amon Pinedjem II. En voici quelques extraits, qui insistent plus particulièrement sur le pouvoir du dieu ; la dernière partie est très révélatrice, proclamant Amon-Rê roi de Haute et de Basse-Égypte, Amon-Rê dont le nom est écrit dans un cartouche comme celui du pharaon !

C'est un roi qui fait les rois, qui a constitué les pays par son mandement qu'il a fait. Les dieux et déesses sont courbés devant sa puissance, tant est grand le respect qu'il inspire. Celui qui est venu au début, après avoir accompli la fin (...) ; à l'oracle inébranlable, aux mandements excellents, celui qui ne manque pas son coup, qui accorde le temps de vie, qui double les années de celui qui est dans sa louange (...), le roi de Haute et de Basse-Égypte, Amon-Rê, roi des dieux, seigneur du ciel, de la terre, des eaux, des collines, celui qui a créé la terre par sa manifestation ; il est plus grand, plus distingué que tous les dieux des premiers temps primordiaux. (Pap. CGC 58032, 29-30 ; 37-38 ; 39-40 – trad. pers.)

Le grand-prêtre d'Amon Pinedjem, qui fut en charge sous le règne de Smendès, assumait pleinement une titulature royale, sans aller toutefois jusqu'à l'éponymie, c'est-à-dire que les documents officiels ne furent jamais datés de son « règne ». Le milieu de la ^{XXI}e dynastie constitua un tournant : les deux fonctions majeures, la royauté et le sacerdoce d'Amon, échurent à des enfants de Pinedjem Ier. Il n'est pas impossible qu'un Psousennès, grand-prêtre d'Amon, ait quitté Thèbes pour devenir roi à Tanis sous le nom de Psousennès II. Il n'y eut finalement pas de conflit armé entre les deux parties, qui avaient compris qu'elles avaient mutuellement besoin l'une de l'autre : la royauté du nord voyait sa légitimité confirmée par Amon. L'entente fut scellée par de nombreux mariages entre les deux clans.

Un texte lève un coin du voile sur les luttes pour le pouvoir au sommet du clergé thébain. Il s'agit d'une stèle, conservée au Louvre, par laquelle le grand-prêtre d'Amon Menkheperre, un fils de Pinedjem Ier, rappelle, dans un oracle d'Amon, des opposants politiques qu'il avait exilés dans des oasis dix ans plus tôt. Dans ce texte extraordinaire, le grand-prêtre d'Amon se présente lui-même comme fils d'Amon, une phraséologie d'habitude réservée au roi. Toute référence et toute marque de respect normalement due au roi ont disparu :

Je suis ton serviteur en vérité, quelqu'un d'utile pour ton *ka*, un jeune de ta ville, quelqu'un que tu as élevé par ta nourriture et ta boisson alors que j'étais (encore) dans le sein, celui que tu as façonné dans l'œuf. Tu m'as ordonné de faire ce dont ton peuple se réjouit. (Stèle des bannis, 19-20 – trad. pers.)

Du point de vue de l'idéologie, on l'a souligné, Amon exerce le pouvoir, notamment par le biais d'oracles qui ratifient et ponctuent les grandes décisions politiques. On est donc en théorie dans un régime théocratique. Le nom du fils et éphémère successeur de Smendès, Amenemnisou, « Amon est roi », est à lui seul tout un programme. On a beaucoup glosé sur cette notion de théocratie. Mais si le régime pharaonique a toujours été une théocratie, encore faut-il s'entendre sur le terme. La théocratie des ^{III}e et ^{IV}e dynasties, où le roi est l'incarnation d'Horus agissant sur terre pour le compte de son père Rê, est bien différente de la théocratie d'Akhénaton, qui instaura une sorte de cotutelle entre le roi et Aton, ou de celle des grands-prêtres d'Amon, qui ne revendiquent aucun lien physique avec le dieu, dont ils sont les exécutants.

Le *Conte d'Ounamon*, dont la composition date de la ^{XXI}e dynastie, saisit assez bien l'esprit de l'époque, confirmant au passage la perte de prestige de l'Égypte. Le cadre de l'histoire est simple : Ounamon, au service du temple d'Amon-Rê, est dépêché auprès du prince de Byblos par le grand-prêtre d'Amon pour ramener le bois nécessaire à la construction d'une nouvelle barque pour le dieu. En chemin, il se fait voler son argent et ses lettres de créance, et c'est donc les mains vides qu'il se présente devant Tjekerbaâl, le prince de Byblos. Le cœur du récit – du moins pour la partie conservée, car la fin est perdue – consiste en une joute verbale entre Ounamon et Tjekerbaâl. Alors que le premier s'en tient aux principes de l'idéologie selon laquelle Amon-Rê est le seul maître qui commande à tous, Tjekerbaâl se place sur le terrain d'une transaction commerciale. Ounamon prétend recevoir le bois à titre gracieux, en hommage à la toute-puissance d'Amon-Rê, tandis que Tjekerbaâl réclame le juste prix pour sa livraison. L'intérêt du texte réside donc ici sur la dialectique entre deux conceptions du monde : une vue du monde comme il devrait être (Ounamon), et une perception du monde comme il est (Tjekerbaâl). La position de l'envoyé d'Amon-Rê est claire :

Il n'y a pas de bateau sur le fleuve qui n'appartienne à Amon ; à lui la mer, à lui le Liban dont tu dis qu'il t'appartient. (...)

Tu es en train de marchander le Liban avec Amon, son propriétaire ! Quant à ce que tu dis, que les rois d'autrefois avaient coutume de faire apporter de l'argent et de l'or, s'ils avaient possédé la vie et la santé, ils n'auraient pas fait apporter des biens (de consommation), ils auraient fait apporter ces biens en échange de la vie et de la santé de tes pères ; mais Amon-Rê, roi des dieux, c'est lui le maître de la vie et de la santé, et c'est lui le maître de tes pères.

Ils ont passé leur temps de vie à faire des offrandes à Amon ; et toi aussi, tu es un serviteur d'Amon. Si tu dis « oui, oui » à Amon, et que tu accomplis ses commissions, tu vivras, et tu seras bien portant, et en bonne santé, et tu te montreras excellent pour ton pays tout entier ainsi que tes gens. Ne recherche pas pour toi quelque chose d'Amon-Rê, roi des dieux ; car c'est un lion qui chérit ses biens. (*Ounamon*, 2, 23-2, 24 et 2,28-2,34 – trad. pers.)

La réplique du prince de Byblos ne laisse aucun doute sur les changements qui s'étaient opérés sur la scène internationale, où l'Égypte n'était plus que l'ombre d'elle-même. Après une concession purement rhétorique aux propos d'Ounamon (« Quant au seigneur de l'Égypte, c'est (assurément) le maître de mes biens et moi je suis de même son serviteur »), il enchaîne :

Mais aurait-il pris l'habitude de faire porter de l'argent et de l'or si c'était pour faire exécuter les ordres d'Amon ? (Ou bien, crois-tu que) c'étaient plutôt des cadeaux royaux qu'on avait l'habitude de faire à mon père ? Et quant à moi maintenant, oui, moi, suis-je (encore) ton serviteur ? Suis-je (davantage) un serviteur de celui qui t'envoie ? Je n'aurai qu'à pousser un cri puissant sur le Liban, et à peine le ciel sera-t-il ouvert que les arbres seront ici, rejetés sur le rivage ! (*Ounamon*, 2,11-2,14 – trad. pers.)

Le texte ne se prive d'ailleurs pas de pratiquer l'humour aux dépens du roi et de la royauté. Ainsi, quand Tjekerbaâl reprend à son compte les arguments d'Ounamon, rappelant que toute sagesse émane de l'Égypte, il ajoute immédiatement :

Quelles sont ces démarches stupides qu'on te fait faire ? (*Ounamon*, 2,22 – trad. pers.)

La prééminence d'Amon-Rê sur l'institution royale se laisse deviner chez Ounamon lui-même. Après la remarque sévère de Tjekerbaâl sur des messagers envoyés jadis par Khaemouaset, nom sous lequel il faut reconnaître soit Ramsès IX, soit Ramsès XI, Ounamon réplique :

Pour ce qui est de Khaemouaset, ce sont des hommes qu'il avait envoyés comme messagers, et c'était un homme lui-même. (*Ounamon*, 2,53 – trad. pers.)

Du reste, Smendès est présenté comme un étai, un support du pays placé par Amon-Rê ; le titre royal ne lui est pas reconnu. Ounamon, l'envoyé d'Amon-Rê, soumet à Smendès les requêtes du dieu comme s'il s'agissait de commandements à exécuter. Et c'est bien ainsi que Smendès et son épouse réagissent :

Je leur donnai les rescrits d'Amon-Rê, roi des dieux. Ils les firent lire en leur présence et déclarèrent : « Oui, nous agissons conformément à ce qu'a dit Amon-Rê, roi des dieux, notre maître. » (*Ounamon*, 1,4-6 – trad. pers.)

Le dernier roi de la XXI^e dynastie digne de mention est Siamon. C'est sous son règne qu'eurent lieu les derniers pillages des tombes royales. Des mesures avaient déjà été prises à la fin du Nouvel Empire, lors des grands procès sous Ramsès IX et Ramsès XI. Plus tard, au début de la XXI^e dynastie, il avait fallu mettre en lieu sûr (« réensevelir » est le terme utilisé) des momies royales. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, le grand-prêtre d'Amon procéda une dernière fois au sauvetage de momies royales en réutilisant la tombe de son prédécesseur, Pinedjem II, sur le site de Deir el-Bahari. Les momies furent redécouvertes en 1881 au terme d'une aventure rocambolesque, mettant aux prises le Service des antiquités et la famille d'Abd el-Rassul de Gournah, qui exploitait tranquillement le filon pour son compte depuis plusieurs années. S'il ne fait guère de doutes que les tombes furent victimes de pillages par les locaux, il est tout aussi certain que les rois de Tanis vinrent s'alimenter dans ces vastes trésors pour constituer leur propre trousseau funéraire. Ils ne faisaient ainsi que reprendre à leur compte une pratique que l'impécuniosité des grands-prêtres d'Amon, à la fin de la XX^e dynastie, avait peut-être déjà rendue nécessaire (voir chapitre 7).

Il y avait longtemps que l'Égypte n'avait plus été présente au Levant. Sur la foi d'une représentation de Siamon massacrant les ennemis de l'Égypte et d'un passage de la Bible, on a longtemps pensé que ce roi était intervenu dans les affaires qui opposaient les Philistins aux Israéliens, à l'époque de la royauté de David. Selon cette même vision traditionnelle, il aurait donné l'une de ses filles en mariage à Salomon. Selon des recherches récentes, ces faits devraient plutôt être attribués à Sheshonq I^{er}, le successeur de Siamon et fondateur de la XXII^e dynastie. En effet, la fameuse scène de victoire de Siamon pourrait être de nature purement rituelle, comme c'est parfois le cas (voir chapitre 1). Et comme le passage de la Bible ne cite aucun nom de roi, il n'est d'aucun secours :

Pharaon, roi d'Égypte, était venu s'emparer de Guézer, l'avait incendiée, et avait tué les Cananéens qui habitaient dans la ville. Puis il l'avait donnée pour dot à sa fille, femme de Salomon. (I Rois 9,16, trad. Louis Segond).

2. LA XXII^e DYNASTIE (945-715)

Étant donné la fin probable de la lignée de la XXI^e dynastie, le trône échut à Sheshonq I^{er} (945-924), un chef libyen, qualifié de grand chef des Meshouesh, ou Ma, pour reprendre la phraséologie

de l'époque. La famille était établie à Bubastis depuis plusieurs générations et avait conclu des alliances matrimoniales avec la famille royale et d'autres familles importantes du pays. Quand il monta sur le trône, il occupait lui-même des commandements militaires importants. Le passage de témoin fut en partie incarné par l'oracle d'Amon-Rê rendu en faveur du futur roi Sheshonq et réglant notamment la fondation funéraire de son père Nimlot à Abydos. Dans ce document, il est spécifié que Sheshonq serait associé au roi durant les fêtes cérémonielles, ce qui montre assez ce qu'était devenu le rapport de forces :

Permettras-tu (Amon-Rê) qu'il (Sheshonq) s'associe aux cérémonies de Sa Majesté en recevant la victoire, étant réunis en une seule occasion ? Grande approbation par ce grand dieu. (Stèle Caire JE 66285, l. 2 – trad. pers.)

Sheshonq Ier scella la légitimité de la nouvelle dynastie en mariant son fils à Maâtkarê, la fille de Psousennès II. Il s'assura aussi le contrôle de Thèbes en installant un des ses fils, Ioupout, comme grand-prêtre d'Amon-Rê.

Avec Sheshonq Ier commence la période libyenne, selon l'historiographie traditionnelle. L'appellation « libyenne » est toutefois abusivement limitative, dans la mesure où les rois de la XXI^e dynastie avaient déjà des ancêtres libyens. D'une manière générale, la présence probablement importante de Libyens dans l'armée était un fait acquis depuis la XIX^e dynastie. Dans le Delta, de nombreux Libyens étaient présents, regroupés dans des centres devenus des bases solides. L'accession au pouvoir suprême d'une famille libyenne était donc le point d'aboutissement d'un long processus.

Sheshonq Ier adopta une titulature largement inspirée de celle de Smendès Ier, le fondateur de la XXI^e dynastie. Dans les inscriptions, son nom est toutefois suivi du bâton de jet (I), ce qui le qualifie comme étranger auprès des Égyptiens.

Son règne fut marqué par une campagne en Palestine qui fit l'objet d'une commémoration grandiose sur le portique des Bubastides au temple de Karnak, renouant avec la grande tradition iconographique du Nouvel Empire. C'est l'une des dernières grandes campagnes d'une Égypte qui pouvait encore s'illusionner sur son destin impérial. On a longtemps établi un lien avec un passage de la Bible qui rapporte qu'un pharaon, Shishaq, pilla le temple de Jérusalem. Toutefois, l'absence de Jérusalem dans la liste des villes vaincues, fait qui avait déjà étonné les commentateurs, et une nouvelle interprétation d'un fragment de stèle au nom de Sheshonq Ier retrouvé à Meggido ont conduit la recherche récente à mettre en doute cette affirmation. Cependant, puisque rien n'est jamais simple dans le traitement de la documentation, l'absence de toute mention de Jérusalem pourrait tout aussi bien s'expliquer par l'état d'inachèvement de la décoration, notamment sur le mur extérieur.

Après Sheshonq Ier, la lutte pour la suprématie à Thèbes est marquée par le passage du pontificat d'Amon d'une famille à l'autre. C'est aussi une période de consolidation territoriale, comme le montre la stèle de l'Apanage, qui conserve la copie d'un acte de donation d'un fonds agricole de 556 aroures (environ 140 hectares), rédigé par le grand-prêtre d'Amon Ioulot, fils d'Osorkon Ier, en faveur de son fils et de ses descendants. Cet acte est remarquable en ce qu'il montre que le dieu suprême, Amon-Rê, se porte personnellement garant de la donation. Le dieu s'exprime lui-même, comme il le ferait dans un oracle. L'épithète donnée à Amon-Rê en début de texte, « le premier à entrer dans l'existence », laisse d'ailleurs penser que l'acte juridique avait reçu l'approbation formelle du dieu par une consultation oraculaire, comme cela avait été le cas à la XXI^e dynastie pour le règlement des affaires des princesses Hénouttaouy et Maâtkarê. Le texte se conclut par une imprécation contre les contrevenants, d'une violence telle, qu'elle fut jadis qualifiée de « reine des imprécations » par l'égyptologue Henri Sottas :

Quant à celui qui bouleversera ce décret, c'est un fou qui s'oppose à mes paroles, je lancerai sur-le-champ mon ire contre celui qui transgressera ma pensée (...). Que le blâme reste sur lui ! Il sera un non-existant ! Qui pourrait supporter la puissance que je déploie ? (...) Tous ses membres seront imprégnés d'ordures et il sera détruit physiquement (...). (Stèle Caire JE 31882, 26-30 – trad. pers.)

La constitution de domaines fonciers au profit des nombreux membres de la famille royale est une des caractéristiques de l'époque. Elle compense la perte des revenus réguliers provenant de Nubie, désormais perdue pour l'Égypte. D'une manière générale, le fondateur de la dynastie inaugura une politique visant à contrôler les grands centres de pouvoir (Thèbes, Memphis et Héracléopolis) en plaçant des membres de sa famille aux postes de décision. Le texte d'une statue d'Osorkon II, malheureusement fort endommagé, le proclame avec beaucoup d'ingénuité, en insistant sur la nécessaire unité du clan :

Tu façonneras ma semence issue de mon corps pour qu'elle devienne des grands gouverneurs de l'Égypte, des princes, des grands-prêtres d'Amon, roi des dieux, des grands chefs des Ma, des grands chefs des contrées désertiques (ou des pays étrangers), et des

prophètes d'Hérichief, roi du Double-Pays. (...) Tu confirmeras mes enfants dans les [fonctions] que je leur ai conférées, sans qu'un frère ne conçoive du ressentiment pour son frère. (Statue Philadelphie E 16199 + Caire JE 37489, 7-12 – trad. pers.)

Nous n'avons que peu de documents montrant les relations entre le roi et les membres de l'élite. Une courte inscription accompagnant la représentation du général qui s'occupa des funérailles d'Osorkon II à Tanis mérite toutefois d'être produite ici. On peut y lire l'expression d'une piété et d'un attachement réels à la personne royale, dont on n'a que de rares exemples :

Je me suis lamenté à ton sujet sans relâche et sans lassitude, recherchant ton visage ; mon cœur est lourd de lamentations quand je me rappelle tes bienfaits. J'ai fait qu'on se sente grandi dans le service de mon maître plutôt que dans les récompenses matérielles. J'ai mené la procession (funéraire) de mon maître jusqu'à sa ville, Thèbes-district-divin, que son cœur chérissait. Son *ba* est monté jusqu'à la place de son existence (?), le château de millions d'années. Le roi est maintenant divinisé, installé en paix sur son trône ; son *ba* s'est uni au firmament. (Pierre Montet, *Les Constructions et le tombeau d'Osorkon II à Tanis*, 1947, pl. XXII-XXIII – trad. pers.)

Au cours du temps, la mainmise de la maison de Sheshonq sur Thèbes ne fut plus aussi étroite. Sous le règne d'Osorkon II, un certain Harsîésis, dont on sait bien peu, s'arrogea pendant huit années le titre royal. Il semblerait que le pouvoir légitime s'en soit plus ou moins accommodé, et les deux parties adoptèrent un *modus vivendi* évitant les confrontations directes. Les choses devinrent en revanche plus sérieuses à la mort d'Osorkon II. Deux prétendants se trouvèrent sur le trône : Takélot II, le petit-fils d'Osorkon II, et Sheshonq III, assurément un membre de la famille royale, mais dont on ne peut fixer la filiation avec précision – peut-être un fils cadet de Takélot II. C'est le moment que choisit le grand-prêtre d'Amon Harsîésé (à ne pas confondre avec le précédent) pour jouer de la rivalité entre les deux branches de la famille et gagner un peu d'autonomie. Il se rangea sous la bannière de Sheshonq III. Le roi légitime envoya alors son fils Osorkon reprendre les choses en main. Les manœuvres et contre-manœuvres d'Osorkon à Thèbes, qui s'étendirent sur plus de trente ans, sont longuement racontées dans un texte qui fut affiché dans le temple de Karnak, traditionnellement appelé la *Chronique du Prince Osorkon*. Le prince y détaille les mesures radicales prises à l'encontre de ceux qu'il considérait comme des factieux – ils furent mis à mort et leurs corps brûlés –, ses aspirations royales, et ses frustrations devant la tournure des événements.

À la mort de Takélot II, Sheshonq III assumait seul le pouvoir et le prince Osorkon, qui devait avoir environ quatre-vingts ans, ne put fonder sa propre lignée. Cette période reste mal connue ; des propositions de réarrangements sont régulièrement faites à la faveur de nouvelles découvertes ou d'un réexamen des textes, sans toutefois emporter la conviction de tous les spécialistes.

Le règne de Sheshonq III voit l'arrivée d'un pouvoir indépendant. C'est à ce moment en effet que Pédoubastis, d'ascendance libyenne, prend ses distances avec le pouvoir en place et assume le titre royal, fondant la XXIII^e dynastie, qui court en parallèle à la XXII^e. L'appel à l'unité du clan figurant dans le texte d'Osorkon II appelé ci-dessus fut manifestement insuffisant à apaiser les tensions.

3. LES XXII^e ET XXIII^e DYNASTIES

Dans l'exposé des événements, il est impossible d'envisager séparément les deux maisons royales. La situation, à l'arrivée de la XXIII^e dynastie, est la suivante. La XXII^e dynastie maintenait son emprise dans la région de Tanis, c'est-à-dire dans le nord-est du Delta ; son pouvoir s'étendait vraisemblablement jusqu'à Memphis, incluant Athribis. À l'ouest du Delta, le pouvoir était aux mains de chefferies libyennes plus ou moins autonomes. Au centre, autour de Létopolis, se situait le siège historique de la XXIII^e dynastie. À Thèbes, la XXIII^e dynastie parvenait à installer l'un des siens comme grand-prêtre d'Amon, mais il fallut sans cesse composer avec les grandes familles locales.

Après quelques décennies de luttes d'influence, se constitua dans le Delta, à Saïs, un pouvoir indépendant, qui parvint à regrouper sous son autorité les chefferies libyennes de l'ouest. Assez rapidement, semble-t-il, un certain Tefnakht se proclama grand chef des Ma. Il revendiqua une influence sur l'ouest et le centre du Delta. Le pouvoir des derniers rois de la XXII^e dynastie ne dépassait dès lors plus guère la région de Tanis. À Thèbes, la XXIII^e dynastie était parvenue à mettre dans la position de divine adoratrice d'Amon une certaine Shepenoupet, sœur de Takélot III. Telle était la situation, très morcelée, quand Piankhi, le roi du pays de Kouch, entreprit la conquête de l'Égypte.

Avant d'aborder cette dernière partie de la Troisième Période intermédiaire, il n'est pas inutile de marquer un temps d'arrêt pour considérer quelques aspects de la période libyenne.

Contrairement à la pratique du Nouvel Empire qui visait à écarter les membres de la famille royale de positions importantes, les Libyens favorisèrent une organisation familiale, de surcroît héréditaire, qui mena à la création de baronnies locales. On a longtemps voulu y avoir une manifestation de la structure sociale des populations libyennes, mais la perception moderne considère plutôt ce mode d'organisation du pouvoir comme simplement adapté aux nouvelles

réalités politiques. Les élites libyennes étaient profondément égyptianisées depuis longtemps. Les débuts de la XXII^e dynastie montrent d'ailleurs une organisation forte, avec un roi à sa tête disposant d'un pouvoir bien assuré. Néanmoins, on décèle des nuances par rapport à l'idéologie royale traditionnelle. Alors que, selon les principes ancestraux, il est impossible que deux rois règnent conjointement (voir chapitre 1), la réalité libyenne semble s'accommoder de plusieurs roitelets, éventuellement sous la suzeraineté d'un roi. Une telle situation, qui prévalait au moment où Piankhi arriva en Égypte, était impensable précédemment, même durant des périodes de grande instabilité comme la Première ou la Deuxième Période intermédiaire. C'est du reste ce qui avait motivé la guerre de libération entreprise par Kamose contre les Hyksos et les Nubiens avec lesquels, déplorait-il, il devait partager l'Égypte (voir chapitre 6).

Cette évolution est surtout sensible dans la seconde phase de la période libyenne. Le roi se présente alors davantage comme un *primus inter pares* que comme un roi inapprochable. On a dès lors davantage l'image d'une confédération que d'un État central. D'une certaine manière, les rois libyens donnent parfois l'impression d'avoir pris les symboles de la royauté égyptienne sans en avoir pleinement investi les significations. Par conséquent, le prestige de la Couronne s'en est trouvé fortement diminué. Le roi n'est plus un être unique, à part de la société : tous les chefs sont un peu mis sur le même pied. Des personnages non royaux s'approprient dès lors des prérogatives royales, une tendance davantage perceptible chez les grands-prêtres d'Amon. Pinedjem I^{er}, fils de Paiankh, en reste le meilleur exemple pour la XXI^e dynastie. Au cours de la XXII^e, le cas du prince Osorkon est intéressant dans la mesure où, sans qu'il atteigne jamais le statut royal, ses aspirations transparaissent assez clairement dans le choix de certaines formulations :

Ils (les fonctionnaires) dirent d'une seule voix, en criant devant le Supérieur de Haute-Égypte : « Tu es le vaillant protecteur de tous les dieux, car Amon t'a placé comme le fils aîné de celui qui t'a conçu. C'est parmi des centaines de mille qu'il t'a choisi pour exécuter pleinement ce que son cœur désire. Si nous t'implorons, c'est parce que nous avons entendu parler de ton affection pour lui. De fait, il t'a amené à nous pour chasser notre misère en mettant une fin à la révolte qui nous opposait. Depuis que ce pays est tombé en déliquescence, ces lois périssaient entre les mains de ceux qui se sont rebellés contre leur maître (...). » (*Chronique du Prince Osorkon*, 30-32 – trad. pers.)

On constate aussi des pratiques difficilement concevables au Nouvel Empire. Par exemple, la tombe de Psousennès I^{er} à Tanis abrite le cercueil d'un de ses généraux. Caractéristique du pouvoir libyen est la volonté de contrôler les principales institutions et de gouverner par les liens familiaux, en donnant du pouvoir et des responsabilités aux enfants, ce que les Ramessides avaient précisément voulu éviter. Cette pratique débordait d'ailleurs le cercle de la famille royale. Dans l'administration, on vit se créer de véritables dynasties. Les inscriptions se multiplient faisant état de longues généalogies dans la transmission des charges. C'est ainsi qu'une famille de prêtres memphites, à la XXII^e dynastie, fit remonter ses ancêtres à la XI^e dynastie, soit près de mille trois cents ans en arrière. Un système fondé sur la parenté et la justification généalogique se mit ainsi en place, se substituant à l'ordre ancien fondé sur les compétences bureaucratiques. Dans ce contexte, la promotion d'hommes nouveaux devenait difficile, sinon impossible, ce qui remettait en cause tout le système éducatif. L'Égypte était ainsi en marche vers un système de castes qui impressionna en son temps Hérodote quand il visita cette contrée :

Les Égyptiens ont sept classes (γενεά) : il y a là ceux qu'on appelle les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les marchands, les interprètes et les pilotes. (II, 164 – trad. pers.)

Avec l'émergence de la XXIII^e dynastie, le processus de fragmentation du pays s'accéléra, d'une manière plus marquée en Basse-Égypte, avec l'émergence de centres importants relativement autonomes à Bubastis, Tanis, Léontopolis, Saïs, Mendès et Sébennyos.

Du point de vue de l'idéologie, il faut noter un retour vers des normes anciennes, remontant à l'Ancien Empire, mouvement dont on situait il n'y a pas si longtemps l'amorce chez les pharaons éthiopiens. Les titulatures abandonnèrent le style ampoulé, qui était la marque de l'ère ramesside, pour des formes plus compactes. Le style statuaire renoua lui aussi avec l'Ancien Empire. De manière générale, la tradition memphite revint au goût du jour dans tout le pays. L'inspiration que l'on recherchait dans l'Ancien ou le Moyen Empire n'était toutefois pas servile. Elle s'adaptait aux réalités du moment, se soumettant à l'agenda politique de ceux qui l'utilisaient. C'est dans ce cadre qu'il faut resituer l'importance retrouvée du genre des annales comme moyen de légitimation pour des charges sacerdotales ou royales.

Si le retour aux époques du passé, considérées comme un Âge d'or, concerne globalement l'ensemble de l'Égypte, des différences culturelles importantes se firent jour entre le nord et le sud. Le sud développa une pratique scribale débouchant sur l'emploi de l'hiéroglyphique anormal alors qu'une évolution parallèle dans le nord donna naissance au démotique, qui devait s'imposer comme la seule norme administrative du pays au cours de la XXVI^e dynastie. Il n'est pas impossible que cette

époque ait vu l'affirmation plus marquée, dans l'écrit, de différences dialectales entre les deux moitiés du pays.

On décèle enfin une évolution dans le contrôle du pouvoir du temple d'Amon-Rê, qui demeurait un enjeu important dans la lutte entre les grandes familles libyennes. Le pouvoir du grand-prêtre s'estompa doucement au profit de la divine adoratrice. À la XXV^e dynastie, celle-ci jouissait de pouvoirs quasi royaux.

4. LA XXV^e DYNASTIE (747-656)

Piankhi et la conquête de l'Égypte

L'arrivée des Kouchites en Égypte est le point culminant d'une montée en puissance du royaume nubien ou, si l'on préfère, du pays de Kouch. La perte de contrôle de l'Égypte sur les territoires du sud, à la fin du Nouvel Empire, avait favorisé la constitution de groupes plus ou moins puissants dans la région du Djebel Barkal et d'el-Kurru, non loin de la quatrième cataracte. Une culture originale s'était développée en mêlant des éléments proprement africains à des traits hérités de l'Égypte pharaonique. La connaissance de l'écriture égyptienne et de ses traditions littéraires s'y était maintenue. La société kouchite vivait cependant dans un monde culturel bilingue, où la langue vernaculaire était le méroïtique. La compréhension de cette langue, qui appartient au groupe soudanais oriental – sans parenté avec l'égyptien – doit beaucoup à l'opiniâtreté et à l'intelligence du méroïtisant Claude Rilly. Alors qu'une forme d'égyptien classique utilisant l'écriture hiéroglyphique continuait à être pratiquée dans les textes relevant de l'idéologie, la langue indigène recourut à une forme d'écriture stylisée dérivée du démotique.

À l'époque des dynasties libyennes, le royaume kouchite s'était renforcé économiquement par l'exploitation de l'élevage et la production de minerais, dans un cadre d'échanges commerciaux avec le Levant et le monde méditerranéen. L'histoire bégayait, en quelque sorte, répétant la situation de la Deuxième Période intermédiaire qui avait vu le pouvoir égyptien pris en tenailles entre le royaume Kerma au sud et les rois hyksos au nord, ce qui avait eu pour effet d'assécher ses ressources économiques (voir chapitre 6).

Au VIII^e siècle, le pouvoir se concentre à Napata, une ville en aval de la quatrième cataracte, proche du Djebel Barkal, où s'était établi un culte important d'Amon au Nouvel Empire, ce qui avait contribué à maintenir un lien culturel fort avec l'Égypte. Un roi local, Kashta, qui avait déjà établi des contacts à Thèbes avec la XXIII^e dynastie, fut le premier Kouchite à être reconnu comme roi. Les rois éthiopiens menèrent dès lors une politique consistant à s'assurer des avantages dans les institutions majeures du sud de l'Égypte.

Piankhi (qu'il faut peut-être appeler Piye), le fils de Kashta, parvint ainsi à faire reconnaître sa sœur Amenirdis comme héritière de la fille d'Osorkon III, Shépénoupet, en tant que divine épouse d'Amon, ce qui lui assurait à terme le contrôle de Thèbes. Les visées expansionnistes de Tefnakht, fondateur de la XXIV^e dynastie dont on a vu l'expansion dans le Delta depuis son fief de Saïs, fut sans aucun doute la motivation essentielle de l'expédition de Piankhi dans le nord. Le principal témoignage en est la stèle de la Victoire, qui est la plus longue inscription monumentale rédigée en égyptien (elle représente le double de la taille du *Poème de Qadech*).

Il faut d'emblée noter que Piankhi y reconnaît d'autres rois, ce qui paraît aberrant du point de vue de l'idéologie traditionnelle. L'explication se situe probablement à la conjonction de deux phénomènes. D'une part, on a vu que les dynasties libyennes admettaient l'existence simultanée de plusieurs rois, sans doute par réalisme politique. D'autre part, la coexistence de plusieurs chefs portant le même titre, *qore* dans le vocabulaire méroïtique, ne posait pas de problème. Piankhi lui-même resta un *qore* parmi d'autres, même après avoir assumé, seul, le titre de roi d'Égypte. Les petits rois du Delta auxquels Piankhi concéda le titre royal étaient des rois mineurs qui, de surcroît, tiraient leur légitimité du bon vouloir du roi éthiopien. Tefnakht, le principal opposant, ne figure pas dans la vignette surmontant l'inscription ; dans le texte de la stèle, il ne reçoit jamais le titre de roi.

Dans cette inscription comme sur d'autres monuments, Piankhi s'inspira des glorieux écrits du passé à des fins de légitimation. Pour plusieurs motifs, il prit exemple sur Thoutmosis III, dont le souvenir était très présent au Djebel Barkal. Il s'inspira aussi largement de la tradition de l'Ancien Empire en reprenant, avec une légère variante, le nom d'Horus de Têti. Sa titulature intégra ainsi des éléments très marqués idéologiquement. Son nom d'Horus fut d'abord « celui qui pacifie ses Deux-Terres » (shṭp-t3.wj=f, *séhétep-taoui=ef*), puis « celui qui unit ses Deux-Terres » (sm3-t3.wj=f, *séma-taoui=ef*), ce qui renvoyait très explicitement à Mentouhotep II. Pour son nom de roi de Haute et de Basse-Égypte, il opta pour Menkheperê, c'est-à-dire le nom de Thoutmosis III, puis

Ousermaâtrê, qui avait été le nom glorieux de Ramsès II. Piankhi faisait ainsi référence à un fondateur d'empire, Mentouhotep II, perçu comme tel par l'historiographie égyptienne (voir chapitre 5), et à deux rois conquérants, dont le renom était encore célébré à son époque et qui avaient laissé de nombreux monuments en Nubie, entre les deuxième et cinquième cataractes.

Piankhi s'attacha également à témoigner un grand respect pour les cultes ancestraux de l'Égypte. Face à ses concurrents, il entendait montrer qu'il était le seul à être un « vrai » Égyptien, suivant les normes de l'idéologie. D'une certaine manière, il se présenta comme un roi-prêtre, interrompant le cours de la campagne pour célébrer la fête d'Opet à Thèbes, et insistant sur les rites de purification :

Quand vous arriverez dans Thèbes, devant Ipet-sout, entrez dans l'eau, purifiez-vous dans le fleuve, habillez-vous de lin pur, posez l'arc, déposez la flèche ; ne vous vantez pas d'être maîtres de puissance (devant lui) sans l'assentiment de qui le brave est sans puissance (c'est-à-dire qu'il n'est rien sans le secours du dieu) ; il fait du faible un fort, (de sorte que) la multitude tourne les talons devant le petit nombre, qu'un seul homme l'emporte sur mille.

Aspergez-vous de l'eau de ses autels. Baisez le sol devant lui et dites-lui : « Montre-nous le chemin (, que) nous combattons à l'ombre de ta puissance ! » (L. 12-14 – trad. Nicolas-Christophe Grimal)

C'est encore cette attitude respectueuse qui fut mise en avant lors de la prise de Memphis, quand il est précisé que tous les rites et purifications prévus pour un roi furent dûment accomplis, ou encore quand l'accès à la demeure royale fut refusé à certains rois locaux pour cause d'impureté (ils étaient non circoncis et mangeaient du poisson). Cette notion de pureté rituelle, qui se vérifie au travers d'une liste d'interdits, devait se développer au cours de la Basse Époque.

Le rappel des valeurs traditionnelles de l'Égypte se trahit de multiples façons. Par exemple, Piankhi recommanda à ses troupes de n'attaquer qu'à visage découvert, jamais durant la nuit : en bref, de faire la guerre de manière chevaleresque. C'est que la nuit est essentiellement faite pour dormir ; elle n'est pas un moment d'action pour les honnêtes gens. Les textes de l'époque classique ne manquent pas pour associer nuit et chaos, ou nuit et malhonnêteté. Selon la tradition littéraire, Aménemhat Ier fut assassiné pendant la nuit, surpris dans son sommeil, à un moment propice aux coups déloyaux. Le brigandage de nuit était un signe palpable de désordre et de non-droit, comme le soulignent les *Lamentations d'Ipouwer*. Aussi Sésostriis III est-il celui « qui laisse dormir ses troupes jusqu'à l'aube ». Les exemples analogues pourraient aisément être multipliés. Ils montrent qu'il existait un corpus de textes dans la tradition sapientiale et dans la culture littéraire auxquels Piankhi pouvait se reporter et au travers desquels il avait l'occasion de montrer son empathie pour la culturelle ancestrale de l'Égypte.

La stratégie déployée pour manifester son adhésion à l'idéologie millénaire pouvait prendre des aspects multiples. Piankhi introduit parfois dans ses textes des traits formels appartenant à l'Ancien Empire, que ce soit en matière d'orthographe ou de langue. Le texte joue aussi de l'intertextualité avec des grands écrits littéraires de l'époque classique, créant un réseau de réminiscences et donc de connivences avec les élites culturelles égyptiennes. Tout cela laisse supposer que le roi était entouré de spécialistes, versés dans les subtilités de l'idéologie pharaonique. Dans une stèle retrouvée au Djebel Barkal, datée de l'an 3, bien avant la campagne de l'an 21, Piankhi affirmait déjà sa toute-puissance sur l'Égypte en des termes définitifs, idéologiquement très forts :

Amon de Napata m'a donné d'être le gouverneur (ḥk3, *héqa*) de tous les pays ; celui à qui je dis : tu es chef (wr, *our*), il sera chef ; celui à qui je dis : tu n'es pas chef, il n'est pas chef (...) ; Amon de Thèbes m'a donné d'être le gouverneur (ḥk3, *héqa*) de l'Égypte ; celui à qui je dis : sois couronné (jr ḥ', *ir khâ*), il est couronné ; celui à qui je dis : ne sois pas couronné, il n'est pas couronné ; quiconque vers qui je tourne mon visage, il n'y a pas de pillage de sa ville, en tout cas pas de ma main. Ce sont les dieux qui font un roi (nsw.t, *nésout*), les hommes qui font un roi ; mais c'est Amon qui m'a fait, celui que les princes (ḥ3tj-*ḥ*, *hati-â*) n'ont pas fait. (Stèle Khartoum SMN 1851, 16-21 – trad. pers.)

Dans ce texte qui précède la conquête, on notera que Piankhi se désigne sous un terme assez neutre, gouverneur, dirigeant, sans s'attribuer le titre de roi (nsw.t, *nésout*), qu'il concède cependant à d'autres.

Piankhi fut enterré à Kurru dans un appareil très égyptien (pyramide) ; on relève pourtant la présence de chevaux de char à ses côtés, sans que l'on sache s'il faut attribuer ce trait à une coutume locale (c'est peu vraisemblable) ou à la modernisation des temps. Cela pourrait aussi apparaître comme un très lointain écho à l'habitude des rois au début de l'Ancien Empire de se faire accompagner de barques pour faciliter le voyage dans l'empyrée (voir chapitres 2 et 3). Dans la stèle de la Victoire, le roi reproche à l'un des princes vaincus d'avoir maltraité les chevaux, ce qu'il ressent plus durement que la trahison elle-même. En dehors d'un amour probablement authentique pour les chevaux, il y a peut-être ici la manifestation d'une affectation littéraire ; on peut en effet rapprocher cet extrait d'un passage de la bataille de Qadech, sous le règne de Ramsès II. Les deux situations sont assez similaires : le roi déplore la défection des troupes (Ramsès II) ou la trahison de vassaux (Piankhi) et trouve du réconfort dans son attelage :

(...) alors qu'aucun notable, aucun officier, aucun soldat n'est venu pour me prêter main-forte tandis que je combattais. J'ai repoussé seul des milliers d'ennemis, étant avec Victoire-dans-Thèbes et Mout-est-satisfaite, mes valeureux coursiers. Ce sont eux que j'ai trouvés pour me donner un coup de main alors que j'étais seul à combattre des pays innombrables. Je me suis obstiné à les faire nourrir moi-même en ma présence chaque jour quand j'étais au palais, et ce sont eux que j'ai trouvés au milieu de la mêlée avec mon conducteur de char, Menna, mon porte-bouclier, ainsi que les échansons du palais qui étaient à mes côtés. (*Poème K1*, § 59-61 – trad. pers.)

Du reste, dans les lettres d'Amarna déjà citées (voir chapitre 7), il était habituel, dans les échanges de politesses entre rois, de s'enquérir de la santé des chevaux, comme on peut le voir dans la formule de salutation d'une lettre de Tushratta, roi du Mitanni, où les chevaux et les chars sont mentionnés juste après la famille du souverain :

Dis à Nimmureya, grand roi d'Égypte, mon frère, mon gendre, qui m'aime et que j'aime (...). Pour toi, que tout aille bien. Pour ta maison, pour ma sœur, pour tes autres femmes, pour tes fils, pour tes chars, pour tes chevaux, pour tes guerriers, pour ton pays, pour tout ce qui t'appartient, que tout aille très très bien ! (EA 19)

Il semble que Tefnakht ait résisté sur le long terme à Piankhi. Dans la stèle de la Victoire, il apaise celui-ci par de belles et touchantes paroles :

Le cœur de ta Majesté n'est-il pas apaisé de ce que tu m'as fait ? Je suis un misérable, et tu ne m'as pas châtié à proportion de mon crime. Pèse avec la balance ! juge avec les poids ! Tu peux me les multiplier par trois, mais épargne les semences : tu les récolteras en son temps ; n'arrache pas l'arbre jusqu'à ses racines ! Par ton *ka*, la crainte de toi est dans mon ventre, la peur de toi me colle aux os ! (...) Je suis nu-tête, mes vêtements sont des haillons jusqu'à ce que Neith me pardonne. Longue est la course que tu as portée contre moi, ta face étant toujours contre moi ; c'est une année qui a purgé mon âme. Purifie le serviteur de sa faute ! (130-137 – trad. pers.)

Après le retour de Piankhi à Napata, Tefnakht prend le titre de roi, inaugurant officiellement l'éphémère XXIV^e dynastie. Il aura comme successeur Bakenrenef, qui sera finalement soumis par Shabaqa, le successeur de Piankhi, qui l'aurait fait périr par le feu si l'on en croit le récit de Manéthon. Ce Bakenrenef, sous le nom de Bocchoris, eut une grande réputation dans la tradition classique comme sage et législateur. Sans doute doit-il une part de son rayonnement à sa ville, Saïs, qui faisait partie des réseaux commerciaux méditerranéens. À cela s'ajoute que Bocchoris était contemporain de ceux qui furent plus tard considérés comme les grands sages de la Grèce. Cette coïncidence chronologique jointe à la traditionnelle réputation de sagesse de l'Égypte, déjà célébrée dans le *Conte d'Ounamon* (voir chapitre 8), aura alors suffi à assurer la promotion de Bocchoris.

Les rois kouchites face à la menace assyrienne

Shabaqa choisit de régner à Memphis ; il prend d'ailleurs comme nom de trône Neferkarê, ce qui est clairement une réminiscence de Pépi II, le dernier grand roi memphite. De son règne date le *Document de théologie memphite*, qui aurait été pieusement recopié par le roi lui-même à partir d'un traité de l'Ancien Empire partiellement détruit par les vers. En réalité, il s'agit d'un texte pseudépigraphe. Le début du texte reprend un canevas dont on a déjà des exemples : celui du roi, désireux de glorifier les dieux, qui entreprend des recherches personnelles dans la bibliothèque d'un temple et rédige lui-même un texte. On peut rapprocher ici la stèle de Neferhotep, à la Deuxième Période intermédiaire (voir chapitre 5), ou encore celle de Ramsès IV (voir chapitre 7).

Shabaqa fit de nombreux monuments à travers toute l'Égypte, notamment à Thèbes ; il restaura aussi la fonction de grand-prêtre d'Amon, tombée en désuétude, sans toutefois lui rendre le pouvoir temporel, qui resta dans les mains de la divine adoratrice.

En politique extérieure, les Kouchites durent faire face à la menace assyrienne. La montée en puissance de l'Empire assyrien se fit sentir dès le règne d'Assurbanipal II, monté sur le trône en 883, ce qui en fait un contemporain de Takelot Ier et Osorkon II, à la XXII^e dynastie. C'est Osorkon IV, le dernier roi de la XXII^e dynastie, qu'il faut peut-être identifier au roi So dont il est question dans la Bible (2 Rois 17, 4) et qui eut d'abord maille à partir avec les Assyriens, dans un jeu d'alliances et de contre-alliances avec les petites puissances du Levant, notamment les royaumes d'Israël et de Juda. Les Égyptiens furent défaits une première fois à la bataille de Raphiah, en 720, ne semblant pas en mesure de contrer Sargon II, le roi assyrien. Shabaqa dut se résoudre à livrer à Sargon le roi d'Ashdod qui s'était réfugié en Égypte, comptant sur sa protection :

Iamani d'Ashdod, terrifié par mes armes, abandonna sa femme et ses enfants et s'enfuit à la frontière de l'Égypte qui appartient à l'Éthiopie, et s'y cacha comme un voleur. (...) La réputation terrifiante d'Assur, mon seigneur, subjuguait le roi d'Éthiopie et celui-ci livra Iamani avec des fers aux pieds et aux mains, et il me l'envoya en Assyrie. (Annales de Sargon, dans James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Related to Old Testament*, 3^e éd., Princeton, 1969, p. 285)

À la mort de Shabaqa lui succèdent deux fils de Piankhi, Shabataka et Taharqa. Comme on peut le voir, le mode de succession ne progressait pas nécessairement en ligne droite : très souvent – cela paraît être une particularité kouchite –, le pouvoir était dévolu à un frère cadet avant de revenir à un fils du frère aîné.

Le premier mena une politique plus agressive contre les Assyriens, avec des succès mitigés. Il s'allia à Ézéchias, le roi de Juda, mais les affaires tournèrent mal. Sennachérib, le nouveau roi assyrien, fit siège devant Jérusalem et attribua à Ézéchias le discours suivant :

En qui donc as-tu placé ta confiance, pour t'être révolté contre moi ? Voici, tu l'as placée dans l'Égypte, tu as pris pour soutien ce roseau cassé, qui pénètre et perce la main de quiconque s'appuie dessus : tel est Pharaon, roi d'Égypte, pour tous ceux qui se confient en lui. (2 Rois 18, 18-19)

On notera ici la métaphore du roseau, qui renvoie à quelque chose de fragile, mais qui peut également faire allusion à la plante héraldique traditionnellement utilisée pour écrire en égyptien le mot *nswt* (*nesout*), « roi » (voir chapitre 1).

Sous le règne de Taharqa, les Assyriens décidèrent d'en finir avec l'Égypte. Une première expédition, en 671, les mena jusqu'à Memphis, qui fut saccagée :

Depuis la ville d'Issuhpri jusqu'à Memphis, sa résidence royale, à une distance de quinze jours de marche, je livrai chaque jour, sans interruption, des batailles sanglantes contre Taharqa, roi d'Égypte et d'Éthiopie, celui qui était la malédiction de tous les dieux. Cinq fois, je l'atteignis de la pointe de mes flèches, lui infligeant des blessures dont on ne peut se remettre, et je mis le siège devant Memphis, sa résidence royale. Je la conquis en une demi-journée, avec des sapes, des brèches et des échelles d'assaut ; je la détruisis, mis à bas ses murs, et l'incendiai. Sa reine, les femmes du palais, Ushanahuru, son héritier, ses autres enfants, ses possessions, ses chevaux, le petit et gros bétail, sans nombre, je l'emmenai comme butin en Assyrie. Tous les Éthiopiens, je les déportai d'Égypte, ne laissant personne pour me rendre hommage. Partout en Égypte, je nommai des rois, des gouverneurs, des responsables, des directeurs de ports, des gouverneurs, des officiers. J'instituai des sacrifices réguliers pour Ashur et les autres grands dieux, mes seigneurs, pour toujours. (...) j'ai fait ériger cette stèle pour les jours à venir pour qu'elle soit vue par tout le pays de l'ennemi. (Annales d'Assarhaddon, stèle de Zincirli, dans James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Related to Old Testament*, 3^e éd., Princeton, 1969, p. 293)

Un peu plus tard, les Assyriens reprirent le chemin de l'Égypte, sous la conduite d'Assurbanipal, qui avait succédé en 668 à Assarhaddon, mort sur le chemin d'une nouvelle campagne contre l'Égypte. Taharqa dut à nouveau abandonner Memphis.

Rapidement, j'avancai jusqu'à Kar-Baniti pour apporter vite du secours aux rois et régents d'Égypte, les serviteurs qui m'appartiennent. Taharqa, le roi d'Égypte et de Nubie, entendit depuis Memphis l'arrivée de mon expédition et il appela ses guerriers pour une bataille décisive contre moi. Sur la foi d'un oracle d'Assur, Baâl et Nabu, les grands dieux, mes seigneurs, qui marchent à mes côtés, j'ai défait les soldats expérimentés à la bataille de son armée dans une grande bataille. Taharqa apprit à Memphis la défaite de son armée ; la splendeur d'Assur et Ishtar prirent possession de lui et il devint comme fou. L'éclat de ma royauté que les dieux du ciel et des enfers m'ont confiée, l'a ébloui ; il quitta Memphis et s'enfuit pour sauver sa vie dans la ville de Ne (Thèbes). Cette ville, je l'ai prise et j'y ai fait reposer mon armée. (James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Related to Old Testament*, 3^e éd., Princeton, 1969, p. 286)

Assurbanipal se retira après avoir composé avec les potentats locaux. Parmi ceux-ci figurait Néchao I^{er}, qui avait repris les affaires à Saïs et dont Assarhaddon avait fait un roi. Lors de l'expédition de Taharqa, Néchao s'était toutefois détaché de l'influence assyrienne. Il n'eut cependant pas à en subir les conséquences : évaluant les forces en présence, Assurbanipal jugea préférable de maintenir Néchao en place à Saïs, et installa son fils Psammétique à Athribis.

Après la mort de Taharqa, Tanoutamon lança une campagne pour reconquérir l'Égypte, campagne victorieuse qu'il célébra dans une stèle célèbre, dite du Songe, où lui avait été promis le succès :

Sa Majesté fit (litt. : vit) un songe la nuit : deux serpents, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Sa Majesté se réveilla et ne put les trouver. Sa Majesté dit : « Pourquoi cela m'arrive-t-il ? » Alors on lui rapporta ceci : « Le pays du Sud t'appartient. Conquiers le pays du Nord ! Les deux maîtresses sont apparues sur ta tête ; le pays t'est donné dans sa longueur et sa largeur, il n'y a personne pour le partager avec toi ! » (Stèle Caire JE 48863, 3-6 – trad. pers.)

Lors de cette campagne, il fut aux prises avec Néchao I^{er}, l'homme fort de Saïs, cette fois fidèle aux Assyriens. Face aux princes de la coalition, il se présenta comme le dispensateur ultime de la vie et de la mort :

« Tu peux faire mettre à mort qui tu veux et maintenir en vie qui tu veux ; on ne peut faire de reproche au seigneur sur la justice. » Alors ils lui confirmèrent dans un seul acte : « Donne-nous la vie, ô maître de la vie, car il n'y a personne qui puisse vivre dans l'ignorance de toi (ou « il n'y a pas de vie sans toi »). » (Stèle Caire JE 48863, 37-38 – trad. pers.)

Assurbanipal dépêcha une nouvelle expédition. Memphis fut reprise et les Assyriens poussèrent cette fois jusqu'à Thèbes, qui fut pillée. Quelques reliefs assyriens retrouvés à Ninive, leur capitale, laissent un souvenir de l'expédition par la représentation de la prise victorieuse d'une citadelle égyptienne. Les Assyriens laissèrent toutefois le contrôle de l'Égypte à un vassal, Psammétique I^{er}, qui devait fonder la XXVI^e dynastie. La chute de Thèbes, la ville d'Amon-Rê, garant de la légitimité royale depuis plus d'un millénaire, eut des conséquences profondes et durables. Dans l'idéologie royale, Amon-Rê s'effaça désormais au profit des divinités du Delta.

Après la défaite finale, les rois kouchites se retirèrent dans le royaume de Napata. Ils conservèrent une part de la phraséologie qui habillait l'idéologie pharaonique, non sans l'adapter aux réalités locales. C'est ce que montre la stèle d'intronisation d'Aspelta, un souverain contemporain des rois saïtes. Confrontés à la nécessité d'avoir un nouveau roi, les chefs militaires et toute l'armée rassemblée, après s'être longuement interrogés, décident de s'en remettre à la décision d'Amon de

Napata. On demanda donc au dieu de faire un choix parmi les frères du roi défunt, mais sans succès. Lors d'une seconde tentative, le dieu se tourna vers Aspelta, qui fut intronisé. Aspelta apparaît ainsi comme une sorte de *primus inter pares*, au terme d'un processus qui rappelle un peu l'élection des rois francs.

Bilan de l'occupation kouchite

Malgré l'abondante rhétorique qu'ils déploierent pour se présenter en successeurs légitimes des grands rois du passé pharaonique, les rois de la XXV^e dynastie furent d'abord des souverains kouchites, dont le centre politique se trouvait à Napata. Ces rois venus du sud se proclamèrent partout et toujours rois d'Égypte. Il n'y a que le double uréus qu'ils portaient au front pour rappeler leur double royauté, sur l'Égypte et Kouch. Les Assyriens, en revanche, plus réalistes et plus libres vis-à-vis des subtilités idéologiques de l'Égypte, parlaient des souverains éthiopiens comme des rois d'Égypte et de Kouch, ou comme des rois de l'Égypte, qui appartient à Kouch. Cela n'empêcha pas un souverain tel que Taharqa de se présenter comme investi d'une mission des plus traditionnelles, renouant avec le discours de la XVIII^e dynastie, jusque dans la forme :

Rê a placé le roi sur la terre des vivants pour la répétition sans fin et la stabilité éternelle jugeant les hommes et apaisant les dieux, faisant advenir la Maât et détruisant le mal ; il donne les offrandes aux dieux et l'invocation d'offrandes aux esprits lumineux (*akh*). (Trad. pers.)

De manière plus étonnante peut-être, il affirme tirer sa légitimité du choix opéré, non par un dieu, mais par son prédécesseur :

J'étais venu de Nubie parmi les frères royaux que Sa Majesté avait mandés. Comme je me trouvais avec elle, elle me préféra à tous ses frères et à tous ses enfants, de sorte que je fus distingué plus qu'eux par Sa Majesté, je gagnai le cœur des nobles (*pat*) et j'inspirai de l'amour à tout le monde. (Trad. Nicolas-Christophe Grimal, *Termes de la propagande royale*, p. 201)

Il est vrai que l'extrait reproduit ici provient d'une inscription retrouvée à Kawa. Dans le temple d'Amon-Rê à Karnak, force était de reconnaître le choix du dieu :

Tu m'as donné la Haute et la Basse-Égypte ; tu m'as choisi parmi eux, tu as fait qu'ils disent ainsi que mes Deux-Terres : c'est conformément à ce qu'il désire qu'Amon fait un Pharaon. (Trad. Pascal Vernus)

L'émulation d'une phraséologie déjà en vogue au Moyen Empire est bien visible chez Taharqa. Ce roi a exprimé de manière très nette, sur une stèle datée de l'an 6, les principes fondamentaux de l'idéologie pharaonique, renouant ainsi avec l'Âge d'or incarné par le temps de la Première fois. Dans l'extrait suivant, on trouve une formulation qui rappelle le texte fondateur *Le Roi comme prêtre du Soleil* (voir chapitre 1).

Or Sa Majesté, c'est quelqu'un d'aimé de dieu. Il passe le jour et il passe la nuit à rechercher ce qui est utile pour les dieux, à rebâtir les temples tombés en décrépitude et à restaurer leurs images comme la Première Fois, à (re)construire leurs entrepôts, à approvisionner leurs autels, à leur faire des offrandes divines consistant en toutes choses, à faire leurs tables d'offrandes en électrum et en argent. Or le cœur de Sa Majesté est content de faire pour eux ce qui est bien, chaque jour. Le pays déborde d'abondance en son temps comme il l'était à l'époque du Maître du Tout. Chacun reste à dormir jusqu'à l'aube (...). Car Maât a été réintroduite sur les rives, et le Mal a été épinglé au sol. (*Kawa V*, 1-4 – trad. pers.)

Quant à l'affirmation que le pays est en paix grâce à son action et que chacun peut dormir sans crainte jusqu'à l'aube, elle est la réminiscence d'un lieu commun déjà présent dans les hymnes à Sésostri III (voir chapitre 5).

Une fois installés en Égypte, les Éthiopiens s'impliquèrent dans une politique de développement architectural, ce qui était depuis toujours une des prérogatives de l'activité pharaonique. Ils entreprirent ainsi de nombreux travaux à Thèbes, redevenue un emplacement stratégique, à mi-chemin entre Napata et Memphis, où la fonction de divine adoratrice d'Amon continuait de jouir d'un fort prestige. Leur pouvoir était de surcroît affermi par des alliances matrimoniales avec de puissantes familles locales. Celles-ci prirent d'ailleurs l'initiative de plusieurs chantiers. Après une série de Nils trop hauts, dévastateurs pour la région, survenus lors du règne de Taharqa, Montouemhat, le quatrième prophète d'Amon, qui avait épousé une petite-fille de Piankhi, prit en charge les restaurations. Son activité dans la région est bien connue grâce à une série d'inscriptions dont l'étude a été facilitée grâce aux travaux de l'égyptologue Jean Leclant.

Peut-être les prières adressées à Amon-Rê par le roi après une série de Nils bas (voir chapitre 1) avaient-elles eu trop de succès, comme en témoigne ce texte célébrant une inondation miraculeuse, signe indubitable que le roi était bien le favori des dieux :

Lorsque survint la saison de la montée de Hapi, il se mit à monter abondamment chaque jour. Il passa plusieurs jours à monter d'une coudée (environ 52 cm) chaque jour. Il pénétra dans les montagnes de Haute-Égypte et couvrit les buttes de Basse-Égypte. Le pays fut alors vraiment comme l'océan primordial : on ne distinguait plus les îles de la rivière. Il (Hapi) monta jusqu'à 21 coudées, 1 palme, et 2 pouces et demi à l'embarcadere de Thèbes. Sa Majesté se fit amener les annales des ancêtres pour vérifier si une inondation semblable s'était jamais produite à leur époque, mais rien de semblable ne fut trouvé. (Stèle Copenhague, Ny Carlsberg 172,6-8 – trad. pers.)

L'intérêt renouvelé pour la ville d'Amon-Rê ne doit pas occulter le rôle prépondérant de Memphis, qui redevint un centre politique majeur. Les rois kouchites ne faisaient ainsi que reconnaître le rôle stratégique traditionnel de la ville dans l'administration du pays. Cette proximité leur permit également de renouer avec les traditions de l'Ancien Empire. Le choix de la pyramide comme dernière demeure n'était sûrement pas anodin. L'archaïsme est aussi perceptible dans l'art, avec la remise au goût du jour des canons de l'Ancien Empire, même s'il ne s'agit que de l'amplification d'un phénomène amorcé dès la XXII^e dynastie. Ce respect ostensible pour l'antique tradition pharaonique n'alla toutefois pas jusqu'à gommer les particularités africaines, notamment physiques, des rois de la XXV^e dynastie.

Comme le souligne le *Document de théologie memphite*, le rôle de Ptah, la grande divinité de Memphis, acquit une nouvelle dimension en voyant se déployer sa dimension démiurgique :

Or, l'on nomme Ptah « Celui qui fait tout et fait venir à l'existence les dieux ». C'est Ta-Tenen qui donne naissance aux dieux ; toute chose sort de lui, en tant que subsistances et offrandes divines, (et) en tant que toute bonne chose. Ainsi est-il prouvé que sa puissance est plus (grande) que celle des (autres) dieux. C'est ainsi que Ptah fut satisfait après avoir accompli toute chose et toute parole-divine. Il a donné naissance aux dieux ; il a fait les villes et a fondé les provinces ; il a placé les dieux dans leurs chapelles. Il a établi durablement leurs (offrandes de) pains ; il a fondé leurs chapelles, il a fabriqué leurs corps (leurs statues) selon leurs désirs. (L. 58-60, trad. Youri Volokhine)

À Napata, leur capitale, les Éthiopiens étendirent et embellirent le temple d'Amon qu'ils avaient conçu pour être la réplique de celui de Karnak, une idée que les rois de la XXI^e et XXII^e dynastie avaient déjà mise en pratique avant eux à Tanis, la Karnak du nord. Ce sera la dernière fois que le temple d'Amon-Rê de Karnak, qui était lui-même une réplique méridionale du temple d'Héliopolis, servira de modèle.

Chapitre 9.

La Basse Époque (664-332)

Ce que les égyptologues appellent la Basse Époque (*Late Period, Spätzeit*) comprend les dernières dynasties « indigènes » avant l'arrivée d'Alexandre le Grand (332), qui ouvre la période gréco-romaine. C'est une période troublée sur le plan politique. Malgré des efforts louables sous la XXVI^e dynastie, l'Égypte dut s'accoutumer à ne plus être qu'une puissance secondaire dans un monde dont les frontières s'élargissaient et qui voyait surgir des empires puissants. De ce point de vue, la Basse Époque ne marque pas une rupture franche avec la Troisième Période intermédiaire, qui avait vu les rois kouchites aux prises avec le royaume assyrien. La qualification de Basse Époque est ainsi ambiguë à plus d'un titre. Que l'historiographie mette une fin à la Troisième Période intermédiaire devrait être une indication que l'Égypte était retournée à une situation, sinon de grandeur, au moins de stabilité politique. Néanmoins, l'époque qui lui succéda ne sembla pas mériter le nom d'Empire aux yeux des historiens. L'appellation Basse Époque a donc une teinte condescendante.

À prendre un peu de hauteur, cette période ne se distingue pas fondamentalement de la précédente. Les rois de la XXVI^e dynastie étaient d'origine libyenne, comme ceux des XXII^e-XXIV^e dynasties. Cette dynastie fut secouée par des rivalités internes ; aussi ne justifie-t-elle pas son nom sur le plan familial puisqu'Amasis, un général non apparenté à la famille royale, monta sur le trône à la faveur d'un coup d'État. Après la première domination perse, les XXVIII^e à XXX^e dynasties reproduisirent le schéma féodal qui prévalait depuis les XXII^e-XXIII^e dynasties. Les différentes lignées qui se succédèrent sur le trône étaient d'ailleurs apparentées aux anciennes chefferies libyennes.

Au cours de cette période, l'Égypte, après quelques velléités d'extension territoriale vers l'est, dut surtout se battre pour préserver son intégrité. Elle eut à faire face successivement aux Babyloniens, puis aux Perses qui, par deux fois, occupèrent le pays. Sur les quelque trois cent trente années que dura la Basse Époque, plus du tiers se passèrent sous occupation étrangère : la XXVII^e dynastie, qui constitue la première domination perse, dura environ cent vingt ans, et la seconde période d'occupation perse, une dizaine d'années.

1. LA XXVI^e DYNASTIE (664-526)

Le début de la dynastie est centré sur la ville de Saïs, où Néchao I^{er} s'était finalement révélé un support assez ferme des Assyriens dans leur lutte contre les Kouchites. Il meurt d'ailleurs victime du devoir lors de la campagne lancée par Tanoutamon, le successeur de Taharqa pour reprendre le contrôle de l'Égypte (voir chapitre 8).

La XXVI^e dynastie consacra définitivement l'ouverture de l'Égypte à l'ensemble du monde antique, et notamment au monde grec. De manière croissante, la politique extérieure fut constituée

de compromis et de manœuvres tactiques pour faire face aux dangers du moment : les Assyriens tout d'abord, puis les Babyloniens. L'Égypte n'avait désormais plus le plein contrôle de son destin, même s'il y eut encore, durant cette dynastie, des moments rappelant la gloire d'antan. Cette ouverture internationale se traduit également par un afflux de populations diverses en Égypte, notamment des mercenaires qui contrebalancèrent, avant de les remplacer, les anciens contingents d'élite nubiens sur lesquels le pouvoir s'appuyait encore.

L'ouverture au monde méditerranéen aura des conséquences importantes sur l'économie de l'Égypte, principalement sur le commerce, avec la circulation de marchands et de négociants à une échelle bien plus grande qu'auparavant.

Sur le plan culturel et idéologique, la XXVI^e dynastie est qualifiée de « Renaissance saïte ». L'expression, qui vient de l'histoire de l'art, ne signifie rien sur le plan politique. Les modèles culturels, artistiques et idéologiques puisèrent aux vieux fonds de l'Ancien, du Moyen et du Nouvel Empire, souvent avec un mélange et un éclectisme de styles. Par exemple, en matière littéraire, le genre de la *Königsnovelle* (littéralement, la geste royale), un des moyens privilégiés de l'idéologie, connut un regain de faveur au travers de deux textes majeurs : l'un datant de Néchao II (stèle Louvre A 83), l'autre du règne d'Amasis (stèle d'Éléphantine). De même, le genre autobiographique puisa son inspiration dans les grands modèles de la Première Période intermédiaire et du Moyen Empire. Dans ce retour vers le passé, le déclin progressif de Thèbes comme centre de référence en matière de canon artistique au profit de Memphis va de pair avec son effacement politique.

L'accent mis sur les périodes anciennes explique aussi le maintien et la vigueur de l'ancienne langue classique pour la composition de textes sacrifiés par opposition à la langue démotique, qui prit en charge les usages de la vie quotidienne, profane. Le souvenir de la langue ancienne, celle de la Première Foie, s'opérait par le canal de l'écriture hiéroglyphique par opposition à l'écriture cursive, désacralisée, qu'est l'écriture démotique. Comme on l'a vu, cette dichotomie fonda aussi la délimitation des espaces de l'écrit au royaume de Kouch.

Sur le plan religieux, il faut noter le souci d'un retour vers une application stricte des rituels, déjà entamé à la XXV^e dynastie. Le culte des animaux, qui impressionna tellement les voyageurs grecs même s'il n'en saisirent jamais la portée théologique, se développa d'une manière spectaculaire, comme en témoignent les agrandissements du Sérapeum de Memphis destiné à recevoir les dépouilles du taureau Apis dans des sarcophages pesant en moyenne 60 tonnes.

Sur le plan documentaire, cette période est connue, outre les sources proprement égyptiennes, par des textes contemporains provenant des royaumes étrangers, babylonien et perse, ou de peu postérieurs, comme la Bible. Les écrits en langue grecque deviennent plus nombreux, et surtout plus fiables, désormais davantage ancrés dans l'histoire que dans le mythe. Le logos hérodotéen, assez proche des faits, est de ce point de vue irremplaçable, de même que les traditions rapportées par Diodore de Sicile.

Une ère de consolidation : Psammétique I^{er}, Néchao II et Psammétique II (664-589)

Le fils de Néchao I^{er}, qui avait été installé pour un temps à Athribis par le pouvoir assyrien, succéda à son père. La campagne de Tanoutamon força Psammétique à l'exil, dont il revint assez vite... dans les bagages des Assyriens, qui le remirent sur son trône.

Mais l'Empire assyrien se révéla un colosse aux pieds d'argile. Les rois de Ninive durent rapidement donner toute leur attention à la montée en puissance des Babyloniens, recevant même *in extremis* – ironie du sort –, mais trop tard, un secours de l'Égypte. Psammétique inaugura un règne d'un peu plus d'un demi-siècle, ce qui garantit la stabilité de la nouvelle dynastie. Sa première action fut de s'assurer le contrôle du Delta en réduisant ou en supprimant les chefferies libyennes sur lesquelles les Kouchites s'étaient appuyés, comme on peut le constater à Bousiris et à Mendès. Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, I, 66) rapporte un récit curieux, dans lequel Psammétique n'était d'abord qu'un roi parmi d'autres dans le Delta, qui aurait réalisé, presque à son insu, une prophétie selon laquelle celui des rois concurrents qui boirait à une coupe de bronze deviendrait le souverain de tous. On ne manquera de trouver piquant que Psammétique, lui-même d'ascendance libyenne, intègre désormais la phraséologie traditionnelle en faisant ajouter à son nom l'épithète « celui qui frappe les Libyens ».

En l'an 9 de Psammétique, Thèbes passa sous contrôle saïte. La région avait jusque-là été dirigée par Montouemhat, personnage d'une habileté extraordinaire, dont la femme était kouchite et qui avait réussi à maintenir son emprise au cours de la domination assyrienne. Il partageait le pouvoir à

Thèbes avec le grand-prêtre d'Amon, Harkhébi, un petit-fils de Shabaka. Renouvelant à son profit l'opération déjà menée par les Kouchites, Psammétique envoya sa fille Nitocris pour qu'elle soit adoptée par l'épouse divine d'Amon, Shépénoupet, une fille de Piankhi. La succession ne pouvait toutefois se faire que de manière indirecte puisque cette dernière avait déjà adopté Amenirdis, une fille de Taharqa. Psammétique fit donc accompagner Nitocris par une escorte lourdement armée. Les Thébains reçurent clairement le message : Shépénoupet notifia par un acte en bonne et due forme le transfert des droits sur la fonction à Nitocris. Les formes furent en tous points respectées, le roi ménageant les susceptibilités dans un grand morceau de rhétorique politique, qui pourrait aussi s'interpréter comme un aveu de faiblesse :

Je lui (à Amon-Rê) donne ma fille pour être l'épouse du dieu. Je vais la doter mieux que ceux qui l'ont précédée (...). J'ai toutefois entendu dire qu'une fille de roi était déjà là, de l'Horus Grand d'apparitions, le dieu parfait [Taharqa], qu'il avait donné à sa sœur pour être sa fille aînée, qui est là comme divine adoratrice. Je ne ferai précisément pas ce qui ne doit pas être fait et chasser un héritier de sa position, parce que je suis un roi qui aime la Maât. Mon abomination est le mensonge, étant un fils protecteur de son père, quelqu'un qui a pris l'héritage de Geb et additionné les deux parties (de l'Égypte) encore jeune. Aussi je la (Nitocris) lui (Amenirdis) donnerai pour qu'elle soit sa fille aînée de la même manière qu'elle (Amenirdis) a été confiée à la sœur de son père (Shépénoupet). (Stèle de l'adoption, 3-4 – trad. pers.)

En politique extérieure, Psammétique I^{er} assura ses frontières à l'ouest, au sud et à l'est, prenant des mesures pour établir des forts de surveillance aux endroits clés. Une décision importante et lourde de conséquences fut de recruter des mercenaires d'origines très différentes (Arabes, Juifs, Phéniciens, Cariens...), dont des Grecs. Ces mercenaires furent de surcroît encouragés à s'implanter en Égypte dans des colonies militaires. Cela contribua à terme à créer une situation inconfortable, faite de rivalités entre les nouveaux venus et les soldats égyptiens d'origine libyenne, les *machimoi*. Les mercenaires furent suivis par des marchands et des artistes, qui s'établirent un peu partout dans le Delta. C'est dans ce contexte que les Grecs s'installèrent sur le site de Naucratis au milieu du VII^e siècle, qui prit une importance considérable, devenant la plaque tournante de tout le commerce extérieur.

Dans le domaine religieux, Psammétique I^{er} eut une grande activité de bâtisseur sur de nombreux sites, notamment à Saïs, dans l'enclos du temple, où les rois de la dynastie se firent enterrer. Il prit aussi un grand intérêt au culte de l'Apis à Memphis, présidant lui-même aux funérailles. Il est possible que le roi ait volontairement promu le culte de cette image visible de Ptah pour en faire une manifestation de rassemblement à l'échelle de tout le pays, un peu comme les Ptolémées tenteront de le faire plus tard avec le culte de Sérapis. L'inscription d'un certain Ahmosis, un peu plus tardive puisqu'elle date du règne de Darius I^{er}, montre la portée nationale de la cérémonie :

J'ai dépêché des messagers vers le pays du Sud et vers le pays du Nord pour faire venir tous les gouverneurs des villes et des nômes avec leurs cadeaux dans ta salle d'embaumement. (Stèle Louvre 359, 5 – trad. pers.)

À Thèbes, durant l'interrègne entre la fin de l'occupation effective des Kouchites et la reprise en main définitive par la nouvelle dynastie, les grandes familles exercèrent effectivement le pouvoir, avec des manifestations rhétoriques qui empiétaient largement sur le prestige royal. Ainsi Montouemhat, le quatrième prophète d'Amon, qui était appelé « roi » dans les annales assyriennes, fit rédiger des textes à sa gloire que n'auraient pas reniés les rois du Nouvel Empire, comparant son action à celle du dieu Rê en personne !

J'étais le comte du nôme thébain. Toute la Haute-Égypte était à ma charge, la frontière sud étant à Éléphantine, la frontière nord à Héliopolis ; j'ai répandu mes bienfaits sur la Haute-Égypte, mon amour sur la Basse-Égypte. Les gens languissaient pour me voir, comme Rê quand il se montre, tant était grande ma bienfaisance, tant était exaltée mon excellence. (Stèle Berlin 12751 – trad. pers.)

Néchao II (610-595) poursuivit la politique de son père, notamment par des activités importantes en Asie, dans le but de s'assurer une zone tampon et de contenir ainsi les velléités des Babyloniens. Après quelques succès, dont l'enjeu semble avoir été la zone de l'Euphrate, qui constituait la clé de la domination sur la Syrie, les entreprises du roi se soldèrent par un revers catastrophique avec la perte de Karkémish. Cela entraîna un brusque reflux de l'Égypte jusqu'à ses frontières orientales. C'est lors de la campagne du roi vers le nord que celui-ci fut attaqué, à sa grande surprise, par Josias, le roi de Juda, qui s'était lancé dans d'importantes réformes internes et entendait garantir fermement ses frontières à l'extérieur. Les armées s'affrontèrent à Mégiddo ; Josias, vaincu, fut mortellement blessé dans la bataille.

L'historiographie attribuée à Néchao trois faits majeurs qui soulignent son intérêt pour la mer, ce qui était encore nouveau en Égypte : tout d'abord, le creusement d'un canal devant relier la branche orientale du Nil à la mer Rouge, ensuite la construction de trières pour des expéditions militaires, enfin l'envoi d'une expédition devant réaliser le périple de l'Afrique. Cette dernière partie du programme est sans doute la plus difficile à démontrer, sans qu'elle soit tout à fait invraisemblable. Quoi qu'il en soit, ces initiatives démontrent l'intérêt de l'Égypte à étendre ses horizons. Elles

doivent aussi être comprises comme autant de tentatives de diversifier les routes d'approvisionnement et d'assurer un *leadership* militaire et économique, en captant au profit de l'Égypte les grands flux commerciaux.

Psammétique II (595-589) poursuivit l'œuvre de sape entreprise par son père en Palestine, encourageant le roi de Juda à lutter contre les Babyloniens. Il entama lui-même une campagne en Palestine à laquelle il donna une tournure triomphale. En 593, il lança une expédition importante en Nubie contre Aspelta, qui mena les Égyptiens jusqu'à la quatrième cataracte. Il faut croire que les Nubiens n'avaient pas abandonné l'idée de regagner le contrôle de l'Égypte. Sur le plan politique, le résultat fut l'établissement, à partir d'Éléphantine, d'une zone entre la Nubie au sud et l'Égypte au nord. Ce vaste territoire fut plus tard désigné par le terme grec Dodécaschène, c'est-à-dire un espace de 12 schènes, soit environ 125 km. Après ce succès des troupes égyptiennes, les Kouchites se retirèrent à Méroé, qui devint leur capitale. En Égypte, les monuments kouchites furent systématiquement l'objet de déprédations et de mutilations (*damnatio memoriae*), destinées à faire passer les rois nubiens pour illégitimes et usurpateurs.

L'impossible équilibre : Apriès, Amasis et Psammétique III (589-526)

Apriès (589-570) essaya à son tour de contenir les Babyloniens. Les entreprises de son père n'avaient permis qu'un court répit avant la campagne décisive de Nabuchodonosor, qui vit la prise de Jérusalem en 587-586. La Bible raconte en des termes poignants le sort qui aurait été réservé à la famille royale :

Alors, la neuvième année du règne de Sédécias, le dixième jour du dixième mois, Nebucadnetsar, le roi de Babylone, vint avec toute son armée attaquer Jérusalem ; il installa son camp devant elle et construisit des retranchements tout autour d'elle.

Le siège de la ville dura jusqu'à la onzième année du règne de Sédécias.

Le neuvième jour du quatrième mois, la famine était si forte dans la ville qu'il n'y avait plus de pain pour la population du pays.

Alors on fit une brèche dans les remparts de la ville et tous les hommes de guerre s'enfuirent de nuit en passant par la porte située entre les deux murailles près du jardin du roi, alors même que les Babyloniens encerclaient la ville. Les fuyards prirent le chemin de la plaine.

Cependant, l'armée babylonienne poursuivit le roi et le rattrapa dans les plaines de Jéricho. Toute son armée se dispersa loin de lui. Ils s'emparèrent du roi et le firent monter vers le roi de Babylone à Ribla. On prononça un jugement contre lui.

Les fils de Sédécias furent égorgés en sa présence, puis on lui creva les yeux, on l'attacha avec des chaînes en bronze et on le conduisit à Babylone. Le septième jour du cinquième mois – c'était la dix-neuvième année du règne de Nebucadnetsar sur Babylone –, Nebuzaradan, le chef des gardes et le serviteur du roi de Babylone, pénétra dans Jérusalem.

Il brûla la maison de l'Éternel, le palais royal et toutes les maisons de Jérusalem ; il livra aux flammes toutes les maisons d'une certaine importance. (2 Rois, 25, 1-9 – trad. Louis Segond)

Apriès décida ensuite de contrer les expansions de Cyrène, qui menaçait les débouchés commerciaux de l'Égypte. Il envoya à cette fin un détachement égyptien, qui fut défait par les Grecs. Devant cet échec, les troupes égyptiennes se révoltèrent contre le roi, qui envoya le général Amasis pour calmer les factieux. Mais le destin semblait avoir abandonné l'infortuné Apriès. Une fois Amasis parmi les rebelles, il se laissa couronner roi, sans doute sans opposer trop de résistance, déclenchant *de facto* une période de guerre civile. L'image d'Apriès laissée par Hérodote n'est guère flatteuse. L'historien grec le présente comme un homme colérique, n'hésitant pas à punir cruellement le messager qu'il avait envoyé sans succès auprès d'Amasis :

Quand il fut arrivé près d'Apriès sans ramener Amasis, le roi ne se donna pas le temps de réfléchir ; furieux, il ordonna de lui couper les oreilles et le nez. Lorsque les Égyptiens, ceux qui étaient encore de son parti, virent l'homme le plus considéré d'entre eux si honteusement mutilé, sans plus attendre, ils se séparèrent d'Apriès, passèrent de l'autre côté et se donnèrent à Amasis. (Hérodote, II, 162 – trad. Philippe Legrand)

Amasis (570-527) dut d'abord se débarrasser d'Apriès, qui s'était établi à Memphis. Après une première passe d'armes victorieuse, il rencontra une dernière fois Apriès dans une bataille à l'entrée du Delta, où ce dernier fut tué. Amasis, qui n'était pas d'ascendance royale, comprit l'intérêt d'enterrer le défunt roi avec tous les honneurs dans la cour du temple de Saïs, aux côtés de ses ancêtres.

Tout au long de son règne, Amasis s'efforça de contenir la montée des Perses. Il conclut à cette fin une série d'alliances avec Cyrène, le roi Crésus de Lydie, et le tyran Polycrate de Samos. Il n'eut guère de succès : les Perses reprirent Chypre, qui ne fut égyptienne que pour un bref moment, mirent fin au royaume de Crésus et réussirent à retourner à leur profit l'alliance avec Polycrate. Dans l'équilibre des puissances, Amasis avait fortement misé sur les Grecs, comme le montrent les nombreuses offrandes à des temples, notamment celui d'Apollon à Delphes après l'incendie de 548. Cette politique pro-hellène se marqua aussi par l'aide apportée au développement de Naucratis.

Une des préoccupations majeures de la XXVI^e dynastie, en dehors de la confrontation directe avec les grands empires orientaux, fut d'alimenter les caisses de l'État. Dans un pays dont les ressources

n'étaient guère variées en dehors de l'agriculture, le pouvoir tenta de capter une partie des revenus issus du grand commerce international. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la politique de Néchao II et d'Amasis. Les rois avaient également perçu le bénéfice qu'on pouvait tirer du contrôle de la chaîne des oasis occidentales, régulièrement fréquentées par les caravanes marchandes.

Cet intérêt soutenu pour l'économie explique certaines réformes, comme l'installation d'un planificateur, responsable de la politique économique et fiscale. C'est dans ce cadre favorable à l'entreprise et au commerce qu'il faut situer l'adoption de l'écriture démotique partout en Haute-Égypte, au détriment du hiératique anormal. Le résultat de ces mesures fut une période de prospérité, qui se traduisit par l'embellissement et la construction de temples.

Sur le plan idéologique, Amasis reprit le nom d'Ahmosis, un des fondateurs de la XVIII^e dynastie (voir chapitre 6). La tradition tardive lui fit une réputation d'ivrogne. Un conte démotique le présente comme un homme impulsif, n'écoulant pas l'avis de ses conseillers une fois qu'il a décidé de prendre du plaisir, au point de paralyser le gouvernement du pays. Le récit d'Hérodote, bien disposé envers Amasis, est sur ce point plus nuancé ; le roi y est plutôt présenté comme un bon vivant, pas un ivrogne, et les moments de détente royale sont moralement justifiés par la nécessité d'alterner les périodes de travail et de détente au nom même de l'efficacité. À y regarder de plus près, les intentions du conte démotique n'étaient peut-être pas négatives : l'image d'un roi soudard, plutôt que saoulard, avait certainement de quoi flatter les sentiments de la soldatesque à laquelle le roi devait son pouvoir. Les royaumes hellénistiques, et plus tard l'Empire romain, favorisèrent parfois ce type de propagande. Quoi qu'il en soit, la tradition égyptienne postérieure présente Amasis sous un jour favorable, qu'il faut mettre en relation avec une forte réaction anti-perses, qui cherchait à grandir le dernier grand roi égyptien indigène.

Quand Cambyse, roi des Perses, prit le contrôle de l'Égypte, Hérodote rapporte qu'il n'eut rien de plus pressé que de profaner la tombe d'Amasis :

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, à dessein d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau ; cela fait, il ordonna de le battre de verges, de lui arracher le poil et les cheveux, de le piquer à coups d'aiguillons, et de lui faire mille outrages. Mais comme les exécuteurs étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher, parce qu'il avait été embaumé, Cambyse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. (Hérodote III, 16 – trad. Philippe Legrand)

Quel que soit le jugement qu'on peut porter sur cette cruauté gratuite – mais il faut faire la part des sentiments anti-perses qui animaient les historiens grecs –, la manœuvre de Cambyse doit peut-être être replacée dans un contexte politique plus large. En effet, la *damnatio memoriae* d'Amasis pouvait aussi envoyer le message que Cambyse entendait se rattacher au dernier pharaon légitime, Apriès, qui avait été mis à mort par Amasis.

Le règne de Psammétique III (527-526), de très courte durée (quelques mois à peine), fut marqué par l'invasion de l'Égypte par Cambyse. Vaincu, capturé, il fut finalement condamné à se suicider. Sa fille, Nitocris II, ne put accéder à la fonction de divine épouse d'Amon, ce qui mit un terme définitif à cette institution, plus d'un millénaire après sa création. L'Égypte devint une satrapie perse pour plus d'un siècle.

Les innovations de la XXVI^e dynastie

La dynastie saïte s'était fixé un certain nombre d'objectifs et tenta de se donner les moyens d'y arriver. Le premier fut de s'assurer le contrôle de tout le territoire, c'est-à-dire de se débarrasser d'abord dans le nord de la concurrence potentielle des chefferies libyennes, dont les rois saïtes étaient eux-mêmes issus, puis de fixer et si possible d'étendre la frontière méridionale, en mettant définitivement un terme à l'influence nubienne. Ce faisant, ils durent régler le problème posé par les grandes familles thébaines qui exerçaient le pouvoir effectif dans le sud en utilisant à leur profit les larges prébendes du temple d'Amon-Rê. Cette politique nécessitait une armée forte et surtout modernisée. Les rois eurent en outre, pour la première fois dans l'histoire de l'Égypte, une véritable politique navale ; ils renforcèrent aussi considérablement la cavalerie, qui n'était alors essentiellement qu'une charrerie. L'armée intégra des contingents importants et réguliers de mercenaires étrangers.

Une telle politique mobilisait des moyens financiers importants : pour construire et faire fonctionner une flotte de guerre, il fallait quasiment tout importer, y compris les marins. Les rois de la XXVI^e dynastie réorganisèrent donc en profondeur le système fiscal afin d'accroître les rentrées. Cela passa par une réduction drastique des privilèges d'exemption accordés aux temples et par un contrôle de leurs revenus et devoirs fiscaux vis-à-vis de la Couronne. Une belle illustration en la matière est fournie par le très long texte contenu sur le Papyrus Rylands IX, qui montre les efforts

d'un fonctionnaire royal pour récupérer des terrains appartenant à l'État détournés par des prêtres au profit de leur temple, voire à leur propre bénéfice. Les rois instaurèrent une politique de reprise en main des temples qui allait se poursuivre, sans grande variation, pendant plusieurs siècles jusqu'aux Ptolémées, époque à laquelle les temples furent dirigés par des membres de l'administration ou de l'armée. Ce faisant, la Couronne entendait mettre fin à un paradoxe selon lequel le roi, qui était en théorie le seul prêtre, s'était vu progressivement dépouillé de biens fonciers importants à la suite d'un régime de concessions de privilèges aux temples pour les besoins du culte.

Les rois saïtes instaurèrent encore un système de douanes aux entrées de l'Égypte, et introduisirent sous Amasis le premier système connu de taxation sur base individuelle de l'Histoire. Ces modifications structurelles majeures dans le fonctionnement du pays passèrent aussi par une réforme importante de la haute administration et des découpages administratifs, comme l'instauration du Pays du Sud, une entité administrative allant de Memphis à Assouan, ayant à sa tête le Grand de la Flotte, qui résidait à Héracléopolis.

2. PREMIÈRE DOMINATION PERSE : LA XXVII^e DYNASTIE (526-401)

Au terme d'une conquête rapide, qu'il faut situer en 526 à la suite des analyses de Joachim Friedrich Quack, l'Égypte, regroupée avec la Libye, Cyrène et Barca, fut transformée en satrapie, c'est-à-dire en province, directement dirigée par un Perse. Le contrôle militaire du pays était essentiellement assuré par certaines places fortes. Oudjahorresnet, un Égyptien qui fut un personnage central de la nouvelle administration, constate laconiquement :

Le grand roi de tous les pays étrangers, Cambyse, est venu en Égypte, avec les étrangers de tous les pays étrangers. Il s'empara du gouvernement de ce pays tout entier, où ils s'établirent. Il fut le grand souverain de l'Égypte, le grand roi de tous les pays étrangers. (Statue Vatican 158, 11-12 – trad. pers.)

Les questions de sécurité intérieure réglées, les Perses firent preuve d'une grande flexibilité dans la gestion des affaires du pays. Les cultes furent respectés, le clergé et les temples fonctionnèrent normalement. Assez curieusement, les souverains perses ne cherchèrent pas à s'assurer le contrôle du culte d'Amon-Rê, notamment par le biais de la divine adoratrice, ce que les dynasties précédentes avaient toujours pris soin de faire. Le dossier demanderait toutefois à être réexaminé car les raisons généralement invoquées (écart culturel trop important, relative impuissance ou désintérêt des Perses) ne sont guère convaincantes. Le roi des rois ne semble d'ailleurs pas avoir eu de difficultés à endosser le costume de pharaon pour se conformer à la représentation indigène du pouvoir.

Le fonctionnement de l'économie fut laissé aux mains des Égyptiens, mais les Perses introduisirent parfois leur propre standard en matière comptable ; ainsi, l'artabe remplaça le khar, en usage depuis l'Ancien Empire, comme mesure de capacité.

La réaction des Égyptiens face à l'occupation est difficile à cerner. Le fait que celle-ci ait duré plus d'un siècle pourrait suggérer qu'on s'en était plus ou moins accommodé. Des membres de l'élite, comme Oudjahorresnet ou Ptahhotep, ne furent certainement pas hostiles. Dans son autobiographie, Oudjahorresnet laisse toutefois entendre de manière subtile que c'est lui qui arrangeait les choses. Par exemple, c'est lui qui aurait composé la titulature du Grand Roi ; c'est aussi sur son intervention que des cultes furent rétablis et des purifications entreprises :

Sa Majesté ordonna de faire des offrandes divines à Neith, la grande, la mère du dieu, et aux grands dieux de Saïs, comme cela se faisait auparavant. Sa Majesté ordonna de célébrer toutes leurs fêtes et leurs processions, comme cela se faisait auparavant. Si Sa Majesté a agi ainsi, c'est parce que j'avais fait connaître à Sa Majesté la grandeur de Saïs, car c'est la cité de tous les dieux, qui y sont établis sur leurs trônes éternellement. (Statue Vatican 158, 22-23 – trad. pers.)

Oudjahorresnet était un fin lettré : certains thèmes et passages de son autobiographie abondent en réminiscences littéraires, comme le célèbre texte de *Sinouhé*, composé à la XII^e dynastie (voir chapitre 2). Il ne fait guère de doute que des Égyptiens influents mirent leur talent au service du nouveau pouvoir pour en asseoir la légitimité idéologique, c'est-à-dire, dans le cas présent, les présenter comme des souverains légitimes et non comme des envahisseurs. C'est sans doute de cette manière qu'il faut interpréter la présence d'Atoum sur la statue colossale de Darius I^{er} provenant de Suse.

L'image qui fut donnée de Cambyse était fort différente de celle propagée par les Grecs. Alors qu'Hérodote rapporte complaisamment le meurtre d'un Apis par Cambyse, les sources égyptiennes montrent plutôt des souverains perses se préoccupant du culte. Cela étant, il est vrai que les cartouches d'Amasis furent systématiquement effacés des monuments royaux et privés à travers l'Égypte. Cette *damnatio memoriae* semble propre à Cambyse. Sous Darius, le nom du roi réapparait en effet dans l'inscription d'Oudjahorresnet, dont le fils assura le culte funéraire. Il faut peut-être

distinguer deux phases dans le règne de Cambyse, une première où il semble animé de bonnes intentions, et une seconde, après une campagne militaire malheureuse dans le sud, où il aurait laissé libre cours à sa rage. Des sources égyptiennes montrent qu'il aurait pris des mesures de réduction des avantages fiscaux aux temples, ce que la tradition postérieure ne pouvait pardonner. Ainsi, dans un document datant du tournant des IV^e-III^e siècles, le papyrus Bibliothèque nationale 215, on peut lire :

Les volailles qu'on donnait autrefois aux temples, au temps du Pharaon Amasis (...) Cambyse a ordonné cela : qu'on ne les donne plus ! Ce sont les prêtres qui élèveront pour eux des volailles et ils les offriront eux-mêmes à leurs dieux. (Trad. Damien Agut-Labordère)

Les souverains perses ne faisaient pourtant rien d'autre que poursuivre la politique de leurs prédécesseurs visant à confirmer les biens de la Couronne. Les modernes ont souvent jeté un regard péjoratif sur Oudjahorresnet, qui passe pour un collaborateur. La réalité est sans doute plus subtile. Comme d'autres avant lui (par exemple Montouemhat, sous la dynastie kouchite), il a probablement essayé, dans des circonstances difficiles, de sauver ce qui pouvait l'être, principalement dans sa ville, sans (trop ?) en profiter personnellement. Sur sa statue du Vatican, il précise :

J'ai sauvé ses habitants (de Saïs) lors de la grande perturbation quand elle se produisit sur la terre entière (car quelque chose de semblable ne s'était jamais produit sur cette terre). (Statue Vatican 158, 33-34 – trad. pers.)

Son nom était d'ailleurs encore honoré deux siècles après sa mort, ce qui semble montrer que son action fut approuvée au moins par une partie de l'élite. Les réactions d'opposition, probablement réelles, furent cantonnées à la région de Saïs, centre de l'ancien pouvoir.

Après une lutte de succession interne à l'empire, Darius I^{er} (522-486), un noble perse, succéda à Cambyse, mort sur le chemin du retour vers la Perse. Il dut d'abord faire face à une opposition interne, réprimer ensuite un soulèvement mené par un certain Pédoubastis IV, dont on sait peu de chose, avant de reconquérir l'Égypte contre son propre satrape, Aryandès, qu'il fit exécuter.

Le nouveau roi fit montre d'une réelle sollicitude pour l'Égypte, probablement par pragmatisme et non mû par un quelconque attrait personnel pour la vallée du Nil. Darius eut une activité importante dans le domaine juridique, dont la tradition grecque rapportée par Diodore de Sicile conserva le souvenir. Darius abrogea dans un premier temps les mesures fiscales de Cambyse, pour mieux les réintroduire quelques années plus tard, donnant par ailleurs instruction au satrape d'Égypte de renforcer le contrôle royal sur les temples.

Il fit procéder à trois reprises à l'enterrement d'un Apis, dont une fois à grand renfort de trompettes, sous la houlette du général Amasis qui le raconta sur une stèle conservée au Louvre. Il contribua de manière significative aux constructions dans les oasis, et se fit représenter dans le temple d'Hibis allaité par la déesse Mout. D'une manière générale, il adopta une attitude conciliante vis-à-vis des cultes et des traditions égyptiens, ce qui lui vaut une réception positive dans la tradition, ainsi que l'atteste le portrait que dressa Diodore de Sicile :

Darius, père de Xerxès, est regardé comme le sixième législateur des Égyptiens. Ayant en horreur la conduite de Cambyse, son prédécesseur, qui avait profané les temples d'Égypte, il eut soin de montrer de la douceur et du respect pour la religion. Il eut de fréquentes relations avec les prêtres d'Égypte, et se fit instruire dans la théologie et dans l'histoire consignée dans les annales sacrées. Apprenant ainsi la magnanimité des anciens rois d'Égypte, et leur humanité envers leurs sujets, il régla sa vie d'après ces modèles, et inspira par sa conduite une telle vénération aux Égyptiens qu'il est le seul roi qui de son vivant ait reçu le nom de dieu ; à sa mort, ils lui rendirent les mêmes honneurs qu'ils avaient la coutume de rendre aux anciens rois d'Égypte. (*Bibliothèque historique*, I, 95 – trad. Th. Hœfer)

Alors que les Assyriens s'étaient appuyés sur l'armée pour gouverner l'Égypte de loin, Darius préféra faire alliance avec le clergé. C'est ainsi qu'il faut comprendre sa facilité à se glisser dans le moule de l'idéologie pharaonique, même si cela aboutit parfois à des déclarations qui devaient friser l'ironie aux yeux des Égyptiens quand il se présente comme celui qui anéantit les ennemis de l'Égypte. Ainsi déclarait-il sur sa célèbre statue de Suse :

Neith lui a donné l'arc qui est en sa main pour renverser tous ses ennemis, comme elle (l')avait fait au profit de son fils Rê, lors de la Première Foie, de sorte qu'il est vigoureux grâce à elle pour repousser ceux qui se révoltent contre elle, pour réduire ceux qui se rebellent contre lui dans chacune des Deux-Terres. (II, 2-3 – trad. pers.)

Il fit achever le fameux canal vers la mer Rouge entrepris par Néchao II. Le tracé en était très différent de celui qui sera réalisé au XIX^e siècle, puisqu'il partait horizontalement vers l'est depuis le bas du Delta (région de Saft el-Henneh) pour rejoindre la région moderne d'Ismaïlia avant de descendre à peu près en ligne droite verticalement vers ce qui sera la ville moderne de Suez. Des stèles gravées des deux côtés bordaient le parcours ; sur une face, se trouvent une iconographie et un texte égyptiens, sur l'autre une représentation perse avec un texte cunéiforme en perse, élamite et accadien, où le roi proclame :

Moi, le Perse, avec les (soldats) perses, j'ai pris l'Égypte, j'ai donné ordre de creuser un fleuve, depuis le fleuve qui est en Égypte (Piru est son nom) jusqu'au Fleuve Amer qui sort de Perse. Ce fleuve fut creusé comme je l'avais ordonné, et les vaisseaux, depuis l'Égypte, sur ce fleuve naviguèrent jusqu'en Perse, ainsi que je l'avais désiré. (Trad. Vincent Scheil)

L'attitude du pouvoir perse changea avec le successeur de Darius. Xerxès (486-465) dut mater une révolte qui avait pris naissance la dernière année du règne de son père, dont le champion était un certain Psammétique IV. Rejetant le costume de Pharaon, il fit peser une main de fer sur l'Égypte, comme sur les autres provinces de l'Empire, sans doute pour financer ses campagnes contre les Grecs. En matière religieuse, le roi avait adopté une attitude quasi monothéiste en faveur d'Ahura-Mazda, pour tout l'Empire, de sorte qu'il y a probablement aussi des motivations idéologiques à la chute des revenus des temples égyptiens.

Après avoir maîtrisé des luttes dynastiques en interne, Artaxerxès I^{er} (465-424) succéda à Xerxès, qui mourut assassiné. En Égypte, il dut faire face à une révolte importante menée par Inaros, fils de Psammétique, peut-être un descendant de la dynastie saïte, qui avait reçu l'aide d'Athènes. Après avoir pris Memphis, il parvint à contrôler une partie de l'Égypte. Dans un document étonnant provenant d'une oasis, étudié par l'égyptologue Michel Chauveau, Inaros, qualifié de rebelle, apparaît dans un formulaire de datation. L'interprétation la plus vraisemblable est que le terme doit être ici pris dans un sens positif, c'est-à-dire « celui qui a osé se révolter contre l'étranger ». La révolte se solda par un désastre, et Artaxerxès regagna le contrôle de l'Égypte en 454, crucifiant Inaros. La lutte se poursuivit avec Amyrtée, dans le Delta, et un fils d'Inaros, mais sans grand succès.

La situation resta instable sous Darius II (423-405). En 405, apparut sur la scène Amyrtée II (peut-être identique à Psammétique V), qui revendiqua le titre royal. Probablement apparenté à la XXVI^e dynastie, il constitue à lui seul la XXVIII^e dynastie. Son autorité sur l'Égypte demeura limitée, même s'il réussit à expulser pour un temps les Perses de Memphis. Dans la réception tardive de la *Chronique démotique* (IV^e-III^e s.), l'image d'Amyrtée apparaît négative :

Pharaon Amyrtée. Étant donné les violations de la loi qui ont été commises à son époque, il fut condamné à emprunter le chemin d'hier (il est tombé dans l'oubli). Son fils n'a pas joué du pouvoir après lui. (*Chronique démotique*, III, 18-19 – d'après Joachim Friedrich Quack)

3. LES DERNIÈRES DYNASTIES (XXVIII^e-XXX^e)

Pour les faits concernant les XXVIII^e à XXX^e dynasties, on est partiellement dépendants de la *Chronique démotique*, qui porte assez mal son nom dans la mesure où il ne s'agit pas d'une chronique historique, mais plutôt d'un texte – au demeurant fort obscur – très orienté politiquement et mélangeant les faits et les considérations mythiques, qui lie et évalue les actions des rois à leur piété et à leurs activités en faveur des temples. La version que nous en avons conservée, qui pourrait dater du début du règne des Ptolémées, semble le produit de plusieurs strates rédactionnelles dont certaines seraient contemporaines des faits. Néphéritès combattit et vaincut Amyrtée, qu'il fit exécuter à Memphis. Inaugurant la XXIX^e dynastie, sans doute originaire de Mendès, il mena une activité consistant principalement à essayer de contenir les Perses. Il reprit le nom d'Horus de Psammétique I^{er}, ce qui le posait en fondateur d'une nouvelle lignée.

Achoris (393-380), qui était peut-être un usurpateur – mais on en a fait aussi un membre de la famille de Néphéritès, sinon son fils –, reste la figure la plus connue de cette période, notamment en raison de l'activité qu'il déploya dans les temples. Son règne aurait peut-être connu un hiatus en la personne énigmatique d'un certain Psammouthis. Achoris reprit à son compte le protocole des souverains saïtes. De manière beaucoup plus marquante au regard de l'idéologie, il accola à son nom l'épithète « qui renouvelle les couronnes », renouant ainsi avec l'épithète « celui qui renouvelle les naissances » qu'on retrouve dans l'histoire égyptienne à trois moments forts où s'est affirmée la volonté de rétablissement de l'ordre ancien après une période d'instabilité : Aménemhat I^{er}, Séthi I^{er} et Hérihor. L'épithète « qui renouvelle les couronnes » réapparaîtra à l'époque lagide pour souligner la reprise du pouvoir de Ptolémée IX, après dix-neuf ans d'exil. Le roi mourut peu après la déconfiture de l'alliance chypriote avec Evagoras de Salamine, dont le but était de contrer l'Empire perse. Le jugement de la *Chronique démotique* est ambigu, actant que le roi accomplit son temps, mais qu'il aurait été destitué :

Le cinquième souverain qui est venu après les Mèdes, à savoir Achoris, celui qui a répété le couronnement, il lui a été accordé de terminer son temps de souveraineté après qu'il s'est comporté de manière bienveillante envers les temples. On l'a renversé parce qu'il avait abandonné la loi et qu'il ne se souciait plus de ses frères. (IV, 9-10 – trad. d'après Hans Felber)

Le dernier roi de la dynastie est Néphéritès II, qui régna quatre mois avant d'être renversé par Nectanébo I^{er} (380-362), qui ouvre la XXX^e et dernière dynastie suivant le comput manéthonien. Originaire de Sébennytos, dans le Delta, il illustre parfaitement la dérive observée lors des dernières

dynasties consistant à s'appuyer sur l'armée et sur les mercenaires grecs. Il n'est pas impossible que Nectanébo ait été un petit-fils de Néphérîtès, peut-être même son fils, si l'on en croit la *Chronique démotique*.

Sur le plan idéologique et symbolique, les derniers souverains font de perpétuelles allusions à la XXVI^e dynastie, favorisant, par exemple, le temple de Neith à Saïs. C'est ainsi que Nectanébo se vante d'avoir reçu la royauté de la déesse :

Elle a placé Sa Majesté à la tête des Deux-Rives, elle l'a fait seigneur du Double-Pays, elle a placé l'uræus sur sa tête, elle a capturé pour elle le cœur des nobles, elle a enchaîné pour lui le cœur du peuple et détruit tous ses ennemis. (Stèle de Naucratis, 2 – trad. pers.)

De manière significative, il se garda bien de mentionner le nom de son prédécesseur, qui pourrait bien être Achoris, préférant utiliser une expression détournée :

Sa Majesté vint à Héseret à l'époque du roi qui était avant lui ; il était alors général. Sa Majesté fut alors le sauveur, celui qui écrasa ses ennemis, l'unique, il devint le souverain (...) il était alors un ennemi, mais il sauva les grands de la ville et nourrit les petits lors des troubles du roi qui était avant lui. (Stèle d'Hermopolis, B 7-8 – trad. pers.)

Comme ses prédécesseurs, il dut faire face à la menace perse ; il fortifia les accès du Delta et put contrer une invasion perse en 373.

Téos (362-360) succéda à son père pour un règne très bref. Ayant réussi à mettre sur pied une grande armée, il en prit le contrôle et marcha contre les Perses. Hélas, en ces temps incertains où les *pronunciamentos* militaires étaient devenus une manière de gouvernement, l'opération échoua net en raison d'un coup d'État fomenté depuis Memphis par son oncle, qui persuada son fils, Nectanébo, pourtant engagé dans la campagne militaire en Phénicie aux côtés de son oncle, de prendre le trône. Téos se résolut à fuir en Perse, chez ceux-là mêmes qu'il avait eu l'intention d'attaquer ! La *Chronique démotique* explique le changement de régime par des considérations religieuses : Téos et son fils auraient fait l'objet d'une évaluation négative.

La gauche sera confondue avec la droite. L'Égypte est la droite, la Syrie est la gauche. Cela veut dire que celui qui ira en Syrie, qui est à gauche, sera remplacé par la personne qui sera en Égypte, qui est à droite. (...) Celui qui est venu à Héracléopolis et a négligé les lois, [à son sujet] une évaluation a été faite à Héracléopolis. Une sentence a été émise contre lui. Une sentence a été émise contre son fils. (2, 12-17 – trad. d'après Joachim Friedrich Quack)

Nectanébo II (360-342) parvint à restaurer un semblant de stabilité. S'occupant activement du développement économique, il mena parallèlement une grande activité de bâtisseur. Dans le domaine religieux, il montra un intérêt particulier pour le culte des animaux. Le problème perse retint toutefois l'essentiel de son attention. En 351, il put contrer une attaque d'Artaxerxès III. En 343, les Perses étaient de retour avec des forces considérables. Paniquant sans doute un peu vite, Nectanébo II abandonna la partie et s'enfuit en Nubie.

Plus tard, le roi apparaît dans le *Roman d'Alexandre*. Selon la geste, Nectanébo aurait échappé à son destin. Il ne se serait pas enfui en Nubie, mais aurait trouvé refuge à la cour de Philippe II de Macédoine, sous la forme d'un magicien. Là, il aurait persuadé la reine qu'Amon allait lui apparaître et lui donner un fils. Après avoir pris un déguisement pour se faire passer pour Amon (ce qui rappelle les scènes de théogamie de la XVIII^e dynastie), il aurait couché avec la reine. De leur union serait né Alexandre. Cette légende flattait évidemment les sentiments nationalistes des Égyptiens en leur permettant de croire en la continuité du pouvoir, ce que la confirmation de la domination universelle d'Alexandre le Grand par l'oracle d'Ammon à Siwa avait déjà assuré.

Nectanébo est encore le héros d'une autre histoire, moins flatteuse, le *Songe de Nectanébo*, où le roi voit dans un songe envoyé par Isis le dieu Onouris se plaindre de l'état d'abandon de son temple à Sébennytos. Le roi convoque alors le meilleur sculpteur pour terminer le travail, mais il délaisse tout aussitôt sa mission, s'enivre et court après les filles. Malheureusement, le texte s'arrête et la suite est perdue. Le thème du roi ivre avait déjà été traité à propos d'Amasis. L'orientation semble toutefois différente ici. On peut penser que l'histoire du *Songe* avait pour but de donner une explication de l'occupation perse en la liant à un manquement religieux du roi, une idée qui a souvent été exploitée, notamment dans la *Chronique démotique*.

Sans grande surprise dans un monde où les repères traditionnels s'estompaient, le prestige du roi auprès des grands personnages fut fortement diminué. Dans son autobiographie, Somtoutefnakht, qui avait choisi le camp des Perses, explique *bona fide* qu'il a pu éviter tous les dangers, même ceux de la guerre, parce que son dieu, Arsaphès, lui avait toujours montré une préférence. Les malheurs politiques qui frappèrent l'Égypte sont présentés comme la conséquence d'un désintérêt du dieu. On notera aussi, non sans amusement, que le ralliement de Somtoutefnakht aux Perses et la défaite de ces derniers sont attribués de manière égale à la divinité :

Quand tu retiras ta protection à l'Égypte, tu me mis en relief à la tête de millions de gens, faisant naître mon amour dans le cœur du roi d'Asie. Ses amis me complimentèrent et lui m'éleva à la dignité de directeur des prêtres de Sakhmet, à la place de mon oncle maternel (...). Puis tu me protégeas durant le combat des Grecs quand tu repoussas les Asiatiques. Ceux-là tuèrent un million de gens à mes côtés sans que personne ne levât le bras contre moi. (Trad. Paul Tresson)

Pétosiris ne tient pas un autre discours quand il affirme avoir administré au mieux son office, alors que le chaos régnait, rejoignant ainsi les formulations des nomarques de la Première Période intermédiaire et le ton des prophéties et des lamentations :

(...) alors que le Seigneur des pays étrangers était protecteur de l'Égypte, alors que rien n'était à sa place d'antan, depuis que des combats avaient éclaté en Égypte, le Sud étant en désordre et le Nord en révolte ; les gens allaient avec la tête tournée en arrière ; les temples étaient sans leurs desservants, les prêtres étaient au loin sans savoir ce qui se passait. (Inscr. 81, 28-33 – trad. pers.)

Un peu plus loin, il s'arroge des prérogatives pleinement royales, comme la fondation d'un temple :

J'ai restauré ce qui était tombé en ruines depuis longtemps et qui n'était plus à sa place ; j'ai tiré le cordeau, établi les fondations du temple de Rê dans le parc, je l'ai construit en belles pierres de calcaire, je l'ai parachevé avec toutes sortes de travaux, ses portes en cèdre avec des incrustations en bronze d'Asie, et j'y ai fait résider Rê. (45-51 – trad. pers.)

Dans les textes de ces deux témoins, on notera l'absence de toute référence directe à un roi. Seuls les titres sont mentionnés, ce qui est peut-être une manière de se distancier d'une réalité politique que l'on préférerait oublier.

Les rois de ces deux dernières dynasties ont été jugés parfois sévèrement par la *Chronique démotique*, qui explique leur incapacité à se maintenir au pouvoir en raison de leur politique défavorable aux temples. Il est vrai que les besoins en argent, notamment pour soutenir l'effort de guerre, étaient énormes. Les derniers rois indigènes ne faisaient en cela que poursuivre la politique entamée dès la XXVI^e dynastie pour s'assurer un contrôle plus étroit des temples et par là un accès direct aux ressources.

4. LA SECONDE DOMINATION PERSE (342-332)

Sous les règnes d'Artaxerxès III, Artaxerxès IV et Darius III, la seconde domination perse fut très brutale. Les places fortes furent démantelées, les sanctuaires pillés et les tombeaux des animaux sacrés, violés. Le résumé assez cru qu'en donne Diodore de Sicile est éloquent :

De son côté, s'étant emparé de toute l'Égypte et ayant démantelé les murailles des villes les plus importantes et pillé leurs sanctuaires, Artaxerxès amassa une grande quantité d'or et d'argent. Il emporta d'autre part les écrits des anciens rituels, que par la suite Bagoas rendit aux prêtres égyptiens moyennant de grosses sommes d'argent. (*Bibliothèque historique*, XVI, 51, 2-3 – trad. Paul Goukowski, modifiée J. W.)

La conquête d'Alexandre le Grand mit un terme à l'occupation perse. Dans la réception tardive, le gouvernement des Perses fut mal jugé : outre un ressentiment légitime des Égyptiens devant l'occupation étrangère, cette tendance fut renforcée par la tradition grecque, viscéralement anti-perse. Les premiers Ptolémées ne manqueront pas de se vanter d'avoir fait revenir d'exil des statues cultuelles déplacées en Perse, ce qui semble confirmé par des sources indigènes. Bien plus tard, Plutarque, dans le *De Iside et Osiride* (§ 11), a peint un portrait sans concession d'Artaxerxès, présenté comme un boucher, meurtrier de l'Apis, et assimilé à un âne, c'est-à-dire à l'animal de Seth, qui représentait alors le mal absolu. Cette désignation trouve un écho dans la stèle du satrape, c'est-à-dire du futur Ptolémée I^{er}, où Artaxerxès est appelé l'ennemi (ḥftj, *kefti*), soit l'appellation consacrée pour les souverains, y compris égyptiens – le plus bel exemple restant Akhénon –, qui ont manqué à leurs devoirs religieux.

Une certaine influence perse se laisse toutefois observer dans la religion. Le feu, élément majeur dans la religion zoroastrienne, reçut une importance accrue en Égypte durant la période perse : Atum et Rê-Horakhty devinrent ainsi les plus proches équivalents d'Ahura-Mazda. Il reste que c'est la culture et le mode de vie grecs qui se sont le plus largement répandus durant ces deux siècles.

Conclusion

La rupture idéologique de la Troisième Période intermédiaire et de la Basse Époque

Les représentations du pouvoir qui avaient largement encadré l'action du roi à l'Ancien et au Moyen Empire connurent une mutation importante au Nouvel Empire, notamment après l'épisode amarnien (voir chapitre 7). Au démiurge qui avait créé un monde dont il ne s'occupait guère, succéda un modèle où la divinité prenait une part effective et décisive dans la gestion des affaires. Le roi, qui était généralement redevable au dieu de sa confirmation, sinon de sa désignation même au trône, était devenu un lieutenant, la courroie de transmission en quelque sorte de la volonté divine.

La Troisième Période intermédiaire, puis l'invasion assyrienne et l'occupation perse, secouèrent à leur tour le modèle idéologique qui prévalait toujours à la fin de l'époque ramesside et dont le *Conte d'Ounamon* porte encore témoignage, en dépit de son inadéquation grandissante à la nouvelle réalité politique internationale.

L'évolution du cadre idéologique de la royauté résulte ainsi de la conjugaison de plusieurs facteurs. En plus des changements politiques internes – dont certains avaient été brutaux –, l'Égypte s'était largement ouverte aux idées et aux courants de pensée venus de toutes parts et singulièrement du Proche-Orient, tant il est vrai que les idées se transforment rarement en vase clos. On s'est ainsi souvent plu à noter des points de rencontre entre des modes de pensée égyptiens d'une part, et cananéens ou hébreux, de l'autre.

La perception de l'action royale a varié considérablement en fonction des intérêts particuliers. On peut ici distinguer à tout le moins trois types d'opinion : les temples, l'armée et les Grecs.

La culture du Nouvel Empire avait instauré le roi serviteur du dieu – plus précisément serviteur d'Amon-Rê, le dieu d'empire. C'est le modèle auquel s'étaient encore accrochés les rois kouchites de la XXVe dynastie. La Basse Époque y ajouta une dimension supplémentaire : la piété rituelle envers les temples. C'est à cette aune que l'action du roi fut désormais évaluée. Comme le dit la *Chronique démotique*, un roi pieux voit son règne s'épanouir et ses enfants lui succéder, un roi impie ou négligent envers les dieux devient sans objet aux yeux de l'histoire et sa lignée s'éteint. Cette notion de piété rituelle était déjà présente auparavant – il suffit de rappeler les préceptes énoncés par Piankhi lors de sa campagne –, mais la portée en était différente. Il s'agissait d'abord de se rattacher à une tradition antique à des fins de légitimation. L'observation stricte du rituel n'était pas encore devenue une règle de conduite. Des œuvres dont la rédaction – ou du moins la transmission – est plus tardive reflètent assez largement ce point de vue, comme l'*Oracle du potier* et l'*Oracle de l'agneau*. Cette lecture possible, parmi d'autres, de l'action royale était portée et véhiculée par les temples et leurs clergés.

Depuis la Troisième Période intermédiaire (mais les origines du mouvement sont bien plus anciennes), le roi est aussi, sinon surtout, un militaire. Il devait donc donner des garanties à la caste dont il était issu. La nature de la documentation ne nous donne que des visions partielles, toujours indirectes, du poids de l'armée. Les textes de l'idéologie officielle, cautionnée par les temples, montrent un pouvoir militaire subordonné au religieux. Le choix d'un nouveau roi par l'armée devait être en principe validé par l'oracle du dieu. Même si le contexte est différent, la désignation d'Aspelta comme nouveau roi méroïtique montre bien la dialectique, parfois très subtile, entre les deux formes de pouvoir. Cela étant, l'armée pouvait peser brutalement sur le cours des choses, comme le laissent entrevoir certains épisodes, à nouveau rapportés dans des textes sacralisés, qu'il convient donc d'utiliser avec précaution. Il suffit de rappeler deux exemples : l'installation de la nouvelle adoratrice d'Amon, à la XXVIe dynastie, fut accomplie sous la pression d'un fort contingent envoyé par Psammétique Ier ; et le coup d'État militaire qui porta Amasis au pouvoir fut par la suite « régularisé » par des rites appropriés. Si la manière de présenter ces deux épisodes parvenait à sauver les apparences d'une normalité idéologique, la prise de pouvoir brutale de Nectanébo II semble s'être très bien passée de ces formalités. À côté des sources sacralisées, il n'est pas impossible que des contes populaires, parfois transmis par la tradition grecque, reflètent en partie l'image que le roi avait – ou cherchait à diffuser – dans les milieux de l'armée. La figure d'Amasis pourrait en être un exemple.

Le troisième point de vue est celui des auteurs classiques, essentiellement les historiens grecs. En dehors de leur rôle de transmission, les jugements qu'ils portent sur l'activité des rois de la Basse Époque étaient largement conditionnés par leur propre conception de l'histoire. Tout particulièrement, leur lecture des événements ne pouvait se faire qu'à la lumière du conflit séculaire entre Grecs et Perses. À cela s'ajoute une analyse sur la manière dont les rois égyptiens se comportaient vis-à-vis des Grecs installés en Égypte. On a ainsi déjà exposé les raisons qui expliquent le point de vue bienveillant – mais pas vraiment impartial – d'Hérodote vis-à-vis d'Amasis.

Dans ce nouveau contexte, le rapport au passé ne pouvait que profondément se modifier. Il faut insister, à la suite d'Antonio Loprieno, sur la différence de perception fondamentale entre un passé dans la succession des événements duquel on peut s'inscrire et un passé désormais clos sur lequel on a une vue d'antiquaire. Selon la première approche, le passé est un modèle productif que l'on peut récupérer et faire évoluer ; selon la seconde, on se trouve dépositaire d'une mémoire culturelle morte que l'on peut copier, retrouver et reconstruire, mais dans une continuité artificielle. Cette mutation profonde entraîna une spécialisation accrue des écritures et des niveaux de langue. C'est

en effet précisément à la jointure de ces deux modèles que le démotique se détacha de l'écriture hiératique et donc de l'écriture hiéroglyphique. Les hiéroglyphes connurent dès lors une expansion considérable au service d'une littérature pétrifiée sur les murs des temples.

À partir de la Troisième Période intermédiaire, les faits antérieurs ne furent plus abordés de manière séquentielle, mais de façon composite, avec des figures reconstruites, mixtes, impliquant de multiples juxtapositions. C'est alors que se créèrent les figures légendaires de Sésostri, de Thoutmosis et de Ramsès, dont la stèle de Bakhtan, la geste de Sésostri et le *Roman d'Alexandre* sont les productions les plus fameuses. En littérature, cette césure signifia la perte de contact avec les œuvres classiques, qui ne furent plus recopiées. Il n'en reste que quelques traces dans la littérature démotique sous forme de citations proverbiales figées et d'aphorismes. Parallèlement, se développèrent de nouvelles formes esthétiques où l'imaginaire tenait une place considérable, sans mesure avec ce qu'on connaissait précédemment, par exemple dans les *Contes du papyrus Westcar* ou dans certains contes du Nouvel Empire.

La fracture idéologique de la Troisième Période intermédiaire, qui fut consommée à la fin de la XXVe dynastie avec la débâcle du royaume kouchite, eut des répercussions importantes sur la cartographie religieuse. Amon-Rê perdit son statut de dieu d'Empire. Ce sont les divinités du Delta dont on se revendiqua désormais ; le culte de Neith à Saïs connut une extension remarquable. Parallèlement, on constate un développement du culte des animaux : dans ce cadre, l'essor du culte d'Apis à partir de la XXVIe dynastie est particulièrement notable. Il résulta sans doute d'un double mouvement, sans qu'on puisse toujours discerner les effets des causes : d'une part, la manifestation d'une piété populaire en faveur de la forme visible du dieu (Ptah), de l'autre, un intérêt politique de la royauté qui vit la possibilité de susciter par ce biais une forme de rassemblement à l'échelle du pays tout entier. On peut lire dans la *Chronique démotique* (V, 13) la proclamation suivante : « Apis, c'est les trois dieux mentionnés ci-dessus : Apis est Ptah, Apis est Rê, Apis est Harsisès. » Le processus fut cependant très lent, puisque Apis ne fut intégré aux formulaires des protocoles royaux qu'à l'époque ptolémaïque.

Cette rupture dans la perception de la continuité, ou plutôt de l'immobilité de l'histoire, engendra trois attitudes majeures portant respectivement sur le passé, le présent et l'avenir. Le passé, auquel on ne pouvait plus se rattacher et qui était désormais une période close, apparut comme un Âge d'or. Le présent, témoin de la calamité des temps, fut analysé comme une période confuse, chaotique, où les normes sociales étaient inversées, où les préceptes religieux étaient ignorés ou détournés. La littérature pessimiste rappelée plus haut, proche par ses accents des textes deutéronomistes, en porte témoignage. L'espoir de l'Égypte se porta dès lors sur le futur, dans l'attente d'un sauveur, ce qui n'est pas sans rappeler la littérature messianique biblique. Il est vrai que la situation des deux cultures était à ce moment comparable, mais il faut tout de même souligner que la proclamation d'un sauveur, même s'il s'agissait toujours d'une annonce *post-eventum*, était déjà bien ancrée dans la tradition égyptienne, comme le rappellent les *Contes du papyrus Westcar* ou l'*Enseignement d'Aménemhat Ier*.

Du point de vue de l'idéologie, Alexandre le Grand parvint à redonner vie au mythe du pharaon fils de dieu. Lors de son pèlerinage à l'oasis de Siwah, il fut reconnu comme le fils charnel d'Ammon, renouant par-delà les siècles avec l'ancien mythe de la théogamie. Son couronnement à Memphis et sa visite à Thèbes furent autant d'étapes qui lui permirent d'assumer les fonctions symboliques de roi de Haute et de Basse-Égypte.

Et pourtant, d'une certaine manière, l'arrivée d'Alexandre le Grand marqua une nouvelle rupture, qui devait s'avérer définitive, avec le système pharaonique traditionnel. Sous les Ptolémées, les rois résidèrent encore en Égypte mais ne parlaient plus l'égyptien, à l'exception notable de Cléopâtre VII – la grande Cléopâtre. Sous l'Empire romain, les empereurs étaient plus loin encore, ne faisant au mieux que des voyages d'inspection ou d'agrément dans la vallée du Nil. L'Égypte était devenue une province, parmi beaucoup d'autres, au sein d'un vaste Empire. Le gouvernement était aux mains de l'administration romaine, qui s'appuyait elle-même sur une administration locale où les citoyens d'origine grecque détenaient une grande part de l'autorité, surtout dans les villes. Le chemin parcouru en trois millénaires est donc considérable.

Pendant ce temps, la culture pharaonique traditionnelle entretenait avec obstination – sans faiblir, serait-on tenté de dire – le mythe fondateur de l'État dans des textes dont elle couvrait les murs des temples. Pharaon, nominalement, continua de faire fonctionner le cosmos en rendant le culte aux dieux, un pharaon dont le cartouche fut parfois laissé vide par les prêtres. Le nom du détenteur provisoire des *regalia* était désormais devenu anecdotique. Ce faisant, l'idéologie avait atteint son point de perfection puisque seule la royauté – et non le roi – se devait d'être éternelle !

Le texte de l'*Asclépius*, ou *Discours parfait*, dont on peut situer la composition vers 300 de notre ère, montre la fin du système de l'idéologie pharaonique avec le triomphe du christianisme. Toute visée messianique abandonnée, l'avenir est envisagé sur le mode même de la déploration du passé, retrouvant l'accent des grands textes de *Lamentations*, auxquels font écho les descriptions de chaos politique telles qu'on peut les trouver sur la stèle de restauration de Toutankhamon ou dans la section historique du papyrus Harris au début du règne de Ramsès IV. On y retrouve en creux tout ce qui fonde le système sur lequel l'État pharaonique avait reposé pendant trois millénaires. La fonction centrale de Pharaon consistait à maintenir la marche du cosmos par le rite afin que les dieux soient satisfaits. La disparition de cette relation et la venue d'un monde apparaissant comme un simple décor ne pouvaient qu'entraîner le retrait des dieux, c'est-à-dire la rupture du lien qui les unissait à l'Égypte. Voici une traduction partielle de la partie centrale, souvent qualifiée d'apocalypse, dans la version copte d'un manuscrit de Nag Hammadi :

Est-ce que tu ignores, ô Asclépius, que l'Égypte est une image du ciel, bien plutôt la demeure du ciel et de toutes les puissances qui sont dans le ciel ? S'il nous faut dire la vérité, notre pays est le temple du monde ! Il ne faut pas non plus que tu ignores qu'un temps viendra où les Égyptiens sembleront avoir déployé en vain leur zèle envers la divinité, et leur application tout entière au culte divin sera méprisée. En effet, la divinité tout entière quittera l'Égypte et remontera au ciel, et l'Égypte sera veuve, elle sera désertée des dieux. Car les étrangers entreront en Égypte et pèseront sur elle. L'Égypte, et avant tout les Égyptiens, seront empêchés de rendre un culte à Dieu. Bien plus, ils encourront le suprême châtement, comme quiconque, parmi eux, sera pris à honorer Dieu pieusement.

Et en ce jour-là ce pays, qui est pieux au-dessus de tous les pays, se verra devenir impie. Il ne sera plus rempli de temples, mais rempli de tombeaux, et il ne sera plus rempli de dieux, mais de cadavres. Ô Égypte, Égypte !

Mais tes divinités passeront pour des fables, ainsi que tes cultes divins : nul n'y croira plus, [bien qu'il s'agisse] d'o[eu]vres prodigieuses et d[e] pa[ro]les sai[n]tes. Or, s[i] tes mots ne sont plus que des pierres à admirer, alors le barbare l'emportera sur toi, ô Égyptien, par sa piété, qu'il soit Scythe ou Indien, ou tout autre du même genre ! Mais que dis-je à propos de l'Égyptien ? Car ceux-ci quitteront eux aussi l'Égypte. Une fois, en effet, que les dieux auront abandonné l'Égypte et seront remontés au ciel, alors tous les Égyptiens périront et l'Égypte sera vidée des dieux et des Égyptiens. (*Asclepius*, 24, d'après *NH* VI, 70,3-71,17 – trad. Jean-Pierre Mahé, très légèrement modifiée)

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Époque prédynastique	4000-3200 av. J.-C.
Nagada I ou Amratien	4000-3500
Nagada II ou Gerzéen	3500-3200
Époque protodynastique	3200-2686 av. J.-C.
Nagada III ou dynastie 0	3200-3000
I ^{re} et II ^e dyn.	3000-2686
Ancien Empire	2686-2181 av. J.-C.
III ^e dyn.	2686-2613
IV ^e dyn.	2613-2494
V ^e dyn.	2494-2345
VI ^e dyn.	2345-2181
Première Période intermédiaire	2181-2055 av. J.-C.
VII ^e -XI ^e dyn. (jusqu'à Mentouhotep II)	
Moyen Empire	2055-1650 av. J.-C.
XI ^e dyn. (depuis Mentouhotep II)	2055-1985
XII ^e dyn.	1985-1773
XIII ^e dyn.	1773-1650
Deuxième Période intermédiaire	1650-1550 av. J.-C.
XIV ^e - XVII ^e dyn.	
Nouvel Empire	1550-1069 av. J.-C.
XVIII ^e dyn.	1550-1295
XIX ^e dyn.	1295-1186
XX ^e dyn.	1186-1069

Troisième Période intermédiaire

1069-664 av. J.-C.

XXI^e-XXV^e dyn.

Basse Époque

664-332 av. J.-C.

XXVI^e dyn.

664-526

I^{re} domination perse (XXVII^e dyn.)

526-401

XXVIII^e-XXX^e dyn.

401-342

II^e domination perse

342-332

Période macédonienne

332-305 av. J.-C.

Royaume lagide (Ptolémées)

305-27 av. J.-C.

Période romaine

27 av. J.-C.-395 ap. J.-C.

Période byzantine

395-641/2

Conquête arabe

641/2

CARTES



I – Le Nil et le Proche-Orient.

SOURCES DES CITATIONS

KRI = Kenneth A. Kitchen, *Ramesside Inscriptions*, 8 volumes, Oxford, 1975-1990.

Urk. I = Kurth Sethe, *Urkunden des Alten Reichs*, Leipzig, 1903.

Urk. IV = Kurth Sethe, *Urkunden der 18. Dynastie*, Berlin, 1926-1930.

Annales d'Assarhaddon, stèle de Zincirli

Date : fin du VIII^e s. av. J.-C.

Traduction : James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Related to Old Testament*, 3^e éd., Princeton, 1969.

Annales de Sargon

Date : vers 671 av. J.-C.

Traduction : James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Related to Old Testament*, 3^e éd., Princeton, 1969.

Asclepius (= Nag Hammadi VI, 70,3-71,17)

Date : III^e-IV^e s. ap. J.-C.

Édition et traduction : Jean-Pierre Mahé, *Hermès en Haute-Égypte, I. Les textes hermétiques de Nag Hammadi et leurs parallèles grecs et latins*, Québec, 1978.

Autobiographie d'Ankhtifi à Mo'alla

Date : Première Période intermédiaire

Édition : Jacques Vandier, *Mo'alla : la tombe d'Ankhtifi et la tombe de Sébekhotep* (= *Bibliothèque d'étude* 18), Le Caire, 1950.

Autobiographie d'Hapidjéfa

Date : XII^e dynastie

Édition : F. Ll Griffith, *The Inscriptions of Siût and Dêr Rîfeh*, Londres, 1889, pl. 1-10.

Autobiographie d'Inéni

Date : Thoutmosis III – Hatchepsout (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 53,13-62,9.

Autobiographie d'Ouni

Date : Pépi I^{er} (VI^e dynastie)

Édition : *Urk.* I, 98,8-110,2.

Autobiographie de Raour

Date : Neferirkarê-Kakai (V^e dynastie)

Édition : *Urk.* I, 232,5-16.

Autobiographie de Washptah

Date : Neferirkarê-Kakai (V^e dynastie)

Édition : *Urk.* I, 40,17-45,8.

Bataille de Qadech (poème de Qadech)

Date : Ramsès II (XIX^e dynastie)

Édition : KRI II, 2-101.

Chapelle rouge de Karnak

Date : Hatchepsout (XVIII^e dynastie)

Édition : Franck Burgos, François Larché, *La Chapelle Rouge. Le sanctuaire de barque d'Hatchepsout*, I-II, Paris 2006-2008.

Chronique démotique

Date : III^e s. av. J.-C.

Édition et traduction : Heinz Felber, *Die Demotische Chronik*, dans A. Blasius et B. U. Schipper (ed.), *Apokalyptik und Ägypten : eine kritische Analyse der relevanten Texte aus dem griechisch-römischen Ägypten*, Leuven, 2002, p. 65-111.

Chronique du Prince Osorkon

Date : XXIII^e dynastie

Édition : Ricardo A. Caminos, *The Chronicle of Prince Osorkon* (= *Analecta orientalia* 37), Rome, 1958.

Dialogue du désespéré avec son ba (Papyrus Berlin 3024)

Date : Moyen Empire

Édition : James P. Allen, *The Debate Between a Man and His Soul : a Masterpiece of Ancient Egyptian Literature* (= *Culture and History of the Ancient Near East* 44), Leyde, 2011.

Diodore de Sicile, Bibliothèque historique,

Date : I^{er} s. av. J.-C.

Édition : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, livre I*, texte établi par P. Bertrac et traduit par Y. Vernière, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 138.

Idem, *op. cit.*, *livre XVI*, texte établi et traduit par Paul Goukowski, Paris, 2016.

Document de théologie memphite

Date : Shabaka (XXV^e dynastie)

Édition : Amr El Hawary, *Wortschöpfung : die Memphitische Theologie und die Siegesstele des Pije – zwei Zeugen kultureller Repräsentation in der 25. Dynastie* (= *Orbis Biblicus et Orientalis* 243), Fribourg, 2010.

Enseignement d'Aménemhat

Date : XVIII^e dynastie (?)

Édition : Farid Adrom, *Die Lehre des Amenemhet* (= *BiAe* 19), Bruxelles.

Enseignement d'un homme à son fils

Date : XII^e dynastie

Édition : Hans-Werner Fischer-Elfert, *Die Lehre eines Mannes für seinen Sohn : eine Etappe auf dem "Gottesweg" des loyalen und solidarischen Beamten des Mittleren Reiches* (= *ÄA* 60,2), Wiesbaden, 1999.

Enseignement de Mérikarê

Date : XVIII^e dynastie (?)

Édition : J. F. Quack, *Studien zur Lehre für Merikare* (= *GOF* IV, 23), Wiesbaden, 1992.

Traduction : P. Vernus, *Sagesses de l'Égypte pharaonique*, Paris, 2001.

Enseignement loyaliste

Date : XII^e dynastie

Édition : Georges Posener, *L'Enseignement loyaliste*, Genève, 1976.

Graffito Hammamat 191

Date : XI^e dynastie

Édition : Jules Couyat, Pierre Montet, *Les Inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâmât* (= *MIFAO* 34), Le Caire, 1913.

Grand Hymne à Aton

Date : Akhénaton (XVIII^e dynastie)

Édition : P. Grandet, *Hymnes de la religion d'Aton*, Paris, 1995.

Traduction : Dimitri Laboury, *Akhénaton* (= *Les grands pharaons*), Paris, 2010.

Grande stèle d'Abydos de Ramsès IV

Date : Ramsès IV (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* VI, 17,13-20,7.

Grande stèle du Sphinx

Date : Amenhotep II (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 1276,9-1283,14.

Hérodote, *Histoires*

Date : V^e s. av. J.-C.

Traduction : Hérodote, *Histoires*, livre II et III, texte établi et traduit par Ph.-É. Legrand, Les Belles Lettres, Paris, 1948 et 1958.

Inscription commémorative de Thoutmosis II, près d'Assouan

Date : Thoutmosis II (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 137,9-141,9.

Inscription d'Abydos de Thoutmosis I^{er}

Date : Thoutmosis I^{er} (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 95,5-103,4.

Inscription d'Hérihor, temple de Khonsou

Date : Ramsès XI (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* VI, 711,2-714,11.

Inscription de Deir el-Bahari

Date : Hatchepsout (xviii^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 216,10-234,9.

Inscription de Petosiris

Date : xxx^e dynastie

Édition : Gustave Lefèbvre, *Le Tombeau de Petosiris*, II, Le Caire, 1923-1924 [2007].

Inscription de Sargon II

Date : Shabaqa (xxv^e dynastie)

Édition : Grant Frame, *The Inscription of Sargon II at Tang-i Var*, dans *Orientalia* 68, Rome, 1999, p. 31-57, pl. I-XVIII.

Inscription de Taharqa

Date : xxv^e dynastie (Taharqa)

Traduction : Jean Leclant et Jean Yoyotte, *Nouveaux Documents relatifs à l'an VI de Taharqa*, dans *Kêmi* 10, 1949, p. 28-42.

Inscription de Taharqa à Karnak

Date : Taharqa (xxv^e dynastie)

Édition : Pascal Vernus, *Inscriptions de la Troisième Période intermédiaire (I). Les inscriptions de la cour péristyle nord du VI^e pylône dans le temple de Karnak*, dans *BIFAO* 75, Le Caire, 1975, p. 1-66.

Inscription du grand temple d'Abydos de Séthi I^{er}

Date : Séthi I^{er} (xix^e dynastie)

Édition : *KRI* I, 185,4-192,12

Traduction : Nicolas-Christophe Grimal, *Termes de la propagande royale*, Paris, 1986, p. 334.

Inscription du prince Osorkon

Date : xxiii^e dynastie

Édition : *Reliefs and Inscriptions at Karnak III* (= *OIP* 74), Chicago, 1954, pl. 18-19

Traduction : Jean Yoyotte, *Religion de l'Égypte ancienne*, dans *Ann. EPHEt, Sc. rel.*, 89, Paris, 1980-1981, p. 98.

Inscription Taharqa, an 6

Date : Taharqa (xxv^e dynastie)

Édition et traduction : Nicolas-Christophe Grimal, *Les Termes de la propagande royale égyptienne de la XIX^e dynastie à la conquête d'Alexandre*, Paris, 1986.

Installation du vizir

Date : xviii^e dynastie

Édition : Davis, *The Tombs of Rekh-mi-Re' at Thebes*, New-York, 1943, pl. CXVI-CXVIII.

Le roi comme prêtre du soleil

Date : xviii^e dynastie (Hatchepsout)

Édition et traduction : Jan Assmann, *Der König als Sonnenpriester : ein kosmographischer Begleittext zur kultischen Sonnenhymnik in thebanischen Tempeln und Gräbern* (= *Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo, Ägyptologische Reihe* 7), Glückstadt, 1970.

Les Lamentations d'Ipouwer (P. Leiden 344 recto)

Date : XIX^e dynastie

Édition : Roland Enmarch, *The Dialogue of Ipuwer and the Lord of All*, Oxford, 2005.

Lettre adressée à Ousersatet, vice-roi de Nubie

Date : Amenhotep II (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 1343,6-1344,20.

Livre des Rois, I et II

Traduction : Louis Segond, *La Sainte Bible. Ancien et Nouveau Testaments*, Genève, 1910.

Inscription près du tombeau d'Osorkon II

Date : Osorkon II (XXII^e dynastie)

Édition : Pierre Montet, *Les Constructions et le tombeau d'Osorkon II à Tanis*, Paris, 1947, pl. XXII-XXIII.

Ostrakon Turin 57001

Date : Ramsès IV (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* VI, 68-12-69,13.

Papyrus Berlin P 10487

Date : Ramsès XI (XX^e dynastie)

Édition : Jaroslav Černý, *Late Ramesside Letters*, Bruxelles, 1939, p. 36,4-37,2.

Papyrus Bibliothèque nationale 215 (Décret de Cambyse)

Date : Cambyse (XXVII^e dynastie)

Traduction : Damien Agut-Labordère, *Darius législateur et les sages de l'Égypte : un addendum au Livre des Ordonnances*, dans J.-C. Moreno García (dir.), *Élites et pouvoir en Égypte ancienne*, Lille, 2010-2011, p. 353-358.

Papyrus BM 10052

Date : Ramsès XI (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* VI, 767,6-803,8.

Papyrus CGC 58032

Date : Pinedjem I^{er} (XXI^e dynastie)

Édition : Golenischeff, *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire*, fasc. 1, Le Caire, 1927, p. 169-196.

Papyrus Harris I

Date : XX^e dynastie (Ramsès IV)

Édition : P. Grandet, *Le Papyrus Harris I (BM 9999)*, Le Caire (= *Bibliothèque d'étude*, 109), 1999.

Papyrus Mayer A

Date : Ramsès XI (xxe dynastie)

Édition : *KRI* VI, 803,12-828,8, Oxford, 1983.

Papyrus Salt 124

Date : Siptah (xixe dynastie)

Édition : *KRI* IV, 408,9-414,12.

Papyrus Turin 1875

Date : Ramsès IV (xxe dynastie)

Édition : *KRI* V, 350,6-360,11.

Papyrus Turin 1880

Date : Ramsès III (xxe dynastie)

Édition : *RAD* 45,1-58,16, Londres, 1948.

Papyrus Turin 1882

Date : Ramsès IV (xxe dynastie)

Édition : *KRI* VI, 70,3-76,9, Oxford, 1983.

Papyrus Turin 1892

Date : Ramsès VII (xxe dynastie)

Édition : *KRI* VI, 390,5-396,15.

Papyrus UC 32157

Date : Sésostri III (xii^e dynastie)

Édition : Mark Collier & Stephen Quirke, *The UCL Lahun Papyri : Religious, Literary, Legal, Mathematical and Medical* (=BAR 1209), Oxford, 2004.

Paysan éloquent

Date : xii^e dynastie

Édition : Richard Parkinson, *The Tale of the Eloquent Peasant*, Hambourg, 2012.

Prophétie de Néferti (Papyrus Saint-Pétersbourg 1116B)

Date : xviii^e dynastie (?)

Édition : Wolfgang Helck, *Die Prophezeiung des Nfr.tj* (= *KAT* 2), Wiesbaden, 1992.

Rouleau de cuir de Berlin

Date : xviii^e dynastie

Édition : Adriaan De Buck, *The Building Inscription of the Berlin Leather Roll*, dans *Analecta Orientalia* 17, Rome, 1938, p. 49-51.

Semnah dispatches

Date : Sésostri III (xii^e dynastie)

Édition : Paul C. Smither, *The Semnah Despatches*, dans *JEA* 31, Londres, 1945, pls II-VII.

Spéos Artémidos

Date : Hatchepsout (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 383,10-391,5.

Statue de Suse de Darius I^{er}

Date : XXVII^e dynastie

Édition et traduction : Jean Yoyotte, *La Statue égyptienne de Darius*, dans Jean Perrot (dir.), *Le Palais de Darius à Suse : une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone*, Paris, 2010, p. 256-299.

Statue Philadelphie E 16199 + Caire JE 37489

Date : Osorkon II (XXII^e dynastie)

Édition : Helen K. Jacquet-Gordon, *The Inscription on the Philadelphia-Cairo Statue of Osorkon II*, dans *JEA* 46, Londres, 1960, p. 12-23.

Statue Vatican 158

Date : XXVII^e dynastie

Édition : Georges Posener, *La Première Domination perse* (= *BdE* 11), Le Caire, 1936.

Stèle Berlin 12751 de Montouemhat

Date : XXV^e dynastie

Édition : Jean Leclant, *Montouemhat : quatrième prophète d'Amon, prince de la ville* (= *Bibliothèque d'étude* 35), Le Caire, 1961.

Stèle BM 159

Date : Première Période intermédiaire

Édition : Raymond O. Faulkner, *JEA* 37, Londres, 1951 p. 47-52.

Stèle BM EA 574

Date : XII^e dynastie

Édition : Wallis E.A. Budge, *Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, & c., in the British Museum*, II, pl. 8-9, Londres, 1912.

Traduction : Lilian Postel, *Un homme de cour de Sésostri^s I^{er} : le préposé au diadème royal Emhat* (*Louvre C 46 et Leyde AP 67*), dans *Nova Studia Ægyptiaca* IX (2015), p. 489-499.

Stèle Caire CG 34006 + Stèle Bouhen 9

Date : Thoutmosis I^{er} (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 80,7-81,4.

Stèle Caire JE 31882

Date : XXII^e dynastie

Édition : Karl Jansen-Winkel, *Inschriften der Spätzeit*, II, Wiesbaden, 2007, p. 77-80.

Stèle Caire JE 48863

Date : Tanoutamon (XXVe dynastie)

Édition : Nicolas-Christophe Grimal, *Quatre Stèles napatéennes au musée du Caire. JE 48863-48866 : textes et indices* (= MIFAO 106), Le Caire, 1981.

Stèle Caire JE 66285

Date : Chechonq Ier (XXIe dynastie)

Édition : Aylward Blackman, *The Stela of Shoshenk, Great Chief of the Meshwesh*, dans *JEA* 27, Londres, 1941, pl. X-XII.

Stèle Copenhague, Ny Carlsberg 172

Date : XXVe dynastie

Édition : Jean Leclant, *Montouemhat : quatrième prophète d'Amon, prince de la ville* (= *Bibliothèque d'étude* 35), Le Caire, 1961.

Stèle d'Abydos de Neferhotep

Date : XIIIe dynastie

Édition : Wolfgang Helck, *Historisch-biographische Texte der 2. Zwischenzeit und neue Texte der 18. Dynastie : Nachträge* (= *Kleine ägyptische Texte* 6,2), Wiesbaden, 1995.

Stèle d'Ahhotep

Date : Ahmosis (XVIIIe dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 21,3-17.

Stèle d'Éléphantine de Sethnakht

Date : Sethnakht (XXe dynastie)

Édition : *KRI* V, 671,15-672,14.

Stèle d'Hermopolis de Nectanébo

Date : XXXe dynastie

Édition : Günther Roeder, *Zwei hieroglyphische Inschriften aus Hermopolis (Ober-Ägypten)*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte* 52, 1954, p. 315-442.

Stèle de Darius Ier (stèle du canal de Suez)

Date : XXVIIe dynastie

Traduction : Vincent Scheil, *Inscription de Darius à Suez (menues restitutions)*, dans *BIFAO* 30, 1931, p. 293-297.

Stèle de Kawa V

Date : Taharqa (XXVe dynastie)

Édition : Laming M. F. Macadam, *The Temples of Kawa. I : The Inscriptions*, Oxford, 1949.

Stèle de Kouban

Date : Ramsès II (XIXe dynastie)

Édition : Paul Tresson, *La Stèle de Koubân* (= *Bibliothèque d'étude*, 9), Le Caire, 1922.

Traduction : Bernard Mathieu, *Stèle de Ramsès II dite « Stèle de Kouban »*. *Musée de Grenoble inv. MG 1937, 1969, 3565. Transcription hiéroglyphique ligne à ligne avec translittération et*

traduction commentée, Musée de Grenoble, Grenoble, 2015.

Stèle de l'adoption

Date : Psammétique Ier (XXVI^e dynastie)

Édition : Ricardo Caminos, *JEA* 50, Londres, 1964, pl. X.

Stèle de l'intronisation d'Aspelta

Date : Aspelta (VI^e s. av. J.-C.)

Édition : Nicolas-Christophe Grimal, *Quatre stèles napatéennes du musée du Caire JE 48863-48866 : textes et indices* (= *MIFAO*), Le Caire, 1981.

Stèle de la Victoire de Piankhi

Date : Piankhi (XXV^e dynastie)

Édition et traduction : Nicolas-Christophe Grimal, *La Stèle triomphale de Pi(cankh)y*, Le Caire, 1981.

Stèle de Naucratis de Nectanébo

Date : XXX^e dynastie

Traduction : Miriam Lichtheim, *The Naucratis Stela Once Again*, dans J.H. Johnson et Edward F. Wente (ed.), *Studies in Honor of George R. Hughes*, Chicago, 1976, p. 139-146.

Stèle de Oupouaout-aâ

Date : XII^e dynastie

Édition : Renata Landgráfová, *It Is My Good Name That You Should Remember. Egyptian Biographie Texts on Middle Kingdom Stelae*, Prague, 2011, p. 162.

Stèle de Ramsès III, Louqsor

Date : Ramsès III (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* V, 291,10-292,9.

Stèle de restauration de Toutankhamon

Date : Toutankhamon (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 2025,7-2032,13.

Stèle de Semnah II

Date : Sésostri III (XII^e dynastie)

Édition : Richard Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, II, Berlin, 1849-1859.

Stèle de Somtoutefnakht

Date : fin du IV^e s. av. J.-C.

Édition : Paul Tresson, *La Stèle de Naples*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* 30, 1931, p. 369-391, 897-900.

Traduction : Olivier Perdu, *Le Monument de Samtoutefnakht à Naples [première partie]*, dans *RdE* 36, 1985, p. 89-113.

Stèle de Tombos

Date : Thoutmosis Ier (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 82,9-86,15.

Stèle dédicatoire d'Abydos

Date : Ramsès Ier (XIX^e dynastie)

Édition : *KRI* I, 110,15-114,15.

Stèle des bannis

Date : XXI^e dynastie

Édition : Jürgen von Beckerath, *Die "Stele der Verbannten" im Museum des Louvre*, dans *RdE* 20, Paris, 1968, p. 7-36.

Stèle du sphinx

Date : Thoutmosis IV (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 1540,2-1544,18.

Traduction : Christiane Zivie-Coche, *Giza au deuxième millénaire*, Le Caire, 1970..

Stèle Khartoum SMN 1851

Date : Piankhi (XXV^e dynastie)

Amarillis Pompei, *Sulla stele di « incoronazione » di Pi(ankh)y (Khartum SNM 1851)*, dans *Studi di egittologia e di papirologia* 5, 2008, p. 109-116.

Stèle Louvre 359 (Ahmosis)

Date : XXVII^e dynastie (Darius Ier)

Édition : Georges Posener, *La Première Domination perse en Égypte. Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques* (= Bibliothèque d'étude 11), Le Caire, 1936.

Stèle Louxor Abu al-Gud 37

Date : Sethnakht (XX^e dynastie)

Édition : M. Boraik, *Stela of Bakenkhonsu, High Priest of Amun-Re, Memnonia* 18, Le Caire, 2007, p. 119-126, pl. XXIV.

Stèle CGC 20539 (Mentouhotep)

Édition : Renata Landgráfová, *It Is My Good Name That You Should Remember. Egyptian Biographical Texts on Middle Kingdom Stelae*. Prague, 2011.

Stèle rhétorique de Ramsès III, an 12, Médinet Habou

Date : Ramsès III (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* V, 76,2-77,12.

Stèle rhétorique, chapelle C, Deir el-Médineh

Date : Ramsès III (XX^e dynastie)

Édition : *KRI* V, 90,6-91,15.

Stèles frontières d'Amarna

Date : Akhénoton (XVIII^e dynastie)

Édition : Sandman, *Bibliotheca Aegyptiaca* 8, Bruxelles, 1938, p. 103,7-118,10.

Traduction : Dimitri Laboury, *Akhénaton* (= *Les grands pharaons*), Paris, 2010.

Tablette Amarna EA 19 et 55

Date : XVIII^e dynastie (Akhénaton)

Édition : Rainey, Anson F. 2015. *The El-Amarna Correspondence : A New Edition of The Cuneiform Letters From The Site of El-Amarna Based on Collations of All Extant Tablets*, Leyde, 2015.

Traduction : Dominique Collon et Henri Cazelles, *Les Lettres d'el-Amarna : correspondance diplomatique du pharaon* (= *Littératures anciennes du Proche-Orient* 13), Paris.

Tablette Carnarvon

Date : Kamose (XVII^e dynastie)

Édition : Wolfgang Helck, *Historisch-biographische Texte der 2. Zwischenzeit und neue Texte der 18. Dynastie : Nachträge* (= *Kleine ägyptische Texte* 6,2), Wiesbaden, 1995.

Texte de l'élévation d'Horemheb

Date : XVIII^e dynastie

Édition : *Urk.* IV, 2113,5-2120,17.

Texte de la jeunesse de Thoutmosis III

Date : Thoutmosis III (XVIII^e dynastie)

Édition : *Urk.* IV, 156, 13-162, 8.

Tombe de Kherouef

Date : Amenhotep III (XVIII^e dynastie)

Édition : Epigraphic Survey, *The Tomb of Kheruef* (= *OIP* 102), Chicago, 1980, pl. XXVIII.

Voyage d'Ounamon

Date : XXI^e dynastie

Édition : sir Alan Gardiner, *Late Egyptian Stories*, Bruxelles, 1932, p. 61-76.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

Agut, Damien et Moreno-Garcia, Juan Carlos, *L'Égypte des Pharaons. De Narmer à Dioclétien (3150 av. J.-C. – 284 apr. J.-C.)*, Paris, Belin, 2016.

Assmann, Jan, *Ägypten. Eine Sinngeschichte*, Munich/Vienne, 1996.

Baud, Michel, *Famille royale et pouvoir sous l'Ancien Empire égyptien*, Le Caire, IFAO, 1999.

Frood, Elizabeth, *Biographical Texts from Ramessid Egypt*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2007.

Grajetzki, Wolfram, *The Middle Kingdom of Ancient Egypt. History, Archaeology and Society*, Londres, Duckworth, 2006.

Grimal, Nicolas-Christophe, *Histoire de l'Égypte pharaonique*, Paris, Fayard, 1987.

Jansen-Winkel, Karl, *Inschriften der Spätzeit*, Wiesbaden, Harrassowitz, 4 tomes, 2007-2014.

Kemp, Barry J., *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, Londres/New York, Routledge, 2^e éd., 2006.

- Kemp, Barry J., *The City of Akhenaten and Nefertiti*, Londres, Thames and Hudson, 2012.
- Kitchen, Kenneth A., *The Third Intermediate Period in Egypt (1100-650 BC)*, Warminster, Aris & Phillips, 3^e éd., 1996.
- Lloyd, Alan B., *Ancient Egypt. State and Society*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
- Lloyd, Alan B. (ed.), *A Companion to Ancient Egypt*, Malden/Oxford, Blackwell, 2010.
- Midant-Reynes, Béatrix, *Aux origines de l'Égypte. Du néolithique à l'émergence de l'État*, Paris, Fayard, 2003.
- Posener, Georges, *De la divinité de pharaon*, Paris, 1960.
- Redford, Donald B., *Pharaonic King-Lists, Annals and Day-Books : A Contribution to the Study of the Egyptian Sense of History*, SSEA Publications, 1986.
- Redford, Donald B. (ed.), *Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- Ritner, Robert K., *The Libyan Anarchy. Inscriptions from Egypt's Third Intermediate Period*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2009.
- Ryholt, Kim, *The Political Situation in Egypt during the Second Intermediate period c. 1800-1550 BC*, Copenhagen, Carsten Niebuhr Institute, 1997.
- Strudwick, Nigel C., *Texts from the Pyramid Age*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2005.
- Török, Lazlo, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napatean-Meroitic Civilization*, Leyde, Brill, 1997.
- Trigger, Bruce G., Kemp, Barry J., O'Connor David, Lloyd Alan B., *Ancient Egypt. A Social History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Vandersleyen, Claude, *L'Égypte et la Vallée du Nil*, II. *De la fin de l'Ancien Empire à la fin du Nouvel Empire*, Paris, Puf, « Nouvelle Clio », 1995.
- Vercoutter, Jean, *L'Égypte et la Vallée du Nil*, I. *Des origines à la fin de l'Ancien Empire*, Paris, Puf, « Nouvelle Clio », 1992.
- Vernus, Pascal, *Affaires et scandales sous les Ramsès. La crise des valeurs dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Paris, Pygmalion, 1993.
- Vernus, Pascal, *Sagesses de l'Égypte ancienne*, Paris, Imprimerie nationale, 2001.
- Vernus, Pascal et Yoyotte, Jean, *Dictionnaire des Pharaons*, Paris, Perrin, 1988.
- von Beckerath, Jürgen, *Handbuch der ägyptischen Königsnamen*, Mayence, Philipp von Zabern, 1999.
- Winand, Jean, *Les Hiéroglyphes égyptiens*, Paris, Puf, « Que-sais-je ? » (3980), 2013.

CRÉDITS

Fig 1.

Kemp, Barry, *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, Routledge, Londres – New York, 1989.

Fig. 2.

Jouguet, Pierre (dir.), *Fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, Le Caire, 1930, pl. IV.

Fig. 3.

Dreyer, Günter, *Ein Siegel der frühzeitlichen Königsnekropole von Abydos*, dans *MDAIK*, 43, 1987, p. 36.

Fig. 4.

Wilkinson, Toby, *Royal Annals of Ancient Egypt*, Paul Keagan International, Londres – New York, 2000, fig. 1.

von Beckerath, Jürgen, *Chronologie des pharaonischen Ägypten*, von Zabern, Mainz, 1997 [Münchner ägyptologische Studien, 46], p. 18.

Fig. 5.

Photo personnelle J.W.

Fig. 6.

von Beckerath, Jürgen, *Chronologie des pharaonischen Ägypten*, von Zabern, Mainz, 1997 [Münchner ägyptologische Studien, 46], p. 216.

Fig 8.

Kemp, Barry, *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, Routledge, Londres – New York, 1989.

Fig 9.

Adams, Barbara & Ciałowicz, Krzysztof, *Protodynastic Egypt*, British Museum, Shire Publications, 1988, p. 63.

Fig 10.

Adams, Barbara & Ciałowicz, Krzysztof, *Protodynastic Egypt*, British Museum, Shire Publications, 1988, p. 39.

Fig 11.

Gautier, Patrick & Midant-Reynes, Béatrix, *La tête de massue du roi Scorpion*, dans *ArchéoNil* 5, 1995, p. 88.

Fig 12.

Kemp, Barry, *Ancient Egypt. Anatomy of a Civilization*, Routledge, Londres – New York, 1989.

Fig 13.

Adams, Barbara & Ciałowicz, Krzysztof, *Protodynastic Egypt*, British Museum, Shire Publications, 1988, p. 15.

Fig 14.

Adams, Barbara & Ciałowicz, Krzysztof, *Protodynastic Egypt*, British Museum, Shire Publications, 1988, p. 63.

Fig 15.

Wilkinson, Toby, *Early Dynastic Egypt*, Londres – New York, 1999, p. 156.

Spencer, A., *Early Egypt. The Rise of Civilisation in the Nile Valley*, British Museum, 1993, Londres, p. 87.

Fig. 16.

Kaplony, Peter, *Die Inschriften der ägyptischen Frühzeit*, Wiesbaden [Ägyptologische Abhandlungen, 8], 1963, pl. 77.

DANS LA MÊME SÉRIE

Une histoire personnelle de la philosophie, dirigée par Michaël Fœssel

— *La pensée antique*, par Jean-François Mattéi, 2015

- *Créateur, Création, créatures. Le Moyen Âge*, par Vincent Giraud, à paraître (2018)
- *La voie des idées, de Descartes à Hume*, par Pierre Guenancia, 2015
- *Les aventures de la liberté, de Rousseau à Hegel*, 2017
- *La voie de la conscience, de Husserl à Ricœur*, par Pierre Guenancia, 2017
- *La fabrique des sciences sociales, d'Auguste Comte à Michel Foucault*, par Johann Michel, 2017

Une histoire personnelle et philosophique des arts, par Carole Talon-Hugon

- *L'Antiquité grecque*, 2014
- *Moyen Âge et Renaissance*, 2014
- *Classicisme et Lumières*, 2015
- *Le Modernisme*, 2015
- *Arts contemporains*, à paraître (2018)

Une histoire brève de la littérature française, par Alain Viala

- *Le Moyen Âge et la Renaissance*, 2014
- *L'Âge classique et les Lumières*, 2015
- *De la Révolution à la Belle Époque*, 2016

Une histoire personnelle de l'histoire de France, dirigée par Claude Gauvard

- *Des Gaulois aux Carolingiens, I^{er}-IX^e siècle*, par Bruno Dumézil, 2013
- *Le temps des Capétiens, X^e-XIV^e siècle*, par Claude Gauvard, 2013
- *Le temps des Valois, 1328-1515*, par Claude Gauvard, 2013
- *L'Ancien Régime, XVI^e-XVII^e siècle*, par Jean-Marie Le Gall, 2013
- *Lumières et Révolutions, 1715-1815*, par Olivier Coquard, 2014
- *Le siècle des possibles, 1814-1914*, par Emmanuel Fureix, 2014
- *Le siècle des bouleversements, de 1914 à nos jours*, par Jean-François Sirinelli, 2014

ET AUSSI :

- *Une histoire personnelle de Rome*, par Stéphane Benoist, 2015
- *Une histoire personnelle des mythes grecs*, par Pauline Schmitt Pantel, 2016
- *Une histoire personnelle de la Bible*, par Olivier Millet, 2017
- *Une histoire brève des sexualités*, dirigée par Sylvie Steinberg, 2018 (à paraître)

Une histoire personnelle des pharaons est le fruit d'une collaboration éditoriale entre La Librairie sonore Frémeaux & Associés et les Presses universitaires de France. Une version de cet ouvrage est disponible en un coffret de 5 CDs audio sous le titre :

Histoire des pharaons

Un cours particulier de Jean Winand

Tous renseignements sur www.fremeaux.com



www.puf.com

Index

Achoris [1](#), [2](#), [3](#).

Africanus, Sextus Julius [1](#).

Ahhotep [1](#), [2](#).

Ahmose Néfertari [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Ahmosis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#).

Aitukama [1](#).

Akhénaton [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#).

Akizzi [1](#).

Alexandre 1^{er} de Russie [1](#).

Alexandre le Grand [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

Amasis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#).

Aménemhat I^{er} [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#).

Aménemhat II [1](#).

Aménemhat III [1](#), [2](#), [3](#).

Aménemhat IV [1](#).

Amenemnisou [1](#).

Amenhotep I^{er} [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Amenhotep II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Amenhotep III [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#).

Amenhotep, grand-prêtre d'Amon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Amenirdis [1](#), [2](#).

Amenmesses [1](#), [2](#).

Amyrtée II [1](#).

Ankhtifi [1](#), [2](#), [3](#).

Antef I^{er} [1](#), [2](#).

Antef II [1](#), [2](#), [3](#).

Antef III [1](#).

Apophis [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Apopi [1](#), [2](#).

Apriès [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Artaxerxès Ier [1](#).

Artaxerxès III [1](#), [2](#).

Artaxerxès IV [1](#).

Aryandès [1](#).

Aspelta [1](#), [2](#), [3](#).

Assarhaddon [1](#), [2](#), [3](#).

Assmann, Jan [1](#), [2](#), [3](#).

Assurbanipal II [1](#), [2](#), [3](#).

Ay [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Bakenkhonsu [1](#).

Bakenrenef [1](#).

Baud, Michel [1](#).

Blanche de Castille [1](#), [2](#).

Bocchoris Voir Bakenrenef [1](#).

Cambyse [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#).

Carter, Howard [1](#).

Catherine de Médicis [1](#), [2](#).

Chauveau, Michel [1](#).

Chéops [1](#), [2](#), [3](#).

Chéphren [1](#), [2](#).

Cléopâtre VII [1](#), [2](#).

Crésus de Lydie [1](#).

Darius Ier [1](#), [2](#), [3](#).

Darius II [1](#).

Darius III [1](#).

David [1](#).

Diodore de Sicile [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

Djéhoutihotep [1](#).

Djer [1](#).

Djoser [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#).

Dodson, Aidan [1](#).

Dumas, Alexandre [1](#).

Eusèbe de Césarée [1](#), [2](#).

Evagoras de Salamine [1](#).

Ézéchias [1](#).

Flavius Josèphe [1](#), [2](#), [3](#).

Frood, Elizabeth [1](#).

Georges le Syncelle [1](#).

Halbwachs, Maurice [1](#).

Hammurabi [1](#).

Hapidjéfa [1](#), [2](#).

Harkhébi [1](#).

Harsiésé [1](#).

Hatchepsout [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#).

Hattušil III [1](#).

Hays, Harold [1](#).

Héqaib [1](#), [2](#).

Hérihor [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Hérodote [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Hirkhouf [1](#).

Horemheb [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#).

Hornung, Erik [1](#).

Horus Aha Voir Ménès (?) [1](#), [2](#), [3](#).

Horus de Houtnesou [1](#).

Horus de Psammétique Ier [1](#).

Horus de Téli [1](#).

Horus Den [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Houni [1](#), [2](#).

Imhotep [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Inaros [1](#), [2](#).

Ioulot [1](#).

Izi [1](#).

Josias [1](#).

Ka [1](#).

Kamose [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Kantorowicz, Ernst [1](#).

Kashta [1](#), [2](#).

Khaemouaset, fils de Ramsès II [1](#).

Khaemouaset, voir Ramsès IX ou Ramsès XI (?) [1](#), [2](#).

Khasekhem Voir Khasekhemoui (?) [1](#).

Khasekhemoui [1](#).

Khéty VII [1](#), [2](#).

Leclant, Jean [1](#), [2](#).

Lévi-Strauss, Claude [1](#).

Lloyd, Alan B. [1](#).

Loprieno, Antonio [1](#), [2](#).

Louis XIII [1](#).

Louis XIV [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Louis XV [1](#).

Manéthon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#).

Ménès [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#).

Menkaouhor [1](#).

Menkheperre Voir Piankhi [1](#).

Menkheperre Voir Thoutmosis III [1](#).

Menkheperre, grand-prêtre d'Amon [1](#).

Mentouhotep II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#).

Mentouhotep IV [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Mentouhotep III [1](#).

Merenptah [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Méritaton Voir Néfernéferouaton [1](#), [2](#).

Moïse [1](#).

Montet, Pierre [1](#), [2](#).

Montouemhat [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Morenz, Ludwig [1](#).

Mouwattali [1](#).

Mykérinos [1](#), [2](#).

Nabuchodonosor [1](#).

Napoléon Ier [1](#).

Narmer Voir Ménès (?) [1](#).

Néchao Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Néchao II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Nectanébo Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Nectanébo II [1](#), [2](#).

Neferhotep [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Neferirkarê-Kakai [1](#), [2](#).

Neferkarê Voir Shabaqa" [1](#).

Néfernéferouaton [1](#).

Néfertiti [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Neferusobek [1](#).

Néhésy [1](#).

Néphéritès Ier [1](#), [2](#).

Néphéritès II [1](#).

Niouserrê [1](#), [2](#), [3](#).

Nitocris II [1](#).

Nitocris Ire [1](#), [2](#), [3](#).

Orwell, George [1](#).

Osorkon Ier [1](#), [2](#).

Osorkon II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Osorkon IV [1](#).

Osorkon, grand-prêtre [1](#).

Oudjahorresnet [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Ounamon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#).

Ounas [1](#), [2](#).

Paiankh [1](#), [2](#).

Panéhésy [1](#), [2](#).

Pédoubastis IV [1](#).

Pépi Ier [1](#), [2](#), [3](#).

Pépi II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Pepinacht Heqaib [1](#).

Péribsen [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Pétosiris [1](#).

Philippe II de Macédoine [1](#).

Piankhi [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#).

Pinedjem Ier [1](#), [2](#), [3](#).

Pinédjem Ier [1](#).

Pinédjem II [1](#), [2](#).

Piye Voir Piankhi [1](#).

Plutarque [1](#), [2](#).

Polycrate de Samos [1](#).

Psammétique Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#).

Psammétique II [1](#), [2](#).

Psammétique III [1](#), [2](#).

Psammétique IV [1](#).

Psammétique V Voir Amyrtée II (?) [1](#).

Psousennès II [1](#), [2](#).

Ptahhotep [1](#), [2](#), [3](#).

Ptolémée Ier [1](#).

Ptolémée II [1](#), [2](#).

Ptolémée IX [1](#).

Ptolémée V [1](#).

Quack, Joachim Friedrich [1](#), [2](#), [3](#).

Ramsès VI [1](#), [2](#).

Ramsès VII [1](#).

Ramsès XI [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Ramsès Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Ramsès II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#).

Ramsès III [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#).

Ramsès IV [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#).

Ramsès IX [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#).

Ramsesnakht [1](#), [2](#).

Rilly, Claude [1](#).

Ryholt, Kim [1](#), [2](#).

Sarenpout Ier [1](#).

Sargon II [1](#).

Scorpion [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Seidlmayer, Stephan [1](#).

Sekhemib [1](#).

Semerkhet [1](#).

Seqenenrê [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Seqenenrê Taa [1](#).

Sésostris Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#).

Sésostris II [1](#), [2](#).

Sésostris III [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Séthi Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#).

Sethnakht [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Sextus Julius Africanus [1](#).

Shabaka [1](#), [2](#).

Shabaqa [1](#).

Shabataka [1](#).

Shépénoupet [1](#), [2](#), [3](#).

Sheshonq Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#).

Sheshonq III [1](#), [2](#), [3](#).

Shespseskaf [1](#).

Shishaq Voir Sheshonq Ier (?) [1](#).

Siamon [1](#), [2](#).

Sinouhé l'Égyptien [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#).

Siptah [1](#), [2](#).

Smendès Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#).

Snéfrou [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

So [1](#).

Sobekhotep IV [1](#).

Sobekneferu Voir Neferusobek (?) [1](#).

Somtoutefnakht [1](#).

Sottas, Henri [1](#).

Strabon [1](#).

Taharqa [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#).

Takelot Ier [1](#).

Takelot II [1](#), [2](#).

Takelot III [1](#).

Tanoutamon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Tauseret [1](#).

Tefnakht [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Téos [1](#).

Téti [1](#), [2](#), [3](#), [4](#).

Théophile d'Antioche [1](#).

Thoutmosis Ier [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#).

Thoutmosis II [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Thoutmosis IV [1](#), [2](#), [3](#).

Thoutmosis III [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#).

Tiy [1](#), [2](#), [3](#).

Tjekerbaâl [1](#), [2](#), [3](#).

Toushratta [1](#).

Toutankhamon [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#).

Vernus, Pascal [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#).

Xerxès [1](#), [2](#), [3](#).

Yoyotte, Jean [1](#), [2](#), [3](#).

Zimri-Lim [1](#).

TABLE

[Introduction](#)

[Chapitre 1. - Les fondements d'un État de trois mille ans](#)

[Chapitre 2. - La formation de l'État](#)

[Chapitre 3. - L'Ancien Empire \(IIIe-VIe dynasties : 2686-2125\)](#)

[Chapitre 4. - La Première Période intermédiaire \(2181-2055\)](#)

[Chapitre 5. - Le Moyen Empire \(2055-1650\)](#)

[Chapitre 6. - La Deuxième Période intermédiaire \(1650-1550\)](#)

[Chapitre 7. - Le Nouvel Empire \(1550-1069\)](#)

[Chapitre 8. - La Troisième Période intermédiaire \(1069-664\)](#)

[Chapitre 9. - La Basse Époque \(664-332\)](#)

Conclusion - La rupture idéologique de la Troisième Période intermédiaire et de la Basse Époque

Repères chronologiques

Cartes

Sources des citations

Bibliographie succincte

Crédits

Dans la même série